

l'actualité

l'actualité

NOUVELLE-AQUITAINE
SCIENCE ET CULTURE, INNOVATION



SENTIERS & CHEMINS

**PAYSAGES D'EXISTENCES
ET CONSTRUCTION DE SOI**

■ JUILLET ■ AOÛT ■ SEPTEMBRE ■
■ 2017 ■ N° 117 ■ 8€ ■



CURIOZÉTÉ

LES

AMUSEZ-VOUS
AVEC LA SCIENCE !

2017

ESPACE
MENDÈS
FRANCE

POITIERS

1 place de
la cathédrale Poitiers

RENSEIGNEMENTS ET TARIFS
05 49 50 33 08
emf.fr

HORAIRES D'OUVERTURE

Du 5 juillet au 2 sept.,
ouvert du mardi au vendredi
de 9h à 18h30, les samedis
de 14h à 18h30.

Fermé les dimanches
et les lundis, le 14 juillet
et le 15 août.

En dehors de cette période,
le centre est également
ouvert le dimanche, de 14h
à 18h30.

EXPOSITIONS

- > Maths & puzzles
- > T'as l'air dans ton assiette
- > Jardiner avec la nature
- > Vue du ciel, votre toiture est-elle bien isolée ?
- > 3D Poitiers évolution
- > Des maths avec le sourire

ANIMATIONS SCIENTIFIQUES

Mar 11 juil. et 8 août - 14h15 : 6/8 ans
et mar 25 juil. 14h15 : 6/8 ans - 15h30 :
8 ans et +

Comment tu comptes ?

Mar 11 juil. - 15h30 : 8 ans et + ; 18 juil. -
14h15 : 6/8 ans et mer 19 juil. - 15h30 :
8 ans et + ; Mar 1^{er} et 22 août - 14h15 :
6/8 ans - 15h30 : 8 ans et +
Mathématiques !

Jeu 13, 20 et 27 juil. ; 3, 10, 17, 24
et 31 août - 14h15 : 6/7 ans - 15h30 : 8 ans et +
Mon premier cerf-volant

Mar 18 juil. ; 8 août - 15h30 : 8 ans et +
Faites vos jeux !

Mer 19 juil. et 9 août ;
Ven 1^{er} sept - 15h : à partir de 8 ans
**Sol'Action ! chasse
aux déperditions !**

Jeu 20 juil. et 17 août - 18h30
Lumières en boîte

Ven 21 et 28 juil. ; 4, 11, 18 et
25 août - 10h15 : 3/4 ans - 11h15 : 5/6 ans
Les engrenages, ça roule !

Mer 26 juil. - 10h15 : 3/4 ans -
11h15 : 4/5 ans
Ombres chinoises

Mer 26 juil. - 14h15 : 6/7 ans -
15h30 : 8 ans et +

Flash sur la lumière

Jeu 27 juil. et 24 août - 18h30
Spectacul'air

Mer 2 août - 10h15 : 3/4 ans - 11h15 : 4/5 ans -
14h15 : 6/7 ans - 15h30 : 8 ans et +

La magie des bulles de savon

Jeu 3 août - 18h30 : à partir de 6 ans
Toumaï

Mer 9 août - 10h15 : 3/4 ans - 11h15 : 4/5 ans -
14h15 : 6/7 ans - 15h30 : 8 ans et +

Une baguette s'il vous plaît !

Jeu 10 août - 18h30
L'air, un liquide ?

Mer 16 août - 10h15 : 3/4 ans - 11h15 :
4/5 ans - 14h15 : 6/7 ans - 15h30 : 8 ans et +
Petite graine deviendra verte

Mer 23 août - 10h15 : 6/7 ans -
11h15 : 4/5 ans
Traces et indices

Mer 23 août - 14h15 : 6/7 ans - 15h30 :
les 8 ans et plus

Fantastique cuisine

Mar 29 août - 14h15 : 6/8 ans -
15h30 : 8 ans et +

Tangrams et compagnie

Mer 30 août - 10h15 : 3/4 ans

La magie des bulles de savon

Mer 30 août - 11h15 : 4/5 ans

Découverte du corps humain

Mer 30 août - 14h15 : 6/7 ans

L'œuf d'Icare

Mer 30 août - 15h30 : 8 ans et +

**Techniques d'investigations
criminelles**

L'ÉCOLE DE L'ADN

Mar 11 et Jeu 27 juil. - 14h30 :
à partir de 5 ans

**ADN ? Élémentaire
mon cher Watson !**

Jeu 13 juil. et Mar 8 août - 14h30 :
à partir de 7 ans

Histoire de savoir, le pH

Mar 18 juil. et 1^{er} août et

Jeu 24 août - 14h30 : à partir de 7 ans
Invisible biodiversité

Jeu 20 juil. et 31 août - 14h30 :
à partir de 12 ans

**ADN, base d'un cluedo
moléculaire**

Ven 21 et 28 juil. ; 4, 11 et
25 août et 1^{er} sept. - 15h30 : 4/6 ans

**Premiers pas vers
l'infiniment petit...**

Mar 25 juil. et 29 août et
Jeu 10 août - 14h30 : à partir de 7 ans

Microbes au quotidien

Jeu 3 août - 14h30 : à partir de 9 ans
L'ADN mène l'enquête

Mar 22 août - 14h30 : à partir
de 9 ans

Goûter, toucher, voir...

ATELIERS NUMÉRIQUES

Jeu 13, 20 et 27 juil. ; 3, 10,
17, 24 et 31 août - 11h

Imprimante 3D

Mar 8, 22 et 29 août - 14h : 8/12 ans
Brickanoid, gare aux briques !

Mer 9, 16, 23 et 30 août - 14h : 8/12 ans
La chasse aux Aliens !

Jeu 10 août - 14h : 8/12 ans
Jeu 17 et 31 août - 14h : 8/12 ans
Jeu 24 août - 14h : 8/12 ans

Mon premier jeu vidéo
Différents thèmes

Ven 11 et 25 août - 14h : à partir de 8 ans
Chasse au trésor numérique

Ven 18 août - 14h : 8/12 ans
Mets-toi en scène

PLANÉTARIUM

Tous les mercredis - 10h : 3/6 ans
Astronomes en herbe

Tous les jours d'ouverture
du centre - 15h : 6/10 ans
L'aveugle aux yeux d'étoiles

Tous les jours d'ouverture
du centre - 16h30 : à partir de 8 ans
L'été, sous le ciel étoilé

ASTRONOMIE

Mar 11 et 25 juil. - 10h : 7/9 ans
La Terre tourne

Mar 18 juil. et 22 août - 10h : 8/12 ans
Message extraterrestre

Ven 28 et sam 29 juil. - à partir de 20h30
Nuits des étoiles

Mar 1^{er} et 29 août - 10h : 8/12 ans
Scratch dans l'espace

Mar 8 août - 10h : à partir de 10 ans
Astronomie 1900

Sam 26 août - à partir de 9h30 :
à partir de 15 ans
Stage 1^{ère} étoile

PETITE OURSE

8/12 ans

Jeu 13 juil. et 24 août - 14h
Découverte des constellations

Jeu 20 juillet - 14h
Découverte du Système solaire

Jeu 27 juillet - 14h
Exploration de Mars et Vénus

Jeu 3 août - 14h
Découverte de la Lune

Jeu 10 août - 14h
Observation du Soleil

Jeu 17 août - 14h
Les distances des étoiles

Mer 30 août - 21h30
Observation du ciel



DEPUIS QU'ELLE EST À SAINT-YRIEIX
LA-PERCHE, DOMINIQUE DÉCOUVRE UNE
NOUVELLE SOURCE D'INSPIRATION

Glen Baxte 2017

sommaire

- 28 ROUTES
- 41 LE CHEMIN DES ÉTOILES
L'EUROPE À VÉLO
- 42 L'ÉGLISE SAINT-HILAIRE ENTRE DÉMOLITION ET RECONSTRUCTION
- 44 LE PORTAIL DISPARU DE SAINT-HILAIRE
- 45 LES TOURNÉES DE PROSPER MÉRIMÉE DANS L'OUEST
- 51 VISITE DANS BORDEAUX, ANCIEN PORT NÉGRIER
- 61 LA TRIPLE QUÊTE D'AXEL KHAN
- 68 DÉSIRS DES PLAGEURS
- 83 LA FAYETTE, HÉROS DES DEUX MONDES
- 92 L'EXPOSITION DES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES
- 93 JEAN SALVAUDON, MAÇON VOYAGEUR
- 97 CARTOGRAPHIE SENSIBLE
- 98 GUIDE DES CHEMINS : SENSIBLE À VOS DÉSIRS
- 99 STUDIO EBIM : VOIE VIRTUELLE VERS LES SOMMETS
- 100 LA MÉMOIRE DE PAPIER DE DROUYN, L'INLISSABLE ARPEUTEUR
- 101 SENTIERS VIGNERONS
- 108 TÉLÉ MILLEVACHES
- 109 GÉOCACHING, LE PATRIMOINE CONNECTÉ
- 120 L'HERBIER PEINT DE MARIE CORNEILLE SAINT-MARC
- 121 CABINETS POITEVINS D'HISTOIRE NATURELLE
- 126 DU SPECTACLE VIVANT AU DÉTOUR DES CHEMINS
- 126 SAVEURS : LES MADELEINES DE SAINT-YRIEIX

En couverture,
La longue traversée,
photographie
de Thierry Fontaine.



- 6 **EDGAR MORIN, LES LIVRES QUI ONT COMPTÉ**
Le livre a eu une importance primordiale pour moi, justement parce que je ne me suis pas enfermé dans les livres. Dessin Benoît Hamet.
- 14 **HERVÉ FISCHER, RECHERCHE-ACTION DE LA CRÉATION**
Quand l'art relie éthique et esthétique, il relève de la poétique et de la science du bien vivre. Dialogue entre deux praticiens : l'artiste Hervé Fischer et la commissaire d'exposition Dominique Truco.
- 20 **XAVIÈRE GAUTHIER, LA PARLEUSE ÉCRIVANTE**
Rencontre avec Xavière Gauthier, écrivaine, féministe pour discuter de ses drôles de vies. De la revue *Sorciers* à sa carrière d'universitaire, débutée après 50 ans, à Bordeaux.
- 24 **CETTE ENVIE DE RACONTER**
De la chambre de lecture au sable de l'arène, de l'ordonnance médicale à la prose du récit. Par François Garcia.
- 26 **TRANSFORMATIONS DES ROUTES ET DES VILLES**
En voiture, à bicyclette, en train. De Niort à Melle, de Ruffec à Angoulême. Parcours des années 1960 à aujourd'hui. Par François Bon.
- 30 **LASCAUX REDÉCOUVERTE**
Thierry Félix, enfant de la vallée de la Vézère, est devenu préhistorien et spécialiste de l'histoire de la découverte de Lascaux.

Archives départementales de la Haute-Vienne.



Rouleau d'Hugues de Solignac

- 35 **MESSAGER DES MORTS ET DES VIVANTS**
Voyageur médiéval, le *rollifer* porte le rouleau annonçant la mort d'un grand personnage. Il parcourt des milliers de kilomètres auprès des communautés religieuses. Par Cécile Treffort.
- 38 **LES CHEMINS DE COMPOSTELLE**
Les chemins de Saint-Jacques sont classés au patrimoine mondial de l'Unesco depuis bientôt vingt ans. Retour sur un ancrage historique et perspectives de recherche. Par Edina Bozoky.
- 46 **ROUTES D'EXIL DES HUGUENOTS**
Marcher et naviguer pour vivre et pratiquer sa foi : la révocation de l'édit de Nantes chasse du royaume de France des dizaines de milliers de protestants. Récits. Par Didier Poton de Xaintraillles.

- 52 **LES ERRANCES DE DIANA**
Diana Nikiforoff a quatre ans lorsque l'insurrection éclate en Ukraine. Elle a dix ans lorsqu'elle part, seule, rejoindre sa mère en Chine. Quinze ans quand elle arrive à Paris. Elle a passé la fin de sa vie à Poitiers. Parcours d'exil.
- 58 **OLIVIER BLEYS, LA MÉCANIQUE DU PAS**
Marcheur au long cours, écrivain sédentaire, arpenteur des villes et du monde. Olivier Bleys écrit sur ses voyages. Il nous raconte son projet de marche autour de la planète.



Monneta Marques

- 62 **UN GRAND VOYAGE**
Traverser l'estuaire de la Gironde pour aller à la recherche de la maison des rêves en compagnie d'une sirène. Par Eric Holder.
- 64 **PETITE MARCHÉ OLÉRONAISE**
Quand l'écrivain marche, son pied a la largeur du soleil. Il éclaire de mots la brindille, l'insecte, le caillou, la fleur. Par Allain Glykos. Photos Jean-Luc Chapin.
- 70 **RÉ VUE PAR THIERRY GIRARD**
Un cheminement autour de l'île par l'estran, par la dune, par la forêt, par les marais.
- 76 **HISTOIRE(S) DE SIRÈNE(S)**
Où l'on voit comment, pour l'amour d'une femme, le Chevalier de Fréminville, marin et naturaliste, devint Chevalière. Par Jean-Jacques Salgon. Dessins de Pierre Marty.
- 80 **JOSEPH VERNET, DE BAYONNE À LA ROCHELLE**
En 1763, les tableaux des ports de Rochefort et de La Rochelle sont présentés au roi, dix ans après la commande, en 1753, des vues des ports de France.
- 84 **LGV PAYSAGES DIVISÉS**
Avec son regard de photographe, Eva Avril questionne les temps multiples du cheminement des hommes et les métamorphoses paysagères qui en naissent. Par Samuel Arlaud.
- 90 **MISSIONS À GRANDE VITESSE**
La construction de la Ligne à Grande Vitesse Sud Europe Atlantique : un chemin durable vers l'emploi pour les personnels des territoires traversés par la ligne ? Par Etienne Fouqueray.
- 94 **LES RÊVERIES D'UN GÉOGRAPHE**
«La carte n'est pas une vérité, c'est un point de vue humain», affirme le géographe Samuel Arlaud.
- 96 **TERRITOIRES DE L'IMAGINAIRE**
Renversement des cartes. L'art transforme la cartographie pour questionner notre rapport à l'espace. Explications avec Julien Béziat.

102 LE PAYSAGE COMME THÉÂTRE

Un certain Pierre Corneille écrivait et jouait du théâtre populaire au château de Salbart et ensuite à La Mothe-Saint-Héray. Par Alberto Manguel.

106 CHEMINS DE TRAVERSE

Quand les associations d'éducation populaire offraient le meilleur de la création en milieu rural. Récit d'une expérience originale avec Jean-Pierre Angibaud.

110 GENÈSE DU TIERS PAYSAGE

Gilles Clément raconte quels chemins il a empruntés pour forger le concept de Tiers paysage, qui est constitué de l'ensemble des lieux délaissés par l'homme. En arpentant le paysage de la Creuse, sa terre natale.



Eva Avril

116 LE CHEMIN DE L'ESPERADO

La disparition de nombreux chemins ruraux a accompagné la mutation des paysages et des pratiques agricoles. Restent les chemins balisés et les trajets des GPS. Avec les espoirs de l'agroécologie s'inventent les sentiers de demain. Par Alexis Pernet.

122 LÉON DUFOUR, DES LICHENS AUX LABIDOURES

Médecin, botaniste, météorologue, géologue et surtout entomologiste, Léon Dufour (1780-1865) fut un arpenteur des monts pyrénéens à la recherche des lichens, des araignées, des insectes.

124 LES TROIS CHEMINS DE STÉPHANE GRASSER

Le premier le conduit en Limousin comme fonctionnaire territorial. Le second le transforme en accompagnateur de randonnées. Le troisième en fait le directeur d'une société coopérative. Le lien entre ces trois itinéraires ? L'accueil.

128 JUSQU'À LA SOURCE

Commencer par des promenades en forêt ou le long des écluses vers Bruxelles, jusqu'aux neiges canadiennes, finir à la recherche des sources de la Vienne. Par Marc Deneyer.

130 SUR LES PAS DE POUND EN PAYS D'OC

En 1912, Ezra Pound vient à Poitiers pour entreprendre son périple dans le territoire des troubadours. Pour le poète américain, la géographie est la voie d'accès aux poèmes médiévaux. Par Pierre-Marie Joris.

134 PIERRE REDON, DE VOIES EN VOIX

Ceci n'est pas un article. C'est une expérience. Celle de la rencontre d'un individu connu sous l'étiquette de musicien et artiste plasticien. Vertige !

138 L'HOMME-CHIEN

La violence de la peinture de Philippe Cognée traverse et porte l'inquiétude qui sourdement nous saisit. À voir à l'Espace Rebeyrolle à Eymoutiers. Par François Bon.

142 FRANÇOISE FAVRETTO

Portrait de l'éditrice de l'Atelier de l'agneau.

édito

«Caminante, no hay camino», écrivait Antonio Machado il y a un siècle, c'est-à-dire «en marchant se construit le chemin». Edgar Morin rappelle souvent ce précepte qui illustre parfaitement le cheminement physique et intellectuel de l'humain. Il en apporte ici une brillante illustration en nous décrivant son parcours si singulier, jalonné par des livres depuis l'enfance. D'ailleurs comme le dit Michel Brunet l'histoire de nos origines démontre que nous sommes des migrants.

«Rien n'est acquis, rien n'est écrit.» Il faut toujours inventer, ce qui nécessite un effort collectif et individuel. Loin d'être un fardeau, c'est une chance de se réaliser. À condition de partager, de relier les grands chemins par des sentiers. Car un sentier peut devenir un vrai chemin, voire par exemple les trajectoires d'Edgar Morin et de Michel Brunet. Son existence éphémère n'en enlève pas pour autant la valeur.

Pour y parvenir il faut faire preuve de beaucoup de ténacité parce qu'il est nécessaire de créer les conditions de la liberté et de son exercice. Rappelons simplement le tragique exil des huguenots...

Dans cette édition, les chemins ancestraux sont bien présents. D'autres apparaissent. Certains façonnent nos paysages, comme la LGV, d'autres, plus discrets, les nourrissent et transforment nos territoires en y créant de la valeur. Toutes ces expériences, des plus spectaculaires aux plus infimes, sont livrées ici grâce au témoignage, c'est-à-dire grâce à la parole – experte ou raisonnée, sensible ou intuitive – en tout cas, hors des sentiers battus.

Didier Moreau

l'actualité

NOUVELLE-AQUITAINE

L'Actualité scientifique, technique, économique Nouvelle-Aquitaine est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil régional de Nouvelle-Aquitaine et le concours du CNRS, de l'ENSMA, des universités de Poitiers et de La Rochelle, de Grand Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00

Internet : <http://actualite-nouvelle-aquitaine.fr>

E.mail : jl.terrardillos@emf.fr

Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 146 ■ Directeur de la publication : **Mario Cottron**

Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

■ Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP 1119 G 89186 ■ ISSN 2552-030X ■ Dépôt légal 3^e trimestre 2017 ■ Conception

– Réalisation : **Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**

Graphiste : Fred Briand

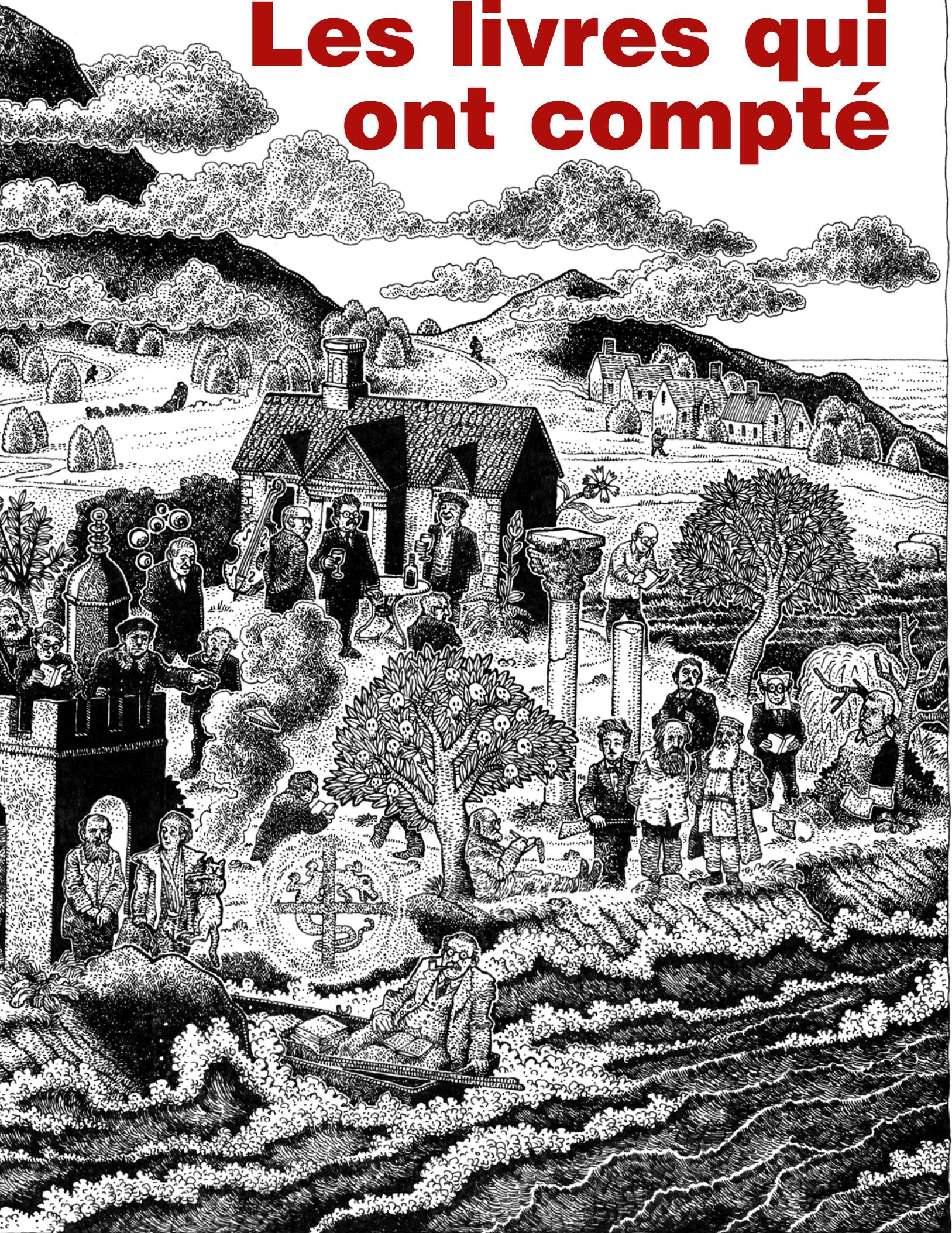
Imprimerie Rochelaise.



Edgar Morin



Les livres qui ont compté



Par **Edgar Morin**

Dessins **Benoît Hamet**

Qu'est ce qu'un livre qui compte dans une vie ? C'est un livre qui constitue, pour son lecteur, une «expérience de vérité», ce qui vaut, non seulement pour un livre d'idées, mais aussi, parfois plus profondément, pour un poème ou un roman. C'est un livre qui nous dévoile et met en forme une vérité ignorée, cachée, profonde, informe, que nous portions en nous, et qui nous procure ainsi un double ravissement, celui de la découverte de notre vérité dans la découverte d'une vérité extérieure à nous. Un tel livre, en effet, nous apporte la découverte d'une vérité autre, étrangère au départ, qui s'accouple à notre vérité, s'y incorpore et devient notre vérité.

Faisons deux remarques : Nous vivons des âges esthétiques différents, de l'enfance à l'âge adulte, et, devenus adultes, nous devenons insensibles aux œuvres qui ont charmé notre enfance, jeunesse, adolescence. Ainsi, les contes de Perrault, les romans de la comtesse de Ségur, nous les évoquons avec attendrissement mais nous les considérons désormais comme des choses enfantines. Pourtant, ces œuvres nous ont marqué en profondeur.

ROMANS LUS, EN CLASSE, SOUS LA TABLE

Ainsi, en ce qui me concerne, m'ont marqué les romans d'aventures de Gustave Aimard, les romans canins de Jack London. Plus tard, vers treize quinze ans, rôle énorme du *Jean-Christophe* de Romain Rolland et des romans d'Anatole France. Le premier est romantique, lyrique, transporté par l'amour de l'humanité. Le second est sceptique, critique, souriant, détaché. L'un et l'autre me dévoilent, me révèlent, expriment deux sentiments antagonistes qui sont très forts en moi, parce qu'ils me viennent du même événement fondamental : la mort de ma mère alors que j'avais dix ans. D'un côté, je suis désabusé à jamais, j'ai perdu l'absolu, je suis conduit à douter de tout, et cela d'autant plus que j'ai subi un très faible *imprinting* culturel : mes parents sont des Sépharades laïcisés d'ascendance espagnole puis italienne, je ne reçois d'eux aucune croyance traditionnelle et, à l'école, je vais me nourrir de romans que je lis sous ma table, pendant les classes, et chez moi, pendant les repas ; ce sont des romans, qui m'émeuvent et me

transportent, en même temps que des films, qui me donnent ma culture première. Je m'incorpore certes la substance France en intégrant en moi Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Bouvines, Valmy, Napoléon, la Marne. Mais je me sentirai facilement plus tard une matrice méditerranéenne, avec amour pour l'Espagne et l'Italie d'où viennent mes ancêtres, et je serai facilement apte, comme tout individu nourri de plusieurs cultures, attaché à chacune mais n'absolutisant aucune, à devenir citoyen de la planète Terre.

L'autre aspect de moi-même, qui me vient de l'aspiration toujours renouvelée à retrouver l'intégration dans une substance maternelle infinie, océanique, me poussera non seulement vers tout ce qu'exprime le romantisme, mais aussi vers la recherche de la foi, de l'effusion, de la communion. Ainsi, ayant perdu ma mère, j'ai recherché à retrouver ailleurs, autrement, la communion océanique, mais j'ai en même temps toujours gardé le sentiment de l'irréparable, de la perte et du désastre ; le doute est demeuré incrusté au fond de moi-même à la fois du fait de l'expérience de la mort et du non retour de la mère, et du fait du faible *imprinting* culturel en mon esprit, d'où l'impossibilité, en dépit de mes efforts, de croire en la religion du Salut (le christianisme).

Contradiction toujours vécue, jamais dépassée, entre foi et doute, et toujours nourrie par des livres. D'où ma fascination, d'une part pour les auteurs qui ont vécu le plus intensément cette contradiction (Pascal, Dostoïevski), pour les philosophes, de la contradiction qui en profondeur ne la supprime jamais (Héraclite, Hegel et même Marx), et aussi mon attraction irrésistible pour le doute fondamental (Montaigne) mais aussi pour l'élan fondamental au-delà du doute et de la raison (Rousseau). J'ai été marqué par ce dont j'avais soif.

FOLIE ET RAISON INDISSOCIABLES

Quelques-uns de ces auteurs sont pour moi fondamentaux, non seulement parce qu'ils concernent ce qu'il y a de fondamental en moi, mais parce que je les ai connus à l'âge même où les lectures peuvent nourrir et marquer en profondeur non seulement l'intelligence, mais aussi l'âme et l'être tout entier. Je cite en premier Dostoïevski. J'ai certes beaucoup été marqué par le *Résurrection* de Tolstoï, le *Père et fils* de Tourgueniev, les récits tristes et nostalgiques de *La Steppe*, *l'Oncle Vania* de Tchekhov et, dans les dernières décennies, j'ai été bouleversé par *Le Pavillon des cancéreux*, *Le Premier Cercle*, *La Maison de Matriona* de Soljenitsyne. Il perçoit avec une justesse visionnaire comment Stalingrad est à la fois la plus grande victoire et la plus grande défaite de l'humanité, et suscite une scène aussi terriblement grandiose que celle de la légende du *Grand Inquisiteur*, à Auschwitz, entre un jeune chef SS et un déporté communiste. Mais celui qui pour moi reste le plus présent, le plus intime, est Dostoïevski. Dimitri, Ivan, Aliocha Karamazov, Mychkine, Raskolnikov, Stavroguine et les autres héros des *Possédés* ne m'ont jamais quitté. Nul n'a porté autant à la fois le sens de la souffrance, de la tragédie, de la dérision, du délire proprement humain (et je n'aurais pas proposé l'idée d'*Homo sapiens/demens* comme notion clé dans *Le Paradigme perdu* si sans cesse n'avait pas été régénéré par les écrivains et surtout le souvenir de Dostoïevski ce sentiment si profond en moi de l'indissociabilité de folie et raison en l'être humain). Sans doute trouvais-je dans les frères Karamazov les héros qui correspon-

daient à des virtualités profondes et contradictoires de mon être, comme chez la dantesque *Vie et Destin* de Grossman. Mais ce que je trouvais surtout dans toute l'œuvre de l'écrivain, plus aiguë, plus intense, plus douloureuse et violente que partout ailleurs y compris chez les autres Russes, c'est le sens de la souffrance, c'est la pitié infinie et hagarde pour cette souffrance, le tourment des âmes déchirées, les instabilités profondes de l'identité, les moments de vérité de l'amour, l'insondable mystère des êtres et de la vie. Mon premier sentiment philosophique (si j'ose employer ce mot) m'est venu de Dostoïevski : l'idée prioritaire qu'il faut avoir compassion pour la souffrance. Ce que je sentais chez lui, ce n'est pas tant que c'était un ancien révolutionnaire devenu traditionaliste, d'un ex-occidentaliste devenu slavophile, mais le maintien rongeur, dans le second Dostoïevski, du doute, du nihilisme, et le combat furieux, désespéré entre la foi et le doute, combat qui en moi n'a jamais cessé entre espoir et désespoir. Et je sais aujourd'hui que les plus grands esprits européens sont ceux qui n'ont cessé de vivre intérieurement une contradiction fondamentale, un antagonisme irréductible ; même lorsqu'ils ont manifestement choisi un parti contre l'autre, ce dernier travaille souterrainement, mais activement, à l'intérieur du premier.

PASCAL, À JAMAIS

Cela m'amène à Pascal. Pour moi, Pascal, ce sont d'abord des vérités fulgurantes qui surgissent, brusquement, au cours de la lecture décousue des *Pensées* (toujours mal cousues dans les diverses éditions, et inévitablement mal cousues, car fort heureusement Pascal est mort avant d'avoir pu transformer ces diamants en maillons d'un discours apologétique). Aujourd'hui je comprends ce qui me pascalisait et me pascalise à jamais : c'est, dans la même pensée, le lien et le combat formidable entre la foi, la raison, le doute. Si la culture française est, au sein de la culture européenne, celle où s'est mené de façon la plus radicale le débat/combat entre la foi et la raison, la foi et le doute, Pascal vit dans son propre esprit ce combat qui oppose les esprits en France. De façon géniale, il se sert de la raison pour montrer les limites de la raison, dévoiler un ordre de réalité supérieur et inaccessible à la raison, ce qui l'amène à énoncer très rationnellement sa foi «absurde», *credo quia absurdum*. En même temps, il a compris qu'il n'y a plus de preuve rationnelle de Dieu, plus de preuve absolument évidente pour l'esprit, ce qui l'amène à fonder sa foi sur un pari. Bien sûr, je n'avais pas compris, à l'époque, la vérité moderne fondamentale de cette proposition, je n'avais pas compris que toute foi, toute croyance, non seulement en Dieu, mais aussi en la Révolution, en l'homme, en la science, en la raison, est également un pari dont il faut absolument être conscient. Ainsi, je reste fidèle à Pascal parce que toutes ses idées maîtresses ont depuis germé en moi, et ont même éclairé mes élaborations que je croyais nouvelles. Ainsi,



sur le tard, j'ai retrouvé cette phrase de Pascal qui exprimait de la façon la plus dense et la plus admirable ce à quoi j'étais arrivé après un long travail : «Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.»

HEGEL : ASPIRATION À LA TOTALITÉ

Jean-Jacques Rousseau m'est sensible parce qu'il a appris à penser en vivant ses expériences, parce qu'il a été un autodidacte et qu'il n'a pas subi l'imprinting des idées dominantes. Il a fait sa pensée entre Genève et Paris, c'est le marginal, le déviant mais qui, dans sa déviance, apporte tout ce qui manque à ses amis, qui deviendront vite ses ennemis, les philosophes des Lumières. Il a compris que dans le progrès il y a aussi une dégradation, que dans la civilisation il y a la perte de ce qui était «naturellement» virtuel

dans l'homme, et cela ne l'empêche pas de songer à une société meilleure. La puissance créatrice de cette pensée autonome me frappe, mais s'il s'oppose aux philosophes, moi, je les garde ensemble en mon esprit. Ils sont en dialogique dans mon univers mental. De même la dialogique entre romantisme et rationalisme n'a jamais cessé d'être active en mon esprit à partir du moment où par l'ouverture jamais refermée, brèche originaire de la perte de l'absolu devenue ouverture insatiable à la communion, s'est engouffré en moi le romantisme allemand, particulièrement Büchner, Novalis, Hölderlin.

Je suis venu à Hegel par Marx, du moins par le fait qu'un ami hongrois, qui avait subi l'influence de Lukács, m'avait conduit, en 1942-1943, à lire Hegel, dans les traductions anciennes de Vera dont on disposait à l'époque, avec l'aide des *Morceaux choisis* de Lefebvre et Guterman, puis plus tard, les interprétations d'Hyppolite et de Kojève. C'est dans Hegel que j'ai appris à reconnaître ma (mes) contradiction(s) fondamentale(s), à les assumer à jamais, les approfondir, tenter de les «dépasser» (j'ai appris depuis que les contradictions vraiment fondamentales sont non seulement indépassables, mais constitutives de notre être et de notre vie). Dans Hegel, et notamment dans les pages admirables sur les sophistes grecs, j'ai appris que le scepticisme n'était pas qu'incertitude et corrosion mais aussi l'énergie même de l'esprit. Dans Hegel, je me suis senti encouragé dans mon aspiration adolescente à assembler, relier les différents champs du savoir et de la connaissance, je me suis reconnu dans l'aspiration à la totalité, tout en pressentant que celle-ci était inaccessible, mais ne voyant pas encore clairement que croire la posséder était l'erreur suprême, ce que je découvris vers 1957 dans la phrase d'Adorno «la totalité est la non-vérité». Beaucoup

ne voient dans Hegel que le système abstrait, la dialectique intempérante. Moi je vois le combat entre l'idée et le réel, la copulation/lutte entre l'une et l'autre, je vois la pensée qui accepte et assume la contradiction, qui vit dans l'antagonisme permanent des idées à l'intérieur d'elle-même, et qui retrouve toujours un nouvel antagonisme quand elle a surmonté l'antagonisme qu'elle subissait. Bien que le système philosophique de Hegel soit devenu la cible des critiques pertinentes de l'«existentialiste» Kierkegaard, j'ai toujours été sensible au mouvement même de la pensée hégélienne qui est un corps à corps ininterrompu avec ce qui dans l'existence échappe à la rationalité. Bien sûr, j'étais très heureux de découvrir qu'au-dessus de la raison limitée de l'entendement (*Verstand*) il y avait une raison supérieure qui se nourrissait de la contradiction au lieu de la rejeter, la raison dialectique (*Vernunft*). Mais pour moi, dans les contradictions, il y avait aussi, implicitement certes mais fortement, la contradiction entre le rationnel et l'irrationalisable, entre autres la réalité existentielle. Dans Hegel m'a séduit aussi l'idée de «ruse de la raison» qui montrait que celui qui croit n'agir qu'en fonction de ses intérêts égoïstes agit en fait pour une œuvre collective dont il est inconscient. Déjà, j'avais été frappé par l'enseignement que souvent l'on déclenche des processus qui aboutissent à des résultats contraires aux intentions qui l'avaient initié. Et plus tard, je serai frappé par l'idée «éco-systémique» montrant qu'à partir des interactions myopes entre individus, plantes, animaux, naît de proche en proche un système éco-organisateur qui rétroagit sur les individus constitutifs du système et régule l'ensemble de ses activités.

RIMBAUD, ABSOLUMENT MODERNE

De Hegel je reviens à Marx. Le Marx qui m'a frappé est celui des *Manuscrits économique-philosophiques*, où sans doute s'est sourcée mon idée d'anthropo-sociologie, mon idée d'unidimensionnalité humaine (naturelle et culturelle), et l'idée que sciences de l'homme et sciences de la nature devaient s'embrasser l'une l'autre, aucune ne devant englober l'autre, mais l'une et l'autre devant tisser une relation dialogique indissoluble. De Marx je retenais aussi l'idée que les disciplines (économie, psychologie, sociologie, histoire) n'étaient que des catégories d'utilité certaines mais limitées, et qu'il fallait saisir les problèmes anthropo-sociaux dans leur multidimensionnalité. Mais ce qui m'avait marqué de façon cruciale, c'était l'énergie inouïe avec laquelle il avait uni dans une même conception théorie et praxis, et ce qui me retenait et me bouleversait, c'était qu'il avait réussi à arrimer à la vision dialectique de l'histoire humaine, l'idée que cette dialectique même, pourtant inachevable dans son principe, pouvait être couronnée en permettant, voire même provoquant le saut historique capital dans une nouvelle société où serait abolie l'exploitation de l'homme par l'homme. En même temps qu'à vingt vingt-deux ans je me nourrissais de Hegel et Marx, je me nourrissais de Rimbaud. Mon ami

Jacques-Francis Rolland, avec qui je partageais une chambre à la Maison des étudiants de Lyon, idolâtrait Rimbaud comme moi, et nous déclamions *Une saison en enfer*, œuvre maîtresse qui, comme la pythie de Delphes, selon la parole extraordinaire d'Héraclite «ne dévoile pas, ne dissimule pas, mais indique». Rimbaud nous parlait de notre vouloir-vivre, de nos ardeurs, de nos folies, de la dureté des temps, de la résolution à prendre («il faut être absolument modernes»), de la nécessité de dire adieu, de partir pour l'aventure.

PROUST ET CÉLINE, COMPLÉMENTAIRES

Au cours de cette époque adolescente, je découvre Malraux, Céline, Proust. Le Malraux de *La Condition humaine* et de *L'Espoir* a joué un rôle énorme sur beaucoup de jeunes intellectuels de ma génération, nous poussant à vivre nos idées, à risquer notre vie pour elles, à exalter la fraternité, à espérer en la Révolution. Le marxisme me montrait qu'on ne pouvait résoudre les problèmes philosophiques que dans la praxis (qui apportait le «dépassement de la philosophie»), Malraux me donnait l'exemple de l'écrivain combattant, qui n'allait pas peu contribuer à faire de moi un résistant. Je pouvais dépasser mon deuil et ma nostalgie dans la fraternité vécue au service de la grande matrice, l'humanité. L'antisémitisme de Céline, en pleine occupation, ne m'empêchait nullement d'être emporté par et dans le *Voyage au bout de la nuit*, épopée de la misère, de la folie, de la dérision de l'Occident moderne. Il y avait quelque chose de dostoïevskien à la française que je retrouvais dans le *Voyage*. Par la suite, longtemps après, j'ai retrouvé le mélange d'autodérision, d'épopée lamentable, comme ingrédients dans la restitution du caractère dantesque de la Seconde Guerre mondiale dans *D'un château l'autre* et *Nord*.

Enfin Proust fut pour moi avec évidence le plus grand écrivain de ce siècle. Céline est complémentaire à Proust. Que la chronique d'un mondain dans le monde rétréci du faubourg Saint-Germain devienne un microcosme de tout tissu de vie humaine, que l'amour pour la mère ait trouvé l'expression qu'enfin je trouvais adéquate à ce qui me semblait jusqu'alors indicible, qu'il ait, plus généralement, étendu le royaume du dicible à la complexité infinie de notre vie subjective, qu'il ait allié l'extrême précision du mot, l'extrême subtilité de l'analyse à ce qui d'ordinaire lui est incompatible, la traduction de la vie de l'âme et du sentiment, tout cela m'a enthousiasmé et surtout me montrait, sans encore me faire surgir la notion, que la vérité était dans la complexité.

Déjà j'étais poussé, par mon sentiment aigu de la vérité des idées contraires (et j'allais oublier de dire que la lecture de *Jean Barois* de Roger Martin du Gard m'avait gardé dans ce sentiment existentiel premier¹), ainsi que par mon sentiment que la vérité sur l'homme ou la société ne pouvait être réduite unidimensionnellement à une catégorie disciplinaire (la psychologie ou l'économie), tout cela lié au sentiment profond qu'on ne pouvait exclure l'histoire et le sujet pour comprendre quoi que ce soit, tout cela devait me pousser, dès que je commencerais à écrire, à relever le défi de la complexité des choses plutôt que de chercher une conception réductrice simple. J'allais, par une autre influence, être confirmé, orienté et éclairé dans cette voie. Ce fut par l'un de mes professeurs d'histoire, en ma première année d'université,

Georges Lefebvre. Il faisait deux cours, l'un sur les origines, l'autre sur l'historiographie de la Révolution française. Dans le premier il montrait que ce qui avait déclenché la Révolution, ce fut une «réaction aristocratique». Voulant profiter de la débilitation de la Monarchie absolue, l'aristocratie poussa à la convocation des États généraux pour récupérer ses anciens privilèges politiques, car elle comptait naturellement, avec le concours du clergé, sur la majorité des deux tiers aux votes, ceux-ci se faisant par ordres et non par têtes. Or c'est en imposant le vote par tête que le Tiers-État imposa sa suprématie, et que commença le processus révolutionnaire. Ainsi je trouvais la démonstration éclatante de ce que je devais plus tard appeler l'écologie de l'action, où celle-ci, dès qu'elle est déclenchée, échappe aux volontés de ses initiateurs pour se tourner éventuellement en sens contraire, jusqu'à l'annihilation de ceux-ci. Le second cours démontrait que l'histoire de la Révolution, au cours du XIX^e siècle puis du XX^e, se transformait non seulement selon la personnalité des auteurs, mais aussi selon les expériences politiques dont ceux-ci étaient témoins, voire acteurs. Ainsi l'histoire du présent rétroagissait sur celle du passé, transformait la vision de celui-ci, et l'historien était lui-même historisé.

LE MESSAGE DE MONTAIGNE

J'en tirais la conséquence de façon radicale et généralisée. Non seulement l'historien devait lui-même s'historiser, c'est-à-dire s'auto-situer dans son site culturel/politique, son temps, son expérience, mais tout observateur/concepteur devait s'inclure dans son observation et sa conception, principe que je n'ai cessé d'appliquer dans mes écrits et recherches (d'*Autocritique* à *Plozevet* jusqu'aux plus récents), et que j'ai finalement formulé clairement après 1970, lorsque je me suis lancé dans *La Méthode*. Ainsi, le repli sur soi et l'introversion, qui me caractérisent (tout en étant aussi par ailleurs très extroverti, ce qui n'est nullement incompatible, ce à quoi s'ajoute le fait que d'avoir gardé mes sentiments au secret pendant des années me pousse à m'en délivrer par la confiance), ont permis que soit aussitôt fécondé en mon esprit le message de Montaigne, qui est non seulement celui de la nécessité pour chacun de l'auto-analyse, mais aussi l'idée que chacun porte en soi, dans sa singularité même, l'humaine condition, et l'engrammation profonde de ce message dans mon «logiciel» mental, jointe à l'idée de relativité de tout jugement, toute opinion voire toute perception (cela aussi apporté par Montaigne et Anatole France), tout cela était le terrain favorable pour que les idées de Lefebvre germent en moi, dépassent le domaine de l'histoire, envahissent le champ mental tout entier, et finalement, par la réflexion et le travail, donnent naissance à un principe fondamental conçu et formulé comme tel. J'ajouterai que mes études d'histoire ancienne, à l'Université de Toulouse, en 1940-1941, sous l'égide de Gustave Aimard, furent importantes. Voyant que le désastre



des cités grecques, conquises par Philippe de Macédoine, n'avait pas conduit à la fin de la civilisation hellénique, mais au contraire à son essaimage victorieux dans le monde devenu hellénistique, voyant que, finalement, la Grèce atrocement saccagée et pillée par les Romains, avait finalement «vaincu son farouche vainqueur», en hellénisant l'Empire au bout de quelques siècles, je me demandais, à la suite d'un article très explicite de Simone Weil paru dans les *Nouveaux Cahiers* peu avant guerre, et supposant qu'une Europe conquise par l'Allemagne hitlérienne, dans les conditions atroces qu'elle devinait déjà, finirait par susciter plus tard une Europe civilisée, élargissant le droit de cité à tout individu des populations conquises, comme le fit l'édit de Caracalla en l'an 212 de notre ère. Ainsi je m'interrogeais à l'époque où le Reich allemand semblait maître de l'Europe, où la France semblait vaincue à jamais. Puis, un peu plus tard, après la résistance russe à Moscou, je reportais le même raisonnement sur l'URSS stalinienne, qui finirait, elle, par réaliser l'idée dont elle était explicitement porteuse, celle du socialisme non plus seulement européen mais universel.

Ici fut importante la lecture de *De la sainte Russie à l'URSS* de Georges Friedmann. Celui-ci montrait que tous les caractères négatifs évidents pour moi de l'URSS venaient non seulement de «l'encerclement capitaliste» mais aussi du poids historique énorme de la sainte Russie au sein de la toute nouvelle Union soviétique qui devait mettre du temps à accomplir sa mue. Friedmann avait été excommunié par le PC qui ne tolérait pas la justification critique, laquelle seule attirait vers l'URSS un très grand nombre de jeunes esprits en Europe. Je l'avais connu alors à Toulouse et lui avais fait part de mes hésitations à m'engager *perinde ac*

cadaver dans le Parti communiste. Et soit par perspicacité psychologique, soit par embarras, il m'avait dit «c'est une expérience par laquelle vous devez peut être passer». Ainsi l'on voit que la ruse de la raison hégélienne, l'écologie de l'action (qui n'avait pas encore ce nom), l'examen des évolutions historiques concrètes, séculaires, l'explication historique de Friedmann me portaient à des acceptations de faits accomplis, de «nécessités» et «contraintes» de l'histoire, ce que je ne conteste nullement maintenant, mais je vois maintenant beaucoup plus le problème de la liberté, du refus moral, mais tout cela est une autre histoire...

MERCI, CAMARADE STALINE

Bien entendu, s'il n'y avait pas eu la guerre mondiale, et la résistance de l'URSS à l'invasion nazie, les mêmes «themata» (pour reprendre l'expression de Holton que je conçois comme idées directrices obsessionnelles) m'auraient fait cristalliser sur autre chose que le communisme stalinien. Peut-être même les forces de scepticisme auraient dominé et je n'aurais pas adhéré à la grande religion de salut terrestre qui s'est épanouie au XX^e siècle. Je dirais

même que mon adhésion au communisme stalinien, contre lequel toute ma culture politique antérieure (hésitant entre les radicalismes libertaires ou trotskistes et le réformisme du frontisme de Bergery) m'avait presque immunisé, n'a été possible que dans ces conditions particulières. Mais cette régression intellectuelle incontestable pour moi fut liée à une progression existentielle décisive : c'est ce qui m'a permis de m'affranchir, de risquer ma vie, d'affronter la mort, de quitter l'état chrysalidaire dont je n'aurais pu sans doute, s'il n'y avait pas eu la guerre, jamais m'affranchir. Et enfin, j'ai acquis dans l'appareil du parti (bien que je sois demeuré toujours à sa périphérie, je n'étais pas qu'un simple militant mais un «permanent») une expérience inoubliable, non seulement personnelle, mais à la fois psychologique, sociologique, culturelle, religieuse, car l'Appareil concentre en lui pouvoir théologique (la vérité scientifique absolue du marxisme-léninisme), politique, religieux, policier, joint à la discipline militarisée. J'ai vu ce que cette incroyable machine pouvait faire d'un homme, comment elle le transforme, et comment cet homme se transforme à nouveau, hors de la machine. J'ai eu l'expérience du mythe, du sacré, de la «possession» au sens hyper-dostoïevskien du terme. J'ai résisté à cette machine dès 1946, je me suis trempé cette fois non plus dans la lutte physique contre un ennemi extérieur, mais dans le «combat spirituel», le plus terrible de tous comme l'avait bien vu Rimbaud, contre la machine et contre la foi enracinée en moi-même. Merci, camarade Staline. Je n'ai jamais participé au culte de la personnalité, à la différence de la plupart des intellectuels communistes français, mais j'ai justifié le stalinisme par rationalisation philosophique hégéliano-marxiste, fatalisme historique que j'appelais «réalisme», et j'ai pu, après, comprendre et analyser ce qu'il y avait d'erroné et de pervers dans les processus en œuvre dans mon esprit, c'est pourquoi je remercie le camarade Staline ; cette erreur gigantesque m'a permis par la suite d'être vigilant contre les nouvelles sources d'erreur, et le chercheur sourcilieux pourrait s'en rendre compte, car jamais depuis 1951 et surtout 1956 je n'ai pas versé dans les innombrables erreurs qui ont été les «vérités» de l'intelligentsia française de gauche.

FREUD LU EN AUTODIDACTE

Par la suite, je découvre des auteurs non moins importants, mais j'ai passé l'âge des empreintes les plus profondes et s'ils prennent une place permanente désormais dans mon esprit, s'ils jouent un rôle clé dans mon travail, ils sont moins décisifs, du fait même de l'âge, qu'ils auraient pu l'être si je les avais lus plus tôt. Ainsi en est-il de Freud, que je lis systématiquement dans les vingt-huit trente ans, au moment où je travaille *L'Homme et la Mort*. Cette étude, étant donné la conception profonde qui s'est inscrite en moi, étant donné le faible *imprinting* des conceptions reçues, notamment de l'idée universitaire de discipline, étant donné que j'écris ce livre en autodidacte inévitablement (d'une part, je suis chômeur et passe

mes journées à la Bibliothèque nationale à chercher tout seul dans les fichiers, d'autre part il n'y a pas de bibliographie propre aux conceptions humaines de la mort, pas de champ de recherche *ad hoc* préconstitué), me conduit à une recherche multidimensionnelle bio-anthropo-psycho-socio-culturo-historique. Dans cette recherche, l'intégration de Freud (à ma façon autodidacte je suis intéressé par la pensée de Freud sur l'homme et non par la thérapeutique analytique) est d'autant plus profonde que ce que je trouve en lui d'abord ce que d'une autre manière j'avais trouvé dans les *Manuscrits économique-philosophiques* de Marx (l'unidualité de l'homme naturel et de l'homme culturel) la source commune du biologique et du psychologique, l'idée originale que l'individu humain est fait d'une dialectique constructive entre l'univers pulsionnel à source biologique (le ça), le sur-moi (la détermination autoritaire du père et de la société) et le moi qui dépend de l'un et de l'autre, et ne peut advenir qu'en émergeant de l'un et de l'autre.

JUNG, BATAILLE ET LE SURREALISME

Bien d'autres choses me sont venues de Freud, que j'ai pu combiner, intégrer dans mon «marxisme ouvert» que je n'ai pas modifié depuis, que j'ai seulement intégré lui-même, en le provincialisant, dans une conception plus véritablement multidimensionnelle. Mais en même temps j'ai été marqué profondément par Otto Rank, qui dans son *Don Juan*, m'a fait connaître la notion de «double», que je crois anthropologiquement fondamentale et sur laquelle je n'ai cessé de travailler depuis. J'ai été marqué par Jung (la dialectique *animus* et *anima*, la psychanalyse des mythes, l'immersion de l'inconscient individuel dans l'inconscient collectif) puis Ferenczi, dont le *Thalassa* ô combien me parlait de moi-même en me parlant du destin humain comme d'un arrachement des eaux-mères. Alors que Freud excommunait ses disciples devenus hérétiques, que ces pensées s'excluaient les unes les autres, je les intérais, je pouvais les articuler, les faire communiquer. C'est une source d'imagination poético-scientifique inouïe, et j'ai trouvé son équivalent poético-existential dans le surréalisme qui, comme le marxisme, appelle à ne pas dissocier l'être, le faire, le penser, apportant en plus son sentiment éblouissant de l'amour et son sens de la réalité anthropologique fondamentale du rêve. Le surréalisme, je l'avais découvert un peu plus tôt, après la Libération, par mon ami Mascolo (par lui également j'ai découvert Georges Bataille, beaucoup plus important pour moi qu'un Sartre et pour cela toujours à demi méconnu), et c'est par lui, je crois que j'ai été amené à connaître et aimer personnellement André Breton dont j'ai subi le rayonnement sans appartenir le moins du monde à la secte. Je dirais, pour lier ce que je dis maintenant à ce que j'ai dit du romantisme allemand, que je n'ai jamais laissé le système d'idées ronger et détruire le problème-même de l'existence et de la subjectivité. Aussi je me suis nourri, en même temps que des lectures marxistes de mes années de formation, de lectures «existentialistes» comme celles de la première traduction d'Heidegger en fragments (*Qu'est-ce que la métaphysique ?*), des écrits de Jean Wahl sur Kierkegaard, Heidegger, Scheler, du Sartre de l'époque existentielle, etc.

Puis les années ont passé, j'ai beaucoup lu dans tous les domaines, découvrant parfois un texte illuminant (comme celui de Walter

Benjamin sur l'ambivalence de la culture, paru dans un numéro des *Temps modernes* du début des années 1950 je crois), concentrant provisoirement mes lectures dans le domaine que je travaillais, sans que ce soit des lectures «spécialisées» puisque l'intelligibilité de chacun de ces domaines nécessitait pour moi des lectures très variées : ainsi l'étude du cinéma m'a amené à lire non seulement cinéastes, théoriciens du cinéma, sociologues des media, mais aussi anthropologues et philosophes.

Au cours des années 1956-1962, des événements étonnants (rapport Khrouchtchev, Octobre polonais, révolution hongroise, putsch d'Alger et renversement de la Quatrième République) surexcitent des processus de révision, déstructuration/ restructuration en chaîne, déjà commencés avec la fondation de la revue *Arguments* (que je dirige) et qui, à la fois, se généralisent et radicalisent (dans ce sens, *Arguments*, c'est le «révisionnisme généralisé» et la promotion de la «pensée interrogative»). C'est alors que je découvre l'École de Francfort, Adorno surtout avec qui je me sens en profonde résonance, sauf dans sa condamnation de Heidegger et de la «mass culture».

Par la suite Adorno restera toujours très fécondant pour moi. Mais dans ces processus, c'est tout d'abord l'agitation dialogique dans l'équipe d'*Arguments* (avec Duvignaud, Axelos, Fejtő entre autres) et puis surtout le cheminement méta-marxiste en synchronisme et dialogue avec Castoriadis et Lefort, mes vrais compagnons de route dans les traversées de ce qui pour nous furent les déserts de l'althusserisme et du structuralisme, du trissotinisme et du diafoirisme (toujours triomphants en France où triomphent les idées mères les plus débiles quand elles sont enveloppées des dentelles les plus subtiles) et qui pour l'intelligentsia française fut une superbe ère des Lumières (les années 1960 jusqu'à l'explosion de 1968).

DANS LES MARGES DU SAVOIR UNIVERSITAIRE

Il faut attendre les années 1968-1970, c'est-à-dire mes cinquante ans, pour que je recommence spontanément un réapprentissage et que des auteurs nouveaux, venus d'horizons alors inconnus, me marquent de façon décisive. Je citerai ici Von Foerster qui m'initie à la problématique de l'auto-organisation, ainsi qu'à la problématique de la dialectique de l'ordre et du désordre (*order from noise*) sur les indications d'Henri Atlan qui, lui-même, a développé ces deux problématiques de façon originale et a eu, au moment décisif, l'influence catalytique sur moi. Je dois citer aussi Gregory Bateson dont Anthony Wilden, en Californie, me fait découvrir la pensée. Je me force honnêtement à citer le Michel Serres des *Hermès*. Il y eut la découverte tardive de la pensée des Von Neumann, Wiener, Ashby, et l'importance des communications de Gotthard Günther dans le cercle de Von Foerster. Enfin, il y a la lecture décisive, illuminante de la conférence de Husserl sur *La Crise de la science*



européenne, ce sur quoi sont venus se greffer les textes de Heidegger sur la technique et la raison. Voilà pour ceux qui furent le plus importants, en ce moment de mue intellectuelle où l'on peut se reformer. Sans ces influences, et celles de quelques autres que je ne cite pas ici non que je les oublie mais pour ne pas faire catalogue, je n'aurais pu tenter la nouvelle et ultime aventure, celle qui m'a permis de concevoir enfin ce qui a toujours été mon problème, celui de la pensée complexe, apte à saisir la solidarité des problèmes, et l'indissociabilité du problème anthropo-bio-cosmologique. Sans cesse, je suis revenu à mes questions adolescentes, les questions dites philosophiques ou éthiques, celles de l'homme, de la vie, de l'homme et de la vie dans le monde, celle du qui sommes-nous ?, d'où venons-nous ?, où allons-nous ?, celle des origines, du devenir, du sens et du non sens. Je n'en ai jamais fait mon deuil et en cela j'ai échappé à l'imprinting de plus en plus puissant qui somme chacun de ne se consacrer qu'à un savoir parcellaire de spécialiste-expert. J'y suis revenu quand, après une hospitalisation à New York, j'ai voulu savoir où j'en étais, ce que je croyais, où étaient «mes»

vérités, s'il y avait une vérité (j'écris alors *Le Vif du sujet* qui paraîtra dix ans plus tard). Et voilà que dans ces années 1969-1970, je commençais à trouver, dans les marges du savoir universitaire officiel, les outils qui me permettaient de conceptualiser ce que j'avais toujours fait spontanément («dialectiquement») et de poser enfin la recherche cognitive sur la connaissance elle-même. Je crois avoir fait dans *La Méthode* une élaboration personnelle «originale». Mais je n'ai pu le faire, comme tout ce que j'ai fait, que parce que j'ai été ouvert à des influences venues de tous horizons, parce qu'aucune carapace doctrinaire durcie n'est venue figer

ma conception, et parce que celle-ci est encore le lieu d'un antagonisme toujours actif entre des poussées contraires, qu'elle vit de ces antagonismes, qu'elle vit, comme toute pensée personnelle «à la température de sa propre destruction».

C'est cette singularité qui dans le fond me fait recevoir tant d'influences, d'auteurs si divers, parfois ennemis, et que, même apparemment incompatibles, je vois secrètement unis (comme Pascal et Hegel). Voué à l'anthropo-sociologie, à la navette entre science et philosophie, je n'ai cessé de me nourrir de littérature et de poésie, et cela non pas par compensation, pour le loisir, comme le violon d'Ingres ou celui d'Einstein, mais pour donner sève à mes idées. Le livre a eu une importance primordiale pour moi, justement parce que je ne me suis pas enfermé dans les livres : je n'ai cessé d'être emporté par le vivre ; je n'ai pas vécu dans les livres, mais les livres ont été omniprésents dans mon vivre et ont agi sur lui. Le livre a toujours stimulé, éclairé, guidé mon vivre, et réciproquement mon vivre, demeuré à jamais interrogateur, n'a cessé d'en appeler au livre. ■

1. «Quand on est d'un parti, on ne peut pas ne pas être en même temps de l'autre.»

Quand l'art relie éthique et esthétique, il relève directement de la poétique et de la science du bien vivre.

Dialogue entre deux praticiens : l'artiste Hervé Fischer et la commissaire d'exposition Dominique Truco.

Hervé Fischer

Entretien Carlos Herrera

Recherche-action de la création

À Poitiers flotte comme un air de famille pour Hervé Fischer. Celui qui est souvent considéré au Canada comme le «père du numérique» a trouvé à Poitiers l'Espace Mendès France où il a lancé une action de *tweet art*, en écho à sa rétrospective au Centre Pompidou à Paris. À quelques pas, la rue qui descend vers Sainte-Radegonde porte le nom d'un de ses ancêtres, Arthur Labbé de la Mauvinière (1845-1915). Ce banquier châteleraudais de santé fragile prit sa retraite à l'âge de 30 ans et occupa ses jours à satisfaire une irrépressible curiosité qui le portait vers l'érudition locale. Sa bibliothèque, qu'il a léguée à la ville de Poitiers, compte plus de 8000 volumes parmi lesquels des milliers d'*éphémères*, un casse-tête pour les bibliothécaires qui doivent classer ces documents

Hervé Fischer à l'Espace Mendès France lors du lancement du *tweet art* à Poitiers.

a priori de peu de valeur (affiches, placards, tracts, cartes postales, prospectus publicitaires, cartes de visite, programmes, faire-part, notes manuscrites, etc.), des documents appelés à disparaître après usage et pourtant si précieux pour restituer l'atmosphère de la vie quotidienne. Aujourd'hui M. de la Mauvinière collectionnerait certainement les tweets...

Avant de s'installer au Canada au début des années 1980 et de s'immerger dans les arts numériques et la science, Hervé Fischer a créé en 1974 le collectif d'art sociologique avec Fred Forest et Jean-Paul Thénot. Le but est «*d'exercer une fonction interrogative-critique sur le milieu social*» en portant la pratique artistique hors circuit réservé, dans des lieux "sans art", à l'échelle d'une ville ou d'un quartier.

À Poitiers, Hervé Fischer tenait à aller dans le quartier de Bellejouanne pour voir le *musée des nuages* de Sylvain Soussan, présenté à la galerie municipale Louise-Michel, et rencontrer Dominique Truco qui a fait éclore ce projet inédit. Il y a des points communs évidents entre les deux. Il s'agit d'une création avec les habitants, pas une animation mais une recherche-action avec un artiste. Les habitants sont invités non seulement à participer mais aussi à construire quelque chose qui sera visible par tous : la première collection du *musée des nuages* constituée d'objets apportés par les habitants. Sylvain Soussan, secrétaire perpétuel du musée des nuages, accueille chaque personne, enregistre son objet, lui donne un numéro d'inventaire, etc., comme toute pièce muséale. À la fin de l'exposition, chacun vient reprendre son objet, en devient le dépositaire, et repart avec sa carte nominative de conservateur du musée des nuages.



Eva Avril



De la rencontre entre Dominique Truco et Hervé Fischer est né ce dialogue sur leurs pratiques respectives et sur la fonction de l'art aujourd'hui.

Dominique Truco. – L'art est un outil de connaissance à partager avec le plus grand nombre. Pour moi, cela commence par le choix d'artistes dont le travail se construit dans la relation à l'humanité, mais pas en tant qu'individus dominants, il s'agit plutôt d'une communauté vivante, parmi les vivants. À *élitiste*, je préfère *inclusif*. Voilà ce qui guide mes engagements artistiques.

Dans ce quartier populaire et polyglotte de Poitiers, le *musée des nuages* sollicite l'imaginaire de chacun puisqu'il est constitué des objets apportés par les habitants. On y fait le tour de la planète, comme les nuages. Dans cette diversité, il y a un fonds commun : la curiosité et la liberté de chacun. Quelles que soient nos origines, dans la communauté qui est ici d'une grande richesse, le langage de tous c'est le langage artistique. C'est peut-être cela la langue universelle.

Hervé Fischer. – Je reprendrais exactement ces mots. Voici deux exemples de ce genre de travail. En 1976, au début de l'art sociologique, j'avais organisé à Perpignan une exposition participative qui était en fait une exploration des quartiers catalan, gitan et moderne. Trois quartiers très hétérogènes où nous avons travaillé avec

une quinzaine de jeunes français et allemands (grâce à l'Office franco-allemand pour la jeunesse). On allait recueillir les propos des uns et des autres sur l'identité de chaque communauté puis on leur faisait écouter les enregistrements afin de les faire se rencontrer. Sur une place de marché, on a demandé à chacun d'apporter un objet ordinaire de son quartier. Ces objets posés sur les tables matérialisaient à la fois la rencontre et la séparation des quartiers. Pour moi, l'esthétique de l'art sociologique est une esthétique interrogative. Là où tu dis «outil de connaissance», pour moi c'est un dispositif de questionnement sur les valeurs, les finalités, sur ce que nous sommes. J'ai beaucoup travaillé sur l'identité imaginaire parce qu'on imagine toujours son identité, on la construit.

En 1980 à Chicoutimi, au Québec, j'ai organisé avec Alain Snyers un atelier *citoyens-sculpteurs* en reprenant l'idée de Beuys qui dit que «chacun est artiste». La population était invitée à imaginer une sculpture environnementale et à se prononcer sur les projets. Dans le petit commerce désaffecté qui me servait de bureau, j'ai vu arriver toutes sortes de petits objets comme ceux qui sont réunis dans le *musée des nuages*. Donc je m'y sens chez moi, d'autant que j'ai travaillé sur les nuages. À Lyon, j'ai fait une signalisation imaginaire avec des panneaux indiquant trois directions : Lyon, art, nuages. En inventant des dispositifs de participation motivant la créativité, on

La météo de Wall Street, 15-08-2000, acrylique sur toile, 122 x 181 cm.

se retrouve sur le même nuage. La réalité est malheureusement bien différente. L'idéalisme d'intégration populaire, de participation, etc. est empêché par le système social. Alors il faut être à la fois réaliste et dans les nuages.

Notre conception de l'art est tout à l'opposé de l'élitisme. J'ai commencé mon travail d'art sociologique dans les années 1970. C'était un moment de crispation avant-gardiste où chaque artiste voulait être dans le dictionnaire avec une idée nouvelle. L'avant-gardisme se mordait la queue, jusqu'à son échec final dans les années 1980 avec le retour à la peinture, au néo-primitivisme.

Aujourd'hui, l'art devient un produit financier, et il faut que ce soit inaccessible pour le grand public. Cette glorification du mystère de l'argent, du capitalisme, je la déteste.

D. T. – Francis Ponge disait que «la fonction de l'artiste c'est de prendre le monde en réparation comme il vient dans son atelier par fragment», sachant que l'atelier c'est là où on est. C'est sur cette pensée que j'ai réalisé *L'art d'être au monde*, projet imaginé pour Poitiers en 1999 mais qui s'est concrétisé à Melle en 2003, avec

le désir de faire vivre l'art dans la proximité de notre quotidien, partout où c'est possible, aussi bien dans une église romane, un temple, une médiathèque que dans un commerce, une administration, une rue, un chemin... En douze ans, j'ai invité cent soixante-quatre artistes à s'immiscer dans ce tissu vivant de la ville et à le transformer – *in situ* et *in tissu*.

Je ne travaille pas avec les artistes pour exposer des œuvres mais pour que, ce faisant, elles les accomplissent. L'art nous métamorphose, immédiatement ou plus tard.

H. F. – Tu y mets la délicatesse. C'est le respect de chaque personne. Je suis un artiste naïf parce que je crois à l'utopie, et à la simplicité de l'expression. Pour moi, il est essentiel que l'art soit iconique et accessible à tout le monde. Bien sûr, il est lu différemment par chacun car les imaginaires sont complexes. Je suis un intellectuel mais je ne fais pas un art intellectuel. Mon art n'a pas besoin de Lacan ou de Deleuze pour qu'il fonctionne. Le plus beau compliment que l'on pourrait me faire c'est de dire que je suis le douanier Rousseau de la société d'aujourd'hui.

ART GAZOUILIS

Poitiers, ville du *tweet art*

En mars 2011, Hervé Fischer déclarait ceci : «En lançant le *tweet art* (*l'art gazouillis*), je propose un nouveau développement du web art, qui poursuit la tradition des "mots en liberté" du futurisme, des tampons d'artistes et de l'art postal, des pilules de la Pharmacie Fischer, des tags et graffitis sur les murs des villes, des affiches et des signalisations imaginaires dans les rues.

Le *tweet art* permet d'accéder planétairement et immédiatement à ces petites images. Le *tweet art* se diffuse à grande vitesse sur le web, plus vite que la poste, comme auraient aimé les futuristes italiens. Sans doute plusieurs artistes en feront-ils un gazouillis euphorique et

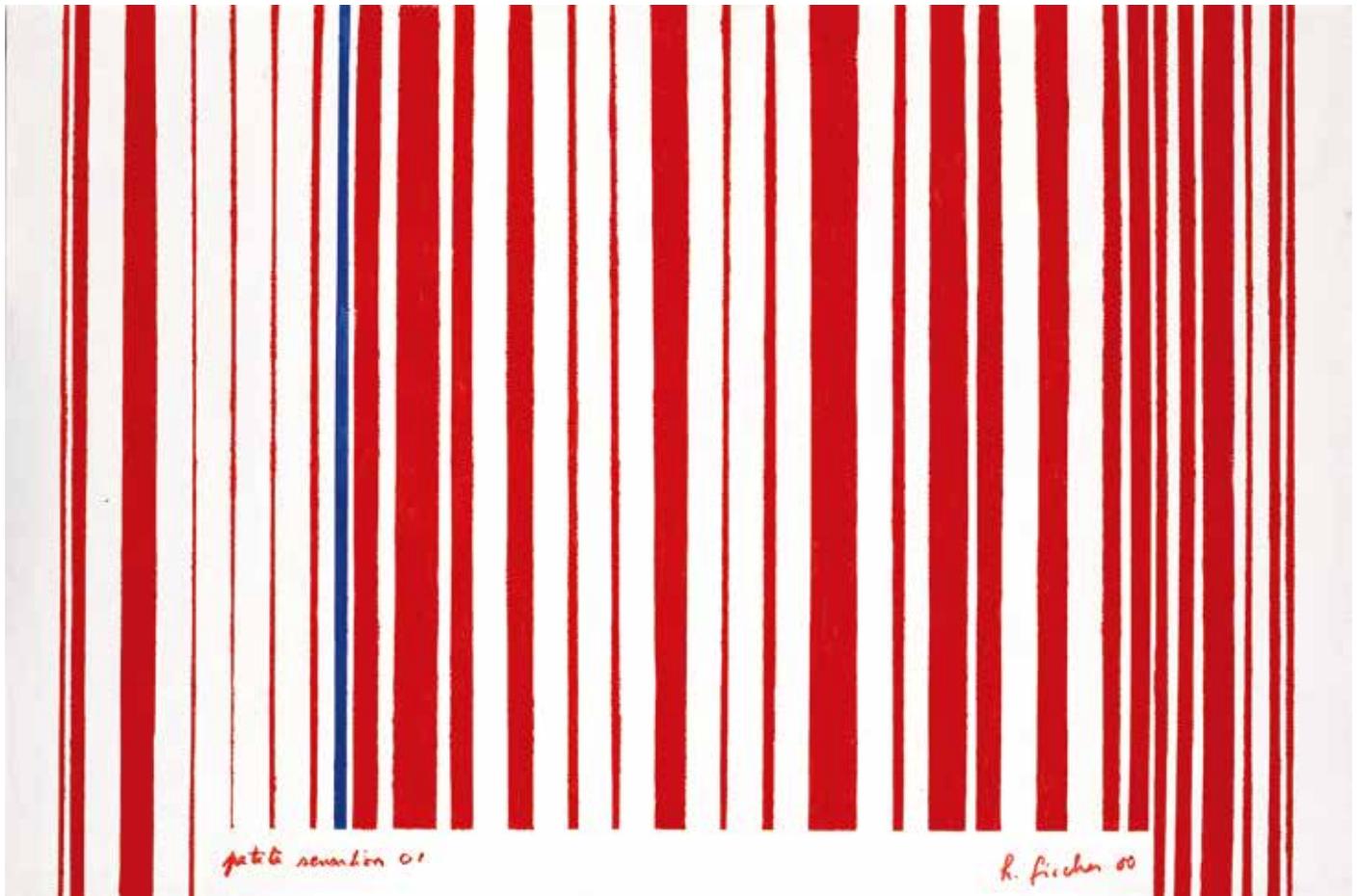
divertissant comme le tweet des oiseaux – Monet disait que "l'artiste doit peindre comme l'oiseau chante" –, mais c'est plutôt pour moi, dans l'esprit de l'art sociologique, un art numérique de questionnement philosophique, sociocritique et éthique.»

#CONSCIENCEAUGMENTEE. À l'occasion de l'exposition «Hervé Fischer et l'art sociologique» au Centre Pompidou à Paris (15 juin-11 septembre 2017), l'artiste érige Poitiers en «ville du *tweet art*». Il a conçu pour l'Espace Mendès France un Tweet Lab qui accueille les habitants de Poitiers et anime cette expérience participative et interrogative d'art sociologique sur les réseaux sociaux durant tout l'été.



Quelle société voulons-nous ? Telle est la question posée. Traditionnelle, identitaire, numérique, planétaire, égalitaire, darwinienne, juste, démocratique, anarchiste, autre ? Tous ces qualificatifs sont-ils compatibles ? Les échanges de *tweet art* (textes et images) sont affichés en temps réel à Poitiers et au Centre Pompidou, et constamment consultables avec le mot clé #conscienceaugmentee#Poitiers.





Petite sensation 01,
1999, acrylique sur
toile, 61 x 91 cm.

D. T. – Ton œuvre est nourrie de philosophie et de sociologie. Comment y vient-on ?

H. F. – J'étais un grand lecteur des situationnistes dans les années 1970 mais aussi du philosophe Herbert Marcuse, des sociologues Henri Lefebvre et René Lourau. Guy Debord analyse la société du spectacle et de la marchandisation de façon pertinente. J'étais sans culture politique, j'ai fait mon chemin avec cela. À l'université de Paris V, j'enseignais, en tant qu'assistant, la sociologie de l'art et de la communication. Si la sociologie de l'art est très convaincante pour expliquer la production artistique par la société, je me suis dit que l'art pourrait questionner la société. J'ai donc inversé le concept de sociologie de l'art en art sociologique. Mais il fallait inventer une pratique, j'ai cherché.

J'ai imaginé des situations questionnantes qui démythifient le dispositif marchand-bourgeois-social, avec par exemple des panneaux de douane culturelle : « *Art – Avez-vous quelque chose à déclarer ?* » À l'époque, la plupart des gens n'avaient rien à dire à cause d'une fracture sociale par rapport à l'art.

Grâce au critique d'art Pierre Restany, j'ai découvert les Nouveaux-Réalistes ainsi que « l'hygiène de la vision » du peintre Martial Raysse. C'est pourquoi j'ai nommé *Hygiène de l'art* le « décrassage culturel » que je voulais opérer en mettant à nu les pratiques de l'art. En voyant les artistes du groupe Supports/Surfaces –

j'avais sympathisé avec quelques-uns – j'ai eu l'idée d'utiliser un signe préhistorique, la contre-empreinte de mains de nos ancêtres, parce que c'est le contraire de l'avant-gardisme, et de la peindre en bleu-blanc-rouge parce que l'art est lié à la société.

Voilà comment j'ai commencé, de façon un peu simpliste, à chercher une pratique. Cela ne m'a pas donné accès à une grande carrière artistique mais je n'ai jamais cherché à vivre du marché de l'art. Je n'ai donc jamais été pris dans les logiques perverses du marché. Je suis resté un artiste naïf. Et j'essaie toujours d'inventer une peinture qui ait un pouvoir de questionnement accessible à tout le monde.

Maintenant, je travaille avec les codes-barres. Dans notre société de consommation, il y a dix mille fois plus de codes-barres lus en une seconde qu'il n'y a jamais eu de crucifix. C'est une icône de notre société. Mais personne ne la regarde. Si j'achète les œuvres de Platon ou de Baudelaire, il n'y a que la caissière qui fait attention aux codes-barres. À cela s'ajoute la complexité des codes-barres QR. D'un point visuel c'est très intéressant, à la fois simple et universel. On peut dire beaucoup de choses rien qu'en déconstruisant ces codes-barres.

J'aimerais faire un jeu vidéo archi simple où l'on ne cherche pas à gagner, à tuer ni même à éduquer mais à se questionner sur l'existence. Il n'y a pas de question plus difficile que celle-là et on n'a jamais la réponse.

D. T. – Et qu'en est-il du numérique dans ce questionnement ?

H. F. – Pour moi, la question la plus importante, ce n'est pas le numérique – même si j'ai tellement écrit sur le sujet – ce n'est pas l'art, c'est l'éthique. L'invitation du Centre Pompidou m'oblige à me plonger dans mes archives, à faire un bilan, à réinterroger ce que je choisis d'exposer. C'est pourquoi j'en viens à dire que l'éthique est plus importante pour l'avenir de l'humanité que le numérique. Le respect de la personne humaine, de sa créativité, de sa pensée appelle à une éthique planétaire, malheureusement tous les jours nous constatons que c'est un défi impossible. Il faudra peut-être une mutation de notre cerveau... Les réseaux sociaux sont

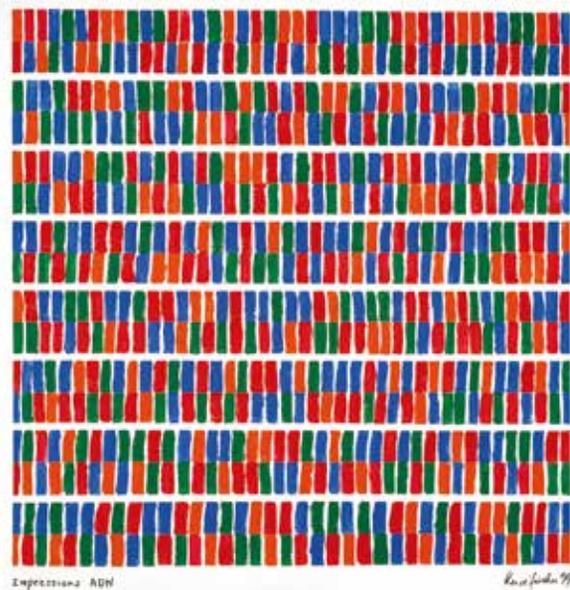
un moyen de dénoncer des situations insupportables, d'aider des personnes dans des situations graves, de diffuser des informations. Cela contribue à faire émerger une conscience planétaire. Mais je ne crois pas à une intelligence partagée. Je crois à une intelligence connectée, à une connaissance planétaire qui nous permet de partager des idées et, finalement, de mener des combats qui sont bien moins solitaires qu'auparavant.

D. T. – Tu dis que ce qui nous relie c'est la souffrance. Je crois que c'est l'amour.

H. F. – C'est toi qui as raison. L'amour, je le recherche. La souffrance, je l'évite, mais je sais qu'elle est le lot de tellement de personnes. Je ne peux pas ne pas en tenir compte dans ma représentation du monde. Si la souffrance n'existait pas, il n'y aurait pas besoin d'éthique.

D. T. – Quelle est ta définition du progrès ?

H. F. – La nouvelle génération a tendance à confondre progrès technologique et progrès humain. Je m'oppose à la philosophie de la post-modernité et j'estime qu'il est nécessaire de continuer avec des valeurs fondamentales de progrès. Pas un progrès individuel mais un progrès collectif, beaucoup plus difficile à atteindre. Je ne crois pas en Dieu, il n'y a pas de providence. Je ne crois pas à la fatalité, au destin. Nous sommes dans un avion qu'il faut apprendre à piloter. On ne sait d'où on vient ni où l'on va. Il n'y a pas de carte. Il nous faut donc apprendre à piloter l'avion tout en dessinant la carte. Cela donne un sens à l'aventure humaine. ■



Impressions ADN,
1999, acrylique sur
toile, 101 x 101 cm.

Impressions ADN

René Lourau '99

HENRI LEFEBVRE & RENÉ LOURAU

À l'École sociologique interrogative

Hervé Fischer a lu Henri Lefebvre (Hagetmau 1901-Navarrenx 1991) et René Lourau (Gelos 1933-Rambouillet 2000) et les a invités à l'École sociologique interrogative qu'il avait créée dans le sous-sol de sa maison, boulevard Charonne à Paris.

«Je lisais attentivement les livres d'Henri Lefebvre, notamment sur Hegel, Marx, Nietzsche mais aussi sa critique du structuralisme (j'étais totalement opposé à la relecture déformante de Marx par Althusser, mon "caïman" à Normale Sup), son manifeste différentialiste et sa critique de la vie quotidienne. À un âge avancé, il était retombé en amour avec une très jeune femme. Plusieurs se demandaient si elle n'était pas chargée de mission pour le Parti communiste pour contrôler si possible les délinquances idéologiques d'Henri Lefebvre qui faisaient pourtant son charme et nous démontraient cette

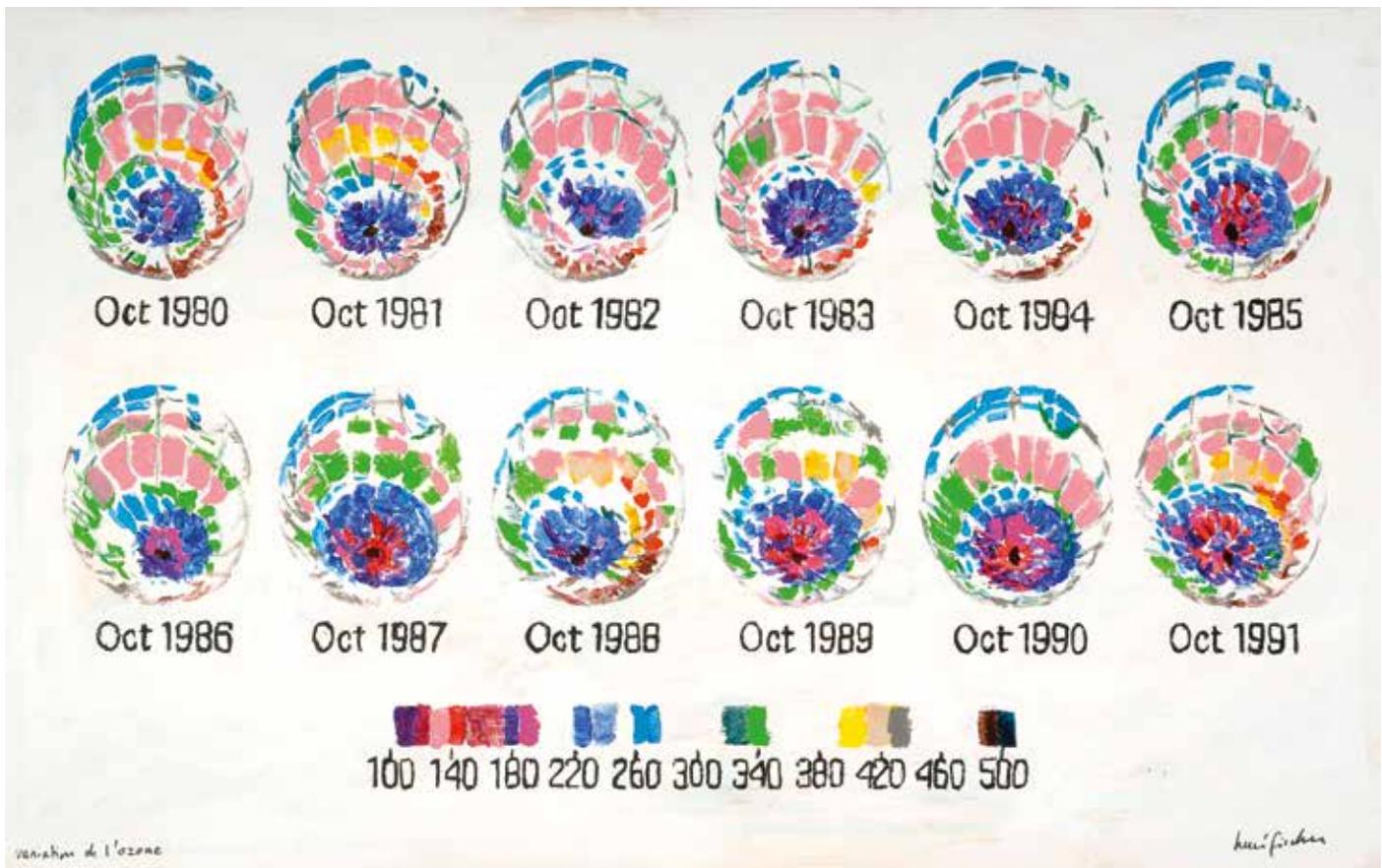
liberté d'esprit si rare chez les philosophes marxistes. Il affichait une superbe sans faille, une volonté de domination intellectuelle, alors que René Lourau était un homme tourmenté, attachant, dont j'ai retenu le concept de recherche-action. Son exigence d'autogestion affirmée a été très importante pour moi. Elle a inspiré toutes mes interventions d'art sociologique sur le terrain : créer des possibilités de participation animées par les habitants eux-mêmes, à Perpignan, Amsterdam, Guebwiller, Mexico, etc.»

L'expérience de Guebwiller en 1979 a fait prendre conscience à Hervé Fischer de certaines limites du dispositif. En effet, il avait demandé aux habitants d'autogérer pendant une semaine une page du quotidien *L'Alsace* sur le thème «Comment imaginez-vous l'avenir ?» Le résultat fut relativement décevant car rien n'est venu perturber l'ordinaire des clichés. L'ima-

ginaire est resté bridé. En bon sociologue, il s'interroge d'abord sur sa pratique : «Le dispositif mis en place n'a sans doute pas permis de débloquer la force d'inertie (et de sécurité) du conditionnement social.»

ENSUITE, HERVÉ FISCHER A FORGÉ LE CONCEPT DE MYTHANALYSE

qu'il définit ainsi : «La mythanalyse explore les imaginaires sociaux actuels, nos mythologies du XX^e siècle, celles qui surplombent nos imaginaires individuels, déterminent nos valeurs et nos comportements collectifs d'aujourd'hui, le plus souvent à notre insu. Nos sociétés contemporaines ne sont pas moins mythologiques que celle des Grecs ou des Vikings, mais nous ne le savons pas. En ce sens, la mythanalyse écoute et interprète la société. Les mythes sont créés par les hommes, ils naissent et ils meurent, ils se transforment. Ce sont nos mythes qu'il faut changer, pour changer nos sociétés.»



Variation de l'ozone,
2008, acrylique sur toile,
91 x 152 cm.

Signalétique imaginaire à Angoulême

L'art peut provoquer des embouteillages. Effet inattendu de l'action conduite par Hervé Fischer en 1980 à Angoulême, lors du symposium organisé par l'école des Beaux-Arts (ancêtre de l'EESI). En voulant explorer notre inconscient social, il a installé une centaine de panneaux indiquant «Père» et «Fille» à côté des panneaux «Paris» et «Angoulême», façon de jouer symboliquement sur les relations entre le centralisme parisien et les régions. Certains panneaux «Père», placés seuls en direction de la ville haute, ont été lus par des routiers comme «Paris», occasionnant ainsi un blocage des petites rues. Cela s'est terminé dans le bureau du préfet...

Signalisation imaginaire à Angoulême en 1980.



Hervé Fischer était déjà intervenu en 1978 à Angoulême. Dans une note sur «le travail dans la rue», il rappelait les «conditions fondamentales à remplir» pour réussir une intervention, notamment celles-ci :

«**CONNAÎTRE LES PROBLÈMES ET CONFLITS PRINCIPAUX DU GROUPE** que l'on veut rencontrer, un minimum de données sociologiques.»

«Choisir la date et l'heure de son intervention : on rencontrera les personnes différentes, hommes, femmes, enfants à différentes heures de la journée. Travailler dans une rue commerciale au moment d'une semaine commerciale, c'est entrer en concurrence sonore, spatiale, culturelle avec des intervenants plus puissants et mieux intégrés que soi et s'exposer à une impossibilité de travail ; cela peut cependant permettre aussi de profiter d'un cadre général d'animation. Par exemple en mai 1978 à Angoulême, la coïncidence avec d'une part l'animation commerciale, d'autre part les congrès militaires a créé des confusions et difficultés insurmontables, les habitants y perdant leur latin, prenant les soldats pour des artistes déguisés, les autorités s'émouvant de la coïncidence avec des actions d'artistes anti-militaristes (ou du



moins ironisantes). Plus la situation sera claire et simple, mieux le travail pourra se faire.» «Choisir comme base de son intervention les problèmes, les sensibilités, la culture du groupe où l'on veut travailler. Ne pas chercher à imposer des problèmes, une culture (par exemple l'art d'avant-garde) étrangers au groupe avec lequel on recherche la communication.» C'est signé «Je suis un artiste d'arrière-garde» avec le tampon «hygiène de l'art».

Rencontre avec Xavière Gauthier, écrivaine, féministe pour discuter de ses drôles de vies. De la revue *Sorcières* à sa carrière d'universitaire, débutée après 50 ans, à Bordeaux.

Par Héloïse Morel

Xavière Gauthier

La parleuse écrivante



Elle ne naît pas Xavière Gauthier, elle le devient. Mireille Boulaire a deux prénoms et noms sur sa carte d'identité. «Marguerite Duras me disait "peut-on écrire en gardant le nom de son père ? Je n'y crois pas une seconde". Je voulais tout créer, je devais me créer moi-même ! Je l'ai pris pour écrire, c'est mon nom de guerre, de lutte et de plume.»

LA COLLECTIONNEUSE

Pourquoi Xavière ? Parce que Simone de Beauvoir. «Mon amour de l'époque, quand j'avais vingt ans, m'a dit "toi, tu es Xavière de *L'invitée*". Je l'ai relu depuis, c'est une rebelle intégrale ! Elle met le couple de Sartre et Beauvoir en l'air, c'est l'antisociale, elle ne veut pas que les gens travaillent, qu'ils fassent toujours la même chose, qu'ils aient des habitudes !»

Cette rébellion sera une trajectoire. Xavière Gauthier fait ce qu'elle veut, va où elle veut. «J'étais tourmentée par l'idée qu'il fallait faire quelque chose, que tout ça, la philosophie, les lettres, c'était bien joli mais c'était intellectuel, il fallait agir ! J'ai donc arrêté mes études pour devenir éducatrice de délinquants à Vernon en Normandie. Je ne tenais pas le coup alors j'ai voulu comprendre ce qui se passait pour ces jeunes. J'ai commencé des études de psychologie.» Insatiable, elle enchaîne les disciplines : psychologie, sociologie, philosophie, à chaque fois elle passe deux voire trois certificats de licence, au total, elle en possède six ! En parallèle, elle travaille pour subvenir à ses besoins. «En général, les gens faisaient une licence, la terminaient et restaient dans la discipline. J'étais assez à part, j'étais un peu soixante-huitarde avant l'heure, je

voulais transformer la société, tout mettre par terre.» Elle va néanmoins jusqu'au doctorat et réalise une thèse en philosophie et en esthétique, *Surréalisme et sexualité*, publiée aussitôt en 1971 aux éditions Gallimard. «C'était étrange car je voulais être poétesse et ma première publication est un essai. J'ai montré que les hommes du mouvement surréaliste étaient très misogynes, ça a fait beaucoup de bruit.»

NAISSANCE DES SORCIÈRES

Cette publication a été la clef vers un milieu intellectuel, littéraire et de création. Grâce à sa thèse, Xavière Gauthier rencontre l'artiste surréaliste Leonor Fini et écrit sur elle. Puis c'est Julia Kristeva, Dominique Desanti, Luce Irigaray... «C'est à cette période que j'ai proposé au responsable du *Monde des livres* de réaliser des entretiens sur l'écriture des femmes. Les années 1970 ont vu un bouillonnement créateur, de nombreuses femmes écrivaient, et à mon avis, elles ne se plaçaient pas dans une singerie de l'écriture masculine, quelque chose de propre aux femmes émergeait.» Ainsi Xavière Gauthier rencontre Marguerite Duras, elles parlent longuement, l'entretien est rejeté par la rédactrice en chef du *Monde* : «Mais qu'est-ce que c'est que ces bêtises de femmes auteures ! Ça ne passera pas !» N'en déplaît aux deux femmes, elles continuent, passent des vacances ensemble dans la maison de vacances de Duras, font des confitures et publient *Les Parleuses* en 1973. «C'est à ce moment que Duras a commencé à vraiment parler d'elle. Après, elle ne s'est pas arrêtée et en a usé ! Mais, je suis contente d'avoir été la déclencheuse de ce moment où elle a fait le lien entre sa vie, plus ou moins fantasmée, et son écriture, et tout ce qu'elle pensait en tant que femme.» C'est d'ailleurs Duras qui lui fait découvrir *La Sorcière* de Jules Michelet. «Elle était fascinée par la façon dont Michelet voyait les sorcières, comme des médecins du peuple, des femmes qui savaient laisser parler les forces de leur corps avec les forces de la nature. Elles aidaient à accoucher, à avorter. Alors, cette force, rebelle au système social, m'a interpellé. Ainsi la revue *Sorcières* est née.»

Il n'y a pas que l'ouvrage de Michelet que Duras prête à Xavière Gauthier, également sa carte de Sécurité sociale ! Alors sans Sécurité sociale, Xavière Gauthier se rend aux examens médicaux avec la carte de Marguerite Duras. «J'arrivais et on me demandait mon nom : Marguerite Donnadiou, ma date de naissance : 4 avril 1914. Elle avait l'âge de ma mère ! Alors au niveau des artères, des os, ça ne devait pas être pareil mais ça passait, c'est incroyable !»

“UNE ESPÈCE DE REVUE”

«Pour *Sorcières*, je n'avais pas un sou, comme toujours, alors il fallait trouver un éditeur. C'était facile à l'époque, j'ai demandé à des copains qui faisaient une

revue sur le cinéma avec Duras, ils m'ont conseillé quelqu'un chez Albatros, mais si j'avais demandé à dix autres j'aurais également trouvé !» La revue a comme sous-titre *Les femmes vivent*, elles existent, elles écrivent et elles créent. Elle s'inscrit dans les luttes des mouvements de femmes des années 1970 et questionne dans chaque numéro un thème comme la nourriture, la voix, le sang, désirs, espaces et lieux, mouvements... De 1975 à 1982, ce sont vingt-quatre numéros avec des textes de Françoise Dolto, Hélène Cixous, Noëlle Chatelet, Julia Kristeva, Chantal Chawaf, etc. Comment sont-elles devenues sorcières ? «Après la parution du premier numéro, nous avons croulé sous les



Aux côtés de Marguerite Duras dans sa maison de Neauphle-le-Château pour *Les Parleuses*, éd. de Minuit, 1974.

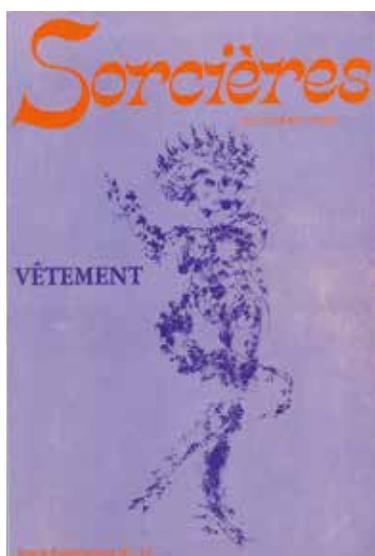
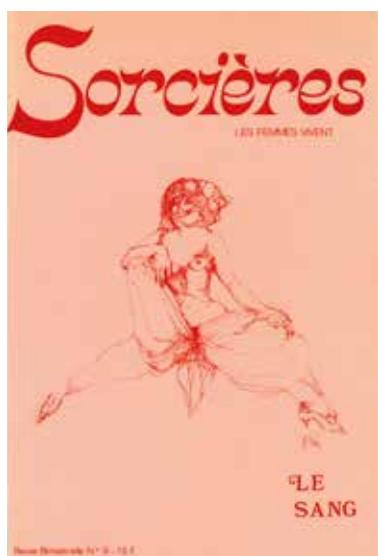
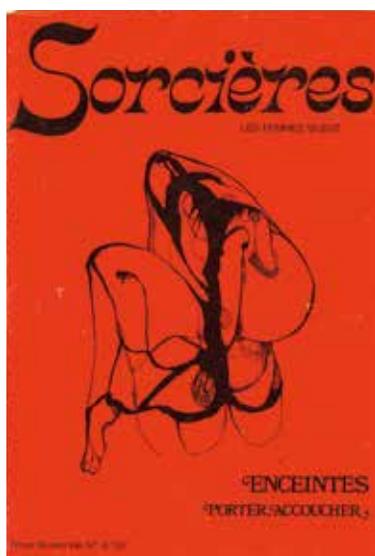
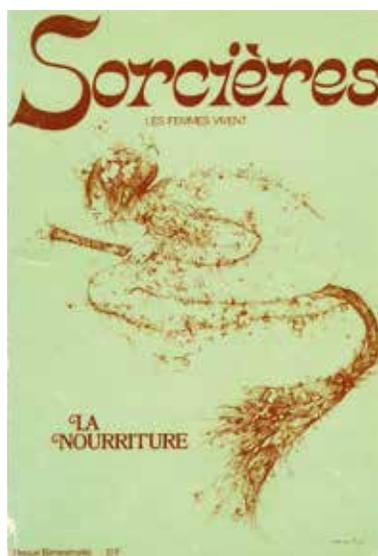
propositions de textes. C'était un mouvement très bouillonnant ! J'ai le sentiment que beaucoup de femmes attendaient cette revue, elle a été accueillie avec beaucoup de joie... Je me souviens que Nancy Huston m'a téléphoné, nous préparions un numéro chez moi, j'étais fatiguée, elle venait d'arriver en France et parlait mal la langue, elle me dit : "J'ai appris que vous faisiez une espèce de revue", "Comment ça une espèce de revue !" Je n'ai pas dû être aimable mais ça ne l'a pas découragée car elle est venue, et pour la première fois, elle a osé publier car c'était une revue de femmes.» Se mêle alors textes littéraires, poèmes, textes biographiques, essais mais également de l'espace pour les plasticiennes avec des dessins, des peintures, des photographies... Ainsi, Leonor Fini réalise un dessin original pour le premier numéro. «Nous faisons la fabrication ensemble, c'était magnifique ! On avait appris avec du scotch, on mesurait

et on réduisait les photos. C'était tout un travail ! On s'est bien amusées et on s'est disputées par moments, mais nous l'avons porté ensemble. Comme les sorcières, c'est l'autrice qui fait son bébé mais les autres femmes, comme des sages-femmes, sont là pour le mettre au monde, dans la publication.»

NATURE ASSASSINÉE

Le militantisme féministe passe par l'écriture. Assez timide et réservée, Xavière Gauthier n'est pas de celles qui prennent la parole dans les assemblées des mouvements des femmes. Son domaine est la littérature, le fait de donner la liberté aux femmes d'écrire, sur tout. Ce qui ne l'empêche pas d'être au procès de Bobigny en 1972 pour soutenir Marie-Claire, jeune femme mineure ayant avorté clandestinement, défendue par l'avocate Gisèle Halimi. Cet événement sera l'un des jalons vers la loi Veil en 1975. «Je me souviens que l'on criait "nous avons avorté, jugez-nous !" et les hommes derrière nous criaient "elles ont avorté, jugez-les !", ce

De haut en bas et de gauche à droite, dessins de Leonor Fini (*Sorcières* n° 1, 1974), Agnès Stake (n° 4, 1975), Colette Bréger (n° 9, 1976), Renée Blanche (n° 17, 1979).



qui n'est pas tout à fait la même chose ! C'est comme une dénonciation ! Je considère qu'il y a une différence des sexes, ce sont les femmes qui ont leurs règles, qui accouchent et qui avortent. Pour autant, il ne faut pas que ces différences amènent des inégalités.» C'est ainsi que sont interrogés dans *Sorcières* les rapports que les femmes entretiennent avec leur corps, du refus de la maternité à la manière de vivre une grossesse désirée, des odeurs et également de la nature. «J'avais très envie de traiter ce thème et je n'étais pas la seule. C'était l'idée qu'en tant que femme, nous entretenons un rapport particulier à l'écologie, à la défense de la nature. Le système patriarcal muselle et maîtrise à mort aussi bien les femmes que la nature.» Mon texte dans le numéro 20 est extrait du livre sorti également en 1981 : *La Hague, ma terre violente*. «Je prenais l'exemple de l'usine de retraitement et de stockage des déchets radioactifs à La Hague, depuis elle s'est agrandie, à l'époque il n'y avait pas Flamanville. Je voulais décrire la sensation... j'ai passé mon enfance à Cherbourg, c'était la sensation que cette terre atteinte, polluée pour des millions d'années, c'était à l'intérieur de mon corps. C'est un texte très libre qui mêle récit de mon enfance entrecoupé par des informations sur le nombre de fûts, les cas de contamination recensés... un côté fluide, poétique cassé par les informations qui tuent. À l'époque, il n'y avait pas eu Tchernobyl et Fukushima...»

EN CORPS, PARLER

Ce corps atteint et entravé, corps dépossédé, corps d'avortées. C'est aussi ce combat-là que mène Xavière Gauthier, bien des années après l'interruption des *Sorcières*. Dès son livre *Naissance d'une liberté*, paru en 2002, jusqu'à *Avortées clandestines* en 2015, l'écrivaine féministe recueille la parole des femmes qui ont avorté clandestinement, elle répare une injustice, des silences. «On est loin des luttes mais plus personne ne sait ce qui se passait avant la loi Veil. Tout le monde a compris l'importance des récits de rescapés dans les génocides, les guerres, c'est même publié. J'ai eu cette idée en lisant *Paroles de poilus*, j'ai appelé le responsable d'édition en lui disant que je voulais faire *Paroles d'avortées*, il m'a dit "oh non madame, non sur un sujet pareil... ! C'est horrible !" Il y a une résistante très forte à écouter ces récits qui, en effet, sont atroces. Pourtant c'est encore la réalité dans la plupart des pays, près de chez nous comme en Pologne. Alors oui, c'est horrible, mais on a bien lu des récits de massacres, et celui-ci se perpétue depuis des siècles. Je suis un peu étonnée que l'on ne parle pas de *gynocide*. Comment se fait-il que dans le monde entier on s'attaque aux femmes, on les tue ? On les mutilé, on les bat, on les enferme, on les oblige à coucher, à accoucher, elles meurent d'avortement, on les viole, elles servent d'armes de guerre... Il manque quelque chose pour que les femmes se sentent sœurs et

se soulèvent. Le mot de sororité devrait être au fronton des mairies : Liberté, égalité, fraternité et sororité !» Pour célébrer cette sororité et renforcer la force des femmes, l'autrice publie en 2010 un ouvrage *Pionnières de 1900 à nos jours, elles ont changé le monde*. «L'histoire a souvent passé sous silence certaines femmes, à tort. Alors j'ai été très heureuse de pouvoir parler des femmes qui ont fait quelque chose dans l'histoire. Il y a les femmes politiques, les sportives, les créatrices, les scientifiques et les femmes de luttes !»

LA BIBLIOLOGIE ET LOUISE MICHEL

Retour en arrière... Après *Sorcieres*, Xavière Gauthier redevient Mirelle Boulaire pendant douze ans et travaille chez Bayard Presse pour la revue jeunesse *J'aime lire*. Elle fait partie des fondatrices de la revue *Je bouquine*, dans laquelle elle écrit des histoires comme *La Féline*, devenue un tiré à part aux éditions Des femmes. Et un jour, elle veut passer à autre chose et démissionne. «Je me suis retrouvée à cinquante ans passés au chômage ! Je suis allée frapper à la porte des universités alors que j'avais refusé d'y entrer jusque-là ! C'est ainsi que j'ai obtenu un poste de maîtresse de conférences à l'IUT Michel de Montaigne de l'université de Bordeaux 3. J'ai enseigné la bibliologie, c'est-à-dire pas du tout ce que j'avais enseigné jusqu'à maintenant ! Et ça m'a plu... C'est incroyable quand même, tout ce que j'ai pu faire dans ma vie !»

En parallèle, elle intègre une unité mixte de recherche du CNRS à Lyon, Littérature idéologie et représentation (Lire), et commence un travail de recherche sur Louise Michel. «Forcément, elle m'intéressait, c'était une femme du peuple, rebelle. On la connaît beaucoup pour son combat social au sein de la Commune, mais c'est une partie de ses combats car elle liait tout : la lutte du prolétariat, la lutte des femmes, celle des Kanaks noirs, le respect de la nature et des animaux. Elle disait "tout se tient, tous les crimes de la force", cette phrase m'a frappée. J'ai écrit une biographie sur elle, *La Vierge rouge*, et pendant que je l'écrivais, j'ai découvert des lettres extraordinaires, notamment adressées à Victor Hugo. J'ai décidé de publier sa correspondance. Il m'a fallu dix ans pour rassembler 400 lettres, je suis allée jusqu'à Moscou. La découverte de sa correspondance a permis de faire progresser la connaissance que l'on a d'elle. La plupart des biographes se servent de ses mémoires, sauf qu'elle y a beaucoup affabulé. Les gens ne veulent pas que le mythe tombe, mais la correspondance oblige à sa révision.» Insatiable, Xavière Gauthier débute une collection «Louise Michel» aux Presses universitaires de Lyon pour éditer ou rééditer les nombreux textes écrits par la Communarde. «Elle a écrit vingt livres qui n'ont pas tous été publiés. Elle a également laissé des milliers de pages, divisées, atomisées partout, parfois illisibles, parfois elle écrit la même chose ! Elle n'a pas

peur d'écrire de la science-fiction, elle invente des personnages venus d'autres planètes. Elle invente également des personnes transgenres, des personnes qui meurent et qui ressuscitent. Alexandre Dumas, à côté, c'est rien !»

LES VIES DE XAVIÈRE

Inspirante, passionnée. Xavière Gauthier ne se refuse rien : la rébellion, la poésie, les diplômes, écrire entourée de femmes sur les femmes. Elle milite par la plume, non à la tribune. Peu importe, ses combats sont les mêmes et encore aujourd'hui, elle s'indigne. «Mon combat *Sorcieres*, c'était par le langage donc je continue. On dit actrice alors pourquoi refuser de dire autrice ? C'est pareil à une lettre près ! Il y a aussi une résistance à féminiser les noms de métiers, à reconnaître aux femmes cette place.» Même si parfois, elle est désespérée des retours en arrière ou des résistances, elle salue les nouvelles formes originales des féminismes. «C'est Rihanna qui a posé enceinte ? Ah non, Beyoncé ! On dirait la Vierge Marie, c'est extraordinaire, c'est magnifique ! Parce que c'est toujours ça, la maman ou la putain, c'est une catastrophe, mais là, elle montre qu'on peut être sexy, attirante et future mère.» ■

Xavière Gauthier durant la rédaction de *La Vierge rouge*. Biographie de Louise Michel, éditions de Paris, 1999.



FAIRE ABOYER LE LECTEUR

En mai 2017, Xavière Gauthier a publié un nouvel ouvrage, *Hurler avec les chiens*. L'autrice mêle les genres : fiction, récit, ethnologie... pour parler du chien dans tous ses états, depuis l'Antarctique jusque dans les rayons des animaleries, chien littéraire, chien mythologique, chien du voisin, et surtout celui qui est en nous.

***Hurler avec les chiens*, les éditions de Paris, Max Chaleil, 2017, 120 p., 14 €**

BIBLIOGRAPHIE

Surréalisme et sexualité, Gallimard, coll. «Idées», 1971.
Rose saignée, éd. des femmes, 1974.
La Hague, ma terre violente, Mercure de France, 1981.
Naissance d'une liberté. Contraception, avortement : le grand combat des femmes au xx^e siècle, R. Laffont, 2002.
Paroles d'avortées. Quand l'avortement était clandestin, La Martinière, 2004.
La Misère de Louise Michel et Marcelle Tinayre, réédité par X. Gauthier et D. Armogathe, PUL, 2006.
Pionnières, de 1900 à nos jours, elles ont changé le monde, Flammarion, 2010.
Avortées clandestines, Mauconduit, 2015.

Cette envie de raconter

De la chambre de lecture au sable de l'arène,
de l'ordonnance médicale à la prose du récit.

Par François Garcia Photo Frédéric Desmesure

Depuis les sentiers de l'enfance commence le cheminement, prend naissance cette envie de raconter et très vite, peut-être en même temps que l'apprentissage de l'écriture, peut-être aussitôt après, le désir de dire en couchant des mots sur le papier.

Il y a eu cet étonnement devant le monde, cette accumulation d'événements et de personnages observés, un quartier, un marché, des scènes de vacances, un repas de famille, les propos d'adultes saisis au vol, cette parole, ce geste inaperçus des aînés mais pas de l'enfant qui les grave dans son souvenir, les emporte comme un viatique.

Il y a eu aussi, en parallèle, l'école, les matières enseignées, la description du monde, l'Histoire, ses rois, ses batailles, la géographie à la découverte de pays jamais imaginés, aussi les contes, ceux de Daudet en premier, suscitant l'amusement (*Le Curé de Cucugnan*) ou la tristesse (*La Chèvre de monsieur Seguin*). Les lectures du début de l'adolescence se multiplièrent et l'exaltation avec elles, cet enrichissement nécessaire et ce besoin d'écrire avec en écho l'enthousiasme sous des formes naïves de récits, d'épopées, cymbales du grandiose, et je m'étonnais parfois que des formules heureuses à mes yeux ne vinssent trouver que le sourire indulgent d'un professeur. Tout cela au début du chemin, à l'aveugle, dans un certain piétinement.

Pendant ce temps les discussions familiales se poursuivaient dans leur équilibre, jugements, humour et leçons tirées du quotidien, mon père, dans sa distance face aux excès de ses contemporains, observateur attentif, délivrait ses avis pondérés que modulait une voix du Sud. Mon grand-père paternel, lui, prit le chemin, venu à quinze ans et à pied des plaines déshéritées du nord de Teruel, pierres et corbeaux, terre sèche, franchissant les montagnes pyrénéennes pour rejoindre Bordeaux et ses quais. Avec son épouse l'ascension sociale leur tint lieu de cheminement. Mon père

fut l'héritier de leurs valeurs, mélange de force fière, de travail acharné et de toutes les ombres d'une angoisse puisée aux racines de l'Aragon originel, soleils noirs de la misère et légendes monstrueuses qui surent imprimer méfiance et pessimisme, «quand on pense au pire, on n'est jamais loin de la vérité» soupirait sa mère dans un hochement de tête et le plus grand calme.

S'ÉGARER EN LISANT

La route paraissait incertaine. Au gré de la jeunesse la soif de lire s'amplifiait, occupait chaque instant et devait alterner avec l'action comme application, sans doute idéalisée, de ces lectures et des pensées qui en découlaient.

L'avancée procédait par à-coups, au rythme des livres avec lesquels j'entrais en résonance, révélations offertes, je cite pêle-mêle Mauriac, Malraux puis Stendhal, la *Chartreuse de Parme*, Lucien Leuwen, Flaubert, Chateaubriand, des voix plus traversières et l'écho têtue de la poésie, certaines œuvres, ainsi *Anabase* ou *Exils* de Saint-John Perse, *Du mouvement et de l'immobilité* de Douve de Bonnefoy, palpitent toujours, témoins de voies empruntées en ce temps-là. Naquirent des passions au fur et à mesure que se structurait une pensée de vie, la médecine m'avait toujours paru une évidence, ouverture sur le monde, écoute, restitution, la tauromachie dans ses vertus symboliques, partage, restitution encore, mise en œuvre d'une éthique fort décriée aujourd'hui mais pas alors, et l'écriture donc, chacune de ces disciplines apte à convoquer la mort pour dire le prix de la vie.

Une absence de mentor, de guide me faisait chercher dans de multiples directions, textes et théories, m'égarer sans doute sur des sentiers vicinaux. Je lisais à tâtons aussi bien des auteurs présentés comme prestigieux, fastidieux parfois, auxquels il me semblait indispensable de consacrer des heures, que d'autres, lumineux, me dévoilant des territoires.

L'écriture alors paraissait un engagement insurmontable sur les traces de tels aînés, mettre ses pas dans les pas de ceux qui eurent

François Garcia vit à Bordeaux. Dernier livre paru : *Le Remplacement*, Verdier, 2015 (entretien dans *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine* n° 115).

l'audace d'une marche forte, résolue, et marquèrent la route de leur empreinte ; le premier élan était retenu, une inhibition, une forme de honte même se faisaient jour face à tant de prétention. S'y opposait la pure et simple nécessité d'écrire.

L'esprit se figeait, l'imagination stagnait et créait pour cette raison un malaise, une dysharmonie. Il fallait alors progresser à nouveau, poussé par ce besoin impérieux de raconter, de fixer grâce aux mots une pensée, une image avec encore une hésitation à la marche, premières foulées maladroites, mais dont la forme, grâce à l'obstination, s'affermissait, la route peu à peu se précisait.

PLACE À LA PROSE

Je doutais cependant. Aux phrases ampoulées de la jeunesse, aux poèmes immatures, succédèrent des bribes de textes comme des envolées, comme si déjà une force accumulée devait se déverser mais, faute de ton, de rythme, ne trouvait pas la phrase juste. Le chemin prit à l'âge adulte la forme ébauchée d'un roman qui s'approchait d'une voix personnelle où l'amour de la poésie, les lectures amassées, le goût de l'invention, d'un réel recréé vinrent trouver le début d'une éclosion.

Après quelques années, sur ces tentatives inachevées s'imposa la décision d'un renoncement comme si désormais le cours impérieux de cette voix écrite se devait d'être souterrain, caché, plus humble que jamais. Pour vivre et exister, la médecine devrait suffire; au loin les chimères tauromachiques, les essais littéraires peu satisfaisants ! Mais, en silence, au milieu d'une brume de moins en moins épaisse, un univers, celui de la plus grande vérité éprouvée, et donc celle du plus grand prix à partager, prenait forme, s'étoffait dans une réserve particulière de mon esprit, à chaque pas ses traits se dessinaient un peu mieux, bâti sur le souvenir, l'expérience, porté par une voix nouvelle qui en même temps qu'elle se révélait à moi, se révélerait à l'autre dans sa singularité et son universalité peut-être.

Faut-il avant de parvenir au roman traverser le territoire de la poésie ? Durant quatre années passées dans le secret j'évoquais dans une épopée le rejet d'une guerre chargée de massacres devant les yeux fermés du monde, temps des conflits au sein de l'ancienne Yougoslavie. La prose réapparut ensuite et l'évidence avec elle que la médecine ne pouvait seule combler cette existence, que celle-ci devait retrouver un souffle indispensable. Sur le chemin simultanément la pente s'accroissait et s'éclairait.

Je me sentais par mes pensées amassées, remâchées, visions, éclairs, intonations qui surgissaient dans mes méditations, porteur

de vieux et lourds projets qui s'annonçaient avec de plus en plus de force, m'obligeraient à une discipline de vie où ils auraient chaque jour leur place. Dans l'urgence mais sans précipitation comme un peintre avec ses couleurs il fallait essayer diverses tonalités, le style le plus approprié, familier et poétique sans doute, pour témoigner des destins individuels d'émigrés français et espagnols pris dans les mouvements sociaux et les remous de l'Histoire dans une ville du Sud, Bordeaux en l'occurrence, ville décrite comme bourgeoise mais, sur son autre face, chaleureuse et populaire.

Ce fut *Jours de marché*, premier roman, première confrontation étrange avec un public, le monde de la critique et de l'édition. Plus tard j'évoquais dans *Bleu ciel et or, cravate noire* les rêves de jeunes gens se lançant dans l'aventure risquée de leur passion, la tauromachie, et les limites mal cernées d'une vocation artistique pendant les dernières années du franquisme.

MÉMOIRE COLLECTIVE

La voie se traçait, la direction semblait mieux indiquée. Tout chemin dévoile un paysage mais aussi des difficultés nouvelles. Un rythme s'établissait, à chaque histoire entrevue correspondait une recherche, photographies, documents dans un champ d'abord élargi, ouvrages consultés dans les librairies, bibliothèques aussi bien que dans l'arrière-boutique d'un bouquiniste ou sur les réseaux, vraie chasse, enquêtes, rencontres

de plus en plus ciblées et puis l'impérative immersion dans le sujet, le choix de scènes et personnages. Comment en aurait-il pu être autrement à propos d'un thème aussi délicat que la guerre d'Algérie dans *Federico ! Federico !*, l'ouvrage suivant, afin que se déroule le récit d'une parole juste, articulée par la voix d'un enfant ? Le travail sur la langue devait chaque fois trouver la distance et la forme appropriées comme un pas, une cadence.

Les livres se succèdent maintenant sur une route dont les contours sont plus distincts, le projet s'affirme, il voyage grâce à une mémoire individuelle qui se ramifie dans la mémoire collective à travers une époque, une région de la vie vécue, dans un présent réinventé et répondant celui-là, dans son contexte historique et social, aux nécessités du roman, tous ces romans comme des paysages reliés les uns aux autres où les personnages et les décors au premier plan dans un livre pourraient se retrouver aux confins dans le suivant. Le lecteur, mais aussi l'auteur et le narrateur les reconnaissent, ils se familiarisent, identifient mieux cette voix qui se doit d'être singulière et justifiée par le propos. À chaque livre le monde bouge, se transforme dans un long redéploiement de l'espace et du temps. La route s'éclaircit, la route s'élargit. ■



Transformations des routes et des villes

En voiture, à bicyclette, en train. De Niort à Melle, de Ruffec à Angoulême.
Parcours des années 1960 à aujourd'hui.

Par François Bon

[1]

Premier souvenir d'une route en Poitou : c'est facile, mai 64, les camions de déménagement sont partis devant, on quitte la Vendée pour la Vienne, le 85 pour le 86. Je n'avais jamais vu de collines, or, de Niort à Melle et de Melle à Sauzé-Vaussais la route va plein est, toute droite, montée descente montée descente. À un demi-siècle de distance, quand il m'arrive de reprendre la vieille 148 (alors route nationale, et que cette route ait un nom nous la rendait aussi mythique que plus tard les américaines, la 1 ou la 66 – mais ravalée en 2006 au rang de départementale 948 : savaient-ils le rêve qu'ils tuaient ?), je garde ce même sentiment d'étrangeté, route sans fin, menant vers l'inconnu.

[2]

Récurrence, encore : c'était à bicyclette, sur nos demi-courses avec bricolages personnalisés (guidons changés pour faire comme les coureurs, choses brillantes dans les roues, guidoline sur les parties inox), les traversées soudain plus silencieuses et fraîches des zones de forêts coupant les champs – cette odeur particulière, je ne sais pas à quoi elle tient. Il y avait ces lianes sèches qu'on allumait et fumait comme si c'étaient des cigarettes, et cette mousse humide et molle dans les enfoncements de terrain. Aujourd'hui, quand je roule en voiture et reviens dans les terres de l'adolescence, si je traverse une forêt je la reconnais immédiatement, alors je ralentis et j'ouvre la vitre. Si je traverse le Berry ou la Mayenne, non, ce n'est pas la même odeur. C'est celle seulement des bois de chez nous.

François Bon, né en 1953, évoque Civray et les lieux de son adolescence dans *Mécanique* (Verdier, 2001), *Rolling Stones, une biographie* (Livre de Poche, 2004),

Autobiographie des objets (Seuil, 2012). Il traduit *Lovecraft* (Points Seuil), anime le site tierslivre.net et publie des eBooks Tiers Livre éditeur.

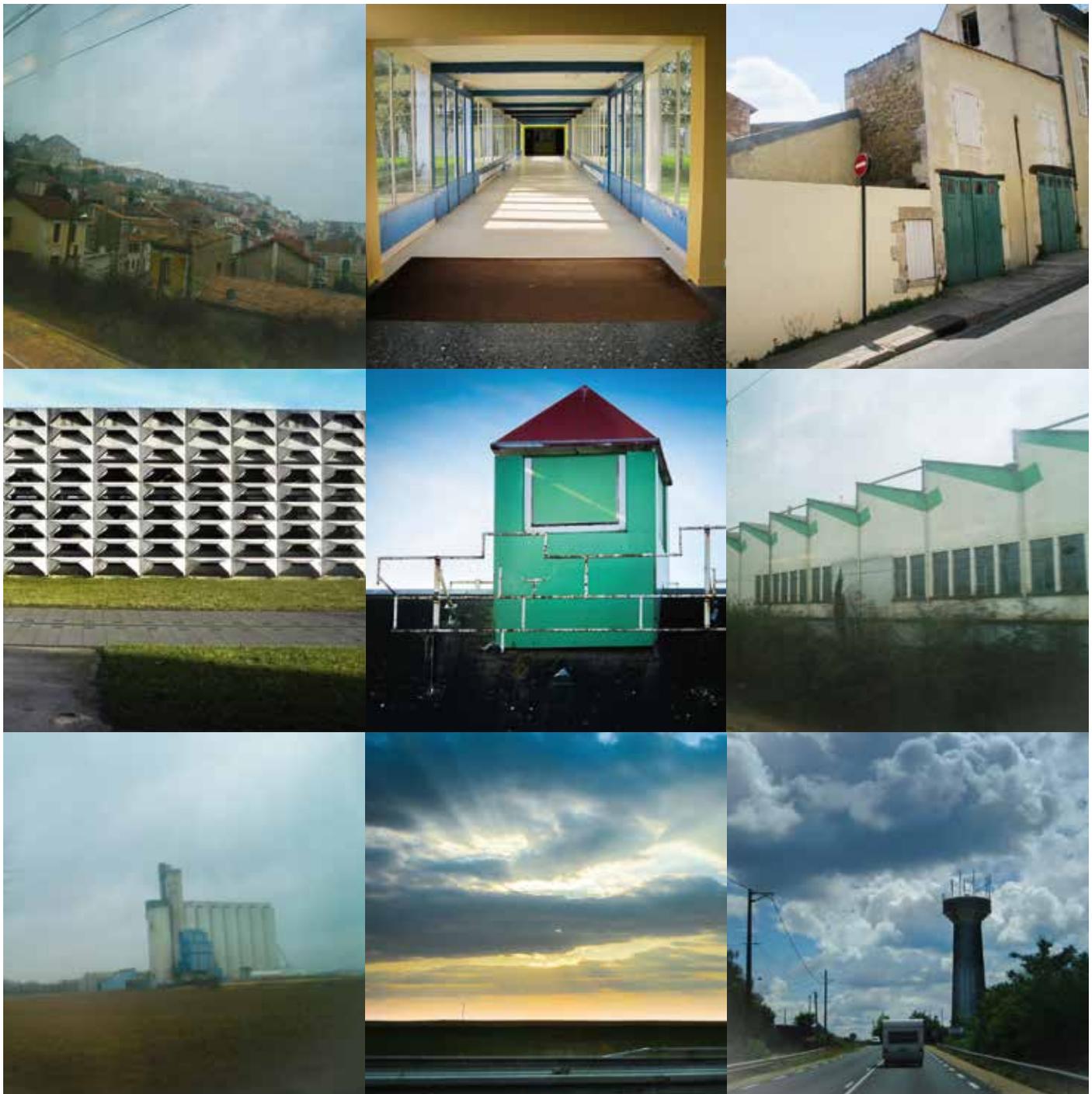
[3]

Je descends souvent en train vers Bordeaux, mais il y a toujours une sorte de chronomètre intérieur qui fait relever le nez de l'ordinateur : les noms Saint-Saviol et Ruffec. La gare de Saint-Saviol était vivante, les grands trains lourds s'y arrêtaient comme au milieu de nulle part. On changeait ensuite à Poitiers, pour Angers ou ailleurs.

Aujourd'hui c'est une image qui file brièvement, et probablement, ce mois de juillet 2017, cessera à jamais d'être visible du nouveau train. Les copains qui vivent ici (j'en connais), désormais laissent la voiture à Poitiers, au parking. Mais j'ai toujours besoin de regarder, la fraction de seconde que ça dure, la composition géométrique des grands silos. À vélo j'y venais seul, je me posais là. Un recueillement. Je n'avais jamais été dans un musée : les formes que j'apprendrais plus tard, chez de Chirico ou Sheeler et les autres, c'est ici que je les ai découvertes. À Ruffec le train ne s'arrête pas non plus, mais je sais qu'à ce moment-là on surplombe, de l'autre côté, la vieille fonderie Serseg abandonnée, vitres brisées. De cet été où je venais en deux-chevaux y travailler, en 1973 je crois, que reste-t-il alors qu'on m'a pris de ma propre mémoire ?

[4]

Dans le train, après Angoulême, tu te retournes toujours pour cet instant où la ville t'apparaît verticale, courbe, haute et secrète à la fois. Pour toi, c'est Balzac ce tableau-là. Ensuite, la lumière change. Ce n'est plus ta lumière. On a changé de région. C'est aussi l'influence anglaise, la continuité avec l'Espagne et son haut passé arabe ; ou tout simplement la nature plus blonde des pierres, un adoucissement des cultures ? Tu sais que ton vieux pays a fini. Un peu avant Châtelleraut, sur le bord de l'autoroute, le panneau est resté : région Poitou-Charentes. J'espère qu'ils l'oublieront, qu'il restera, ne le répétez pas.



[5]

Quand je reviens, selon qui je vais retrouver, il m'arrive de me perdre. Ou bien, alors que je connais tous les noms, de brancher le GPS (mais lui aussi se perd). Sans doute qu'il y a ça aussi dans d'autres régions, en tout cas pas celles que je connais : pour l'ancienneté de l'occupation humaine, et l'égalité relative du paysage, les toutes petites routes vont de partout à partout. De Couhé-Vérac à la Tourenne de Blanzay tu marcherais presque à la boussole, finalement tu arrives toujours quand même, mais par le même chemin jamais.

[6]

J'ai fait exprès l'autre jour de prendre la rocade de Civray. Arrivant côté Limoges ou Niort ou Poitiers, suivre la direction Ruffec sans s'approcher du vieux clocher roman. Alors il n'y aura plus de la ville qu'un Intermarché. J'ai vu, dans la fin des années 1960, s'amorcer

la bascule : on ne s'imaginait pas participer d'un crime. Même la rivière, quand on l'enjambe côté béton bitume, on ne la voit pas. Dans le vieux centre avec ses trois ponts, plus le gué du Moulin Minot, elle structure toute la ville. On a construit notre propre mort.

[7]

Se garer centre-ville, prendre la rue du Commerce. Mais il n'y a plus de commerces. Professions des soins, de la santé. C'est bien pour cela aussi d'ailleurs, l'Ehpad, que tu reviens. «Il y a toujours du monde qui passe», dit-elle : toi tu regardes le minuscule rond-point de l'autre côté du grillage de la maison de retraite – tout à l'heure, un camion a tourné.

[8]

La question du temps n'est-elle première qu'à cause de ton âge et de ta propre mémoire ? Ce jour-là, pour la jambe cassée du

frangin, je traverse les Couronneries et je prends la petite rue entre le lycée Camille-Guérin et la patinoire. C'est le même mur : on l'escaladait le soir, en douce, pour échapper à l'internat. L'année suivante, avec nos Solex, il nous était arrivé d'aller rouler sur le toit en pente de la patinoire neuve, qui tout au bout rejoint presque le sol. Maintenant c'est bien fermé : mais c'est une idée qui ne te viendrait plus. Tu regardes ce passage couvert qui reliait la cantine aux classes, avec l'internat derrière – l'indifférence qu'on a à ses propres souvenirs, quand le béton vieillit.

[9]

Il m'est souvent arrivé, ces dernières années, pour la fac en particulier, que venir à Poitiers soit sortir Poitiers Nord, prendre à gauche puis à droite et encore à droite pour la rocade, suivre vers Limoges (par Buxerolles, Montamisé, Bignoux), et à ce château d'eau hiératique près d'un centre équestre, tourner à droite pour arriver droit sur le parking du bâtiment de Lettres. Donc venir à Poitiers sans jamais voir Poitiers. La ville autrefois avait des mystères : le cinéma (j'y ai vu Pasolini aussi bien que *La nuit des morts-vivants* pour la première fois, en 1970), le vieux type aux lunettes fines qui nous faisait découvrir les disques de blues chez Vergnaud, ou bien le fait qu'on pouvait traverser le tribunal pour se faire un raccourci entre la place du Marché et la gare. Pour les vingt d'ans d'aujourd'hui, ces mystères ont dû être remplacés par d'autres. J'étais allé à la Fnac je crois pour un chargeur d'ordinateur perdu : je ne savais plus, pour ma part, retrouver ces mystères.

[10]

Quelquefois tu traverses ces villages en longueur, maisons jointives mais seulement deux rues parallèles, ou de brèves perpendiculaires. J'avais fait ça aussi, l'autre jour, dans ce village pile à la frontière d'entre Vienne et Indre-et-Loire. Maisons souvent fermées. Souvenir d'intérieurs au contraire compliqués et étroits, plutôt sombres que lumineux. Mais quand même est-ce que ce n'est pas mieux que ces lotissements avec petites cases de plain-pied garage devant, balançoire vert jaune derrière, et le voisin pareil ? J'avais fait des photos, un type m'est tombé dessus : «Oui, on sait, après vous faites des fausses offres de vente dans les journaux, avec vos photos et c'est de l'arnaque.» J'avais dû effacer ma carte SD pour m'en débarrasser, et je suis sûr qu'il avait relevé mon numéro de bagnole.

[11]

Folklore de l'ancienne nationale : mais encore, à Poitiers Sud, tu vois les camions qui quittent l'autoroute pour emprunter la vieille 10. Tu avais fait un relevé consciencieux de ces vieilles stations-service, parfois leurs élancements de béton futuriste, parfois leur reconversion en étrange maison d'habitation bord de route en ovale, parfois à peine une cage de ciment ouverte, entre détrit et graphs. Mais à tel endroit, toujours le buste de ce Marcel Renault, frère de Louis, qui avait loupé son virage : mort pour la gloire de la route. La course de voiture comme aujourd'hui on contourne

l'Antarctique. Il y a ces récits de Cendrars, aussi, descendant de Paris vers la côte Basque dans son Alpha Romeo conduite d'un seul bras, avec quelques pages de Rimbaud déchirées dans la boîte à gants, pour le temps du voyage. On rongait lentement, autrefois, les 400 kilomètres qui séparaient Civray de Paris et c'était toute une aventure : celle qu'avaient inauguré Marcel Renault et les autres. Il reste encore quelques baraques à frites, sur les bords de la 10, et au moins un restau Les Routiers avec des parkings à y noyer une ville entière, et qui le midi se remplit comme marée haute pour le steak frites vin compris dix balles. Mais ce qui a fini, survit ici pour une question de maigre économie de péage, qu'est-ce que cela dit d'une fin des territoires, dans la disposition encore plus centralisée des métropoles ?

[12]

Qui connaît Jaunay-Clan ? Mais, internes au lycée Camille-Guérin, nous connaissions tous les chefs-lieux de canton des deux arrondissements, et ce n'était même pas une prouesse. Plutôt cette idée, si peu soluble avec l'âge, qu'à une identité est associée un lieu. Et qu'être soit de Loudun soit de Mirebeau soit de Thouars n'est pas la même chose. Et que pour chacun de ces toponymes tu savais associer un nom propre. Et que si tu rencontrais quelqu'un de cette ville, la première chose que tu demandais c'était : «Et tu connais, vous connaissez Untel...», avec grande chance d'ailleurs que la réponse soit positive. Quand je venais à Poitiers une fois par semaine, ça avait duré trois ans, je parlais de Tours quand c'était la nuit encore. Jaunay-Clan c'était la dernière aire avant la sortie Nord. Je prenais un café, debout contre le guéridon de la station. Quand on a ses habitudes quelque part, ça change le rapport. Souvent, je voyais le soleil émerger des champs de maïs en face, l'auvent de la station et les camions sur l'autoroute alors dans un si magnifique effet de contre-jour. Une fois (c'était en pleine journée, mais j'avais pris l'habitude de m'arrêter), c'était une scène plus cocasse : au-dessus des machines à cafés et des guéridons orange, un écran de télévision retransmettait en direct un mariage princier anglais et les gens regardaient, bec en l'air. J'ai beaucoup photographié – une sorte de rituel – cette station-service de Jaunay-Clan. Les publicités pour la Vallée des Singes, puisque c'était ça l'avenir de nos campagnes, ou les slogans pour l'avenir tout court sur les affiches délavées du Futuroscope. Il y avait un ancien baraquement de béton qui faisait bar-restaurant avec terrasse, mais je ne l'ai toujours vu qu'abandonné. D'année en année les herbes et ronces autoroutières en reprenaient possession, mais c'était encore l'iconographie de l'aventure des routes. La grande saignée du TGV Paris-Bordeaux, qui ignorera Tours et pas mal Poitiers, est passée juste là. La station-service a été déblayée, une moderne a poussé un peu plus à l'écart. Je m'y suis arrêté, mais est-on ailleurs que n'importe où ? On était habitué pour d'autres configurations territoriales, au Japon ou en Amérique, que les villes et les routes meurent et repoussent. Nous, on était né dans des cantons où tout s'accumulait depuis toujours. Il y avait des anneaux à attacher les chevaux, dans l'ancienne poste qu'était notre garage, place Leclerc à Civray. Alors, quand on revient, c'est encore comme lorsque nos voyages nous emportent bien plus loin : ce qu'on cherche est présent, se révèle de nouveau, mais inaccessible. ■

« 25 mars 1880 Découvert »

Pour cuisiner la chronique d'un cheminement sous terre, réunissez différents ingrédients. Tous indispensables. En tout premier, le lieu : un souterrain réputé d'une longueur encore inconnue, mais suffisamment vaste pour qu'un tracteur s'y soit à demi englouti en bordure d'un champ qu'il labourait. Grande surprise et semblable effroi de l'utilisateur. Ensuite, et sans ordre rigoureux, un site particulier : un plateau sur les hauteurs surplombant Les Ormes proche du musée de Falaise bordé par une forêt à l'emplacement de laquelle devait se dresser une motte féodale, affirme notre cicérone avant d'ajouter avec une perplexité palpable « personne n'en parle ». Pourtant le village de Mousseau est, selon lui, cité dans des textes antérieurs à l'an Mil.

Je n'ose interrompre Michel, notre guide (troisième ingrédient) qui, pour être à notre rendez-vous de onze heures, a dû partir à des cinq heures très matinales de Paris. Rencontré sur le marché dominical de Descartes, il m'a évoqué ce labyrinthe

qui part d'une propriété de sa famille et parcourt des distances majestueuses. La chance nous servait. Quoi de plus pittoresque, de plus mystérieux, qu'emprunter un souterrain à mon âge ? Quel bond en arrière ! Retrouver l'attrait des livres d'aventure de l'enfance. Et ce, d'autant plus que, autre ingrédient de poids, certains passages étant malaisés, il conviendra de ramper pour les franchir. D'où cette recommandation de prévoir des vêtements ne craignant rien. On cheminera donc dans le noir... et déguisés ! Un rêve !

ALORS QUE NOUS CONSIDÉRONS ENCORE LE LIEU DIT DE MOUSSEAU,

Michel évoque d'un geste ample du bras cet exemple des souterrains d'avant l'an Mil, creusés dans le tuffeau, où devaient se tenir, pense-t-il, des cérémonies secrètes, bacchanales, orgies, et autres messes noires qui les ont fait anathématiser par les curés locaux qui auraient même provoqué des éboulements pour en condamner de larges parties.

Il évoquera par la suite, alors que nous sommes dans une salle assez haute pour s'y tenir debout, le rôle de refuge qu'« ils » auraient pu jouer lors des invasions, les

Vikings remontant la Vienne en 865 sur des barques spéciales, les « Knorr » (« comme les potages »). Pour fuir le fer et le feu de ces féroces envahisseurs, les paysans devaient s'y entasser avec troupeaux et familles.

Nous voilà sur place. Dans une cour où la végétation prend ses aises. Nous descendons un escalier donnant sur un puits équipé d'une échelle de fer. J'ai allumé une torche prêtée par Michel pour prendre des notes dans un carnet rigide qui se couvrira d'une collante substance de couleur ocre clair. Une première chatière que nous franchissons à genoux, Claude passant son trépied comme un bâton de relais.

Suit un silo à grains devant être partagé en deux puisqu'une rainure profonde est tracée, verticale et large, dans le tuffeau. « L'ancien propriétaire y stockait des endives qui devaient être bien blanches », s'amuse notre chef d'expédition. Nous marchons maintenant à quatre pattes. Un puits vertical devait permettre d'évacuer les gravats à droite. Ou à gauche. Michel n'est pas venu depuis vingt ans qu'il rectifie en trente-cinq ans après réflexion. Certains passages sont maintenant rendus inaccessibles pour cause d'explorations sauvages... ou scientifiques. Toujours cette histoire de trésor caché...

AU SOL, DES CROTTES DE CHAUVESOURIS

que nous ne débusquons pas. De nombreux passages sont bouchés suite aux explorations menées par des « fouilleurs », peut-être amis de la famille. Autrefois, affirme Michel, on pouvait tourner en rond et se perdre, tout comme dans un labyrinthe ! D'autant que quatre passages se proposent. Enfin, alors que nous avons beaucoup et longuement rampé, nous pouvons, après un ultime rampement, nous tenir debout dans une « grande salle ». Le linteau d'une ouverture porte une inscription énigmatique : « 25 mars 1880 Découvert ».

Quel est son sens ? Nous toussons de plus en plus. Un mal mystérieux ? Autant que les 80 % « qui restent à explorer » ?

Soulagement, le retour à l'air libre et chaud de l'été tout proche !

Par Pierre D'Ovidio Photo Claude Pauquet



Pierre D'Ovidio a récemment publié *La tête de l'Anglaise*, éd. Jigal, 2016.



Lascaux redécouverte

Par voisinage et passion, Thierry Félix, enfant de la vallée de la Vézère, est devenu préhistorien et spécialiste de l'histoire de la découverte de Lascaux. Il trace un chemin de randonnée qui empruntera l'itinéraire suivi en 1940 par les jeunes inventeurs. Et poursuit ses recherches sur la plus célèbre grotte ornée du monde.

Par Astrid Deroost Photo Dan Courtice - Sémitour Périgord



« **O**n peut dire que je suis originaire de la colline de Lascaux, je suis né à 200 mètres. » Pour Thierry Félix, 53 ans, diplômé d'études doctorales en préhistoire, auteur d'une thèse sur les œuvres pariétales de la salle des taureaux et du diverticule axial, la grotte ornée par l'homme de Cro-Magnon n'est pas seulement un sujet d'investigation.

Lascaux est l'éblouissement fondateur. Enfant, ce natif de Montignac en Dordogne, village traversé par la Vézère, ne parodiait pas les cowboys pourchasseurs d'Indiens. Il admirait Marcel Ravidat, Jacques Marsal, Simon Coencas et Georges Agniel, voisins héros d'un autre récit mythique. En 1940, ces quatre-là avaient ouvert la voie vers d'insoupçonnées, de lumineuses profondeurs quand la légende locale parlait depuis des lustres de souterrain et de banal trésor.

« On jouait à être les garçons qui ont découvert la grotte. On les côtoyait, surtout Marcel Ravidat, le principal inventeur. J'étais en contact régulier, intime, avec

14 octobre 1940. Au centre, le comte Bégouën et l'abbé Breuil, éminents préhistoriens entourés de leurs étudiants. Assis, Jacques Marsal et Marcel Ravidat assistent à la conférence improvisée.



Le secret des bois de Lascaux

lui. C'était un personnage à la Gabin, pas forcément expressif, très proche de la nature. Il m'a transmis tout ce qu'il savait de la grotte et j'ai constitué un patrimoine de connaissances assez fines, raconte Thierry Félix qui aura dès 11 ans – et après – la chance de voir le site originel. On a un double choc, dit-il, esthétique et culturel. Ces peintures nous parlent même si elles ont entre 18 000 ans et 20 000 ans.»

Le préhistorien n'a pas en revanche connu la cavité dans sa phase musée. Accessible au public à partir de

1948, elle est fermée par André Malraux, ministre de la Culture, en 1963, suite aux graves altérations constatées. Lascaux, devenue une borne dans la préservation des trésors pariétaux, fait alors l'objet d'un premier facsimilé qui ouvre en 1983.

« À cette époque, j'ai 19 ans, je suis toujours passionné. J'ai démarré des études à l'Institut de paléontologie humaine à Paris, je fais en même temps l'École normale de Périgueux et je deviens le premier guide de Lascaux 2. Avec dans mon dos, les figures tutélaires de Marcel et Jacques qui avaient été guides et, pour le premier, gardien de la grotte originelle. »

Sensible à la mélodie humaine autant qu'à la justesse des faits, Thierry Félix, étudiant, rassemble les inventeurs en 1986. Des décennies avaient passé sans qu'ils ne soient tous réunis. Eux ont toujours à cœur d'évoquer l'incroyable aventure, le passage de l'entrée, leur stupéfaction face au fameux bestiaire polychrome, la trouvaille gardée secrète puis confiée à l'ancien instituteur, le camp de fortune bâti pour la protéger, la consécration immédiate, par l'éminent préhistorien et abbé Henri Breuil, de la chapelle Sixtine du paléolithique, l'émerveillement du monde.

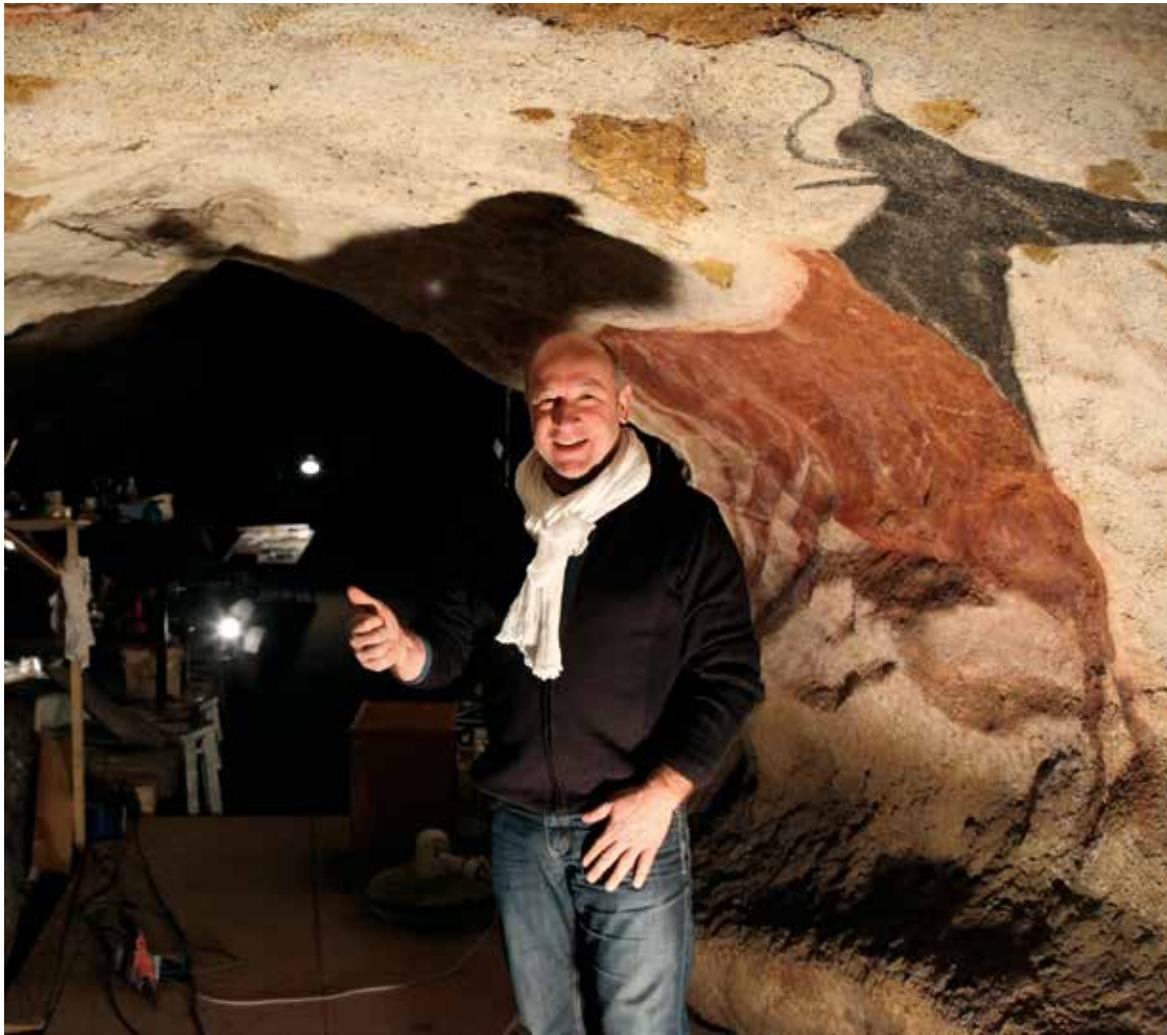
CHEMIN DE LA DÉCOUVERTE EN 2018

Le disciple enregistre et documente l'épisode essentiel de la découverte. De ces retrouvailles, naît aussi *Le Secret des bois de Lascaux* (1990, réactualisée tous les deux ans), une bande dessinée préfacée par Yves Coppens, paléontologue et président du conseil scientifique chargé de la conservation de Lascaux. L'ouvrage compte en plus des coupures de presse, des photos en noir et blanc des quatre protagonistes, images que seul Simon peut encore contempler avec la sensation d'avoir partagé l'extraordinaire.

Afin d'ancrer l'événement dans son environnement historique et sociologique, Thierry Félix œuvre à l'élaboration d'un chemin de randonnée de la découverte¹ pour 2018. La balade d'environ deux heures partira de Montignac, des maisons des quatre garçons, passera devant le Centre international de l'art pariétal, architecture-paysage monumentale inaugurée fin 2016 qui abrite la nouvelle réplique, intégrale, de la grotte, et mènera à travers bois au sommet de la colline... Au lieu même où Marcel Ravidat, accompagné d'autres jeunes et de son chien, découvre ce qui s'avèrera être la porte de la cavité. « Il reviendra avec Jacques, Simon et Georges. Ils vont d'abord passer dans la salle des taureaux sans les voir, c'est seulement dans le diverticule axial qu'ils aperçoivent les peintures. Il faudra une troisième exploration pour qu'ils découvrent l'homme renversé par le bison. »

Au fil de bornes numériques – le village en 1940, le camp protecteur que les jeunes occuperont tout l'hiver, jusqu'à l'ouverture au public en 1948 – le parcours

1. Avec notamment l'association qu'il préside, Culture et Découverte de Lascaux, et en partenariat avec le Département de Dordogne, propriétaire du site.



J.-P. Bouchard

Thierry Félix dans Lascaux 2, auteur du scénario du livre *Le secret des bois de Lascaux*, dessin Philippe Bigotto, préface Yves Coppens, réédition 2015, éd. Dolmen.

Colline de Lascaux, 11 novembre 1986. Thierry Félix réunit les inventeurs de la grotte, de gauche à droite, Marcel Ravidat, Simon Coencas, Jacques Marsal et Georges Agniel.

offrira une progression douce vers le site authentique désormais sanctuarisé². Vers les hauteurs de Montignac où Lascaux 2, la réplique trentenaire, patrimoniale, enveloppée de nature et située à seulement 200 m de la vraie grotte, continue de s'ouvrir aux visites sur un mode plus intimiste. Parallèlement à la construction du sentier, Thierry Félix, par ailleurs conseiller pédagogique généraliste au sein de l'Éducation nationale, conférencier, poursuit ses explorations scientifiques.

NARRATION GRAPHIQUE

Lui qui a été consultant pour Lascaux 3 (exposition itinérante), pour l'actuel Lascaux 4, pour la mise en place du Pôle international de préhistoire aux Eyzies-de-Tayac-Sireuil, collabore au laboratoire de linguistique Cifodem (Centre international de formation à distance des maîtres) de l'université Paris-Descartes. Ses recherches actuelles portent sur la compréhension du dispositif pariétal de Lascaux qu'il assimile à une narration graphique en raison de son organisation extrêmement structurée.

«Je travaille sur deux parois, l'une située dans le diverticule axial, l'autre dans la nef, qui proposent les mêmes associations, les mêmes représentations animales, les mêmes signes, c'est comme si on avait écrit deux fois le même texte», note le préhistorien. Il souligne également

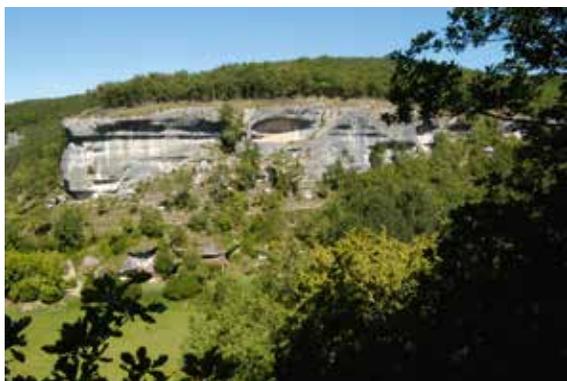


Le secret des bois de Lascaux

que des thèmes similaires, tel celui de *l'homme renversé par un bison*, ont été vus en d'autres lieux.

«Cela montre qu'il existe une culture. Lascaux n'est pas isolée, c'est une cavité qui a des relations avec d'autres cavités, avec des thèmes préhistoriques qui ont perduré en Dordogne et ailleurs. Dans la vallée de la Vézère, on trouve des ressemblances, par exemple les signes tectiformes (en forme de toit), entre les grottes de Rouffignac, Font-de-Gaume et Bernifal. Ces lieux semblent avoir été fréquentés non pas par

2. Avec l'édification de Lascaux 4, Lascaux 2, qui a accueilli plus de dix millions de visiteurs depuis sa création en 1983, s'apprête à réduire son activité de 95 % et reste ouverte aux amateurs de patrimoine pour des visites approfondies.



De haut en bas, la grotte de Font-de-Gaume, l'entrée de la grotte des Combarelles, un cheval de l'abri du Cap-Blanc. Photos CMN - Ph. Jugie.

les mêmes groupes d'individus mais par les mêmes cultures. On voit des liens soit dans les images que les hommes préhistoriques ont réalisées, soit dans les objets qu'ils ont fabriqués», précise Thierry Félix. Au vu des vestiges, la vallée de l'homme – patrimoine culturel mondial de l'humanité pour son exceptionnelle richesse en gisements paléolithiques et grottes ornées – devait accueillir des agrégations importantes, campements saisonniers, au cours desquels différentes tribus se retrouvaient pour échanger, seul moyen de subsister dans un monde d'aussi peu d'humains. Pour aller dans les pas des ancêtres et voir les sites de référence en matière d'art pariétal, Thierry Félix trace le rayon de ses préférences, 30 km à la ronde : l'équivalent du déplacement (aller) que pouvait accomplir un homme préhistorique pour aller quérir des silex.

«Autour des deux grands pôles – qui correspondent à la vallée – que sont Montignac où se trouve Lascaux, et Les Eyzies, marqué par la présence du Musée national de préhistoire (qui abrite des collections exceptionnelles retraçant plus de 400 millénaires de présence humaine), il y a un tas de petites grottes ornées datées du paléolithique supérieur (30 000 à 10 000 ans) qui ont toutes un intérêt parce qu'elles sont complètement différentes», détaille-t-il.

À Rouffignac, et ses cent mammoths, les dessins sont faits au crayon de charbon de bois, au silex ou au doigt. «L'émotion est là, on parcourt de très longues galeries, il y a cet aspect voyage au centre de la terre avec des peintures qui sont situées à plus d'un kilomètre de l'entrée.»

Trois sites sont pour lui incontournables : Font-de-Gaume (Les Eyzies) où l'on retrouve la polychromie de Lascaux, la thématique du bison, des signes tectiformes avec en prime la sensation irremplaçable d'être dans une vraie cavité ; Combarelles (Les Eyzies), long boyau orné de centaines de gravures représentant des chevaux, des bisons, des rennes, des lions ; enfin l'abri-sous-roche du Cap Blanc (Marquay) et ses chevaux sculptés.

À LA LUMIÈRE D'UNE LAMPE

À Saint-Cirq, la grotte du Sorcier donne notamment à voir une étonnante silhouette masculine, gravée avec réalisme. La cavité de Bara-Bahau (Le Bugue) se distingue par son immensité et ses strates colorées. Sur la paroi, les griffades laissées par les ours se mêlent aux grandes gravures de rennes, de bisons, d'aurochs... La grotte de Bernifal (Meyrals), ornée de gravures et de peintures de mammoths, bouquetins, bisons, mains, visage, signes, a conservé son entrée naturelle. Là, ni aménagement, ni projecteur : la progression à la lampe met le visiteur dans l'atmosphère aventureuse d'autrefois.

Pour revenir aux temps numériques et contempler la vallée de la Vézère dans sa globalité, le public doit faire halte au Centre international de l'art pariétal de Montignac. Du belvédère, point de départ du circuit, la nature alentour se dévoile virtuellement, au paléolithique lorsque le paysage ressemblait à une steppe, puis en 1940 et à différentes saisons...

Une mise en contexte avant la découverte immersive, sensorielle, de la nouvelle réplique de Lascaux. Thierry Félix y revit l'émotion première : «J'aime beaucoup le début du diverticule axial. Après le choc de la salle des taureaux, les peintures vont au plafond dans une organisation très troublante. On s'éloigne des repères, d'une ligne de sol imaginaire et la composition devient plus parlante. Les hommes préhistoriques ont merveilleusement exploité la paroi en utilisant l'anamorphose pour rendre les animaux vivants, ils sont proportionnés... en mouvement.» ■

Messenger des morts *et des vivants*

Voyageur médiéval, le *rollifer* porte le rouleau de parchemin annonçant la mort d'un grand personnage. Il parcourt des milliers de kilomètres pour recueillir auprès des communautés religieuses des promesses de prières et des méditations sur la mort.

Par Cécile Treffort

Entre le paysan rivé à sa terre et un Marco Polo partant de Venise pour arriver en Chine, en passant par le marchand flamand qui parcourt l'Europe de foire en foire pour vendre ses draps, il y a une distance énorme. Autant, sans doute, qu'entre le fidèle se rendant à l'église paroissiale, le pèlerin qui chemine vers Compostelle ou le croisé partant pour la Terre Sainte. De fait, l'image du voyageur médiéval apparaît fortement contrastée, comme le sont les contextes, les statuts sociaux, les destinations et les motivations de chacun.

Parmi ceux qui, à un moment ou à un autre, ont parcouru les routes d'Aquitaine, il est une figure méconnue, mais fascinante, celle du «messenger des morts», moine porteur d'un rouleau de parchemin annonçant la mort d'un grand personnage et recueillant tout au long de son parcours promesses de prières, témoignages d'affliction ou méditations poétiques sur la mortalité humaine. Peu nombreux mais très mobiles, ces messagers, souvent anonymes, pouvaient partir plusieurs mois et parcourir de très longues distances, selon des itinéraires variables dont témoignent les rouleaux encore conservés en original ou sous forme de copie. Celui qui annonça, entre mars et décembre 1051, la mort de Guifred, comte de Cerdagne, à près d'une centaine d'établissements jusqu'à Liège et Maastricht en passant, à l'aller, par l'Angoumois et le Poitou, au retour, par l'Auvergne et le Lan-

guedoc, parcourut près de deux mille kilomètres avant de revenir à son point de départ, Saint-Martin du Canigou.

Parti avec la seule encyclique annonçant le décès et demandant des prières pour l'âme du défunt, le porteur de rouleau (*rollifer*) devait coudre, au fur et à mesure, de nouvelles feuilles de parchemin pour recueillir les titres (*tituli*) et textes divers apposés par les communautés religieuses visitées au cours de son voyage. On l'imagine, à pied ou à cheval, portant sur son dos ou dans ses bagages un rouleau de plus en plus lourd, de plus en plus volumineux. L'encyclique du rouleau de Bernard Taillefer, comte de Besalu, mort en 1102, comprend ces recommandations pour son accueil : *«Lorsque notre coursier arrivera auprès de vous, offrez-lui l'aumône du mendiant, accueillez-le, rassasiez-le par le partage de votre table et la nourriture d'une âme affamée, et après lui avoir confié quelques suppléments pour le voyage, remettez-le sur le chemin de la paix et de la charité, afin que le Dieu de paix et de charité soit toujours avec vous.»*

Les difficultés du voyage étaient atténuées par l'hospitalité accordée, étape après étape, par les religieux, moines ou chanoines de tous ordres, qui lui assuraient le gîte et le couvert, lui fournissaient vêtements et provisions de bouche, et vraisemblablement toutes les indications nécessaires à la poursuite de son voyage. Établi sans



Rouleau des morts de l'abbaye Saint-Pierre de Solignac. Archives départementales de la Haute-Vienne, 6 H 6.

doute dès le départ avec quelques étapes incontournables, l'itinéraire devait ensuite pouvoir être infléchi localement, au gré des circonstances, ce qui donne des parcours très divers. Ainsi, le rouleau de l'abbesse Mathilde de Caen (morte en 1113), long de vingt et un mètres, et portant deux cent cinquante-trois *tituli*, avait circulé en Normandie, Bretagne, Anjou, Maine, Berry, Bourgogne, Champagne, Île-de-France et Angleterre, les pays les plus méridionaux du circuit étant situé en Aquitaine du Nord, le Poitou, le Limousin et les pays de la Charente, de Saintes à Charroux.

SOLIDARITÉ SPIRITUELLE

Le rouleau d'Hugues, abbé de Solignac mort en 1240, confié à un certain Jean Faugères, mesurait quant à lui presque dix-sept mètres de long, dont environ quinze sont encore conservés en original, partagés entre les Archives départementales de la Haute-Vienne à Limoges et la Bibliothèque nationale de France à Paris. Parti du Limousin au printemps 1240, il parcourut plusieurs milliers de kilomètres, tout d'abord au Sud, en Languedoc et Aquitaine, puis, après quelques mois de repos, vers le Nord, en Normandie et Flandres, poussant jusqu'à Bruges puis Aix-la-Chapelle et même Cologne, avant de revenir par la région parisienne à son point de départ, à l'été 1241. L'indication presque systématique de la date dans les *tituli* permet d'appréhender assez finement son parcours. Si on prend l'exemple de l'Aquitaine, en un mois (entre le 4 juillet et le 2 août 1240), il couvre près de 850 kilomètres et visite au moins soixante-trois communautés, de tous ordres et obédiences. Chaque jour, il parcourt de trente à cinquante kilomètres, s'arrêtant en un, deux ou trois lieux parfois ; dans les grandes villes comme Bordeaux, Saintes ou Angoulême, il passe en général par plusieurs établissements, la cathédrale, les grands sanctuaires, les couvents des ordres mendiants ; à la campagne, il visite indistinctement des monastères bénédictins, clunisiens, cisterciens, casadéens, fontevristes, et par des abbayes de chanoines.

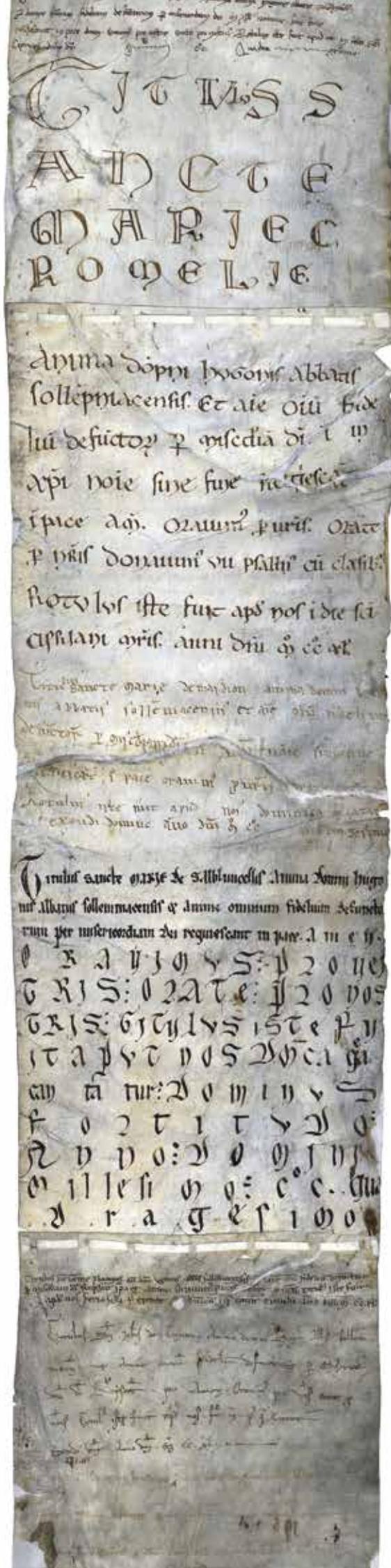
Reposant sur l'idée d'une solidarité spirituelle entre les communautés, et surtout entre les vivants et les morts, qui peuvent ainsi bénéficier d'une formidable démultiplication des prières, les rouleaux intègrent, grâce aux *tituli*, le témoignage de la participation de chacun au salut collectif. On peut citer, pour exemple, celui de Bassac, qui en détaille les modalités : «*Que l'âme du seigneur Hugues, abbé de Solignac, et celles de tous les frères défunts, reposent en paix. Nous avons prié pour les vôtres, priez pour les nôtres. Nous lui avons accordé un office plein et une messe dans la communauté.*»

Littérature nécrologique par excellence, les rouleaux recèlent de nombreuses méditations sur le sort

Rouleau d'Hugues de Solignac, tituli de Notre-Dame de Cormeille, Notre-Dame de Madion, Notre-Dame de Sablonceaux, Sainte-Gemme, Saint-Jean de Trizay, Notre-Dame de Tonnay-Charente. Archives départementales de la Haute-Vienne, 6 H 6.

Les rouleaux des morts, édités pour la première fois par Léopold Delisle en 1886, viennent d'être publiés par Jean Dufour, *Recueil des Rouleaux des morts (viii^e siècle-1536)*, Paris, Imprimerie nationale, 2005-2013, en 5 volumes. Certaines traductions sont empruntées à Jean-Claude Kahn, *Les Moines messagers. La religion, le pouvoir et la science saisis par les rouleaux des morts, xi^e-xii^e siècles*, Paris, J.-Cl. Lattès, 1987.

Cécile Treffort est professeure d'histoire médiévale à l'université de Poitiers, ancienne directrice du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, titulaire de la chaire régionale Histoire monastique de l'Aquitaine du Nord, dans le cadre de laquelle s'inscrit cette recherche sur les rouleaux des morts.



mortel de l'homme et la perspective du jugement dernier. Ils prennent parfois, dès le début du XII^e siècle, les accents d'une littérature macabre, comme le montre cet autre *titulus* de Grestain (Eure), issu du rouleau de Vital, abbé de Savigny mort en 1122 : «*Ne sois pas frappé de stupeur par l'inertie de l'homme touché par la mort : rapidement, sa matière devient fange dont, comme on le dit, les vers nés de la putréfaction se repaissent entièrement, eux que la faim de cet aliment finit par emporter. L'homme est leur nourriture, et cette nourriture les fait mourir.*»

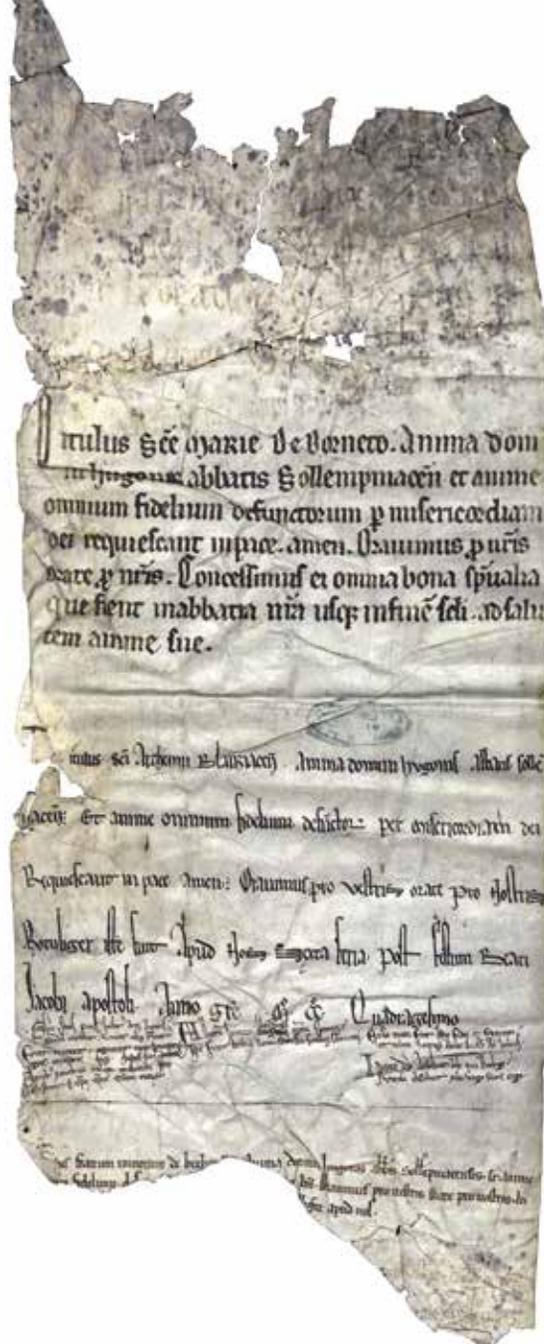
Le XII^e siècle semble d'autre part accentuer une certaine liberté de ton dans les *tituli* qui, de l'ironie à la calomnie, gagnent en audace et se détournent parfois d'une élémentaire bienséance, comme dans les remarques misogynes qui parsèment le rouleau déjà cité de Mathilde. Un des chanoines de Sainte-Radegonde de Poitiers appose ainsi une véritable diatribe contre le sexe féminin, manifestement modérée par le *rollifer* : «*Celui qui croit les femmes possèdent un avant-goût de la mort [...] Au moment où je voudrais écrire en détail ce qu'est la femme, le porteur de rouleau essaie de nous arracher le parchemin.*»

PORTEUR DES NOUVELLES DU MONDE

Le *titulus* inscrit à Saint-Ausone d'Angoulême, monastère pourtant féminin, est même cruel : la comparant à «*un serpent au milieu des grenouilles*», il se termine par ces mots : «*Celle-ci est partie, louez Dieu, jeunes filles, réjouissez-vous...*» Les chanoines de Saint-Vivien de Saintes, oublieux du deuil, en font quant à eux la tribune passionnée de leurs différends avec les Clunisiens : «*Si le présent rouleau avait été celui d'un moine, la mort de celui-ci m'aurait fort réjoui ; je voudrais que le monde soit totalement vidé des moines. Puisse l'Enfer s'en satisfaire et s'en rassasier.*»

En réaction, certains appellent à la sobriété et à la dignité : les moniales de Winchester, dans le même rouleau, s'expriment ainsi : «*Quant à nous, c'est en gardant le silence que nous pouvons le mieux pratiquer l'éloge de notre mère.*» Dans le rouleau de Noël d'Angers, Baudri de Bourgueil écrit à l'adresse des suivants : «*Attentifs à prier, composez de brefs tituli.*» Comme le dit le même Baudri dans un autre poème, «*le porteur apporte toujours un dit de mort. Ah, qu'il soit proscrit à jamais de nos couvents, lui qui sans trêve proclame la mort et crée l'angoisse !*» Toutefois, il n'est pas difficile d'imaginer que ce *rollifer*, messenger des morts pénétrant dans l'intimité des communautés religieuses, était également porteur des nouvelles du monde et, en tant que messenger des vivants, pouvait être parfois reçu avec curiosité, voire attendu avec impatience. ■

Cité dans le rouleau de Mathilde de Caen, Vitalis, moine d'origine clunisienne, passé par Cluny avant d'être envoyé à Poitiers où il mourut, offre une autre figure du «voyageur» médiéval. Épitaphe provenant de l'église Saint-Jean-de-Montierneuf à Poitiers, conservée au musée de Poitiers.



Rouleau d'Hugues de Solignac, tituli de Notre-Dame de Bournet, Saint-Arthème de Blanzac, et, pour Barbezieux, le couvent des frères mineurs et Notre-Dame. Archives départementales de la Haute-Vienne, 6 H 6.

L'ÉPITAPHE DE VITALIS

Anno d(omi)nicæ incarnationis
MXCVII obiit Vitalis, mo(nachus) bone
memorie, hujus cenobii sacrista,
de primis monachis directis a
sanctissimo Hugone, Cluniacensium
abbate. Extitit nacione Venetus.

L'an de l'Incarnation du Seigneur
1097 mourut Vital, moine de bonne
mémoire, sacriste de ce monastère,
un des premiers moines envoyés
Hugues, très saint abbé de Cluny,
Hugues. Il était d'origine vénitienne.



Christian Viganud, musée de Poitiers

Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle sont classés
au patrimoine mondial de l'Unesco depuis bientôt vingt ans.
Retour sur un ancrage historique et perspectives de recherche.

Par Edina Bozóky Photo Marc Deneyer

Les chemins de Compostelle

L'an prochain, on célébrera le 20^e anniversaire de l'inscription des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Quant aux chemins de Compostelle en Espagne, ils ont été inscrits depuis 1993, et la vieille ville de Compostelle, dès 1985.

Vingt-six monuments de la Nouvelle-Aquitaine figurent parmi les composantes de ce bien culturel ; il n'y a que l'Occitanie qui en possède un peu plus (29), le reste des monuments étant réparti entre les autres régions. Parmi les monuments qui jalonnent les chemins de la Nouvelle-Aquitaine il y a plusieurs joyaux de l'art roman : Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Hilaire de Melle, Saint-Pierre d'Aulnay, Saint-Eutrope de Saintes, ou plus au sud, les abbayes de la Sauve-Majeur et de Saint-Sever (Landes), mais aussi les cathédrales de Périgueux, de Bordeaux, d'Agen, de Bayonne... En revanche, les tronçons de chemins inscrits se trouvent tous sur la voie du Puy (Aveyron, Gers, Lot, Lozère, Pyrénées-Atlantiques).

SAINT JACQUES, LE MATAMORE

Si les amateurs de randonnées connaissent tous les itinéraires menant à Compostelle et ont à leur disposition un grand nombre de guides, ils en savent moins sur l'origine et l'histoire de ce pèlerinage au tombeau de l'apôtre saint Jacques.

Selon l'Évangile, Jacques dit le Majeur était le frère de saint Jean ; ils étaient fils du pêcheur Zébédée, vivant au bord du lac de Tibériade. Quand Jésus a appelé les deux frères, ils l'ont suivi aussitôt. Jacques a subi le martyre à Jérusalem vers 41-44 sur l'ordre d'Hérode Agrippa ; il a été décapité (*Actes des apôtres* 12, 1-2). C'est seulement au VII^e siècle qu'un recueil sur la vie des apôtres (*Breviarium apostolorum*), traduit du grec, note qu'il est venu en Espagne pour prêcher. Beatus, un moine de Liebana (royaume des Asturies), auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse* vers 786, mentionne aussi que l'Espagne a été évangélisée par saint Jacques. La découverte du tombeau de saint Jacques a eu lieu en Galice entre 820 et 830 par Théodomir, évêque d'Iria Flavia (actuelle Padron), sous le règne du roi des Asturies Alphonse II le Chaste (759-842). Depuis 711, une grande partie de l'ancien royaume wisigothique (royaume de Tolède) fut sous la domination des Arabes. Mais la Galice jouissait d'une situation assez autonome. La découverte du tombeau a eu lieu dans le contexte du début de la Reconquête de l'Espagne contre les musulmans. Progressivement, saint Jacques devenait le saint protecteur des chrétiens dans cette lutte et reçut même le titre de «matamore», «tueur de Maure».

À partir du IX^e siècle, le culte de l'apôtre se généralisa dans la liturgie. Un moine de Saint-Germain-des-Prés, Usuard, nota dans son martyrologe rédigé entre 850 et 865 que les ossements sacrés, translatsés de Jérusalem en Espagne, y sont vénérés avec une extraordinaire dévotion.

Mais comment les restes de l'apôtre ont-ils pu arriver en Galice ? Une légende s'est développée entre le IX^e et le XII^e siècle. Saint Jacques serait venu évangéliser en Espagne ; sept disciples l'ont suivi quand il est reparti pour Jérusalem. Ce sont eux qui ont pris son corps

Edina Bozóky est médiéviste, membre du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'université de Poitiers. Elle a publié des livres qui font référence, notamment *Les reliques. Objets, cultes, symboles* (dir. avec Anne-Marie Hervétius, Brepols, 1999), *La politique des reliques de Constantin*

à saint Louis. Protection collective et légitimation du pouvoir (Beauchesne, 2006), *Le Moyen Âge miraculeux* (Riveneuve éditions, 2010), *Attila et les Huns* (Perrin, 2012), *Les secrets du Graal* (CNRS éditions, 2016). Elle a dirigé *Les Saints face aux barbares au haut Moyen Âge : Réalités et légendes* (PUR, 2017).



après son martyre. Ils se sont embarqués sur un navire qui les a transportés de Jérusalem à Iria en sept jours !

DU TEMPLE PAÏEN AU TOMBEAU CHRÉTIEN

Ils voulaient donner un tombeau digne à l'apôtre ; ils ont demandé à une matrone païenne appelée Luparia de leur céder un temple qui se trouvait dans une de ses propriétés. D'abord tout à fait réticente, elle s'est convertie sous l'effet des miracles et a fait vider le temple païen de ses idoles pour y déposer les reliques de saint Jacques. Le pèlerinage sur le tombeau de saint Jacques commence dès la seconde moitié du IX^e siècle et atteint son apogée aux XII^e-XIII^e siècles. Le *Guide du pèlerin de saint Jacques de Compostelle*, attribué au Poitevin Aimeri Picaud est rédigé au deuxième quart du XII^e siècle. Il est inséré dans le célèbre *Codex Calixtinus* (appelé ainsi à cause d'une fausse lettre du pape Calixte II, placée

TROIS CRITÈRES DE L'UNESCO

Les composantes de ce « bien culturel » comprennent un patrimoine matériel (64 monuments et 7 ensembles) et 7 sections de sentier. Le choix de ces composantes s'est fondé sur trois critères : « La route de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle a joué un rôle essentiel dans les échanges et le développement religieux et culturel au Moyen Âge, comme l'illustrent les monuments sélectionnés en France. Grands sanctuaires cités dans le *Codex Calixtinus*, hôpitaux d'accueil des pèlerins, ponts et chemins ou humbles lieux de dévotion illustrent matériellement les voies et conditions du pèlerinage pendant des siècles.

Vestiges de l'église Saint-Pierre
à Curçay-sur-Dive dans les Deux-Sèvres.

Les besoins spirituels et physiques des pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle furent satisfaits grâce à la création d'un certain nombre d'édifices spécialisés dont beaucoup furent créés ou ultérieurement développés sur les sections françaises. Les grandes basiliques de pèlerinage qui subsistent sont un exemple particulièrement abouti de l'architecture médiévale. Le pèlerinage est un aspect presque universel de la spiritualité de l'Homme. La route de Saint-Jacques-de-Compostelle est un témoignage exceptionnel de l'influence de la foi chrétienne dans toutes les classes sociales de l'Occident au Moyen Âge.»

en tête de ce recueil achevé vers 1160). Ce manuscrit contient aussi des textes liturgiques, des miracles de saint Jacques ainsi qu'une *Chronique de (pseudo-)Turpin* qui attribue à Charlemagne des guerres contre les Sarrasins qu'il aurait menées sur la demande de saint Jacques en Espagne. Cette histoire légendaire connut une immense popularité au Moyen Âge.

Pèlerins d'Emmaüs, livre d'heures, vers 1510, médiathèque de Poitiers, ms. 57 (269) f. 110. Photo Olivier Neuillé.

Après un certain déclin du pèlerinage à Compostelle dès la fin du Moyen Âge, des fouilles entreprises dans la cathédrale en 1878 ont abouti à la redécouverte des restes de l'apôtre que le pape Léon XIII a reconnu



comme authentiques. Le pèlerinage connaît un réel regain de popularité depuis les années 1970, avec la naissance de nouvelles motivations des voyageurs. Actuellement, la moitié des «pèlerins» sont des randonneurs touristes (26 %) ou sportifs (21 %) ; seuls 19 % ont les motivations religieuses «traditionalistes» et 34 % sont inspirés par d'autres spiritualités.

En 2018, de nombreuses manifestations devront accompagner la célébration de l'anniversaire de l'inscription des chemins au patrimoine culturel : valorisation et animation des monuments, sensibilisation du public, projets scientifiques, etc. Pour coordonner ces projets, une Agence de coopération interrégionale et réseau (ACIR) a été créée en 2015 (www.chemins-compostelle.com), avec l'engagement de l'État pour la mise en œuvre des actions autour des composantes des chemins. Car un «bien culturel» doit non seulement être entretenu (restauration des monuments, sauvegarde des zones paysagères) mais doit aussi être vivant. Suite à une assemblée générale des commissions territoriales et locales en février 2017, quantité de nouveaux programmes d'actions ont émergé, allant de la valorisation des sections de sentier à la réalisation des expositions et des spectacles.

RECHERCHES HISTORIQUES

Dans le même temps, les travaux scientifiques d'érudition et de vulgarisation apportent continuellement de nouveaux éléments pour la connaissance des chemins et du culte de saint Jacques. À Compostelle, l'Institut des études galiciennes organise des colloques autour du thème du pèlerinage qu'il publie en anglais (*Compostela International Studies in Pilgrimage*). En France, en dehors des ouvrages historiques, la traduction du *Codex Calixtinus* (sous le titre *La légende de Compostelle*, 2003) ainsi que celle de plusieurs récits de pèlerinages rendent accessibles au large public les légendes et les récits de voyages d'antan. Une revue électronique (*SaintJacquesInfo*) diffuse les nouvelles sur l'histoire des chemins. Le Centre d'études compostellanes, société savante, collabore avec les centres spécialisés en Espagne, en Italie, en Angleterre et en Allemagne. ■

UN MIRACLE POUR AIDER UN PÈLERIN POITEVIN

En 1100, lors d'une épidémie de peste, un Poitevin décide de partir avec sa femme et ses deux enfants en bas âge en pèlerinage sur le tombeau de saint Jacques. À Pampelune, sa femme meurt, et un hôtelier malveillant le dépouille de tout son argent et de son mulet. C'est alors qu'un homme lui offre un âne robuste pour achever

son voyage. Dans l'église de Compostelle, l'apôtre apparaît et dévoile qu'il lui a donné l'âne. Il l'informe aussi que l'hôtelier de Pampelune mourra en tombant du toit, et que désormais tous les aubergistes malhonnêtes seront damnés pour l'éternité. Lorsque le pèlerin rentre chez lui, l'âne disparaît. La foule qui entend le récit du miracle, pense que le Seigneur a envoyé un ange sous l'aspect d'un âne pour

le pèlerin. (VI^e miracle de saint Jacques dans le *Codex Calixtinus*)

CHEMIN D'ÉTOILES (COMPOSTELLA)

L'empereur Charlemagne vit plusieurs fois dans le ciel un chemin formé d'étoiles commençant à la mer de Frise et qui passait jusqu'à la Galice où se reposait le corps de saint Jacques. Il lui apparut et dit : «Je m'étonne fort que toi, qui as conquis

tant d'États et de villes, tu n'aies pas encore délivré ma terre des Sarrasins. [...] Le chemin d'étoiles que tu as vu dans le ciel signifie que tu iras d'ici jusqu'en Galice avec de grandes armées combattre cette race perfide de païens, libérer mon chemin et ma terre, et visiter mon église et ma sépulture. Et après toi, tous les peuples y viendront en pèlerinage...» (Début de la *Chronique de (pseudo-)Turpin*)

Le chemin des étoiles

Comment trouver son chemin lorsque nous sommes perdus ? Plusieurs méthodes peuvent être appliquées, les plus connues utilisent la trajectoire du Soleil ou l'étoile polaire. Malheureusement certaines méthodes, pourtant très répandues, ne fonctionnent pas ou pas très bien : trouver l'étoile la plus brillante du ciel, la mousse sur les arbres, la direction du vent, etc.

Dans la *Chronique de Turpin* datant du XII^e siècle, il est cité un passage où l'apôtre Jacques envoie un message à

Charlemagne : «La voie d'étoiles que tu as vue dans le ciel signifie que tu iras en Galice à la tête d'une grande armée et qu'après toi tous les peuples y viendront en pèlerinage jusqu'à la fin des temps.» Cette voie d'étoiles est la Voie lactée. Peut-elle, elle aussi, nous aider à nous orienter ? Menons l'enquête...

LA VOIE LACTÉE EST UNE BANDE BLANCHÂTRE ET IRRÉGULIÈRE qu'il est possible de voir en observant le ciel loin de nos villes noyées par la pollution lumineuse. Mais à l'œil nu, il est impossible de déterminer sa véritable nature. Galilée, en l'observant à l'aide d'une lunette d'astronomie, découvre qu'elle est remplie d'étoiles. Un siècle et demi après, Thomas Wright explique que toutes ces étoiles forment un immense disque dans lequel le système solaire est situé. Aujourd'hui, nous estimons que notre galaxie contient environ 150 milliards d'étoiles.

Cependant, si l'étoile polaire ou le passage du Soleil au méridien nous indiquent une direction, c'est parce que la Terre tourne sur elle-même. Et malheureusement le plan de la Voie lactée n'est pas aligné avec l'équateur céleste (déterminé à partir de l'axe de rotation de la Terre). Il s'en suit un pivotement apparent de la Voie lactée au cours de la nuit ou au cours de l'année : la Voie lactée n'est donc jamais dans la même direction. Il est alors curieux que

la méthode proposée dans la *Chronique de Turpin* soit, encore aujourd'hui, si populaire. Une explication est peut-être possible : il existe plusieurs chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle (dont la *Via Turonensis* qui passe par Poitiers).

MAIS CES DIFFÉRENTS CHEMINS ONT UNE DIRECTION À PEU PRÈS COMMUNE EN FRANCE : du nord-est à

est vers le sud-ouest à l'ouest. Puis, ils se rejoignent à Puente la Reina, en territoire espagnol, d'où il part un chemin en direction de l'ouest, nord-ouest vers la Galice. En remarquant les différentes directions données par la Voie lactée et en considérant que les pèlerins partent plutôt de bon matin, afin d'éviter les fortes chaleurs de l'après-midi, que tard dans la nuit où les chemins sont souvent peu fréquentables, il est possible de repérer une coïncidence : entre les mois d'avril et juin (en fonction du chemin emprunté), la direction de la Voie lactée est vers le sud à sud-ouest, puis vers début d'août (le temps d'avoir fait le chemin jusqu'en Espagne) la direction est à l'ouest, nord-ouest.

Ce n'est pas une démonstration que cette méthode fut réellement utilisée mais cela indique que c'est une technique qui peut fonctionner en respectant certaines conditions sur la période du départ et l'horaire de la marche.

Éric Chapelle



J.-L. T.

L'Europe à vélo par la Nouvelle-Aquitaine

«**L'**EV3 est la plus longue EuroVélo-route de France et c'est la seule qui passe par Paris. L'itinéraire est encore plein d'atouts avec la vallée de la Loire, le patrimoine roman de notre région, Bordeaux..., énumère Stéphane Bauchaud, référent du plan vélo au Conseil départemental de la Charente. Et c'est notre département qui s'est battu pour obtenir l'EV3 dont le passage était initialement prévu par Saint-Jean-d'Angély le long de l'autoroute A10.»

Entre la Scandinavie et la péninsule ibérique, il existe un lien majoritairement insoupçonné qui passe par la Nouvelle-Aquitaine. Il faut pour le découvrir – et le pratiquer – se munir de la carte des

EuroVélo-routes qui détaille une quinzaine d'itinéraires cyclables à longue distance. Ce réseau, porté par la Fédération européenne des cyclistes (ECF) et les territoires concernés, sillonne les régions européennes et totalisera, une fois complet, près de 70 000 km dûment jalonnés.

SCANDIBÉRIQUE. À ce jour, huit itinéraires traversent l'Hexagone dont l'EV3, l'itinéraire qui rallie en 5 000 km la ville de Trondheim en Norvège et celle de Saint-Jacques-de-Compostelle. Baptisée la Scandinavie ou parfois Vélorange des pèlerins, ce parcours encore en phase d'achèvement (72 % d'itinéraire ouvert, 40 % de site propre) passe par 24 départe-

tements français sur plus de 1 700 km et notamment en Nouvelle-Aquitaine sur près de 600 km par la Vienne, la Charente, la Charente-Maritime, la Gironde, le Lot-et-Garonne, les Landes et les Pyrénées-Atlantiques.

Le comité d'itinéraire de l'EuroVelo 3, présidé et animé par la Région Île-de-France, a permis de mobiliser une quinzaine de collectivités pour travailler à la structuration de l'EV3 depuis 2013. L'inauguration de l'itinéraire complet est prévue en 2018.

Astrid Deroost

<http://www.eurovelo.org>
www.departements-regions-cyclables.org

L'église Saint-Hilaire entre démolition et reconstruction

Le Rijksmuseum Amsterdam possède une fort belle aquarelle de l'intérieur de l'église Saint-Hilaire de Poitiers, qui témoigne de l'histoire de l'édifice. Elle est l'œuvre d'un artiste parisien né à Clichy-la-Garenne en 1792, Alexis-Nicolas Noël († 1871). Élève de son père et de David, ce peintre de paysages historiques exposa régulièrement au Salon des vues du Poitou : une *Vue de Bernay* en 1827, *l'Ancien cirque de Poitiers* en 1839, *l'Église Notre-Dame de Poitiers* en 1845, les *Ruines du château de Chauvigny*, le *Temple de Montmorillon* et la *Tour de Loudun* en 1849, sans qu'on sache s'il revint à chaque fois dans la région ou s'il s'agissait d'œuvres d'après d'anciens travaux. Le peintre avait en effet publié en 1828 un recueil intitulé *Souvenirs pittoresques du Poitou et de l'Anjou* avec trois lettres d'août 1827 datées de Châtelleraut et de Poitiers.

LA MÉDIATHÈQUE DE POITIERS conserve un rare exemplaire comportant dix planches lithographiées par Langlumé d'après des « croquis » d'A. Noël : le pont de Châtelleraut, le pont Joubert, l'église Saint-Nicolas, le cours du Clain, la fontaine du pont Joubert, les ruines de Saint-Hilaire, son tombeau, le temple Saint-Jean, une vue de pont Achard avec l'église Saint-Hilaire, la cathédrale Saint-Pierre. La vue de l'intérieur de Saint-Hilaire n'y figure pas. Noël préféra publier les parties ruinées par la Révolution, en précisant : « La façade de l'église de Saint-Hilaire est fermée par une enceinte composée de tronçons de colonnes : les cinq nefs de cet ancien temple ne sont plus maintenant qu'un amas de décombres, sous lesquels se retrouvent chaque jour quelques tombes de religieux. Non loin de là était resté debout un arceau isolé et vraiment admirable », démoli, précise-t-il, en septembre 1827.

L'aquarelle d'Amsterdam, non datée, montre l'église telle qu'elle subsistait à cette époque. Elle vient remarquablement illustrer les descriptions données par Arcisse de Caumont en 1830, Ernest Grille de Beuzelin en 1834 (à l'occasion du deuxième Congrès scientifique de France), Prosper Mérimée l'année suivante, La Liborlière en 1842. Selon ce dernier, quatre des cinq dômes de l'ancienne nef avaient été abattus et le dernier avait été remplacé sous l'Empire par l'immense voûte de brique couvrant tout ce qui subsistait de la nef, dont l'ampleur est remarquablement restituée par le cadrage adopté par Noël. Suivant les souvenirs erronés de La Liborlière (1774-1847), qui avait fréquenté l'église avant la Révolution, une file de coupes fut fautiveusement restituée au début des années 1870. On sait aujourd'hui que la nef démolie par le citoyen Roy, dit Cassandre, suite à l'acquisition de l'édifice en 1799, était voûtée en berceau, comme l'indique l'architecte Claude Perrault dans son journal de voyage à Bordeaux (1669). Le détail pittoresque du dallage crevé au premier plan de l'aquarelle rappelle sa ruine et les découvertes de tombes auxquelles Noël fait allusion dans sa notice. La vue est prise dos à la façade (disparue) qui avait été édiflée pour fermer l'église au niveau de la tour-porche. Bien plus séduisante que les lithographies de Langlumé, elle est animée par les taches de couleurs des vêtements des quelques femmes agenouillées devant la balustrade du sanctuaire et le vert de l'étole du curé qui leur fait face, dos au maître-autel chargé de chandeliers garnis d'immenses cierges. La bannière adossée non loin contribue aussi à donner un semblant de vie à l'édifice naguère dévasté, aujourd'hui inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, halte sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Grégory Vouhé

Intérieur de l'église Saint-Hilaire de Poitiers avant la reconstruction de la nef au début des années 1870, aquarelle signée A. Noël, 28,5 x 39,3 cm, Rijksmuseum Amsterdam.





Le portail disparu de Saint-Hilaire

Avant la Révolution, on pénétrait dans l'église Saint-Hilaire par un portail latéral. Rédigés au XVIII^e siècle par un chanoine de la collégiale, les *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église de Saint-Hilaire-le-Grand* livrent le nom du constructeur de cette porte principale de l'église. Il s'agit de Robert Poitevin, médecin et conseiller du roi, pourvu le 24 avril 1448 de la charge de trésorier de Saint-Hilaire, qui marque le sommet de sa carrière comme l'a montré Robert Favreau. C'est entre cette date et sa disparition, le 26 juillet 1474, que doit se situer la construction du portail, emprunté pendant plus de trois siècles par les pèlerins de Saint-Jacques. Dans son testament du 2 juillet 1495, un chapelain désire être inhumé devant ce portail, que fit faire autrefois le trésorier.

LORS DU RÉTABLISSEMENT DU CULTE, une nouvelle façade vint clore la partie épargnée par la démolition qui avait suivi la vente de l'édifice comme bien national. Le portail latéral fut remonté dans ce nouveau pignon, surmonté d'une croix datée 1805. Alfred Perlat a donné à la Société des Antiquaires de l'Ouest le 21 mars 1872 un cliché de cette porte, démolie en avril lors de la reconstruction d'une partie de la nef disparue. Un dessin levé en 1699 pour Roger de Gaignières montre que le portail était originellement assez comparable à celui plaqué à l'entrée de l'église Sainte-Radegonde quelques décennies plus tard.

Voussoirs du portail de Saint-Hilaire-le-Grand conservés au musée de Poitiers, 100 x 85 cm.



Christian Vignaud - musée de Poitiers

Portail de Saint-Hilaire photographié par Alfred Perlat (1829-1910) en 1872, 21,2 x 13 cm.



Olivier Neuille - médiathèque de Poitiers

Tout en indiquant que le portail était remarquable par ses jolies sculptures représentant des apôtres et des saints, l'inspecteur des Monuments historiques de la Vienne se réjouit de la reconstruction de la nef dans le style de l'ancien édifice (*Guide du voyageur à Poitiers*, 1872). Il faut attendre 1875 pour que l'architecte diocésain chargé de la surveillance des travaux livre au musée de Poitiers neuf ou dix fragments – les sources sont contradictoires – bien conservés de l'ancien portail du XV^e siècle. Est-ce à croire que les autres voussoirs n'avaient pas résisté au démontage ? Jugea-t-on, plus sûrement, suffisant de ne conserver localement que quelques spécimens ? D'autres éléments ne furent en effet pas perdus pour tout le monde : un marchand d'art parisien vendit cinq sculptures provenant de l'édifice classé Monument historique à un collectionneur qui en fit don en 1911 au Victoria and Albert Museum. Entreposées en réserve, elles passaient pour des pièces auvergnates jusqu'à ce que Paul Williamson identifie en 2001 leur véritable origine en les rapprochant des voussoirs conservés au musée de Poitiers, où un autre fragment s'est depuis

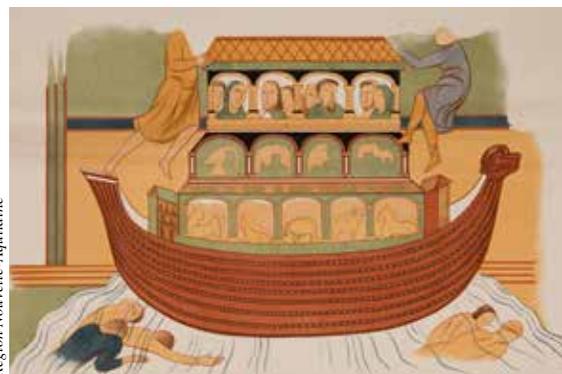
retrouvé (2013). Ce dernier figure une sainte (Catherine ?), qui s'ajoute aux quatre saints déjà connus, dont le nom est gravé sur la base : Christophe et Martin, conservés à Poitiers, Pierre et Robert à Londres.

ROBERT DE MOLESME, rarement représenté, est le saint patron du commanditaire du portail. Il y avait dix-huit figures assises, bien visibles sur le cliché d'Alfred Perlat, dont certaines furent identifiées par le baron de Guilhermy. Celui-ci s'est attaché à décrire en 1843 cet « élégant ouvrage » qui « a reçu par malheur de nombreuses et cruelles mutilations » : statuettes décapitées par les protestants et remontage partiel sous l'Empire, qui fit notamment disparaître le tympan. Guilhermy avait pu déchiffrer les noms de saint Pierre, saint Paul, saint Martin, saint Jean, saint Robert, sainte Marguerite. Reste à espérer de nouvelles découvertes, en attendant l'exposition dans les collections permanentes du musée de Poitiers des éléments conservés, si possible réunis à ceux aujourd'hui à Londres.

Grégory Vouhé

Les tournées de Prosper Mérimée dans l'Ouest

L'arche de Noé, planche 11 de la Notice sur les peintures de l'église de Saint Savin publiée par Mérimée en 1845, 43,4 x 61,5 cm.



Région Nouvelle-Aquitaine

Inspecteur général des Monuments historiques depuis 1834, Mérimée rend compte de ses tournées dans une abondante correspondance. Ainsi écrit-il de Bordeaux, en juillet 1838, pour rapporter ce qu'il vient de voir de Thouars à Saintes. Le percement d'une route dans les jardins du château l'a amené à Thouars, mais l'édifice est trop récent pour l'intéresser : «D'abord le château est une grande vilaine baraque du XVIII^e siècle (*sic*), qui sert aujourd'hui de caserne. À côté est une chapelle dont le portail est orné de jolies voussures du XVI^e siècle. Devant le château est une grande terrasse sous laquelle se trouve l'orangerie. [...] C'est Versailles fort en petit, plus une vue qu'on ne détruira pas et qui est telle que le département de

Seine-et-Oise n'en produit pas. Comme j'ai eu les côtes défoncées en passant par la fondrière qu'on appelle la route actuelle, j'ai vu très philosophiquement les travaux commencés pour son amélioration.»

IL S'INQUIÈTE FORT EN REVANCHE de l'église de Saint-Savin, qu'il «avait vue encore assez bien portante en 1835, [et qui] est maintenant fort malade. L'hiver dernier a détruit un tiers des fresques, car la toiture est si mauvaise qu'il fallait entendre la messe sous un parapluie.» Il repasse voir l'église deux ans plus tard et celle de Civray, dont «la façade témoigne une grande envie de se séparer de l'église» suite au dernier débordement de la Charente. À Chauvigny, l'état de l'église Saint-Pierre n'est guère meilleur : «Il pleut à verse sur les voûtes et avant-hier j'ai enfoncé ma canne de deux pouces dans plusieurs arbalétriers transformés en une substance assez semblable à de vieux champignons.» Au lieu de réparer l'abside, le curé «faisait boucher les fenêtres pour y substituer ce qu'en style de curé on nomme une grotte, c'est-à-dire une niche à mettre une Vierge en plâtre.»

LES PARTIES BASSES DE L'ANCIENNE ABBATIALE de Saint-Jouin-de-Marnes sont elles aussi complètement rongées : «Figurez-vous un monument en sucre. Supposez-le trempé dans de l'eau à une hauteur de 20 pieds pendant une heure et vous aurez une idée de Saint-Jouin. [...] Après une étude stratégique sur le champ de bataille de Montcontour, je suis arrivé à Oiron, ainsi nommé, disent les doctes, parce que dans le pays il y a beaucoup d'oies qui en volant forment un rond, et de ronds d'oies on a fait Oiron.» Il n'omet pas de signaler les clefs des voûtes de l'église, «ornées d'écussons travaillés à jour. On les prendrait pour du bois ou du carton, mais des gens dignes de foi vous assurent que c'est en pierre et alors on admire. Ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est l'ornementation, dans le style de la Renaissance, des deux chapelles latérales au chœur. Il y a des arabesques d'une grâce et d'une finesse d'exécution inouïes. [...] Le préfet des Deux-Sèvres m'a demandé une allocation pour la société de statistique de Niort, qui, dit-il, lui rend de grands services en rapprochant tous les partis ; avant ils ne songeaient qu'à s'entretuer. Maintenant ils fouillent en commun des tumulus celtiques ou s'entrelisent des notices sur les monuments du pays.»

Et d'expliquer à un autre correspondant qu'il a vu à Niort «un assez curieux miracle opéré par l'archéologie. Elle est à la mode dans ce vilain trou-là, et Bleus et Blancs s'entre-lisent des mémoires sur des tumulus, au lieu de s'entre-assassiner. Je me suis trouvé en relation avec trois sociétaires, un républicain, un carliste amnistié et un juste-milieu. Les deux premiers avaient habité, en qualité de détenus, le château de Niort, bâti par Richard Cœur de Lion. Le troisième, étant juré, avait condamné à mort, je crois, le carliste. Tous les trois archéologues, ou soi-disant tels, étaient en bons termes ensemble et peut-être ne se battent-ils plus.»

DE BAYONNE, il relate sa tournée en bordelais (août 1840) : «Vous ai-je dit que Saint-André me donnait quelques inquiétudes ? Les tours et les flèches si minces ont été réparées, pas très anciennement, avec du mortier et du plâtre au lieu de pierres. Il y a de grandes crevasses [...]. J'ai examiné encore aux environs de Bordeaux un château de Blanquefort en ruines, mais fort curieux comme monument de l'architecture militaire du XIV^e

siècle, et une tour de Veyrines du même temps, laquelle possède une chapelle peinte à fresque. Par malheur elle est en ce moment pleine de foin, et à l'exception de Notre-Seigneur en assez mauvais état peint sur la voûte, on n'aperçoit rien. Je me trompe. J'ai vu la tête et le buste d'un saint Georges je crois couvert de l'armure à la mode du temps de Charles VI, avec le casque bizarre qui caractérise assez bien cette époque. En repassant à Bordeaux j'espère que le foin sera mangé ou vendu et que je verrai davantage du saint Georges et de ses compagnons.»

QUATRE ANS PLUS TARD, en septembre 1844, il écrit au président de la commission des Monuments historiques : «J'arrive à l'instant de Saint-Savin avec la fièvre, et qui plus est avec un arriéré énorme de rapports à vous faire [...] En ouvrant la porte de l'église j'ai manqué tomber à la renverse. Toutes les colonnes étaient peintes, les murs latéraux aussi [...], il y avait des échafauds dans le chœur, dont la voûte était plus qu'à moitié recouverte de grandes figures, et quelles figures ! Le contraste entre les fresques anciennes très claires et les peintures modernes d'un ton très intense (elles sont sur mortier frais) était la chose au monde la plus révoltante. Après être demeuré stupide pendant un grand quart d'heure, j'ai retrouvé la voix pour entrer dans une colère telle que Viollet-le-Duc craignait à chaque instant de me voir disparaître par un des trous de l'échafaud. [...] En enlevant le badigeon de la voûte du chœur, tout le mortier qui la recouvrait et même quantité de pierrailles sont tombés. Il a fallu refaire presque entièrement cette voûte. Le peintre, un M. Louis, venu je ne sais d'où, s'est imaginé alors contre l'ordre de [l'architecte] Joly (c'est au moins ce que dit Joly) de couvrir de peintures cette voûte nouvelle, en s'aidant de quelques traces qu'il a cru retrouver sur le mortier tombé de l'ancienne. Or, voici ce qu'il a fait. 1^o Un père éternel dans une gloire, barbe grise, louchant horriblement. 2^o À côté de lui, il avait trouvé un bec d'oiseau. C'était probablement l'Aigle de saint Jean. Il en a fait un coq avec une belle queue etc. 3^o puis, sur les pendentifs, il avait commencé à peindre des saints qu'il croyait copier d'après deux ou trois, qui subsistent encore et qu'on a exhumés de dessous le badigeon ; tout cela était exécrable.»

Grégory Vouhé

Marcher et naviguer pour vivre et pratiquer sa foi :
la révocation de l'édit de Nantes chasse du royaume
de France des dizaines de milliers de protestants. Récits.

Par Didier Poton de Xaintrailles Photos Thierry Girard

Les routes d'exil des huguenots

Tolérés dans le royaume de France par l'édit de Nantes de 1598, les huguenots subissent tout au long du XVII^e siècle des lois restreignant les droits politiques, sociaux, religieux qu'Henri IV leur avait octroyés. L'acmé de cette politique est visible dans les années 1680 avec l'édit de Fontainebleau qui révoque l'édit de Nantes (1685). Comme au XVI^e siècle, chaque vague répressive engagée par la monarchie sous la pression du clergé catholique et des militants de la Contre-Réforme conduit des protestants à s'absenter pour une période plus ou moins longue voire à s'établir dans des États de confessions protestantes. Dans les années 1680, entre 150 000 et 180 000 protestants sortent du royaume de France, soit près de 25 % des effectifs des Églises réformées en France. Pour les provinces d'Aunis, Saintonge, Angoumois et Poitou le nombre de 45 000 est une évaluation raisonnable et marque la part des réformés de ces provinces dans l'exode. Le nombre de protestants dans ces provinces étant estimé à 170 000 au début du règne de Louis XIV, c'est plus d'un sur quatre à avoir pris les chemins de l'exil.

Prendre la route est une décision grave puisqu'elle place l'homme et la femme protestant dans l'illégalité, l'édit de Fontainebleau interdisant la sortie du royaume sans autorisation administrative. Prendre la route pour les Provinces-Unies ou les îles Britanniques, les deux principales destinations des réfugiés charentais et poitevins, c'est entrer dans les habits, les comportements, les peurs du clandestin et affronter les périls d'un voyage

routes : solidarités familiales, réseaux professionnels, faisceau d'opportunités, pratiques des guides et des passeurs, signes de la Providence ?

PRÉPARER LE DÉPART : UN MOMENT DÉLICAT

La décision de partir est prise dans le secret des familles. Les facteurs déclenchants sont divers : violences qui accompagnent les campagnes d'abjurations, annonces des premières condamnations pour participation à des assemblées clandestines et, après 1685, les lettres des premiers réfugiés qui appellent ceux et celles qui ne sont pas partis à les rejoindre en insistant sur l'accueil trouvé et la paix de l'âme retrouvée au sein des Églises wallonnes des Provinces Unies ou des Églises huguenotes d'Angleterre. Qui part ? Toute la famille ? Quelques membres ? Jean Migault n'emmena avec lui que cinq de ses enfants et ne réussit pas à décider sa mère à les accompagner. L'attachement à la terre des ancêtres ? La volonté de garder le patrimoine familial ? La peur, à son âge, de ne pas supporter les épreuves d'un voyage incertain et périlleux ? Le souci de ne pas ralentir la marche ? Des familles partent parfois en deux temps comme l'Oléronais Jean Papin, un garçon de cinq ans, qui sort en 1688, est confié par ses parents à son grand-père paternel pour l'emmener à Amsterdam. Quelques mois plus tard, les parents les retrouvent. À onze ans, Jean est envoyé à Londres « pour y apprendre la langue » et c'est à Dublin que la famille se retrouve deux années plus tard pour enfin s'établir. Errances, pérégrinations mais aussi mobilités réfléchies pour s'assurer enfin un avenir pour soi et pour ses enfants marquent pour beaucoup de familles les premiers temps du Refuge. Des épreuves impensées quand est décidé le départ du pays natal. Une fois cette première décision prise, il faut trouver l'argent indispensable et

maritime puisque l'Angleterre est une île et que la voie maritime est la route la plus utilisée pour atteindre les Provinces-Unies. Précipitations, improvisations, hésitations peuvent conduire le « fugitif » en prison voire aux galères. Choisir les bonnes

Didier Poton de Xaintrailles est professeur émérite de l'université de La Rochelle, membre du Centre de recherches en histoire internationale et atlantique, président du Musée rochelais d'histoire protestante.



réfléchir aux bagages à emporter. Les économies sont mobilisées mais il est très souvent nécessaire de vendre des objets, des meubles et même des terres et des maisons. Un moment délicat car ces ventes éveillent le soupçon même si elles sont faites discrètement d'autant qu'une loi interdit aux protestants de vendre leurs propriétés. L'édit de Fontainebleau ne punit-il pas les «fugitifs» de confiscation de leurs biens en cas de sortie du royaume ? Les chefs de famille décident souvent de transmettre ceux-ci à des proches qui restent... mais qui sont contraints à abjurer et à se comporter en bons «nouveaux catholiques». Les rumeurs et les dénonciations circulent. Des curés informent leur évêque qui relaie auprès de l'intendant de la province, souvent déjà renseigné par ses subdélégués, rouage local essentiel de l'appareil d'État. Les espions qui monnaient leurs

renseignements semblent être nombreux à circuler dans les paroisses où vivent des protestants. C'est aussi le temps de la solidarité envers les candidats au départ pauvres et qui sont pris en charge par plus aisés qu'eux. Qu'emporter ? Le moins possible car la discrétion et la mobilité imposent d'emporter le strict nécessaire : du linge et un petit matériel de survie : couteaux, aiguilles, fil à coudre. Abandonner ses quelques livres ? Non mais bien encombrants. Heureusement que des petits formats, plus faciles à cacher, sont imprimés. Certains seront arrêtés avec une bible, un psautier ou un recueil de prédications voire un recueil de prières destinés à ceux et celles qui vont ou sont contraints de s'aventurer en mer comme celui écrit par le pasteur rochelais Jacques Gauthier en 1665 ou, plus contemporain aux suites de la Révocation, celui du Rétais Théophile

Les Psaumes de David, livre imprimé à Niort par Philippe Bureau en 1669, coll. Musée rochelais d'histoire protestante.

Barbaud édité à Amsterdam en 1688. Il faut ensuite trouver des muletiers et des voituriers de confiance. Jean Migault a toutefois besoin de quatre chevaux pour transporter son «*petit bagage*» mais le groupe est composé de cinq personnes dont trois jeunes enfants qui sont hissés sur les montures. Jacques Fontaine de deux. La négociation porte sur le coût du transport, les éléments du trajet (itinéraire, distance, durée, etc.). Les sources disponibles n'indiquent pas les montants exigés pour ce premier trajet terrestre.

SE METTRE EN ROUTE POUR FRANCHIR LA FRONTIÈRE LA PLUS PROCHE

Où sortir ? Comment atteindre ces lieux où il est possible de franchir la frontière du royaume de France ? Les frontières terrestres avec Genève et les cantons suisses protestants, avec les villes et principautés protestantes en Allemagne sont loin pour un protestant poitevin ou charentais. Quelques pasteurs, comme le Saintais Elie Merlat ou le Rochelais Jacques de Tandebartz se rendront à Genève et à Lausanne sous l'effet de la peine de bannissement, une sortie imposée qui ne nécessite pas une sortie clandestine sauf pour leurs enfants de moins de sept ans qui sont assignés à résidence en France. C'est le cas du pasteur d'Aytré, Jean Desaguliers, qui doit laisser sa femme enceinte à La Rochelle. La mère et le nouveau-né, prénommé Jean-Théophile, le rejoindront quelques mois après, clandestinement, à Guernesey d'où ils partiront pour Londres. Pour les fidèles, la frontière la plus proche, c'est le littoral maritime. Mais les autorités veillent et entendent appliquer la loi du roi interdisant toute sortie sans passeport. Mais, compte tenu de l'ampleur du mouvement d'exil, cette surveillance est soit inefficace soit irrégulière. Ou plutôt oscille entre une stratégie visant à laisser sortir les plus «*opiniâtres*» (ceux qui n'abjurèrent jamais et qui peuvent être de mauvais exemples pour leurs frères et sœurs réformés) et la nécessité de faire des exemples pour ne pas voir se vider les provinces avec des conséquences économiques dramatiques dans certains secteurs de l'économie, notamment les métiers liés à la mer. Vauban s'inquiétera de cette hémorragie de marins qui renforceront les équipages des flottes ennemies anglaises et néerlandaises qui les embarquent avec profit et intérêt.

Les ports, et en premier lieu La Rochelle mais aussi ceux des îles de Ré et d'Oléron et de la Seudre, reçoivent et arment des milliers de navires pour les îles Britanniques et les ports néerlandais. Sans compter ceux qui effectuent le voyage transatlantique aux colonies d'Amérique. Routes du sel, de l'eau-de-vie et du vin à la sortie, de la viande séchée irlandaise, des fromages, des toiles, des faïences et porcelaines, des gravures, des tableaux et des livres hollandais à l'entrée. Des cargaisons auxquelles il faut ajouter les passagers car les échanges humains sont

denses entre les sociétés portuaires charentaises, et à un degré moindre poitevines, avec celles des ports anglais et néerlandais et plus au nord, avec les grandes villes portuaires de l'Allemagne du Nord et de Scandinavie. Des liens tissés par le commerce dès le Moyen Âge et renforcés par la solidarité confessionnelle et la guerre maritime contre l'Espagne et le Portugal catholiques pendant la seconde moitié du XVI^e siècle. Cette solidarité ne s'est pas interrompue et s'est muée en réseaux commerciaux comme l'atteste le nombre important de marchands anglais, irlandais (catholiques), allemands, suisses et surtout «*flamands*», c'est-à-dire néerlandais (et pas tous protestants) établis à La Rochelle au XVII^e siècle. Pour la bourgeoisie marchande réformée c'est aussi s'assurer d'être accueillie dans les villes qui composent leur territoire commercial et où ils ont parfois envoyé leurs fils en apprentissage. Des recherches restent à faire pour affiner la connaissance de ces réseaux économiques, qui se renforcent souvent par des alliances matrimoniales au Refuge tout au long du XVIII^e siècle.

SORTIR PAR LA MER

Pour les protestants de la Saintonge intérieure, de l'Angoumois et du Poitou, l'approche du littoral suppose un trajet terrestre plus ou moins long. Jean Migault fait, sous le prétexte d'affaires à négocier pour une amie, de nombreux allers et retours entre Mauzé et La Rochelle pour trouver le passeur qui organisera avec un capitaine étranger l'embarquement sur un point de la côte. Cette période d'attente d'une opportunité dure vingt mois ! Que de lieues parcourues sur une route surveillée où les espions sont aux aguets ! Dès que l'information se précise sur l'accord passé avec un capitaine hollandais, c'est la précipitation : c'est par une nuit glaciale de décembre 1687 que le père, trois enfants et une domestique partent par un convoi de quatre chevaux conduits par quatre hommes. Destination : une maison à Dom-pierre donnée par un voisin de Mauzé. Les enfants et la domestique sont laissés là. Jean Migault, lui, se cache dans une auberge à La Rochelle tenue par des nouveaux convertis. Il s'agit d'être au plus près de l'information et des contacts avec les capitaines.

Pendant un mois, le père fait des visites, le plus discrètement possible pour ne pas attirer l'attention, à ses enfants confiés à la fidèle Jeanneton. Mais, compte tenu de la longueur de l'attente, les hôtes, inquiets, lui demandent de trouver un autre gîte. Une nouvelle fois c'est le réseau de voisinage en Poitou qui lui donne une adresse près de La Rochelle où un charitable vieillard «*trouva à propos de se faire appeler grand-père à cause des voisins qui étaient papistes*». Quelques nuits plus tard, il faut vite rejoindre la plage où un canot doit venir les chercher. Enfin !

Mais des milliers de protestants poitevins empruntent une route plus longue vers la Manche pour rejoindre

les îles anglo-normandes notamment Jersey. Cette route est connue par les documents saisis sur un guide, Pierre Michaut, qui sera condamné à mort le 6 juillet 1715 et exécuté à La Mothe-Saint-Héray. Trente ans après la Révocation, les départs continuent, le sort des nouveaux convertis ne s'améliorant guère, et les condamnations sont sévères pour les hommes et les femmes qui participent à des assemblées clandestines – encore une histoire de chemins ! Les pièces saisies renseignent sur les deux itinéraires utilisés par Pierre Michaut pour atteindre le Cotentin soit par Angers puis Laval et Avranches soit par Nantes puis Chateaubriand, Vitré, Fougères et la baie du Mont-Saint-Michel, les deux itinéraires aboutissant au port de Granville. Pas de durée mentionnée pour un voyage épuisant et qui suppose des lieux d'étapes organisés dans des auberges. Mais les nuits dans les granges et divers bâtiments devaient être aussi nombreuses. Et il faut attendre, cachés, l'embarquement pour Jersey. Car c'est depuis Jersey que ce flux est organisé. Pierre Michaut évoque sa première tentative de sortie à partir de La Rochelle mais il y avait renoncé ayant appris qu'une vingtaine de réfugiés avaient péri en mer (combien sont disparus dans les mêmes circonstances ?).

La mort du clandestin laisse le plus souvent peu de traces administratives suite à la découverte d'un corps retrouvé dans un abri, un fossé, sur une plage ou un récif. D'où étaient originaires ces cadavres trouvés sur un îlot de la côte nord de la Bretagne reconnus par le parlement de Bretagne comme ceux de protestants «*fugitifs*» ? C'est semble-t-il la peur d'un trop long voyage maritime depuis le littoral charentais qui le décide à se rendre à Saint-Malo et les ports de la baie du Mont-Saint-Michel. En bas d'une des feuilles de route il est noté qu'à partir de Granville : «*Il n'y a que six lieues de mer à passer.*» Mais c'est au prix d'un long parcours terrestre depuis le Poitou. Entre les peurs de la mer, que beaucoup n'ont jamais vécues, et les craintes de se voir arrêter sur un chemin, une route ou dans une auberge, beaucoup choisissent la côte normande et l'escale à Jersey où ils sont accueillis par les huguenots déjà établis dans l'île et qui assurent leur transfert vers un port anglais.

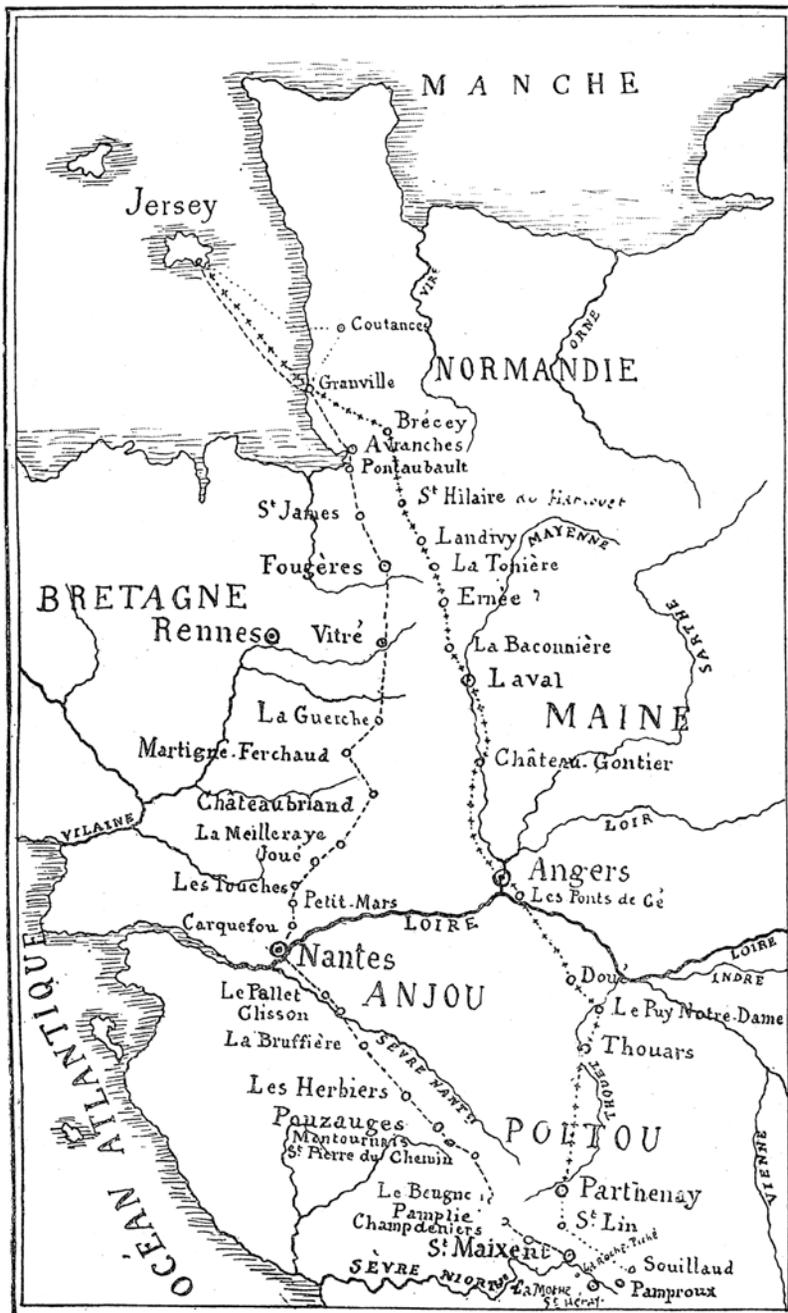
LES PÉRILS DE L'EMBARQUEMENT

Poitevine, Suzanne de Robillard réside à La Rochelle en 1687. Ses parents, absents, lui ont confié ses cinq frères et sœurs. À la fin du mois d'avril, un capitaine accepte de prendre à bord quatre ou cinq personnes. La rencontre se tient avec ce capitaine anglais «*en maison tierce*». Le marché est passé, 200 livres par personne soit 1 000 livres. Très cher : le double voire le triple des tarifs pratiqués ! Il est vrai que ceux-ci varient selon les périodes : intensité de la surveillance sur la côte ou en mer et ampleur de la demande jouent.



Didier Poton à La Rochelle tenant *Les Psaumes de David*.

L'embarquement est prévu dès le lendemain soir. Profitant du mouvement des promeneurs déambulant par une belle soirée de début de printemps, accompagnée de ses deux frères et de ses deux sœurs, Suzanne prend un chemin opposé à leur maison pour se rendre dans celle indiquée à la digue près de la mer où ils entrent par la porte de derrière. Les occupants les font monter, sans lumière et en silence, dans le grenier. Attente. Le capitaine, et l'ami qui a servi d'intermédiaire, se présentent vers une heure du matin. Mais, au lieu de gagner le lieu d'embarquement, la cadette demande d'aller chercher une petite sœur qu'elle ne se résout pas à laisser. C'est la gouvernante, accompagnée de l'ami, qui va chercher la petite fille. Une heure après quatre matelots les prennent sur leurs épaules et les portent ainsi au navire profitant de la marée basse. L'équipage les cache sur une cargaison de sel. La trappe est fermée et goudronnée comme le reste du bateau pour que rien n'apparaisse : «*Le lieu était si bas, que nos têtes touchaient aux planchers d'en haut ; nous prîmes soin*



PREMIER ITINÉRAIRE DE MICHAUT - - - - - DEUXIÈME ITINÉRAIRE - - - - -

Les itinéraires de Pierre Michaut, condamné à mort en 1715, exécuté à La Mothe-Saint-Héray. Source : Thierry Maillard, «Les routes de l'exil du Poitou vers les îles normandes et l'Angleterre», Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français, 1900, p. 286.

de tenir nos têtes droit sous des poutres, afin que les visiteurs selon leur belle coutume larderaient leurs épées, ils ne nous perçassent pas le crâne.» Trois visites infructueuses des gardes... et elles peuvent sortir de leur cache le lendemain et prendre l'air du large. Pour Jean Migault la première tentative d'embarquement échoue. Ils sont trop nombreux sur l'estran rocheux à vouloir embarquer : «Ceux qui eurent de bonnes jambes pour courir y arrivèrent les premiers et entrèrent dans la chaloupe.»

Qui ne revint pas une troisième fois : «Il nous fallut rester là avec dix-huit ou vingt personnes tous gelés et lassés de fatigue de cette triste nuit, demi-morts de froid et de peur.» Il faut attendre plus de deux mois pour qu'une opportunité se présente. Dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques, un canot vient les récupérer sur la côte près de Pampin : «Nous y entrâmes

avec beaucoup de peines. La mer s'était retirée et notre chaloupe s'était arrêtée sur et entre des rochers qui nous empêchaient d'y joindre aisément.» Et l'épreuve de l'embarquement se poursuit quelques heures : «Nous ne rencontrâmes notre vaisseau qu'au point du jour, ayant été toute la nuit errant sur la mer, sans le pouvoir trouver, nos matelots ne le pouvant discerner d'avec grand nombre d'autres qui étaient ancrés comme celui que nous cherchions dans l'endroit qu'on nomme La Palisse, proche l'île de Ré.» Ils retrouvent à bord une vingtaine de réfugiés dont la plupart sont des connaissances.

Même errance pour Jacques Fontaine : «Le même soir, le 29 novembre 1685, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe ouverte, ma fiancée, sa sœur, ma nièce et moi, deux garçons de Bordeaux et six jeunes filles de Marennes et à la faveur de la nuit, nous passâmes les pataches de Seudre [...]» L'errance pour atteindre le vaisseau anglais est perturbée par une frégate de la marine... et l'état d'ébriété du maître de la chaloupe. Ce n'est que le lendemain qu'ils peuvent rejoindre au large de l'île d'Aix le navire «qui allait fort pesamment» sans doute pour permettre à la chaloupe de l'atteindre. Plusieurs heures au cours desquelles peurs et terreurs touchent les esprits et sans doute, marquent les corps : «La mort aurait été douce à un chacun, mais la frayeur d'une longue persécution et de la galère nous paraissait plus dangereuse, par la crainte de notre manque de constance et le sentiment de nos faiblesses.» Le 1^{er} décembre, ils débarquent sur la côte anglaise près de Bristol.

CHEMINS SANS RETOUR

Des dizaines de milliers de protestants poitevins et charentais ont quitté le royaume de France dans les années 1680, une décennie au cours de laquelle Louis XIV a décidé d'imposer l'obligation religieuse catholique : un roi, une foi, une loi.

Pendant ces années de terreur catholique, prendre la route c'est quitter la terre natale, c'est quitter le pays où quatre ou cinq générations ont planté, dressé et vivifié des églises réformées au prix, pour certains, d'un engagement quotidien et parfois au péril de leur vie. S'engager sur les routes et les chemins permettant d'atteindre le littoral où il sera possible d'embarquer ce n'est pas pour ces protestants poser un acte de rébellion puisque c'est Louis XIV qui a rompu le contrat henricien. Peut-être que ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Dans quelques mois, quelques années au pire, ils pourront revenir. Un espoir vite déçu. Les routes empruntées pour l'exode sont des chemins sans retour mais qui vont déboucher sur une «nation huguenote» sans frontières dans l'espace et dans le temps et qui selon Patrick Cabanel «n'est pas la moins belle ni la moins européenne des "nations européennes"». ■



Par Elsa Dorey Photo Eugénie Baccot

Visite dans Bordeaux, ancien port négrier

9h, en ce dimanche 14 mai. Sur le parvis des droits de l'homme à Bordeaux, une trentaine d'auditeurs se pressent autour du guide coiffé d'un chapeau. Karfa Diallo, directeur de l'association Mémoires et Partage, commence la visite guidée, dont «chaque étape retrace un moment de l'histoire de l'esclavage, de la capture à la libération, en passant par le travail dans les plantations, le voyage dans les cales des bateaux et la résistance des esclaves». La ville a beau avoir été l'un des plus grands ports négriers d'Europe, les empreintes de son passé esclavagiste sont rares. «Aucun historien bordelais ne s'est d'ailleurs jamais penché sur la question», constate Karfa Diallo.

Arrivé sur l'artère commerçante de la rue Sainte-Catherine, le guide s'arrête devant un passage discret. La rue Saige, en référence à François-Armand de Saige, qui fut le premier maire élu de Bordeaux en 1790, mais aussi un des grands armateurs de négriers de la ville. «La signalétique urbaine véhicule des valeurs, rappelle le guide. C'est un honneur qu'on rend à des gens. Est-ce qu'on accepterait aujourd'hui des rues Goebbels, Himmler, Pétain ? Pourtant à Bordeaux, une vingtaine de rues ont été baptisées de noms d'armateurs complices d'un crime contre l'humanité.» L'association Mémoire et Partage ne souhaite pas débaptiser ces rues. «On ne veut pas effacer la mémoire, mais installer une plaque explicative à côté. Bordeaux

doit assumer son histoire.» Gênée par la formule, une dame prend la parole : «Le mot "assumer" est quand même assez culpabilisant !» Habitué, le guide répond avec le sourire. «Si vous trouvez un mot plus judicieux, je vous suis.»

Sur le chemin menant à la place des Quinconces, où se produisaient les expositions universelles et la mise en scène des villages nègres, la discussion se poursuit dans le groupe. Marie-Esther Plé est pour sa part ravie de participer à la visite. «Je descends d'une famille coloniale qui s'était établie à Dakar, au Sénégal. Ce n'était vraiment pas bien vu d'en parler. Mais moi, je voulais découvrir où étaient les lieux stratégiques de la traite des Noirs à Bordeaux. Il faut accepter notre passé.» ■

Les errances de Diana

Nikolaïev Pékin Paris

Diana Nikiforoff a quatre ans lorsque l'insurrection éclate en Ukraine. Elle a dix ans lorsqu'elle part, seule, rejoindre sa mère en Chine. Quinze ans quand elle arrive à Paris. Elle a passé la fin de sa vie à Poitiers. Parcours d'exil.

Par Héroïse Morel

Diana Nikiforoff n'a même pas quatre ans lorsque les habitants de Nikolaïev s'insurgent contre l'occupation allemande. Elle est témoin de scènes atroces. «La porte qui donne sur la rue est entrouverte, grand-père est là qui regarde ; je me faufile entre ses jambes et je vois – juste devant notre porte – une cuisine de campagne, une «roulante», renversée, deux soldats autrichiens à terre, immobiles et couverts de sang, le contenu de leur marmite répandu sur le trottoir : les pommes de terre, les morceaux de viande, la sauce qui se mélange au sang, tant de nourriture perdue... Mes premiers morts. Il y en a eu beaucoup d'autres depuis.» (p. 25-26). Enregistrements, papiers personnels, souvenirs de ces récits, lettres, Héroïse Menegaldo a recomposé les fragments de la vie de sa mère, Diana, dans son dernier livre. Elle raconte son parcours d'exilée qui fuit l'Ukraine, seule, à dix ans pour aller retrouver cette mère qu'elle ne connaît pas à Pékin. Mais avant le Transsibérien, c'est le récit de l'insurrection. Cette histoire, Héroïse Menegaldo la connaît depuis qu'elle est enfant. «Elle ne nous racontait pas les têtes coupées et le sang, mais elle parlait de son enfance à la manière des contes russes où on voit deux petits enfants qui partent et croisent une méchante sorcière ! Elle mimait et prenait sa voix d'enfant pour raconter ses errances dans la campagne avec son frère, le voyage pour retrouver sa mère. C'est resté figé comme ça, c'était un ancrage.» Diana Nikiforoff voit cette guerre civile avec ses yeux d'enfant, le déroulement des événements dans la ville est complexe. «Il y a des taches blanches

dans l'Histoire et ce qui s'est passé à Nikolaïev est peu connu. Certains historiens commencent à l'étudier.» Héroïse Menegaldo a commencé ce travail en reconstituant la chronologie de la ville. «Je l'avais fait pour Kiev où j'ai énuméré dix-huit changements de pouvoir en deux ans. Il y avait les Rouges, les Blancs, les Verts, les Jaunes... Là, c'était à peu près la même chose. J'ai également fait une importante recherche iconographique. J'étais très frappée quand ma mère disait "nous vivions dans la rue la plus longue de Nikolaïev", je me disais qu'elle était petite quand elle est partie et que lorsqu'on a dix ans, tout paraît grand. En réalité, l'artère la plus longue fait bien sept kilomètres !»

L'EXCÈS DE MÉMOIRE

Diana Nikiforoff était hypermnésique. Elle se rappelait de manière très précise des souvenirs remontant à la petite enfance et qui concernaient sa famille, son environnement proche. Cette emprise de la mémoire est liée aux traumatismes qu'elle a vécus. «Ça l'a un peu empêchée de vivre, elle ne pouvait pas oublier et elle n'a pas fait le deuil de ce qu'elle a vécu dans sa petite enfance.» Le récit de Diana Nikiforoff est parsemé d'éléments concernant la culture immatérielle. «Je connais des chansons, des comptines que certainement plus personne ne connaît. Ma mère me les chantait, c'était sur les enfants des rues, sur la misère, mais également des romances de l'entre-deux-guerres traduites de l'anglais et du français. J'ai aussi connaissance des chants révolutionnaires entonnés lors des grèves à l'usine navale.»

Cette mémoire agit comme la madeleine de Proust et lorsque Diana prend le Transsibérien, ce qui la marque, c'est une odeur, celle des pins. «C'est l'été, l'odeur de la campagne pénètre par les fenêtres ouvertes, parfum délicieux de l'herbe chauffée au soleil, de la forêt, des fleurs, de la framboise. J'ai une excellence mémoire

Héroïse Menegaldo est

professeure honoraire de russe à l'université de Poitiers. Après avoir travaillé, notamment, sur l'œuvre du poète surréaliste Boris

Poplavski et publié un ouvrage sur *Les Russes à Paris*, elle livre le récit d'exil de sa mère Diana Nikiforoff.

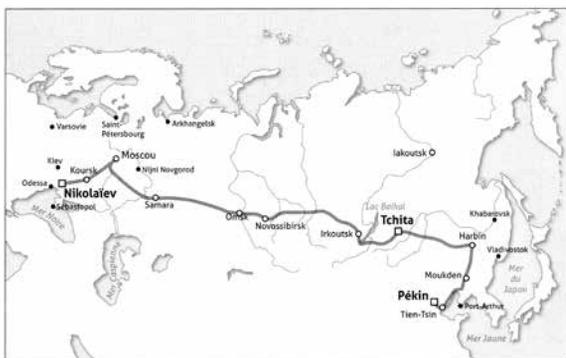


Portrait de Diana
Nikiforoff âgée
d'une vingtaine
d'années,
1932-1933.

pour les odeurs et là, c'était merveilleux, surtout après Moscou. En Ukraine, nous n'avions pas ces immenses forêts de pins où le train roulait des journées entières. Encore aujourd'hui, me retrouver dans une pinède suffit à évoquer instantanément tout ce voyage. Je me souviens bien du Baïkal qui a produit sur moi une impression extraordinaire.» (p. 86).

MOSCOU - TCHITA - PÉKIN

La guerre civile entraînant la famine et la misère, elle voit mourir ses grands-parents maternels, sa tante



Carte du trajet de Diana Nikiforoff de Nikolaïev jusqu'à Pékin.

et son petit frère Sérioja. Recueillie par ses grands-parents paternels, elle renoue avec sa mère Maria qui est en Chine, après son évacuation par Vladivostok. Sa mère lui envoie de l'argent pour qu'elle aille jusqu'à Moscou prendre le Transsibérien jusqu'à Tchita où elle fait une halte avant son arrivée à Pékin. «Elle est partie en 1924 du Sud quand l'émigration était

Diana Nikiforoff à Fontainebleau, le 1^{er} mai 1930.

terminée. Généralement, quand les gens partaient du Sud, ils prenaient la mer jusqu'à Constantinople, comme l'a fait mon père Léonty, ou bien ils allaient vers la Pologne ou le Nord, mais pas vers l'Est. Après 1924, c'était très rare.»

Diana découvre sa mère, remariée à Nicolas de Groot, Néerlandais, directeur du Grand Hôtel de Pékin. «Elle aimait bien raconter la Chine... Mais, en arrivant là-bas, elle n'avait plus de papiers. Elle a obtenu un passeport, par son beau-père, qui la plaçait sous la protection de la reine Wilhelmine. Elle est arrivée en France avec ces papiers et son âge avancé de deux ans !» Cependant, la vie chinoise n'est pas de tout repos, la guerre civile sévit sur place et Diana raconte : «Sur le chemin de l'école, je voyais les Chinois qu'on menait à la mort dans de petites charrettes, vers le lieu de leur supplice. [...] À chaque nouvelle prise de Pékin, les exécutions se multipliaient, parfois en pleine rue : le sabre du bourreau faisait voler la tête d'un homme agenouillé.» (p. 113).

LA VERSIFICATION DES ÉMOTIONS

La jeune Diana apprend l'anglais, le français. Elle écrit des centaines de poèmes et en publie certains sous pseudonyme, dans un journal américain. «Après sa mort, je me suis rendu compte qu'elle avait tout détruit, ses poèmes, sa correspondance... Impossible à retrouver, c'étaient des journaux américains publiés à Pékin à l'époque... Elle a aussi détruit une partie de ses papiers lorsqu'elle était à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale pour qu'on ne découvre pas d'où elle venait. Après, il y a eu des crues de la Seine, les caves ont été inondées et nous avons perdu des documents, des catalogues d'expositions des artistes russes, les programmes de l'Opéra russe de Paris.»



À Pékin, pour rejoindre le port de Marseille, Diana prend un premier navire qui fait naufrage, avant d'embarquer sur le paquebot de *L'Amant* de Duras, le Porthos. Arrivée à la capitale, Diana retrouve son oncle, Pierre Samarsky, le frère de sa mère. «Elle a vécu dans le milieu de la bohème par l'intermédiaire de Henry Miller et de l'amie de sa mère, l'écrivaine Esti. Elle a survécu à tout cela, elle a rencontré mon père et elle a eu trois enfants.» Diana est décédée en 2004, à l'âge de 90 ans, après avoir vécu vingt-sept ans à Poitiers auprès de sa fille, un dernier exil, tranquille.

TRANSMETTRE CETTE VOIX

Ce récit écrit à la première personne peut sembler fictionnel. Pourtant, cette histoire individuelle est inscrite au cœur d'événements historiques et permet de comprendre ce qui s'est joué à l'Est après la révolution de 1917. Elle combine expérience intime et réflexion sur l'Histoire, en refusant tout pathos. Rédigé avec un style alerte et fluide, l'ouvrage fournit à la fois un récit captivant et un éclairage sur l'origine des événements en Ukraine, en lien avec l'actualité, sur la Chine des seigneurs de la guerre et l'atmosphère du Paris de l'entre-deux-guerres.

«Il y a eu beaucoup de souvenirs sur la révolution, en particulier écrits par des femmes, la grande duchesse de Russie, la princesse Paley, etc. J'entraîs là dans quelque chose de convenu. Mais l'intérêt, c'était de rester le plus proche possible de son vécu, de cette voix. Le Sud a beaucoup souffert et pourtant, on fête cette année l'anniversaire de la révolution russe dont on retient surtout les images célèbres des films d'Eisenstein, celles du cuirassé *Potemkine* et du croiseur *Aurore*, des escaliers d'Odessa, mais on ne parle pas de l'Ukraine.» Même si susciter l'émotion n'est pas le but premier de ce récit,

il fait écho aux événements contemporains, l'exil d'hier est aussi celui d'aujourd'hui. «C'est un destin assez exceptionnel, bien qu'elle n'ait pas été la seule émigrée arrivée à Paris. Elle avait une énergie... Cette force, ce sont les Ukrainiennes, les Russes également. Elles en ont tellement vu, pour survivre, elles n'avaient pas le choix. Ma grand-mère fait partie des rares survivantes des camps japonais. C'est une histoire dont on parle peu. Finalement, ma mère, ma grand-mère, mon père, et d'autres sont des exemples de résilience. Ils ont pu reconstruire leur vie malgré les difficultés. En définitive, si on considère le parcours de tous ceux qui traversent des continents ou des océans pour arriver en Europe, on voit qu'il y a en eux cette même force.» ■

Diana Nikiforoff, *De la Russie en révolution à la Cité interdite* de Hélène Menegaldo, Vendémiaire, 204 p., 21 €

Diana Nikiforoff
en rickshaw à Pékin
vers 1925.



À CHAQUE MATIN, SON POUVOIR

«La guerre continuait. On se levait le matin sans savoir qui était le maître de la ville. Notre rue, l'avenue Khersonskaïa, très longue, l'artère principale de la ville, se terminait après le cimetière et les abattoirs. Les vaincus de la veille, les fuyards, tâchaient de dissimuler un peu les traces de leurs atrocités. Ils vidaient alors les caves où avaient eu lieu les tueries, chargeaient les cadavres dans les camions et les jetaient en passant dans les fosses communes des cimetières, surtout celles du nouveau cimetière où, après chaque départ des Rouges, on trouvait enfouis des notables et des intellectuels. Quant aux Blancs, ils pendaient les bolcheviques et les makhnovistes aux poteaux télégraphiques. En hiver, les corps gelés, comme vitrifiés, s'entrechoquaient avec un bruit cristallin. Il y avait aussi les Verts, les Jaunes, et des bandes comme celle de Nikiforava qui a terrorisé la région. Chaque changement de pouvoir commençait par des dénonciations, des repréailles, une chasse à l'homme.» (p. 66)

LE DICTATEUR CORRECT

«Mon arrivée à Pékin, à la fin de l'été 1924, précéda de peu celle de Feng Yuxiang, le «maréchal chrétien», suivi de près par Sun Yat-sen qui mourra l'année suivante. On fit au chef du Kuomintang des funérailles grandioses – en tête du cortège marchait Karakhan. C'était à peu près comme chez nous, en Russie : un matin, il y avait de l'agitation dans l'air, une atmosphère de panique, on entendait des coups de feu, et puis des troupes plus ou moins déguenillées faisaient leur apparition en ville et l'on apprenait le nom du nouveau maître des lieux. Notre vie quotidienne à nous, les Européens, n'était pas directement touchée par ces changements de pouvoir, mais on en voyait les conséquences dès qu'on circulait en ville : les boutiques fermées, les rues décorées d'arceaux de fleurs en papier multicolores, et le peuple réquisitionné pour accueillir le héros du jour. Feng fut un dictateur correct – sauf pour les voleurs et autres trublions de l'ordre public – mais ceux qui lui succédèrent à un rythme rapide étaient des tyrans.» (p. 112-113)

ESCALE TRANSIBÉRIENNE

«Je suis installée sur la banquette en bois du train pour Tchita. Je regarde le paysage défiler par la fenêtre et je rêve à ma prochaine rencontre avec ma mère : il n'y a pas grand-chose d'autre à faire durant ce long voyage. Aux différents arrêts, les passagers quittent les wagons pour s'approvisionner à la gare en kipiatok, cette eau bouillante indispensable pour faire le thé ou que l'on boit, à défaut, avec un peu de sel, pour lui donner du goût. Des paysannes sur le quai proposent toutes sortes de victuailles, du lait, des petits pains, pirojki, mais je n'ai pas de quoi acheter et j'ai une peur panique à l'idée que le train pourrait démarrer sans moi.» (p. 85)



Cette brassée de fleurs arrachées au champ est une offrande. Dans ses photographies, Manuela Marques fait imperceptiblement basculer le profane vers le sacré. Photo-synthèse. Cette brassée encore vivante nous touche au point d'en être changés. On traverse le monde mais on ne pourra jamais s'y établir. *D. T.*



Marcheur au long cours, écrivain sédentaire, arpenteur des villes et du monde. Olivier Bleys écrit sur ses voyages. Il nous raconte son projet de marche autour de la planète.

Entretien Aline Chambras

Olivier Bleys

La mécanique du pas

Écrivain, Olivier Bleys a toujours entretenu un rapport particulier avec le voyage et plus récemment avec la marche. Il s'est lancé en 2010 dans un tour du monde à pied par étapes, et effectue également des tours de villes, toujours à pied. Il est l'auteur entre autres du roman *Discours d'un arbre sur la fragilité des hommes* (Albin Michel, 2015), sélectionné pour le prix Goncourt, des essais *L'art de la marche* (Albin Michel, 2016) et *Manifeste de la marche* (Elytis, 2016).

L'Actualité. – À en croire votre biographie, le goût de la marche vous est venu à la quarantaine. Que s'est-il passé ?

Olivier Bleys. – Ma relation avec la marche est ancienne : je suis né à Lyon, au pied des Alpes. Mon père était chasseur alpin. Dès que j'ai tenu debout sur mes deux jambes, j'ai fait des randonnées en famille. J'ai donc été initié, très jeune, à cette forme d'exploration du paysage. Mais la pratique de la marche a mis du temps à s'incarner dans ma vie d'adulte. Certes, j'ai toujours eu une culture du voyage – pendant ma jeunesse, j'ai séjourné dans de nombreux pays : Égypte, Ouganda, Madagascar... –, mais la dimension de la «marche», de l'exercice physique, était absente. Il s'agissait alors davantage de m'imprégner des cultures étrangères.

On vous a d'ailleurs très vite qualifié d'écrivain voyageur.

Oui, alors qu'en fait, je suis un écrivain très sédentaire, dont les déplacements se limitent à des allers-retours entre mon canapé et la machine à café. Et puis, j'écris allongé... J'essaie d'ailleurs de perfectionner cette posture de l'homme affalé en m'inspirant de travaux scientifiques : la NASA a récemment conduit des recherches

pour déterminer quel était l'angle qui permettait de mettre au repos tous les muscles et les tendons du corps. Cet angle est de 127 degrés. J'ai donc commandé à un ami ébéniste une banquette avec un dossier à 127 degrés.

La marche était-elle une façon de compenser cette tendance à l'horizontalité ?

Peut-être. En tout cas, ce besoin de marcher m'est venu d'un coup. Même s'il y avait des ramifications anciennes à ce désir d'aller sur mes deux jambes. J'ai toujours voulu vivre des aventures, puis, la jeunesse passant, j'ai regretté de n'avoir pas pris le départ quand il était temps. Des amis partaient faire le tour du monde au moment où moi, je fondais une famille, avec les responsabilités qui vont avec. Plus tard, il y eut une rencontre fondatrice. Celle du journaliste et écrivain Bernard Ollivier. Jeune retraité, cet homme a relié à pied Istanbul à Pékin : 12000 km sur la route de la soie. Il en a tiré un livre magnifique, *Longue Marche : à pied de la Méditerranée jusqu'en Chine par la route de la soie*. Grâce à ce témoignage, j'ai compris que, malgré mon âge et ma paternité, ma chance n'était pas encore passée. Et que je pouvais encore réaliser mon besoin d'aventure.

Vous avez alors entamé votre tour du monde à pied par étapes. Dans quel état d'esprit ?

Mon projet initial était de concilier activité physique et intellectuelle. Il existait autrefois au Japon des moines errants, les *unsui*, qui voyageaient à pied pour élargir leur connaissance du monde et de l'humanité. Les livres, donc le savoir, se trouvaient dans les monastères. On ne pouvait y accéder qu'en marchant. Je voulais m'inscrire dans cette tradition qui mêle l'érudition et la marche, et prévoyais donc, chaque jour, de donner

des conférences après les étapes couvertes à pied. Tel que je l'imaginai, ce projet aurait enrôlé d'autres marcheurs conférenciers : le tour du monde à pied devait être une expérience menée à plusieurs. Mais en définitive, ça ne s'est pas passé comme ça. Organiser des rencontres dans des lieux, avec des horaires précis, est trop compliqué lorsqu'on se déplace à pied. Et puis, bien que mon projet ait attiré beaucoup de sympathisants, personne ne m'a rejoint sur la ligne de départ. C'est tout seul que j'ai effectué la première étape de ce tour du monde. Au cours des sept suivantes, j'ai parfois été accompagné, parfois non. Toutefois, ce projet a trouvé sa pertinence dans la durée. Même si sa forme a évolué, il est resté fidèle à l'esprit des débuts, et aux valeurs qu'il a portées dès l'origine.

Lesquelles ?

D'abord la sobriété. C'est là un apprentissage naturel que font tous les marcheurs au long cours : voyager avec un sac sur le dos conduit au dépouillement. On fait le tri entre ce qui est indispensable, ce qui est utile et ce qui ne sert à rien. Bien sûr, ce choix est arbitraire, et très personnel : je continue d'emporter un pyjama, par exemple, parce qu'il est précieux de pouvoir se coucher tous les soirs dans un vêtement propre et sec ! Le respect de la nature est une autre leçon acquise en marchant. Comme la valeur du temps long, et de l'effort. Même si la marche n'est pas un sport intense, cela exige des qualités de persévérance que tout le monde ne possède pas.

Justement, qu'est-ce qui vous fait marcher ?

Ma journée de marche est semée d'objectifs modestes, voire minuscules. Par exemple, rallier telle ville ou atteindre tel arbre qu'on voit à l'horizon. Ce sont des ressorts puissants pour continuer de marcher quand vient la fatigue. La culpabilisation est aussi très utile. Je n'ai pas l'impression d'être à la hauteur si, à telle heure, je n'ai pas franchi telle distance. Chacun ses trucs ! Enfin il y a un phénomène d'entraînement, car un pas appelle le suivant. La mécanique du pas est un déséquilibre perpétuellement compensé, une sorte de chute qui vous pousse vers l'avant.

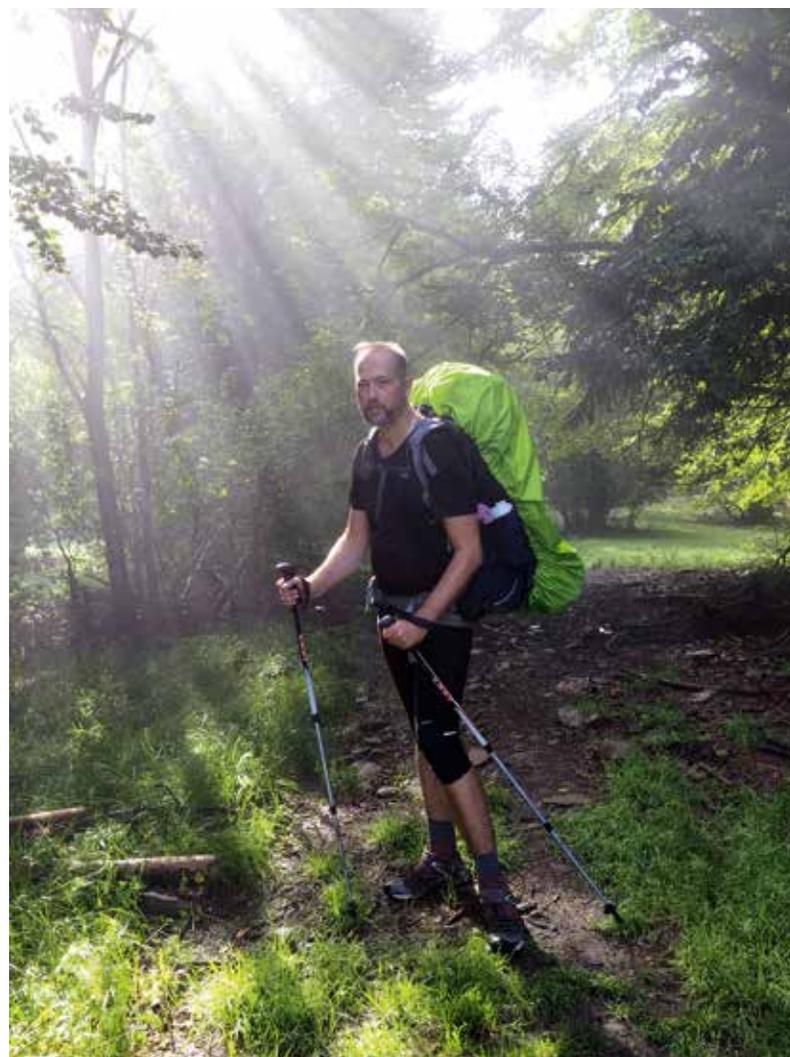
Cet été, vous allez réaliser la neuvième étape de votre tour du monde. Comment la préparez-vous ?

Pour la première étape, effectuée en 2010, entre Pamplonne dans le Tarn et Lyon, soit vingt-cinq jours de marche et 500 km parcourus, j'avais tout préparé : liste d'hébergements, itinéraire, etc. Or, ça n'a pas du tout fonctionné : soit je couvrais une plus grande distance que prévu, et j'arrivais à l'étape en début d'après-midi. Soit au contraire, j'avais sous-estimé les kilomètres à faire, et je parvenais au but en pleine nuit. Dès la deuxième étape, j'ai décidé de ne plus rien préparer. Je me contente de

suivre un cap, plein est, en marchant huit à neuf heures par jour. La neuvième étape, au départ de Kolomyia en Ukraine, se fera selon les mêmes modalités.

Où dormez-vous ?

J'emporte une tente, donc je suis complètement autonome. Je peux la planter au bord d'une route, si nécessaire. C'est arrivé très régulièrement. Il m'arrive aussi de dormir à l'hôtel ou chez des particuliers, dans les pays où ce mode d'hébergement est bon marché. En



Olivier Bleyss

Ukraine, par exemple, louer une chambre d'hôtel ne coûte que 4 ou 5 euros. Pourquoi se priver ? En règle générale, je dors deux nuits sur trois sous la tente.

Vous renseignez-vous sur les pays que vous devez traverser ?

Je me documente vraiment très peu. J'apprends quelques mots de la langue locale, en cours de route. Mais c'est tout. Pour moi, il y a deux façons de voyager. Celle où le voyageur est comme une pierre que l'on jette au fond de l'eau et qui, avec le temps, devient une partie de l'étang : c'est le voyage d'immersion. Et celle où le voyageur, telle une pierre d'ardoise, ricoche à la surface de l'eau, parcourant

l'étang tout entier sans presque se mouiller. C'est ce que j'appelle le voyage de première impression. C'est celui-là que je pratique.

Depuis 2010 vous avez traversé le Sud de la France, la Suisse, l'Italie, la Slovénie, la Croatie, la Hongrie et une partie de l'Ukraine. Comment avez-vous choisi votre itinéraire ? Pourquoi ce tour du monde et pas un autre ?

J'ai choisi de faire le tour du monde aux latitudes tempérées de l'hémisphère nord. Je me déplace ainsi entre le 45° et le 50° parallèle. Les étapes à venir se déploieront en Ukraine, en Russie, au Kazakhstan et en Mongolie ; avant d'aborder plus tard le continent américain. C'est un itinéraire peu pratiqué parce qu'il est monotone et peu dépaysant, sur le continent eurasiatique en tout cas. La faune et la flore varient peu, malgré les milliers de kilomètres parcourus. En outre, il passe au large des chemins de pèlerinage et des anciennes voies de commerce, telle la route de la soie.

Est-ce aussi une manière d'éviter les pays considérés comme dangereux ?

En effet, on peut dire que j'ai opéré une sorte de tri géopolitique. En Ukraine, j'éviterai bien sûr les zones

Lyon ou encore Metz. Est-ce parce que marcher vous était devenu indispensable ?

En effet. Les tours de ville à pied aident à conserver l'élan du tour du monde. C'est une forme d'entraînement. Au fil de ces marches, j'ai constaté aussi qu'il y avait dans cette pratique une forme de réappropriation du territoire quotidien. Des rues qu'on emprunte tous les jours vous apparaissent très différentes, si vous les abordez dans un esprit d'aventure. Marcher en ville assaisonne la routine. Il m'arrive d'aller chercher le pain dans une boulangerie à 5 km de chez moi, plutôt qu'au coin de la rue.

À l'opposé de votre tour du monde, vos tours de ville obéissent à des itinéraires très précis.

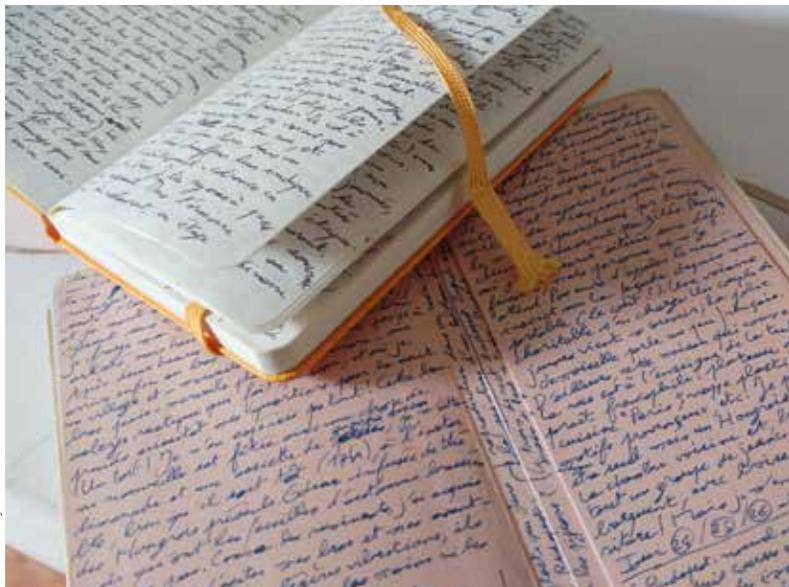
Oui, parce qu'ils suivent les limites administratives des communes, dont je m'écarte aussi peu que possible. Il m'arrive de franchir des clôtures ou de pénétrer dans des zones interdites, pour rester fidèle au tracé du tour de la ville. Parfois, je dois faire des concessions, comme sur le tour de Gradignan : il n'était pas question que je traverse la Garonne à la nage. Mais c'est rare.



Que reprenez-vous de ces marches, autour du monde ou des villes : des rencontres ? Des lieux ?

Contrairement à beaucoup de voyageurs, je ne marche pas pour rencontrer l'autre. Je progresse sans m'attarder, il ne s'agit pas d'une promenade. Bien sûr, des personnes viennent souvent à moi pour s'informer de mon projet, ou simplement discuter. Certaines m'offrent de l'eau, des fruits. J'y suis sensible, mais ce n'est pas ce que je recherche. Je me sens plus en phase avec l'environnement, qu'il soit d'ailleurs urbain ou naturel. Arpenter l'espace avec mon corps, explorer physiquement un territoire inconnu, voilà mon vrai plaisir et ma motivation. Tous mes déplacements sont enregistrés sur une carte numérique, qu'on peut trouver sur mon site Internet (<http://olivierbleys.com>). La cartographie numérique m'intéresse beaucoup, y compris dans ses usages artistiques. Il m'arrive, lors de sorties en forêt par exemple, de tracer des lettres ou des mots avec mes pieds : on ne les voit pas au sol, mais ils apparaissent sur la carte digitale qui garde mémoire de mes mouvements. C'est en quelque sorte une écriture de l'espace. J'aimerais beaucoup développer cette approche dans mes marches à venir. ■

Carnets de voyage de l'écrivain
À droite, cartographie numérique des pas d'Olivier Bleys sur une route de Hongrie.



Olivier Bleys

de conflits, au sud-est du pays. Traverser des pays en guerre, ce n'est pas ma conception de l'aventure. Je ne suis pas grand reporter dans l'âme, je n'ai pas besoin de me trouver là où ça chauffe. D'autant que marcher c'est s'exposer, et parfois subir l'environnement. Quand surgit une menace, on ne peut pas s'extraire rapidement, par exemple.

En parallèle de ce tour du monde à pied par étapes, vous pratiquez depuis 2012 la marche urbaine, sous la forme de tours de villes. Vous en avez déjà 27 à votre actif : Bordeaux, Paris,

PENSÉES EN CHEMIN

La triple quête d'Axel Kahn

À 68 ans, Axel Kahn est suffisamment dégagé des responsabilités scientifiques et institutionnelles pour réaliser une promesse qu'il s'était faite après avoir lu *Chemin faisant* (1974) de Jacques Lacarrière : traverser la France à pied des Ardennes au Pays basque. En mai 2013, il prend le chemin qui sera, écrit-il, «une triple quête, de moi-même, des territoires parcourus et de leurs habitants», à laquelle il ajoute, au fil des 1 600 km, «la beauté et l'émotion». De cette expérience, il publie *Pensées en chemin* en 2014 puis, en 2015, *Entre deux mers : voyage au bout de soi*, après avoir marché sur la diagonale perpendiculaire, de la pointe du Raz à Menton. Lorsqu'il est venu fêter à Poitiers les dix ans de l'école de l'ADN en Poitou-Charentes (*L'Actualité* n° 115), nous avons interrogé Axel Kahn sur ses longues marches.

L'Actualité. – Depuis quand êtes-vous un randonneur ?

Axel Kahn. – Je marche depuis que je suis tout petit garçon. Je suis né à la campagne en 1944, au Petit-Pressigny, à la frontière de l'Indre, de la Vienne et de l'Indre-et-Loire. Pendant cinq ans, j'ai été élevé par une paysanne très pauvre qui n'avait aucun autre moyen de se déplacer que la marche à pied. Donc quand elle se rendait à des invitations dans les villages aux alentours, je trottais derrière. Quand mes parents m'ont récupéré, j'étais un petit campagnard intenable. Pour me calmer, ils m'ont mis chez les louveteaux, puis chez les scouts et ensuite j'ai continué, pendant les vacances. Toute ma vie j'ai marché. Les moments de bonheur, à part la recherche, sont liés à l'effort, à la beauté, à l'amour mais souvent en montagne.

Que vous ont appris ces marches à travers la France ?

Cela m'a permis de mieux saisir la réalité économique, humaine, politique du pays et d'en tirer des enseignements. Dès mai 2013, j'ai parlé des phénomènes de sécession dans le Nord-Ouest de la France. Dans cette diagonale du vide, le territoire est épouvantablement marqué par les crises économiques. J'étais dans des cités où le chômage atteint 20 % à 22 %, où 50 % à 70 % de la population vit des minima sociaux. Des cités qui avaient perdu les deux tiers de leurs habitants, c'est effroyable.

Mais plus vous avancez vers le Sud, plus c'est positif. Votre vision du Pays basque est même idyllique.

Cela va mieux à partir de Figeac, dans le grand Sud-Ouest. C'est vrai. Il y a une fierté d'être basque. Mais ce n'est pas propre au Sud. On retrouve la même chose en Bretagne et en Vendée. L'un des phénomènes qui l'explique c'est la mobilisation des habitants d'un territoire, attachés à ce territoire, pour non seulement se sauver eux-mêmes mais participer au sauvetage du territoire.

Par exemple, la Vendée est un territoire maudit de la République depuis l'insurrection de la Vendée militaire durant la Révo-

lution française et la répression horrible qu'elle a subie ensuite. Aujourd'hui dans n'importe quel village vous trouverez une fabrique, une usine et ça tranche considérablement avec ce que vous voyez ailleurs. Si vous n'imaginiez pas l'extraordinaire désir de revanche, cette mobilisation aussi autour du catholicisme – c'est un élément très important chez eux – qu'a créée l'histoire, vous seriez incapable de comprendre comment un territoire qui n'a aucune richesse naturelle, qui n'a jamais été favorisé par la République, qui n'a pas de grandes voies d'accès, est l'un des territoires où l'économie est la plus prospère de tout le pays.



LA BEAUTÉ EN PARTAGE

«À l'exception de déviations dont la perversité humaine est toujours capable, la perception de la beauté incite au partage et non à l'exclusion, elle sous-entend, quoiqu'elle n'implique pas toujours, une aspiration à l'universalité.»

LA FRANCE EN «SÉCESSION»

Dans *Pensées en chemin*, Axel Kahn observe et analyse la France en «sécession», terme qu'il définit ainsi : «J'appelle ainsi la rupture

d'une partie de la population avec la vie politique ordinaire, l'apparente rationalité de son discours et de ceux qui la tiennent. Au fil du chemin, touche après touche, je me suis efforcé d'identifier les racines de cette attitude. La principale est sans doute le sentiment de dépossession ressenti par des gens qui pensent avoir perdu la maîtrise de leur avenir, l'assimilation qu'ils font du changement à l'aggravation d'un présent analysé lui-même comme la manifestation d'un passé plus ou moins fantasmé.»

Traverser l'estuaire de la Gironde pour aller à la recherche
de la maison des rêves en compagnie d'une sirène.

Par Eric Holder Photo Benjamin Caillaud

Un grand voyage

Or il advint qu'en 2003, ma Calypso, ma pin-up, mon bébé, ma belle, mon exquise, mon éternelle fiancée croisa la fortune. Un tableau de maître, dans sa famille, lui revint. Le soir où il fut vendu, après avoir fêté l'événement, ma sirène fit pour la millième fois ce rêve, elle retournait à l'océan, on la remettait à l'eau.

Elle avait grandi et dormi dans les flancs de voiliers, de paquebots, de cargos. L'Atlantique avait abandonné deux fragments dans ses yeux verts, gris, bleus, au fond desquels évoluaient des poissons. Pour l'heure, on lisait dedans, sous les cheveux en panne de vent, une soif atroce de soleils couchants.

— Je veux bien vivre nu avec toi mais pour l'hiver tu prévois quoi ? demandais-je. Elle songeait à une maisonnette avec une glycine et une cheminée qui crépiterait au retour d'une promenade sur le rivage.

— Tu sais où elle se trouve précisément ? Tu as une idée ?

— Aucune, mais en la voyant, je la reconnaitrai, j'en suis sûre...

La vie n'est qu'un rêve.

— Monte là-dessus, lui dis-je en désignant ma moto, une Bandit 600 aux flancs de laquelle, bientôt, ses jambes d'antilope s'inscrivirent. Je ne pouvais m'empêcher de toucher leur peau douce même à travers les gants. L'été 2003 fut celui de la canicule. On rejoignait sous des brumisateurs, dans les stations-services, d'autres voyageurs cramés par le soleil.

Nous avons décidé de longer la côte, de Crozon à Saint-Jean-de-Luz. Nous laissâmes derrière nous Lorient, Le Croisic, Pornic, Saint-Jean-de-Monts, Les Sables-d'Olonne, La Rochelle... À Royan, notre trajet s'interrompit brutalement. La Gironde jetait

un fossé entre cette rive et l'autre, avant de s'enfoncer vers Bordeaux.

Sur la carte routière, un pointillé survolait l'estuaire, «0h 30» inscrit

en dessous : un bac. Il fallut poser un pied par terre, récupérer son souffle, se laisser transporter pour retrouver le sol ferme. Quand nous y fûmes, je ne sais quelle prémonition nous retint. Adossés à des tamaris, nous laissâmes passer le gros de la troupe, nous demeurâmes au Verdon, n'avançant plus qu'avec précaution. Ma belle reconnaissait l'endroit de ses rêves. Du sable courait entre les genêts et les chênes verts, grimpait jusqu'au sommet de dunes d'où l'œil embrassait d'un coup l'océan, du nord au sud, en passant par l'ouest ombrageux. Autour de la petite maison avec cheminée, non seulement la glycine, mais toute la végétation avait poussé. Nous dûmes casser des branches pour ouvrir les volets.

SEL MÊLÉ DE VIEIL ACIER

Quatorze ans plus tard, c'est maintenant, je suis revenu prendre à pied le géant qui nous avait acheminés. Mon point de vue a changé. Je m'apprête cette fois à gagner «le continent». Il est peuplé d'inconnus aux coutumes inédites. On ne sait ce qui l'emporte, de la crainte ou de l'excitation. L'aller-retour coûte moins de dix euros. Un grand voyage.

Il commence de façon un peu carcérale, derrière des grilles, en attendant d'accéder aux passerelles. La basse continue du moteur fait vibrer le quai que surveillent des goélands. Au signal, les semi-remorques, les autos, les motos s'engouffrent, tandis que piétons et cyclistes accèdent aux coursives par des voies séparées. Tout le monde rejoint le pont, les sièges dont certains, au dossier rabattu, semblent s'être endormis sur leurs propres genoux.

À droite du Congo ou du fjord apparaissent les falaises de Meschers. En face, basses sur l'horizon, scintillent les vitres de Royan, que surplombe le croc-en-ciel de sa cathédrale.

— Waoh, grand écran ! s'écrie une fillette en se jetant à l'avant. Mieux que ça : on se déplace dedans.

Eric Holder vit dans le Médoc.

Dernier livre paru : *La Saison des Bijoux*, Seuil, 2015.

C'est parti. Les vents de la vitesse et du large sont venus s'ajouter à la brise, bousculant pour de vrai nos cheveux. L'air sent désormais le sel mêlé de vieil acier. Le soleil tanne la navigatrice, le navigateur solitaire auquel, un court instant, on s'est identifié. On arrive trop tôt à proximité du port de pêche et de plaisance, sous la ville.

OCÉAN SANS FIN

Là, un *platelage* sépare les bateaux des boutiques, des glaciers nichés sous des auvents. Le pas du mousse y résonne hardiment. Que les terriens lui paraissent pusillanimes ! Surtout qu'il doit réembarquer ! Il en jetterait presque son sac sur l'épaule.

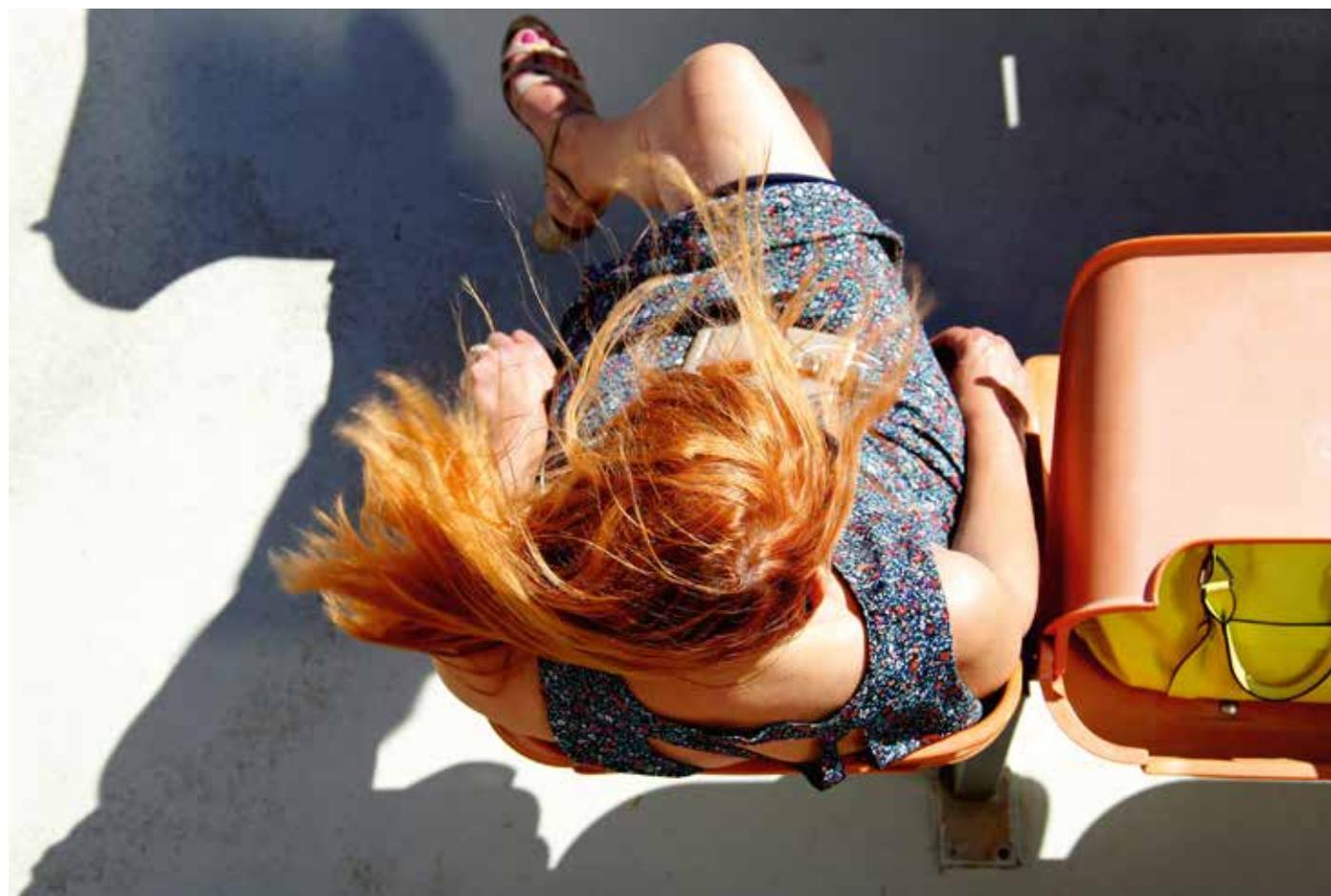
Le vent n'atteint pas la plage de la Grande Conche, le soleil ne m'a pas lâché la main. Je découvre, allongé sur le sable, l'œuvre d'Anise Koltz, une Luxembourgeoise : *Tout poème est sans réponse / Océan sans fin / il se noie / dans un coquillage*. À peine le temps de consulter l'heure, c'est celle d'y aller. Sur le trajet, tendons l'oreille, des fois qu'une sirène mugirait.

La mer a forcé avec la marée, quand le bateau appareille. Des voiliers à demi couchés se dépêchent de rentrer. *Chaque aube*, écrit encore Anise Koltz, *est une promesse d'éternité / Chaque couchant / sa flamboyante annulation*. La nuit rampe déjà sous l'eau, pourtant le soleil n'a pas cessé d'arroser le pont, concentrant ses derniers efforts sur la Pointe de Grave qu'il éclaire comme s'il voulait lui faire avouer – quoi ?

Quel secret parmi les nombreux qu'abrite sa canopée, laquelle monte maintenant sur l'horizon, sans beaucoup de traces de civilisation ?

Mais que se passe-t-il ? Voilà que le bac, au lieu de continuer à suivre le pointillé, sur la carte, qui relie langue d'oïl à langue d'oc, effectue un brusque virage en direction du large, vise franchement Cordouan, tandis que les chevaux des moteurs s'emballent. On entend parmi nous autres, les passagers, de petits cris froissards. S'agit-il d'amener son courrier au gardien du phare ? Serions-nous captifs de pirates rochelais ? À moins que le capitaine ait choisi, aujourd'hui, de tenter sa grande, sa méga traversée. Elle l'aura obsédé toute sa vie – d'un trait, sans escale, jusqu'au Canada... Il ne s'agissait que de remonter le courant, la marée, après quoi, un nouveau cap aligne le navire droit sur la forêt d'émeraude vers laquelle il se laisse porter. Une ombre mauve envahit l'estuaire en direction de Bordeaux. Sous les arbres qui se rapprochent, l'obscurité a gagné. Il n'y a pas que le choc amorti de l'accostage qui déclenche des frissons. Quoique le Médoc soit devenu familier, on ne s'y engage pas, comme autrefois, sans précautions d'usage.

Sans écarter délicatement le feuillage. Une maison s'aperçoit au bout. Après avoir frappé à la porte, on desserrera les doigts pour montrer à la sirène un brin d'algue, un galet luisant, trois coquillages, une poignée de poésie. ■



Quand l'écrivain marche, son pied a la largeur du soleil. Il éclaire de mots la brindille, l'insecte, le caillou, la fleur. Chaque réverbère posé sur la page met en lumière l'ombre d'un chemin imaginé.

Par Allain Glykos Photos Jean-Luc Chapin

Petite marche oléronaise

Chaque fois le même trajet, de la Tirelire à la Perroche. Départ, rue du Puits. La rue du Puits n'est pas une rue. Tout juste un bout de chemin bitumé. Il se perd dans un champ autrefois fréquenté par des chevaux. Chaque fin d'été, un couple de faisans niche dans une touffe de ronces et de pins que le vent a terrassés. Ils attendent sans le savoir leur proche exécution. Pourquoi nous craindraient-ils ? Ils ont de l'humanité la mémoire d'un enclos où ils furent nourris avec bienveillance. Sur la petite bande de terrain mitoyenne des premières maisons, dont personne ne s'aventure à définir avec certitude l'appartenance, des traces de sangliers. Ils s'enhardissent chaque jour un peu plus au désespoir de ma voisine. Des vipères aussi.

ICI, COMMENCE L'EXPÉDITION

Sur la droite, une bâtisse en ruine a dû avoir belle allure. Ses volets vermoulus en partance pour le sol. À gauche, un mur de moellons jointoyé d'un mortier écru où courent, à hauteur d'yeux, des fils de fer. Ils tiennent à la verticale des trémières de toutes les couleurs. Derrière le grand portail, une maison de pays. On ne résiste pas à l'envie de se dresser sur la pointe

des pieds. C'est comme ça la Charente, maritime ou pas, elle abrite des secrets derrière ses murs. Je pense à Chardonne, son *Bonheur de Barbezieux*.

À l'angle de la rue du Puits, commence la voie principale du hameau. Les fossés y regorgent de giroflées vigoureuses, de fausses valérianes. Elles essaient chaque année un peu plus. Je les croise le long des routes, dans les graviers, ou entre les pierres des clôtures.

À peine dépassée la dernière habitation des années cinquante, s'étend un champ fraîchement labouré, couvert de mottes lourdes. S'envolent des corneilles.

Une femme ronde et courte, couverte d'un chapeau indéfinissable, pousse une brouette chargée d'herbes à lapin ou ramasse des escargots. Être là quand l'averse donne des signes d'épuisement. Ni trop tôt, ni trop tard. Le gastéropode a son rythme, ses cachettes. Il faut une longue pratique. Je ne suis pas expert de cette chasse. La vieille femme répond à mon bonjour. C'est à l'étranger de faire le premier pas pour s'excuser de venir troubler des siècles de fausse quiétude.

OÙ VIENT LE VENT

J'ai vu passer une renarde suivie de trois renardeaux, un film de Walt Disney. Mais c'était, il me semble, un peu plus loin, sur un autre chemin.

Une trémière, perdue à la lisière d'une parcelle de luzerne. Petit balancement de trois corolles blanches. Une graine noire portée par le vent aura pris racine ici. Affranchie, en exil, orpheline ? Comment des graines noires peuvent-elles donner des fleurs blanches ? Le vivant devrait faire réfléchir les esprits obtus.

Je traverse la route qui relie Dolus à la Rémigeasse. Quels drôles de noms ! J'emprunte un chemin d'ornières comblées de coquilles d'huîtres. Leur face blanche d'aragonite ternie par le temps. Sur la droite,

Allain Glykos vit et travaille à Bordeaux. Né d'un père grec et d'une mère charentaise, auteur d'une vingtaine de romans, récits et BD, il a enseigné la philosophie des sciences à l'université de Bordeaux. Il dirige les *Cahiers art et science*. Il a publié à L'Escampette *La Signature* (2011), situé dans l'île d'Oléron, *Poétique de famille* et *N'en parlons plus* (2015). À paraître à la Nouvelle Escampette : *Cinq petites solitudes*.

Jean-Luc Chapin vit en Gironde. Sa photographie est travaillée par le paysage. Avec, souvent, le regard complice d'un écrivain. À paraître chez Gallimard en septembre : *natures*, avec des textes de Muriel Barbery et Jean-Marie Laclavetine. Il participe à deux expositions : *Univers aquatiques#2* au FRAC Aquitaine Bordeaux jusqu'au 5 novembre, et à la maison Arnaudin à Labouheyre du 10 juillet au 26 août.



un enchevêtrement de branches de conifères déracinés. Bois mort. Une poignée d'aiguilles résiste. Sur la gauche, une longue barrière et un portail surmonté d'une boîte à lettres ceignent un champ inhabité. Ici n'est pas chez moi, donc. De part et d'autre, des parcelles dont les noms évoquent des histoires que les témoins ne viendront pas conter. La pièce Rayneau, la Rouchine, la Pièce de Saint-André, le Brulis. Ce qu'il reste en surface du village d'en bas.

Sur la placette du hameau, des mobiliers en effacement suggèrent la vie lente et discrète. Un banc pour attendre le bus, un panneau d'affichage, une boîte à lettres

publique. De chaque coin, partent des venelles où s'entremêlent des propriétés incompréhensibles, source de bien des conflits. Il suffit d'observer l'inclinaison des arbres, des buissons de genêts, des hampes de fleurs, des tiges de tournesols pour deviner d'où vient le vent. La nature dessine le ciel, le ciel désigne la mer derrière une ligne rendue imprécise par l'alternance des toitures et des cimes. Des vols de moineaux, de mouettes, de pigeons et de pies écrivent des textes éphémères sur les nuages. Entre deux branches, sur une toile d'araignée, finit d'agoniser une mouche distraite. Un cocon laineux accroché à une pigne de pin, envol imminent.

À l'angle de la rue des Cols-verts, la petite dame est morte. Si souvent nous l'avons regardée biner, bêcher, sarcler ses rangs de pommes de terre, de poireaux, de salades, soigner un petit carré de muguet, penchée comme une glaneuse de Millet. Nous parlions du temps, des années qui nous brisent le dos. Un jour la terre l'a accueillie, tout simplement. J'ai prié pour qu'elle aille au paradis avec les ânes. Dans le pré adjacent, eux aussi penchent la tête longtemps sur peu de chose. Un braiement, dont j'ignore la cause, peut rompre leur mutisme. De l'autre côté, une cabine téléphonique londonienne. Énigme rouge tombée du ciel. Ce matin, le vent vient d'en face. Il ne me pousse pas, ne m'encourage pas. Il traverse, assèche la peau. Température ressentie. Toujours le vent. Quand il ne souffle pas, quelque chose nous manque.



On a construit un pont. Le ruisseau, par temps de sécheresse, n'est plus qu'un sillon aux parois d'argile craquelé. Aujourd'hui, les pluies des dernières semaines l'ont rempli de nouveau. Flancs de vase ocre, brune, grise ou argentée selon l'orientation du soleil. L'eau croupissante s'étire vers son point de fuite. *Perspectiva naturalis*. J'observe les minces filets alimentés par des écoulements discrets. Au ras du sol, se dévoile un paysage vallonné à hauteur de chevilles. Traces en apesanteur, une aigrette sûrement, ses pattes noires, ses doigts jaunes. Dans ce pays de platitude, le moindre roseau est un élancement. Émergent les cannes séchées des ombellifères de l'année passée, elles macèrent comme du thé noir. Par endroit, des écuelles d'eau forment un tapis de feuilles rondes et lobées d'un vert intense. Un

courlis, peut-être, n'aura pas attendu que je parvienne à sa hauteur pour s'estomper dans une touffe de laïches que le profane peut prendre pour de simples herbes. Lorsque j'ai dépassé les méandres ombragés, je découvre pour la centième fois, en pleine clarté, le chemin rectiligne de terre blanche : une haie de ronces couvertes de mûres à la fin de l'été, un fossé où cohabitent toutes les manières de vie végétale et animale. Il sépare deux étendues de marécages que des chevaux parcourent au ralenti. Ils donnent au lieu un air de Camargue. Parfois une saillie furtive. Des familles de touristes à bicyclette s'arrêtent pour leur tendre un bout de pain, puis repartent avec la sensation d'avoir touché au plus près une nature que la ville leur a volée. Une maison basse en ruines atteste d'une vie disparue.

LES GARDIENS DE LA VOÛTE

Au bout du chemin, la grand-route. Elle relie La Cotinière à Saint-Trojan. Sa piste cyclable se perd dans la forêt pour mieux réapparaître le long d'une bordure de rondins de pins.

En face, j'aperçois la tourelle massive d'un minuscule prieuré. Il n'a pas résisté aux guerres de Religion. Une maçonnerie où alternent pierres blanches et briques rouille. Son église, au tympan dépouillé, est toujours fermée, ou presque. Peu importe, mon but est atteint. À deux pas, l'anse de la Perroche. Image de carte postale : bateaux à l'ancre, mouettes, bernaches, algues à marée basse, kitesurfs, école de voile, édicules de galets laissés par des adeptes du land art, longue bande de sable. Déambulent des amoureux, des chercheurs de métal, de coquillages ; courent des chiens et des enfants. Un homme et une femme. La panoplie de bord de mer. Jamais je ne m'en lasse.

C'est pour contempler le déplacement au ralenti des nuages que je suis venu ici, que j'ai fait cette petite marche. Ils m'attendent. Je ne sais comment je vais les trouver, quels dessins s'étaleront sur le fond bleu ou gris. C'est selon. Parfois étirés, évaporés jusqu'à l'effacement, parfois épais comme une boule cotonneuse, figurant des visages ou des formes informes. Les nuages ne sont pas que des taches dans le ciel, ils sont aussi gardiens de la voûte, nous observent, nous menacent, nous indiquent, dans leur déplacement, la direction du continent.

Certains soirs, quand le soleil décline, j'aime assister à l'agonie du jour. Le soleil résiste puis s'effondre derrière l'horizon pour que je puisse jouir un instant de plus du rougeolement des flots. Cette lutte, entre le jour et la nuit, se désigne à moi comme la dernière expérience de vie d'homme.

Un matin, translucide jusqu'à l'invisible, le ciel laisse filer la trace à peine déposée d'un geste fulgurant de blancheur. ■



Stone puzzles

Je me suis constitué ces derniers mois une collection de ces pierres que j'appelle «pierre-puzzles» (en anglais *to puzzle* signifie



déconcerter). Il s'agit de pierres facturées par le temps mais dont les morceaux n'ont pas encore été dispersés. Ces formes ancestrales, ramassées sur les chemins *del monte*, se sont modifiées sous l'effet de la pluie, des coups de soleil et parfois du passage des bêtes sauvages ; je les récupère et leur donne une nouvelle chance. En effet, tant qu'elles auront le statut d'œuvre d'art, leurs fragments ne vont pas se disperser, ni rouler dans la rivière pour finir en grains de sable sur une plage. Je m'amuse à assembler et à désassembler les morceaux de ces puzzles naturels et je dois dire que je ne me lasse pas de ce geste : c'est une activité qui fait du bien sans doute parce que c'est le simple geste enfantin de la construction et de la déconstruction d'une tour en cube.

Dominique Robin
Antella, Toscane



Dominique Robin né en 1971 dans le Poitou (*L'Actualité* n° 100, 101, 106, 111).
www.dorobin.com



Par Valentin Guyonnard Photo Marie Monteiro

CHARENTE-MARITIME

Désirs des plageurs

Le fait d'aller à la plage est un cheminement en soi. D'abord on la choisit. Plusieurs critères interviennent comme la proximité, le type de plages que l'on cherche, plutôt naturelles et sauvages ou plutôt urbaines et équipées. Arrivé sur place, on choisit son emplacement en fonction des autres mais aussi de ses propres attentes. Ainsi, la plage concentre des populations de «plageurs» aux profils divers se partageant l'espace à la recherche de confort et de bien-être.

Cette question des attentes des plageurs a été centrale dans mon travail de thèse. Mon objectif de recherche a été de comprendre et d'expliquer l'organisation et le fonctionnement de la plage en tant

qu'espace de pratique de tourisme et de loisir. J'ai donc développé le concept d'attentes spatiales qui désignent les espérances, exprimées ou non, en matière d'espace disponible, de position ou encore d'ambiance, par des individus ayant un projet dans le lieu. L'une de mes principales hypothèses était que le fonctionnement de la plage en tant qu'espace, dépend des attentes spatiales qui influencent le choix des emplacements des plageurs.

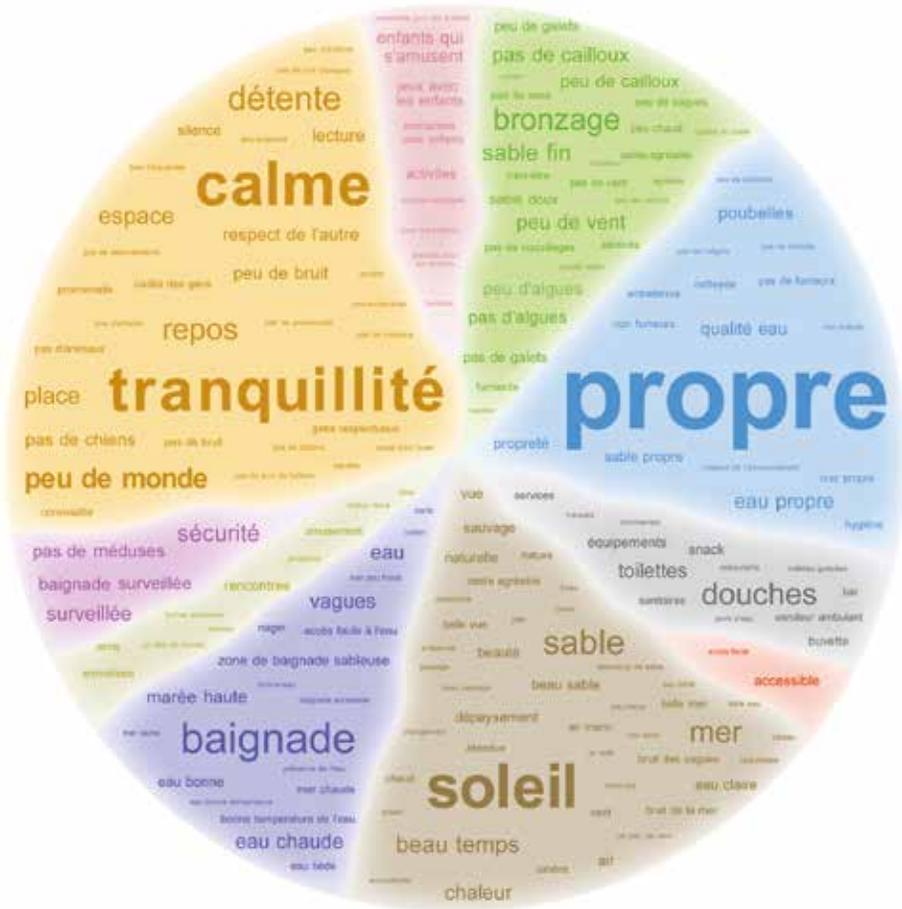
UNE CERTAINE IDÉE DU CALME ET DE LA TRANQUILLITÉ. La première attente des usagers concerne le calme et la tranquillité. Cela se traduit par une recherche d'absence de nuisances et d'agitation, nécessitant un respect des usagers vis-à-vis des autres dans un espace où il n'y a pas trop de monde. Cette attente suppose aussi le respect des distances entre les personnes afin d'éviter la gêne occasionnée par une trop grande proximité. Néanmoins, cette notion de calme et de tranquillité est subjective. En effet, une plage déserte n'est pas non plus attrayante. C'est particulièrement vrai pour certaines catégories d'usagers comme les adolescents et les jeunes adultes pour qui la plage est aussi un lieu de sociabilité, c'est-à-dire un lieu d'échanges et de rencontres.

DES ATTENTES D'UN ENVIRONNEMENT NATUREL MAIS MAÎTRISÉ. La dimension de l'environnement qui paraît la plus importante dans les attentes des plageurs est sans aucun doute celle qui relève de la propreté. D'où la recherche d'une eau et d'un sable sans déchets dans un espace nettoyé et aménagé (présence de poubelles), mais aussi d'un cadre naturel et de paysages où les éléments biophysiques (mer, soleil, sable) prennent une place importante. Mais cette nature doit être maîtrisée.

Ainsi certains éléments naturels comme les algues ou les galets peuvent représenter une gêne et altérer le confort d'installation des usagers. Les algues sont d'ailleurs perçues par de nombreux usagers comme sales et malpropres, c'est l'une des raisons pour lesquelles de nombreuses communes choisissent durant la saison estivale de nettoyer leurs plages.

UN ESPACE ADAPTÉ AUX PRATIQUES. La recherche d'un espace adapté aux pratiques constitue les dernières attentes des plageurs. Les pratiques sur la plage occidentale sont caractérisées par trois activités principales : la baignade, le repos et le bronzage. Les attentes liées aux conditions de baignade, au confort

Valentin Guyonnard est docteur en géographie depuis 2017. Il a réalisé sa thèse sous la direction de Luc Vacher au laboratoire LIENSs (UMR 7266 Littoral, environnement et sociétés - CNRS - université de La Rochelle) dont le titre est «Dimensions cachées et attentes spatiales dans un espace de pratique de tourisme et de loisir. Une analyse géographique de la plage en Charente-Maritime (France)».



Quelles sont vos attentes sur une plage ?
1 774 personnes - Principales modalités (plus de 2 occurrences, soit 3331 citations)

d'installation, ou encore aux équipements et services sont donc présentes mais de manière moins forte que celles liées au calme et à la tranquillité, et à l'environnement.

Néanmoins il est étonnant que les aspects liés à la sécurité de la baignade n'aient pas été plus centraux dans ces analyses. En effet, si la sécurité est peu citée par les usagers lorsqu'on les questionne sur leurs attentes, il n'en demeure pas moins que c'est un paramètre important. Durant l'été 2014, 38 % des personnes que nous avons interrogées ont déclaré s'installer à proximité de la zone de baignade surveillée lorsque celle-ci existe. Ce taux dépasse les 56 % lorsqu'elles sont accompagnées d'enfants. Ces chiffres s'appliquent bien sûr à cet espace d'étude, l'importance de l'attractivité de la zone de baignade étant sûrement plus forte au sud de l'Aquitaine où la mer est réputée plus dangereuse.

COMPRENDRE LES ATTENTES POUR COMPRENDRE LE REMPLISSAGE DE L'ESPACE. Ces attentes ont été mises en relation avec les comportements spatiaux des usagers afin de construire des profils type d'usagers mêlant caractéristiques socioéconomiques, attentes spatiales et

comportements associés. Ainsi, les personnes ayant déclaré rechercher le calme et la tranquillité marchent davantage que les autres et s'éloignent des fortes densités pour trouver une place qui correspond à leurs attentes. À l'opposé, le fait que les personnes accompagnées d'enfants préfèrent davantage s'installer près des zones de baignade surveillée montre que pour eux, la sécurité des enfants prime souvent sur le désir d'espace.

L'étude des attentes des plageurs a permis de construire une multitude de profils de ce type, qui structurent et alimentent un modèle multi-agents de remplissage de la plage développé dans le cadre du programme Aspaque.

Ce modèle permet de simuler le remplissage d'une plage et ses variations en fonction de critères liés à la configuration de la plage et aux caractéristiques des populations. Il constitue un intérêt pour le chercheur qui s'intéresse à la dimension micro-géographique des espaces de pratique récréatifs et à leurs dynamiques, mais il possède aussi une dimension plus appliquée. Ce modèle constitue un outil intéressant à destination des gestionnaires investis dans une réflexion sur l'accueil des usagers des plages dans de bonnes conditions de pratique.

- Calme et tranquillité
- Propreté
- Cadre naturel et paysages
- Conditions de baignade
- Confort d'installation
- Équipements
- Sécurité
- Adapté aux enfants et familiale
- Sociabilité
- Accessibilité

MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Cette recherche a nécessité le développement de méthodologies de terrain innovantes : un recueil d'instantanés de fréquentations des plages de la mer des Pertuis dans des conditions de fréquentation classiques estivales par images aériennes ; des suivis de fréquentations journalières à partir de photographies ; et deux enquêtes géoréférencées réalisées durant les étés 2014 et 2015 auprès de 1 954 personnes sur une douzaine de plages de la mer des Pertuis.

PREMIER ESPACE TOURISTIQUE

Selon la direction du Tourisme, le littoral est le premier espace national touristique devant la ville, la montagne et l'espace rural (Direction générale des entreprises, 2014) et la plage participe grandement à l'attractivité de cet espace. Une étude pilotée par l'Union européenne stipulait en 2013 que 42 % des Français déclaraient que le soleil ou la plage était la principale raison de leurs vacances. À une autre échelle, une enquête réalisée auprès des vacanciers sur l'île de Ré durant l'été 2014 montre que 89 % des personnes interrogées vont à la plage durant leur séjour sur l'île (Ré Obs', 2014).

PROGRAMME DE RECHERCHE ASPAQUE

Porté par Luc Vacher, le programme Aspaque (Analyse spatiale et modélisation de la fréquentation des plages du littoral atlantique et de ses liens avec la qualité de l'environnement) est financé par la Fondation de France sur la période 2013-2017.

Dans un contexte de littoralisation des sociétés et de sensibilisation des gestionnaires aux problématiques environnementales, son objectif principal est de comprendre le remplissage d'une plage du littoral atlantique par les usagers et les relations qui existent entre ce remplissage et les notions de confort et de perception de la qualité de l'environnement.

Ré

UN CHEMINEMENT AUTOUR DE L'ÎLE PAR L'ESTRAN,
PAR LA DUNE, PAR LA FORÊT ET PAR LES MARAIS.



De gauche à droite et de haut en bas, la pointe de Sablanceaux, les Conches de la pointe de Chauveau, la forêt dunaire des Grenettes, le pas des Grenettes...



Photographies de **Thierry Girard** 29 mai - 10 juin 2017





La plage des Gouillauds, la forêt dunaire des Grands Bois, la plage du pas des Bœufs, la plage du pas de la Gollandière, la pointe et la conche des Baleines...







La réserve naturelle de Lilleau des Niges dans le fier d'Ars, la pointe du Grouin, la prise de la Moulinette, la plage de Charge neuve...





Où l'on voit comment, pour l'amour d'une femme,
le Chevalier de Fréminville, marin et naturaliste,
devint Chevalière.

Par Jean-Jacques Salgon Dessins Pierre Marty

Histoire(s) de Sirène(s)

Au mois de juin 1794, dans les chantiers navals du port de Bayonne, débute la construction d'une frégate de 590 tonneaux, 38 canons, destinée à rejoindre la flotte de la Royale. Moins d'un an plus tard, elle est mise à flot sous le nom de *Fidèle* puis, au mois de mai 1795, prend le nom de *Sirène*.

Au cours de ses treize années de service, la *Sirène* va s'illustrer dans divers combats navals. En 1796, elle fait partie de la flotte républicaine qui tente un débarquement en Irlande dans le but d'aider les *Irlandais unis* dans leur combat pour l'indépendance. En 1800, elle affronte une croisière anglaise au large de la Guyane. En 1801, elle fait partie des 73 navires rassemblés par le général Leclerc pour conduire son expédition vers l'île de Saint-Domingue. C'est le 14 décembre qu'elle quitte le port de Brest avec à son bord les deux jeunes fils de Toussaint Louverture, Isaac et Placide, lesquels font partie sans le savoir du plan machiavélique que Bonaparte vient de concevoir en vue de neutraliser l'action de leur père et mettre ainsi un coup d'arrêt à la révolution haïtienne.

En 1805, après avoir combattu une nouvelle fois la flotte anglaise dans les Antilles, elle participe sur le chemin du retour à la célèbre bataille des Quinze-Vingt. Celle-

ci a lieu au large du cap Finistère et oppose vingt navires français et espagnols à quinze navires de la Royal Navy. Victoire à la Pyrrhus pour les Anglais dans un épais brouillard qui justifie une seconde fois le choix des mots *Quinze-Vingt* pour désigner ce combat conduit pour ainsi dire à l'aveugle. En 1806, la *Sirène*, qui n'a pas trop souffert, part aux côtés de la *Revanche* et de la *Guerrrière* vers les mers du Nord et le Spitzberg pour une campagne dirigée contre la flotte baleinière anglaise. Fin mars 1808, à son retour d'une expédition à la Martinique, elle se heurte au large de l'île de Groix à une croisière britannique. Sous le commandement du capitaine Duperré (un quai porte son nom à La Rochelle), elle essuie pendant une heure et quart les tirs croisés de l'*Aigle* et de l'*Impétueux*. Les dégâts sont tels que Duperré se voit contraint d'échouer la *Sirène* sur une plage de la pointe des Chats. Elle est rapidement renflouée et rejoint le port de Lorient où elle est désarmée pour servir de ponton. Elle sera démolie en 1825.

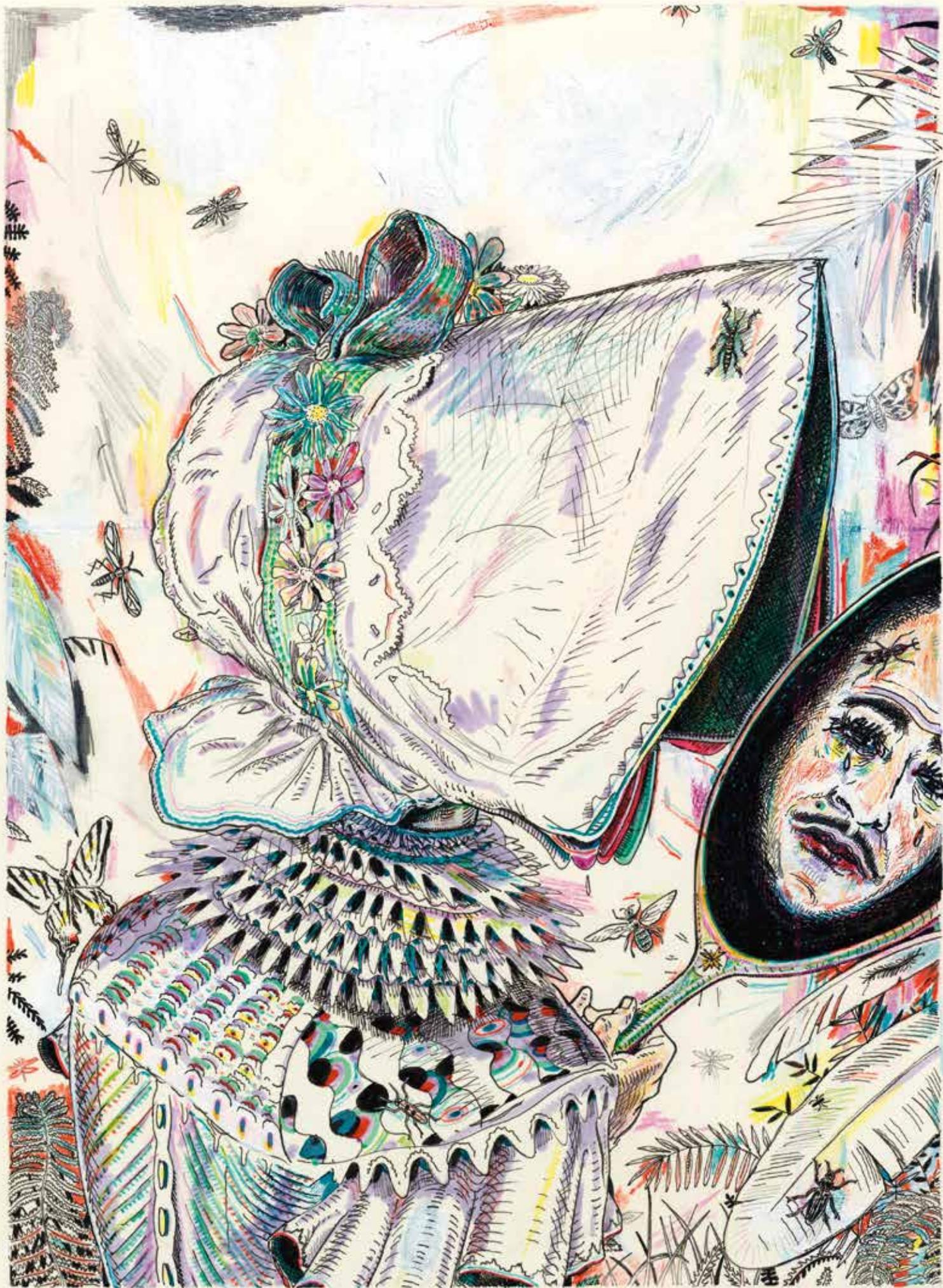
«UNE TÊTE DE VIEILLE TORTUE RASÉE»

Si je raconte tout cela, c'est que sur cette histoire de *Sirène* s'en greffe une seconde que je viens de découvrir en lisant le *Brest* de Pierre Mac Orlan.

Dans ce petit livre ciselé, l'écrivain évoque en ces termes un personnage quelque peu singulier de la ville : «*Coiffée d'une capote rose enguirlandée de bleuets et de marguerites, la taille prise dans une robe élégante de soie rose, les jambes gainées de blanc, chaussée de fins souliers de prune à hauts talons, mademoiselle Pauline contemplait, du haut du balcon, les midships*

Jean-Jacques Salgon, auteur de chroniques rochelaises dans *L'Actualité*, qui ont donné *Les Sources du Nil* (L'Escampette, 2005), a publié *Parade sauvage* (Verdier, 2016). À paraître chez le même éditeur en 2018 : *Obock*.

Pierre Marty vit à Angoulême depuis qu'il a suivi une partie du cursus de l'École européenne supérieure de l'image. Il dessine dans des revues et fanzines. Livres personnels aux éditions Brambram, Anathème, le Dernier Cri, United Dead Artists.



et les matelots qui se rendaient à l' Arsenal. Au milieu des dentelles et des colliers rares entre les anglaises blondes, surgissait une tête de vieille tortue rasée de près et boucanée par le soleil des Antilles.

Ce spectacle pouvait étonner. Il ne surprenait plus guère les habitants de Brest habitués à cette mascarade, presque tragique, que lui offrait quotidiennement en 1830 M. Paulin de La Poix, Chevalier de Fréminville, capitaine de frégate retraité.»

Ce Chevalier de Fréminville, digne successeur du Chevalier d'Éon (pour ce qui est du titre et du travestissement du moins), était entré dans la Marine à l'âge de 14 ans. Il exécutera toute sa carrière dans la Royale où il s'illustrera par son courage et sa vaillance et finira capitaine de frégate en 1831.

En 1801, il participe à bord de l'*Intrépide* (et aux côtés de la *Sirène*) à l'expédition de Saint-Domingue. Rescapé du terrible mal de Siam qui a décimé les troupes de Leclerc, il en revient à bord du *Swiftsure* qui rapatrie la dépouille du général Leclerc vers le port de Toulon. Pour rentrer en France, la princesse Pauline, veuve de Leclerc et sœur de Bonaparte, s'est faite elle aussi embarquer à la hâte sur ce navire délabré et truffé de voies d'eau que Fréminville appelle «bateau-misère». La traversée sur ce vaisseau chargé de malades n'est pas une partie de plaisir. Comme l'on réserve les vivres pour assurer le *standing* des repas de Pauline, Fréminville affamé se voit contraint d'aller dérober à la nuit tombée une poule dans la cage où sont celles que l'on destine aux dîners de Pauline. On devra même un jour sacrifier un ours du Canada, mascotte de l'équipage, pour pouvoir servir un rôti à celle dont le commandant de bord redoute les plaintes et les récriminations.

«MONSIEUR COQUILLE»

En mars 1806, c'est bien à bord de la *Sirène* que notre Chevalier embarque, cette fois comme enseigne de vaisseau et sous le commandement du capitaine Le Duc, pour la fameuse expédition vers les mers boréales et les baleiniers anglais. Au cours de cette expédition, où la *Sirène* manquera de se faire prendre dans les glaces polaires aux abords du Spitzberg, notre savant-marin va effectuer quantité de relevés hydrographiques, d'observations archéologiques, botaniques, minérales et zoologiques. Lors d'une reconnaissance sur les côtes de l'île islandaise d'Enckuysen, il baptise un cap du nom de *La Sirène*. Débarqué quelques jours au sud de l'Islande il effectue à terre une exploration scientifique en compagnie d'un camarade, comme lui enseigne de vaisseau à bord de la *Sirène*, et qui porte un nom plutôt favorable pour qui s'apprête à récolter minéraux et coquillages : Édouard Moisson.

Seize ans plus tard, le 20 juillet 1822, on le retrouve aux Antilles, sur une île des Saintes, Terre-de-Haut, où la

Néréide, frégate royale, effectue une escale prolongée. Christophe-Paulin de La Poix, alias Chevalier de Fréminville, est maintenant lieutenant de vaisseau, il a 35 ans. Il est plus que jamais passionné de botanique, de zoologie, d'archéologie. En bon naturaliste, il profite de ce séjour pour découvrir faune et flore de l'île ; tous les jours, il court les mornes à la poursuite de coléoptères ou de papillons ; il ne remarque même pas les jeunes beautés du cru qui lui font des avances et qui, par dépit, l'affublent du sobriquet de «Monsieur Coquille» ; il avance le nez rivé au sol en quête de nouveaux minéraux ou coquillages.

Pourtant, le 25 août, alors qu'il assiste à une messe donnée en l'honneur du roi de France Louis XVIII, les coquillages et les papillons lui laissant un peu de répit, il remarque dans l'assistance deux jeunes femmes ; il s'agit d'une jeune veuve de la Guadeloupe et de sa sœur cadette, âgée d'à peine 19 ans, et dont l'éclatante beauté captive soudain son regard. Il nous décrit ainsi dans ses mémoires ce qui d'évidence est pour lui un coup de foudre : «*Je fus vivement frappé par tant de grâces, et j'eus peine à en détacher les yeux tant je trouvais de plaisir à les admirer... Une seule fois elle leva ses grands yeux bleus qui rencontrèrent les miens.»*

Mais timide sans doute, il n'ose aborder la jeune fille et quitte l'église «*l'âme enveloppée d'une indicible mélancolie*».

Cependant, les divinités marines qui ont accompagné la *Néréide* dans son voyage vont se charger de lui faciliter les choses. Revenu à ses marottes, le voici bravant les flots dans l'anse du Marigot ; il s'avance, de l'eau jusqu'aux aisselles, pour aller cueillir des branches de madrépores. La mer est grosse, il ne sait pas nager, une lame le culbute et l'envoie valdinguer dans les rochers tranchants et les récifs de coraux. Gravement blessé, il est roulé par les flots et son corps ensanglanté finit par être rejeté sur la berge, inanimé. Par chance, les Noirs d'une habitation voisine qui revenaient de la pêche ont assisté à la scène et se précipitent pour lui porter secours. Et comme les dieux ne font pas les choses à moitié, ses sauveurs ne sont autres que les esclaves de l'habitation de mademoiselle Caroline, la belle Créole qu'il avait remarquée à la messe. On le transporte sur un brancard de fortune jusqu'à l'habitation.

Quand, après trois jours de fièvre et de délires, le Chevalier finit par retrouver ses esprits il reconnaît à son chevet le beau visage de sa jeune Créole :

«*Ô joie ! Ô miracle ! Je joignis les mains, c'était Caroline !*»

Grâce aux soins prodigués par son hôtesse, le voici bientôt remis sur pied, serrant celle qui l'a rendu à la vie contre sa poitrine, éprouvant toutes les blandices d'une passion partagée.

Il découvre ravi que Caroline joue de la guitare et dessine : «*Elle avait surtout un talent tout spécial pour*

saisir la finesse des fleurs, exprimer la physionomie des insectes, la grâce des oiseaux, et tout ce qui rentre dans le domaine de l'histoire naturelle.»

Le naturaliste a rencontré son *alter ego*.

Marguerite, métisse affranchie, a été jadis la nourrice de Caroline. Elle habite à l'autre bout de l'île, sur l'anse Crawen ; elle organise une fête champêtre à laquelle les deux amoureux sont conviés. En attendant l'heure du déjeuner, Caroline entraîne son compagnon pour lui faire découvrir ce coin de l'île qu'il ne connaît pas. Ils grimpent tous deux jusqu'aux sommets d'une colline d'où la vue se déploie sur tout le littoral et l'archipel des Saintes. Une fois encore, devant ce magnifique paysage, leurs âmes fusionnent dans une sorte de communion mystique :

«Oui, tout comme nos deux cœurs battaient à l'unisson, nos âmes voyaient, pensaient, sentaient de même. Ô l'étrange ! Ô le mystérieux phénomène !»

Cette idylle à la *Paul et Virginie* dure depuis quarante jours quand la *Néréide*, rappelée plus tôt que prévu à la Martinique, se voit contrainte de lever l'ancre précipitamment. On imagine les déchirements, les pleurs, les étreintes et les serments échangés entre les deux amoureux qu'un destin devenu subitement cruel s'apprête à séparer. *«Les adieux furent déchirants, le désespoir enlevait la raison à Caroline. Il fallut l'arracher à mes bras.»*

ROBE BLANCHE, CEINTURE VERTE

Deux mois plus tard, alors qu'elle a longé plusieurs fois les côtes de l'île sans s'arrêter, la *Néréide* se décide enfin à mouiller en rade de Terre-de-Haut. Christophe-Paulin se précipite vers l'habitation de sa chère Caroline. Mais la maison est silencieuse et déserte, les volets clos. Rebroussant chemin vers le bourg, il longe la plage de la grande Anse et c'est en traversant le petit cimetière qu'il aperçoit une croix fraîchement plantée qui porte cette inscription :

*Caroline C.
morte le 30 novembre 1822
Priez pour elle*

Fou de douleur, le Chevalier se précipite chez la vieille nourrice Marguerite. Celle-ci lui apprend que Caroline s'est donné la mort et lui conte les circonstances de son suicide : apercevant une nouvelle fois la *Néréide* qui croisait au large de l'île sans s'arrêter, Caroline, persuadée que son Chevalier ne reviendrait plus jamais, s'est jetée à la mer à l'endroit précis où lui-même, deux mois plus tôt, a failli périr noyé.

Le Chevalier de Fréminville revient en France. Marguerite lui a remis comme une offrande la robe blanche et la ceinture de soie verte que portait Caroline le jour de sa mort.



Durant les vingt-six années qui lui restent à vivre, il demeure inconsolable. Il prend l'habitude de porter la robe de son amoureuse, puis, peu à peu, de se travestir. Il sort dans les soirées en ville apprêté comme une femme du monde, devient au fil des ans une vraie coquette. Il poursuit dans le même temps ses recherches en sciences naturelles, ses explorations archéologiques, écrit plusieurs livres dont un *Essai sur l'influence physique et morale du costume féminin*, signé Caroline de L., née de L. P., et dans lequel il justifie ainsi son choix vestimentaire : *«Les vêtements féminins agissent délicieusement sur le système nerveux d'un être délicat et lui font éprouver intérieurement des jouissances inconnues à ceux dont l'organisation est plus grossière.»*

C'est toujours habillé en femme qu'il reçoit les savants qui souhaitent le rencontrer. Il se fait parfois appeler Pauline. On dit que jusqu'à sa mort (à l'âge de 61 ans) il signa ses lettres «la Chevalière de Fréminville». ■

Joseph Vernet

De Bayonne à La Rochelle

En octobre 1763, les tableaux des ports de Rochefort et de La Rochelle sont présentés au roi, dix ans après la commande, en septembre 1753, des vues des ports de France. Sa vie itinérante durant cette décennie mène aussi le peintre à Bayonne et Bordeaux.

Par Grégory Vouhé

En septembre 1753, le directeur des Bâtiments du roi adresse une supplique à Louis XV pour que Joseph Vernet (1714-1789) soit chargé de peindre tous les ports de France avec le titre de peintre des marines de Sa Majesté : ses talents, qui peuvent être d'une très grande utilité dans un État qui a l'avantage de renfermer dans son sein les ports les plus beaux et les plus commodes, doivent faire désirer à Sa Majesté d'attacher à son service l'artiste le plus capable de les représenter sur toile. Chaque tableau, de 8 pieds de





large sur 5 pieds de haut (2,63 x 1,65 m), lui sera payé 6000 livres. Leur nombre est finalement fixé à vingt-quatre. Les vues doivent être entièrement réalisées sur place. Quand Vernet suggère qu'il pourrait exécuter à Bordeaux la vue du port de Sète, où il juge malcommode de s'établir, le directeur des Bâtiments lui fait observer que le roi paie ses tableaux de façon à exiger que le peintre leur donne toute la perfection possible et qu'il ne saurait mieux les finir que sur les lieux.

DIX ANS DE VIE ITINÉRANTE

Vernet continue donc à voyager pour le roi avec femme et enfants. De Bayonne, il fait valoir en 1759 : «*Outre le fait que je n'ai pas trop mes aises dans les villes où je dois séjourner quelque temps comme si j'avais une résidence fixe, j'y dépense beaucoup plus ; ma famille augmente, et par conséquent la difficulté de la mener avec moi et de la loger.*» Il était arrivé à Bayonne en juillet, après avoir quitté Bordeaux, où il s'était installé en mai 1757. Les deux vues de Bordeaux sont expédiées exactement deux ans plus tard, en mai 1759. Le délai est le même pour la réalisation des deux vues de Bayonne, exposées au Salon fin août 1761 après l'arrivée de Vernet à La Rochelle le 7 juillet. Un seul tableau de Bayonne était initialement prévu. Mais le peintre représenta au directeur des Bâtiments l'impossibilité de tout figurer sur une unique vue : c'est comme si on me demandait de peindre en un seul tableau l'intérieur du jardin des Tuileries, où l'on vit la façade du palais, d'un

côté Bellevue et Saint-Cloud, et de l'autre le Pont-Neuf, les tours de Notre-Dame, Pantin, Saint-Denis. Vernet obtient aussi de ne pas résider à Rochefort, où l'air est mauvais, surtout en été, «*donnant des fièvres qui durent longtemps et dont la mort s'ensuit quelquefois*» – le commandant militaire de la Saintonge meurt effectivement dix ans plus tard des fièvres contractées lors de l'assainissement des marais de Rochefort. Un peu moins de deux ans après son arrivée, le peintre écrit le 8 juin 1763 que le tableau du port de La Rochelle est fini depuis quelques jours. Il espère que celui de Rochefort le sera vers les premiers jours de juillet, après quoi il pourra partir pour quelque autre port.

LES PLUS GRANDS ÉLOGES

Les tableaux de Rochefort et de La Rochelle figurent tous deux au Salon fin août, puis sont présentés au roi le 2 octobre par le directeur des Bâtiments qui en rend compte à Vernet le 10 : Sa Majesté, Monseigneur le Dauphin et toute la Cour en ont fait les plus grands éloges. Au sortir du Salon, Diderot n'hésite pas à écrire : «*La France peut se vanter de son Vernet à aussi juste titre que la Grèce de son Apelle et de son Zeuxis, et que l'Italie de ses Raphaël, de ses Corrège et de ses Carrache.*» En mai de la même année, le duc et la duchesse de Bedford avaient souhaité voir les tableaux des ports de France qui étaient au Luxembourg. Dès 1758, deux graveurs avaient obtenu l'autorisation d'ouvrir une souscription. Ils justifient le retard de la

Vues de la ville et du port de Bayonne peintes d'après Vernet par Juan Patricio Morlete Ruiz, 1 x 1,5 m, Los Angeles County Museum of Art.

première livraison, en octobre 1760, en faisant savoir qu'on ne peut graver ces tableaux qu'en les regardant dans un miroir et par petites parties, ce qui empêche d'en juger l'accord général ; les améliorations nécessaires, pour conduire à l'effet total, entraînent parfois des retards de plusieurs mois, qu'on ne peut prévoir. Voltaire remercie l'un des graveurs de l'envoi de son dernier chef-d'œuvre ; il n'a pu se lasser d'y admirer cette multitude de figures et la beauté de l'ensemble. Si les tableaux de Vernet restent en France, poursuit-il, les estampes les font passer dans les quatre parties du monde. Voltaire ne se trompait pas. Le Los Angeles County Museum of Art a ainsi acquis en 2007 un ensemble de six toiles (1 x 1,5 m) peintes par Juan Patricio Morlete Ruiz (Mexico, 1713-1772) d'après les gravures des ports de France. Les armes royales d'Espagne qui y figurent indiquent une probable commande du vice-roi de Nouvelle-Espagne Antonio María de Bucareli y Ursúa, qui règne à partir de septembre 1771.

REPRÉSENTER LE PAYS ET SES USAGES

Vernet faisait imprimer d'assez longues descriptions de ses tableaux dans le livret explicatif du Salon. Il précise par exemple que les figures qui ornent l'une des vues du port de Bayonne sont des Basques coiffés d'un béret ou espèce de toque, des Basquaises qui ont sur la tête un mouchoir, des Espagnols et des Espagnoles de différents lieux voisins, un tillolier debout qui parle à des tillolières, du nom de leur bateau. Pour varier les habillements des figures placées au premier plan,

il a peint, de la même manière, des Rochelaises, des Poitevines, des Saintongeaises et des Olonnaises sur la vue du port de La Rochelle. Cette dernière est prise de la Petite Rive (square Valin), au coucher du soleil, comme les deux vues de Bayonne, peintes à marée basse. À Rochefort, c'est le moment du départ d'une escadre, le matin à marée haute. La mer est haute aussi à La Rochelle, où Vernet avait signalé que le port est «*aride et dénué d'ornements*» du fait de son envasement. À Bayonne, il peint les magasins de stockage du vin, à Bordeaux la Bourse, la place Royale, l'hôtel des Fermes, les salinières et une partie des chantiers, à Rochefort des approvisionnements près du magasin des colonies. On débarque et l'on transporte du chanvre pour la corderie, d'où sortent des cordages pour être embarqués.

Partout il s'attache à représenter le pays et ses usages, tel le jeu de la troupiole à Bayonne, qui consiste à se jeter une cruche jusqu'à ce qu'elle se casse en tombant. Comme l'a montré Éric Rieth, directeur de recherche au CNRS, il peint avec une extrême précision tous types d'embarcations : chaland, galupe, chalibardon, halo, courau, tillole et pinasse à Bayonne ; frégate du roi, navire de commerce, miolle, flûte et filadière à Bordeaux, allège amarrée à La Rochelle. Suite à une décision de 1797, la série presque complète des ports de France est déposée au musée de la Marine, qui expose douze tableaux. Le Louvre en conserve trois (vues de Toulon et Marseille), Vernet n'en ayant finalement peint que quinze sur les vingt-quatre initialement prévus. ■

Le port de La Rochelle, copie du tableau de Vernet exécutée en 1866 par Édouard Pineil (1804-1884), conservée au musée du Nouveau Monde, 1,65 x 2,63 m.



Par Ange Claudia Lipemh

La Fayette, héros des deux mondes

«**Q**ui est donc ce La Fayette ?» La question s'affiche sur les murs du musée Hèbre de Rochefort comme le fil conducteur de l'exposition *La Fayette, la traversée d'une vie*. «Contrairement aux États-Unis où il est très célèbre, en France, La Fayette est encore très méconnu. On le confond même avec les Galeries Lafayette. Dans le meilleur des cas, on l'associe à une aventure américaine et parfois à une double conduite au moment de la Révolution française», explique Laurence Chatel de Brancion, commissaire de l'exposition. Cette dernière vise à retracer la vie publique et intime de Gilbert du Motier, marquis de La Fayette, de sa naissance à sa mort, de la prospérité au désaveu. Plus de 300 m² sont consacrés à la présentation de pièces exceptionnelles, issues de collections françaises et américaines, rassemblées pour la première fois.

UNE ICÔNE AMÉRICAINE. En 1824, La Fayette effectue son dernier voyage en Amérique. L'exposition rochefortaise s'ouvre sur cet ultime voyage. «Il fut invité en pleine campagne électorale par le Congrès américain. Sur place, il est fêté avec tout un merchandising. On commercialise toutes sortes de produits dérivés à son effigie», indique Michaël Liborio, commissaire exécutif. Icône de la guerre d'Indépendance américaine, La Fayette est toujours considéré comme le héros d'une nation. Une carte permet aux visiteurs de découvrir les nombreuses villes du pays portant son nom. «Il fait partie du cercle des huit Citoyens d'honneur des États-Unis. Pour les Américains, il représente le symbole de l'aide étrangère dans la guerre d'Indépendance tout en ayant combattu sous l'uniforme américain», souligne Laurence Chatel de Brancion.

UNE JEUNESSE DORÉE. Mais avant l'Amérique, il y a l'Auvergne. Gilbert du Motier naît en 1757, à Chavanac. Il est le fils d'une riche famille noble de province. Orphelin de père, il perd sa mère avant son 13^e anniversaire. Les nombreux décès survenus dans sa famille le placent très jeune à la tête d'une fortune colossale. Comme tout jeune homme titré, il embrasse une carrière militaire. Très tôt, il s'engage dans la franc-maçonnerie. L'exposition



Coll. Fondation Josée et René de Chambrun.

Gilbert du Motier de La Fayette en uniforme américain, gouache sur papier, portrait attribué à Giuseppe Casanova. Ci-contre, l'épée offerte au marquis par le Congrès américain, coll. Fondation Josée et René de Chambrun.

présente par ailleurs son épée de Vénérable. Soucieux de «bien le marier», son arrière-grand-père s'évertue à lui trouver une femme issue d'une famille en vue à la Cour. En 1774, à l'âge de 17 ans, La Fayette épouse Adrienne de Noailles. «Cette union lui ouvre les portes de la vie à la Cour. Là-bas, il fait la rencontre de Benjamin Franklin venu solliciter l'aide de Louis XVI dans la guerre d'Indépendance», poursuit la commissaire. Sensible au désir de liberté du peuple américain, La Fayette entreprend en 1777 son premier voyage en Amérique à bord de *La Victoire*. «Il y va pour rencontrer les Insurgents et recueillir des renseignements. Ce premier voyage lui vaut de rencontrer George Washington», commente Michaël Liborio. Ainsi, La Fayette reçoit le grade de major général et devient le proche collaborateur et l'ami du commandant en chef George Washington.

L'HERMIONE ET LA GLOIRE. De retour en France en 1779, La Fayette plaide la cause des insurgés américains. En 1780,

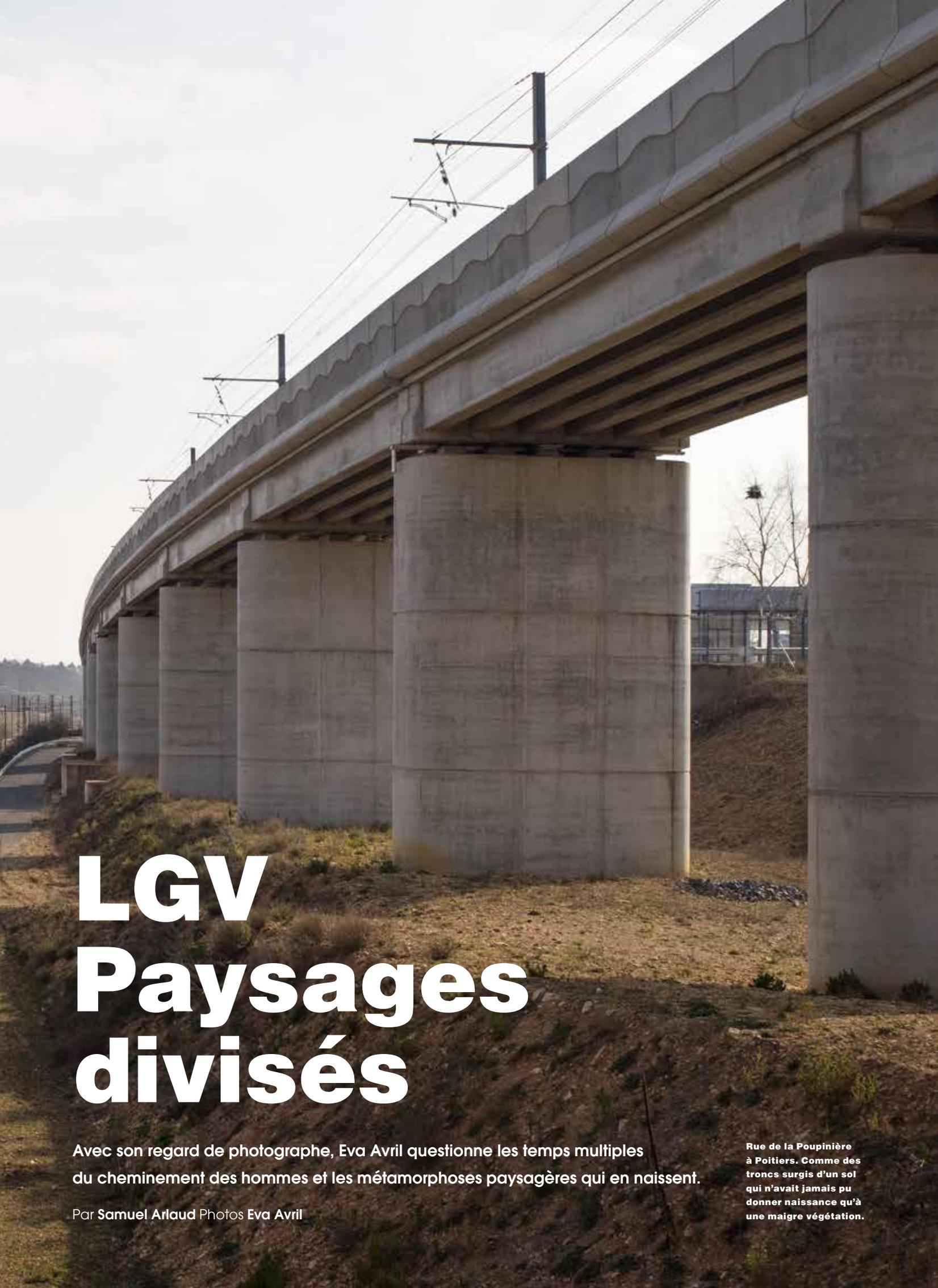
il effectue son deuxième voyage en Amérique, cette fois, c'est à bord de l'*Hermione*, mythique frégate construite dans l'Arsenal de Rochefort, qu'il rejoint les troupes de George Washington pour combattre jusqu'à la victoire finale. «Grâce à l'appui stratégique de Rochambeau et de Grasse, les troupes américaines emportent la bataille décisive de Yorktown», précise Michaël Liborio. Des deux côtés de l'Atlantique, La Fayette est un héros. L'épée que lui offre le Congrès américain en témoigne, tout comme l'empressement de la Cour à son retour en France en 1783.

APRÈS LA RECONNAISSANCE, LA CAPTIVITÉ. De héros à traître de la nation, en passant par ses cinq années de captivité suite à sa désertion à Sedan en 1792, la dernière partie de l'exposition est consacrée au rôle de La Fayette dans l'histoire de France. D'autres pans de l'exposition témoignent de son action politique durant la Restauration. Décédé en 1834, il fut enterré au cimetière de Picpus à Paris. «La Fayette avait une faim canine de gloire et de pouvoir, conclut Laurence Chatel de Brancion. Il voulait être le commandant et marquer l'Histoire. Il aura pleinement réussi son pari aux États-Unis.»



Exposition au musée Hèbre, Rochefort, jusqu'au 1^{er} octobre.
05 46 82 91 60



A photograph of a high-speed train bridge. The bridge is made of concrete and has several large, cylindrical pillars supporting it. The bridge is elevated and has overhead power lines. The background shows a landscape with some trees and a building. The sky is overcast.

LGV Paysages divisés

Avec son regard de photographe, Eva Avril questionne les temps multiples du cheminement des hommes et les métamorphoses paysagères qui en naissent.

Par Samuel Arlaud Photos Eva Avril

Rue de la Poupinière à Poitiers. Comme des troncs surgis d'un sol qui n'avait jamais pu donner naissance qu'à une maigre végétation.



Chemin de la Vallée à Chasseneuil-du-Poitou (Vienne). Le petit chemin multiséculaire de l'homme épouse la pente, le grand chemin l'aplanit, mais durera-t-il des siècles ?

Les images d'Eva Avril sur la ligne à grande vitesse Paris-Bordeaux troublent l'esprit, qu'il s'agisse de l'esprit du géographe ou de l'esprit humain tout simplement. Mais ce trouble est bénéfique. Il rappelle que la géographie n'est pas qu'une science de la description. Bien sûr, il y a ce que l'on voit, il y a ce que l'on pense et que l'on tente d'expliquer avec les arguments laissés par les méthodes d'analyse, par l'histoire aussi ou par les parti-pris aménagistes. Pourtant c'est la dimension sensible qui prend vite le pas, celle du ressenti inhérent à toute tentative de compréhension du territoire. Mille questions surgissent sur ces moments spatiaux saisis par l'œil de la photographe. Sans elle, ces instants localisés n'auraient probablement jamais existé. En tout cas ils sont rarement montrés voire ignorés. Elle laisse ainsi la trace d'une trace et lui donne du sens. Sous son œil puis sous nos yeux prend corps la métamorphose des paysages traversés, ceux d'un Seuil du Poitou double symbole du passage et de l'ancrage humains.

À ces paysages de longues habitudes des plaines céréalières et des semi-bocages patiemment construits s'opposent des images nouvelles de champs d'un seul coup éventrés, chahutés comme aux temps géologiques, remodelés

dans des proportions gigantesques, d'anciens horizons fermés à jamais et d'autres qui s'ouvrent que l'on n'imaginait pas et qui sont au-delà de l'horizon lui-même. Alors la signification et la symbolique changent. Il nous faut construire un système de pensée qui intègre des éléments que l'imaginaire humain ne pouvait pas concevoir jusqu'alors.

Que vont percevoir du paysage les hommes : ceux qui emprunteront le train, ceux qui le regarderont passer ou l'entendront, ceux qui vivront au bord de la ligne, ceux qui auront la pratique des trois à la fois ? La ligne est bien à la fois d'ouverture, d'accès rapide à un ailleurs longtemps tenu éloigné, mais dans le même temps elle est de fermeture, de rupture, de fracture d'un ici où les hommes vivent.

L'homme n'apparaît pas directement sur les photographies mais il est partout présent, dans le temps long de la mise en valeur agricole, dans le temps récent de la construction de la ligne, et par les à-coups répétés du temps-éclair du passage des trains.

CHEVAL DE FER

Sur cette « pellicule de la réalité géographique »¹ qu'est le paysage, la grande vitesse n'a pas encore d'épaisseur historique. C'est ce qui l'oppose à l'ensemble paysager environnant et le perturbe profondément. Le temps lui donnera cette histoire. L'appropriation des dimensions socio-spatiales de la grande vitesse est à venir aussi bien pour ceux qui emprunteront le chemin de fer que pour ceux qui vivront à ses côtés. C'est à cette appropriation que participe le travail d'Eva Avril.

La photographe donne à lire des paysages incompris voire incompréhensibles, particulièrement pour ceux dont l'espace de vie traversé par la ligne fonctionne à une échelle essentiellement locale. Ils se gonflent ainsi d'un sentiment que leur territoire subit une sorte de « viol spatio-temporel » : ce cheval de fer, véritable Cheval de Troie de Thoreau, n'appartient globalement ni à leur temps, ni à leur espace vécu. Leur sentiment d'appartenance est foudroyé. Ce ressenti diffère de celui lié à l'arrivée du train dans les campagnes du XIX^e siècle car le sentiment d'ouverture était véhiculé à l'époque par le nombre important des petites gares de desserte. Là, rien de tout cela. L'habitat local n'est plus à la bonne échelle : dans le meilleur des cas il est toléré, mais clairement séparé de la ligne, symbole de la segmentation spatiale des usages comme des usagers. Pour que la vitesse puisse être grande, aucune perturbation n'est tolérée, ni celle des collectivités humaines traversées, ni celle d'une nature qu'il faut repousser derrière des fossés bétonnés, des terre-pleins ou des tranchées artificialisées, de hauts grillages qui s'alignent de part et d'autre de la voie, la rendent aussi infranchissable qu'une frontière, sauf en des points éloignés, positionnés selon une logique d'aménagement global.

Samuel Arlaud est géographe, maître de conférences à l'université de Poitiers. À paraître en 2018 chez Armand Colin (écrit avec Yves Jean) : *Introduction à la géographie rurale*.



Cependant cette grande ligne, ce grand chemin, ne parvient pas à nier totalement la micro-géographie. Grâce au regard d'Eva Avril, un rééquilibrage s'opère qui remet en scène des morceaux de paysages refoulés, comme si involontairement l'aménagement récent faisait surgir à nos yeux des objets spatiaux que l'on tentait d'oublier leur redonnant une beauté négligée. Celle de ces fermes, même abandonnées, de ces forêts aux franges rabotées, de ces haies longtemps entretenues, de ces petits chemins qui font ressurgir le sens des mobilités anciennes. Une prise de recul s'opère par rapport aux images classiques de la grande vitesse en associant des objets spatiaux que ne font pas coexister les communicants de la grande vitesse et qui pourtant sont bel et bien dans une grande proximité géographique réelle. Elle favorise une prise de conscience et l'élaboration d'un point de vue sur ce qu'est un paysage de ligne à grande vitesse.

PAYSAGES ORDONNÉS

Il n'y a point d'anarchie paysagère mais le début d'un nouvel ordonnancement. L'œil d'Eva Avril fait exister ces paysages pour ceux qui les voient au quotidien. Elle fait œuvre d'une pédagogie territoriale du dedans. Si le trouble naît de ce regard porté, c'est que l'on

cherche dans l'organisation de l'espace une forme d'articulation des échelles de temps et d'espace qui semble absente ici. Il n'y a pas de combinaison systémique clairement intelligible des constructions humaines héritées et, dans le même temps et le même espace de la possibilité d'un futur, par l'irruption d'une modernité et du mythe prométhéen permanent, capacité matérielle et idéale de l'homme à s'affranchir des contraintes du milieu. L'objectif d'habitabilité des territoires traversés et donc de projection des sociétés locales dans le futur est remis en cause. En convenant qu'un territoire est le produit de l'action humaine, alors l'action du plus grand nombre n'est plus vraiment ici, elle est ailleurs ; là n'est qu'un passage qui change la perception et la pensée du paysage traversé.

Bois-Rigaud à Saint-Genis-Hiersac (Charente). Inversion des courbes et des lignes forgées par le temps de la géologie et le temps de la mise en valeur agricole.

«On est dans le TGV [...]. Ce n'est pas ennuyeux la campagne, quand ça fuse. Un château passe, un lac, un hangar, un village s'efface aussitôt qu'apparu. On n'a même pas le temps de voir les vaches qui, par voie de conséquence, ne peuvent plus regarder les trains. On essaie de se rappeler les

vers de Cendrars sur les lignes télégraphiques dont le poète suit le fil à travers la fenêtre du Transsibérien. On songe avec excitation à ce qui nous attend à l'arrivée. On réfléchit avec nostalgie à ce que l'on vient de quitter.» (Sylvain Tesson, *Géographie de l'instant*)



De haut en bas et de gauche à droite, route de Libourne à Marsas (Gironde), la Petite Poirière à Scorbé-Clairvaux (Vienne), route d'Ouzilly à Scorbé-Clairvaux (Vienne), rue de la Vallée à Chasseneuil-du-Poitou (Vienne). Segmentation des paysages, nouvelles relations de voisinage. L'habitant habite autrement. Il doit se confronter à la présence d'un élément du paysage qui ne correspond pas ou peu à sa pratique quotidienne.

Ces images sont pourtant à la naissance des éléments constitutifs d'un sentiment d'appartenance parce qu'elles touchent au monde sensible de celui qui regarde, à ce qui va lui faire aimer ou non son espace vécu, à ce qui va donner une épaisseur temporelle à son quotidien, à ce que l'on va souhaiter garder et à ce que l'on veut remettre en cause de l'organisation socio-spatiale établie. Ce sentiment fonctionne lui aussi dans une logique d'aller-retour : le paysage de la grande vitesse m'appartient et dans le même temps j'appartiens moi-même au paysage de la grande vitesse.

«Ce diabolique Cheval de Fer, dont le hennissement déchirant s'entend d'un bout de la commune à l'autre, a troublé de son sabot la Fontaine

Bouillonnante, et c'est lui qui a brouté à blanc les bois de la rive de Walden.» (HD Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*)

STRUCTURES

La grande vitesse touche aux structures même du paysage et des territoires, à ce qui procure chez l'homme du sentiment d'appartenance, à la complexité de la relation entre l'homme et l'espace. Comme toujours, l'espace est à la fois enfermement et ouverture. Il est interface entre différentes dimensions : le sol et le ciel, l'ici et l'ailleurs, l'intérieur et l'extérieur, le moi et l'autre. Son fonctionnement nécessite des circulations qui empruntent des chemins parfois concrets parfois invisibles. L'irruption de la grande vitesse oblige à repenser les cheminements humains.

PRÉGNANCE

Ce qui est prégnant : qui impose à l'esprit. La ligne n'est pas seulement un nouvel élément matériel du paysage, elle conquiert aussi le domaine de l'idéal humain. Elle n'est pas toujours franchement visible mais on la sent toujours proche. Comme un élément d'une dimension supra-locale qui voudrait toujours se rappeler à l'existence des habitants et de tous les êtres vivants. Ici s'oppose le passage rapide qui franchit tous les obstacles et le temps long, la patience du travail de la vigne, l'écoulement imperturbable



de l'eau même sur les faibles pentes où le moindre rétrécissement dessine une mare et sa jonchère.

COMME UNE MATRICE DÉSORMAIS IGNORÉE DE LA VIE

Témoignage de plusieurs temps enchevêtrés qui pourrait faire dire que ce paysage de la grande vitesse n'existe pas dans sa globalité. Il n'y a pas UN paysage mais des bribes de paysages. Chaque espace que nous observons, chaque segment du paysage photographié jouit d'une indéniable autonomie en regard des autres échelles territoriales, et aussi en regard de son passé et de son futur. Dans ces conditions, tous les instants paysagers vécus par nous existent, mais non leur ensemble imaginaire.² Cela signifie que «la représentation sociale de tout enchaînement historique, forcément fabriquée, suppose une construction idéologique et politique».³ Avec les images d'Eva Avril, il nous semble que nous sommes déjà dans les prémices de cette construction. Transposée à l'espace, cette idée signifie qu'en fonction des enjeux et des rapports de force qui les caractérisent, les sociétés territorialisées façonnent leur histoire en sélectionnant les moments et les faits, les personnages qui les arrangent. Ces images nous arrangent et nous

dérangent à la fois, confrontant simultanément tous nos sentiments spatiaux. À l'heure où paraissent ces lignes, le train passe ! Celui qui l'emprunte ne voit pas les paysages d'Eva. Il ne voit pas la division spatiale. Il voit le lien, le fil qui se tend encore plus fort entre les métropoles. Comme un presque funambule, il est concentré sur son objectif d'arrivée. Ce qu'il voit en passant est abstrait, fugace, appartenant à d'autres espaces et à d'autres temps que le sien propre. Lui-même est peut-être divisé, partagé. Tantôt voudrait s'arrêter, mais il faut continuer, et sait-il vraiment où il se trouve en regardant par la fenêtre ? La vitesse brouille les points de repère. Et puis la voie n'a qu'une issue, elle n'autorise nulle divagation, nulle incertitude du chemin, nulle autre possibilité que de brefs arrêts momentanés. C'est que le sentiment humain du temps a changé comme le paysage : l'avenir n'est plus la reproduction pesante du passé, il est une projection fuyante qui devrait avoir pourtant plusieurs chemins possibles. ■

**Route de
Beausoleil à Saint-
Romain-la-Virée
(Gironde).
Que reste-t-il
de notre habitat
humain ? Horizons
fermés, horizons
nouveaux.**

1. Expression du géographe Jean-Robert Pitte.

2. Adapté d'une démonstration de Borges, 1946, *Nouvelle réfutation du temps*.

3. G. Di Méo, 1998, *Géographie sociale et territoires*.

Missions à grande vitesse

**La construction de la Ligne à Grande Vitesse
Sud Europe Atlantique : un chemin durable
vers l'emploi pour les personnels des territoires
traversés par la ligne ?**

Par **Étienne Fouqueray** Photos **Eva Avril**



Étienne Fouqueray est économiste associé au laboratoire Crief de la faculté de sciences économiques de l'université de Poitiers. Il a soutenu sa thèse de doctorat (sous la direction d'Olivier Bouba-Olga)

sur le thème «Évaluation de l'impact économique de court terme et de moyen terme des chantiers de grandes infrastructures de transport : le cas de la LGV SEA Tours-Bordeaux», en 2016 à l'université de Poitiers.

Entre 2011 et 2016, la Région Nouvelle-Aquitaine a été le théâtre du plus grand chantier d'infrastructure ferroviaire européen. Considérée comme une activité non délocalisable par nature et à forte intensité de main-d'œuvre, la construction des grandes infrastructures de transport suscite de fortes attentes en termes de retombées économiques. Les investissements consentis par les financeurs des projets représentent une injection de revenu non négligeable sur les territoires traversés ou proches de la ligne. Par effets d'entraînement, ils contribuent à générer de l'activité localement, et donc des emplois, dans des secteurs divers. Ainsi, la construction d'une infrastructure de transport profite en premier lieu au(x) constructeur(s) et aux entreprises directement concernées par la construction (génie civil, ouvrage d'art, transport, etc.). Ensuite, d'autres entreprises et secteurs locaux (fournitures de béton, d'armatures, de gravats, etc.) bénéficient de la construction en répondant aux besoins d'approvisionnement de ces derniers. En bout de chaîne apparaissent les entreprises répondant aux besoins des particuliers – de la grande surface au boulanger, en passant par l'agence immobilière, le garagiste ou la baby-sitter – qui captent les dépenses de consommation courante des salariés du constructeur et des entreprises intervenant plus ou moins directement sur le chantier.

6 900 EMPLOIS LOCAUX CHAQUE ANNÉE

Entre le début du chantier en 2011 et mars 2013, la construction de la LGV Sud Europe Atlantique (SEA) Tours-Bordeaux a ainsi généré chaque année 6 900 emplois locaux (en équivalent temps plein annuel) dans les anciennes régions Aquitaine, Poitou-Charentes et Centre. Pour un emploi direct occupé chez le constructeur, le chantier de la LGV SEA a généré un emploi indirect chez les sous-traitants et fournisseurs



locaux et 0,4 emploi chez les entreprises de la sphère induite (commerces, logement, éducation, etc.). Bien que non négligeables en volume, ces emplois générés ne représentaient que 0,31 % de l'emploi salarié des régions traversées soulignant la nécessité de relativiser l'effet des grands projets sur la dynamique globale des économies régionales.

Cependant pour plus de 1 500 personnels recrutés dans les régions traversées par la ligne, ce projet représentait le commencement d'un nouveau chemin professionnel vers l'accès à l'emploi durable. C'est en tout cas ce à quoi s'étaient engagés le constructeur et quatre acteurs publics (Pôle Emploi, Conseils régionaux, Direccte) et privés (OPCA Constructys) à travers la mise en œuvre d'une véritable politique d'emploi et de formation dédiée au chantier remplissant deux objectifs successifs : d'une part fournir une main-d'œuvre qualifiée au constructeur de la ligne, d'autre part favoriser la sécurisation des parcours professionnels post-chantier des salariés locaux du projet SEA. Ce second objectif représentait la condition *sine qua non* d'un effet durable du chantier sur la dynamique économique des territoires traversés comme le soulignaient Colletis et Rycken en 2004 : «*Si l'entreprise noue des liens importants avec le tissu économique local mais que ces relations, ainsi que le*

LA CONSTRUCTION DE LA LIGNE À GRANDE VITESSE SUD EUROPE ATLANTIQUE EN CHIFFRES

■ 2 régions (Nouvelle-Aquitaine, Centre) et 6 départements (Indre-et-Loire, Vienne, Deux-Sèvres, Charente, Charente-Maritime, Gironde) traversés.

■ 302 km de lignes nouvelles et 40 km de raccordements.

■ 2h de trajet direct entre Paris et Bordeaux au lieu de 3h 15.

■ Plus de 36 millions d'heures travaillées jusqu'à juin 2016.

■ 9000 employés sur le chantier au pic d'activités à l'été 2013. Plus de 1 000 fournisseurs et sous-traitants.

■ 70 millions de m³ de déblais, 39 millions de m³ de remblais et 20 millions de tonnes de matériaux de carrière.

■ 1 340 voussoirs préfabriqués.

Route D158 à Clérac (Charente-Maritime). Une impression de BAM, non comme *Baikal Amour Magistral* mais comme *Bordeaux Aquitaine Métropole*. Échancrure dans la forêt : chemin d'ouverture vers d'autres mondes ou fermeture Éclair du monde d'ici ? (Samuel Arlaud)

■ 500 ouvrages d'art construits dont 19 viaducs.

■ 100 000 tonnes d'armatures et 800 000 m³ de béton.

■ 3 millions de tonnes de ballast et 1,1 million de traverses en béton pour les rails.

■ 14 000 poteaux caténaires assurant le maintien de 2 600 km de câbles caténaires.

EMPLOI (ETPA) GÉNÉRÉ PAR LA CONSTRUCTION DE LA LGV SEA

Source : Fouqueray E. (2016)

Entre début 2011 et mars 2013

Emplois directs	2832
Emplois indirects	2828
Emplois induits	1240
Impact total	6900

capital physique et humain spécifiques ainsi créés, ne servent plus, c'est-à-dire ne sont plus redéployables, lors d'un éventuel départ de l'entreprise, les perspectives de développement local seront faibles.»

APRÈS CHANTIER ET PRÉCARITÉ

Bien qu'ayant été vécue comme une riche expérience par les personnels locaux – l'opinion moyenne de l'effet du chantier sur leur parcours professionnel était de sept sur dix, deux ans après SEA – la construction de la LGV SEA n'a pas permis de remplir totalement les objectifs fixés par la politique d'emploi et de formation. Deux ans après la fin de leur mission sur le projet SEA, seulement 51 % des personnes recrutées localement avaient retrouvé un emploi en accord avec les compétences acquises pendant le chantier, soit sous la forme d'un contrat durable ou précaire dans le BTP, soit sous la forme d'un contrat durable hors du BTP. L'autre moitié n'était pas encore arrivée au bout du chemin vers l'accès à l'emploi durable deux ans après : 14 % étaient en CDD ou en intérim hors BTP et 35 % étaient sans emploi. L'impact économique de la construction de la LGV SEA sur les régions traversées et leurs habitants a donc été essentiellement court-termiste. Le contexte économique très dégradé dans le BTP – chute de 8 % des effectifs salariés en France entre 2011 et 2016 – a

influé de façon non négligeable sur cette dynamique. Il ne masque pas pour autant les limites de la politique d'emploi et de formation mise en œuvre.

Il aurait sans doute été souhaitable qu'un accompagnement renforcé post-chantier soit proposé par Pôle Emploi, Cosea et les acteurs locaux comme ce fut le cas lors de la phase de recrutement. En effet, la précarité antérieure au projet SEA des actifs locaux mobilisés par le constructeur (51 % étaient sans emploi avant SEA) ainsi que le contexte économique très dégradé dans le BTP représentaient des facteurs de risque pour le redéploiement durable de ces publics. Par ailleurs, la politique «emploi-formation» mise en œuvre dans le cadre du projet SEA a été pensée essentiellement pour répondre aux besoins de qualification du constructeur, ce qui limite la réemployabilité des personnels locaux. En effet, plusieurs dirigeants locaux d'entreprises de BTP ainsi que des anciens salariés de Cosea ont indiqué que les entreprises de BTP avaient besoin de personnels multitâches capables de conduire différents types d'engins ou de réaliser divers travaux de construction. Ces manques de la politique mise en œuvre représentent autant de perspectives d'amélioration pour de prochains grands chantiers afin que ces derniers soient le socle de nouveaux chemins professionnels durables pour de nombreux hommes et femmes. ■

LGV TOURS-BORDEAUX

L'exposition des découvertes archéologiques

Sur le tracé de la ligne LGV entre Tours et Bordeaux, 49 sites archéologiques ont été fouillés entre 2009 et 2013 avant le début des travaux (dossier *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine* n° 113). Le musée d'Aquitaine de Bordeaux présente les principales découvertes des

archéologues. De la préhistoire ancienne (-400 000 ans) à la Première Guerre mondiale, un parcours chronologique invite le visiteur à constater l'évolution du bâti à travers les époques.

Il déambule entre les plans d'un village et la reconstitution d'une tombe du néo-

lithique découverte en Indre-et-Loire. Suivent ensuite les périodes du bronze et du fer, et la maquette d'une villa gallo-romaine. Plus loin, une période de migration des populations est mise en valeur. «À la fin de l'Antiquité, avec l'effondrement de l'empire, vont arriver des populations qu'on appelait les barbares, explique Vincent Nistrot, le commissaire d'exposition. Près d'Angoulême, c'était des Wisigoths. Nous avons retrouvé et analysé des bijoux enterrés avec les défunts dans un cimetière : les perles ont été fabriquées au Sri Lanka ou en Inde du Sud !» Place ensuite au Moyen Âge : «26 souterrains qui servaient à cette époque de réserve de stockage ou de refuge ont été mis au jour et numérisés en 3D. Nous proposons aux visiteurs d'explorer l'un d'eux avec un casque de réalité virtuelle.»

Présentée au musée d'Aquitaine de Bordeaux jusqu'au 4 mars 2018, l'exposition ira ensuite au musée de la préhistoire du Grand-Pressigny, puis au musée d'Angoulême au printemps 2019 et au musée Sainte-Croix de Poitiers en automne 2019.

Elsa Dorey



Le tracé de la ligne LGV a permis de mettre au jour une nécropole médiévale à Luxé, en Charente.

J. Primault

Jean Salvaudon, maçon voyageur

À pied, en voiture et/ou en train, les maçons limousins ont sillonné la France en quête d'un avenir meilleur. Mon arrière-arrière-grand-père, Jean Salvaudon, était l'un de ces «croqueurs de châtaignes». La légende veut qu'il ait fait le tour de France, non en tant que cycliste mais en sa qualité de maçon.

Il ne reste de lui aujourd'hui qu'une photographie, quelques mentions dans les registres de l'état-civil, d'aussi rares souvenirs transmis par sa belle-fille à ses petits-enfants, sa malle de voyage, sa canne de marche, ses lunettes achetées à un colporteur, et bien sûr les maisons qu'il a construites. La silhouette endimanchée du cliché, devenue fantomatique, résume bien ce que la mémoire familiale a retenu de l'aïeul né en 1851 : un brave homme qui lisait crânement le journal au nez de ses voisins analphabètes. Pour le reste circulez, il n'y a plus rien à voir. Ou plutôt il y a tout à inventer.

Imaginons un instant la vie de cet homme né pendant la II^e République. Nous sommes

à Bussière-Poitevine, à mi-chemin entre Poitiers et Limoges. Ses parents et grands-parents sont déjà des voyageurs : les hommes sont rouliers ou maçons. Roulier, un bien joli mot pour faire entendre le son de la charrette qui leur permet de convoier marchandises et passagers. Ils sont pourtant aussi propriétaires de leur ferme où, là comme ailleurs, les femmes triment seules en leur absence pour faire tourner l'exploitation. Jean est le cinquième enfant d'une fratrie de sept. Selon toute vraisemblance, il part dès l'adolescence faire son apprentissage avec un oncle ou cousin déjà dans le métier.

BÂTISSEURS ET SOLDATS. Ils sont alors près de 30 000 Limousins à assurer la main-d'œuvre dans les chantiers de construction un peu partout en France. Ces solides gaillards prennent la route au début du printemps pour revenir en décembre de la même année, voire de la suivante ou celle d'après. Ils travaillent dur et vivent chichement, soit pour aider financièrement leurs proches ou rembourser des dettes, soit pour acheter une maison ou des terres dans leur village natal. La pratique est loin d'être limitée au XIX^e siècle : de la digue de La Rochelle à la première ligne sous-fluviale du métro parisien, en passant par les immeubles en pisé de Lyon et la reconstruction de villages incendiés, les «maçons de la Creuse» ont œuvré de la fin du Moyen Âge aux Années folles.

En 1870, Jean fait probablement partie des 1 600 000 mobilisés par Napoléon III dans la guerre franco-prussienne. Difficile de se figurer l'homme au canotier de la photographie à ajuster un fusil à baïonnette... Il est plus évident de se le représenter studieux lors de ses cours du soir, écrivant sous la dictée ou posant une multiplication. Le cas est à ce moment loin d'être isolé parmi les maçons

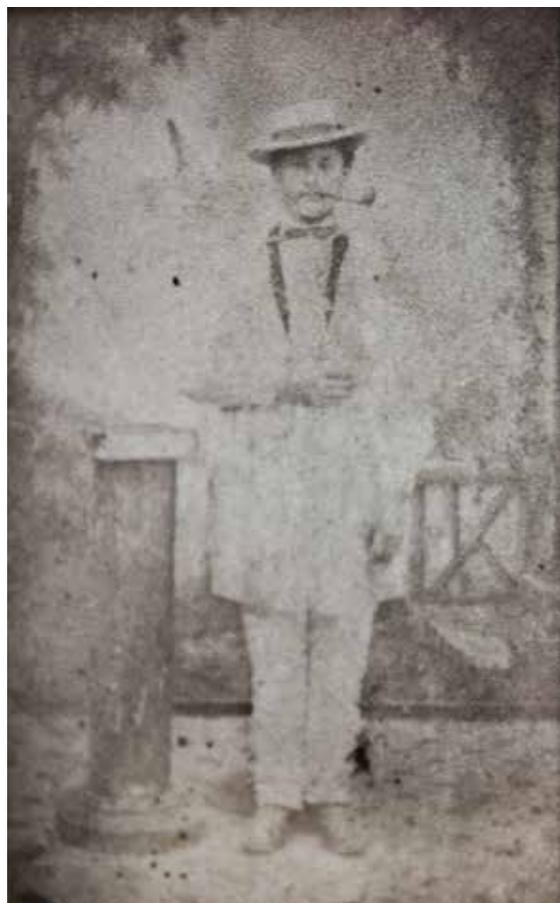
limousins : beaucoup sont soucieux de rattraper, après une longue journée de labeur, l'enseignement dont ils n'ont pu bénéficier enfant. J'aime à croire que Jean fait alors partie de ces ouvriers saisonniers qui tourmentent les notables limousins car ils rentrent au pays plus éduqués, mais aussi plus revendicatifs politiquement, plus athées... voire même, comble de l'outrecuidance, plus au fait des dernières modes vestimentaires !

LA BELLE CANTINIÈRE. Curieusement, une seule des destinations professionnelles de notre homme reste connue. Bordeaux, où il aurait notamment contribué à la construction du chemin de fer. C'est en tout cas près d'un chantier qu'il rencontre sa belle, Léonarde Fayard, cantinière. Elle aussi est originaire de la Haute-Vienne. Ces deux-là ne se voient peut-être pas beaucoup durant leurs premières années de mariage : avec la généralisation de l'électricité et des bâches imperméables, la trêve hivernale n'a plus lieu d'être... Si bien que les retours au pays des maçons s'espacent de plus en plus, malgré le déploiement du réseau ferroviaire qui facilite les trajets. Le couple est pourtant réuni dans le village de Léonarde au moment de la naissance de Charles en 1884. Les années aidant, l'installation devient définitive. Ils sont propriétaires d'une petite maison et Jean travaille dans les environs.

Leur fils a 20 ans au début du XX^e siècle : son tour est venu de rejoindre les maçons de la Creuse.

Manon Durier est médiéviste. Sa thèse, soutenue en 2016 à l'université de Poitiers, portait sur les monuments funéraires du diocèse de Limoges (XI^e-XIII^e siècles) (*L'Actualité* n° 113).

Par Manon Durier



LIMOUSINER

L'histoire des «limousinants» partis «limousiner» est connue des Limousins depuis le succès en 1986 d'une exposition organisée à Felletin sur les maçons de la Creuse. Leurs migrations temporaires ont été bien étudiées par Alain Corbin dans sa thèse *Archaïsme et modernité en Limousin* (1975). Depuis, les universitaires ont rarement approfondi le sujet

car l'histoire sociale en général et l'histoire ouvrière en particulier sont passées de mode... Des associations ont pris le relais : elles réalisent un travail de documentation et de diffusion. Ainsi, l'autobiographie de Martin Nadaud côtoie dans la mémoire collective le souvenir plus ténu des travailleurs s'en étant allés, comme dit leur chanson, «porter ailleurs leur vie aventureuse».

«La carte porte en elle-même l'analyse critique du sujet, à condition de ne pas la prendre comme une fin en soi. La carte n'est pas une vérité, c'est un point de vue humain», affirme le géographe Samuel Arlaud.

Entretien **Jean-Luc Terradillos** et **Paul-Louis Bouclet**

Anamorphose **Laurie Anne Estaque**

Les rêveries d'un géographe

Samuel Arlaud est géographe à l'université de Poitiers. Il s'intéresse particulièrement aux mutations des espaces ruraux et à la dimension sensible de la relation de l'homme aux territoires. Avec Dominique Royoux, il dirige le master Espaces, sociétés, environnement.

L'Actualité. – Comment un géographe utilise-t-il les cartes aujourd'hui ?

Samuel Arlaud. – La géographie repose sur trois fondements : comprendre l'organisation du monde, articuler les échelles spatiales et temporelles, et savoir représenter graphiquement la pensée territoriale. La cartographie n'est pas seulement un outil, c'est intrinsèquement de la géographie. Localiser donne aussi du recul ; toute action humaine ne se produit jamais dans un hasard spatial. Depuis les peintures rupestres probablement, l'Homme a senti le besoin d'indiquer où il faisait quelque chose.

Le fait de représenter une activité humaine sur une échelle qui n'est pas celle de la réalité est fondamental dans la cartographie.

La géographie française est née en 1860-1870. Pendant cent ans, le géographe est cartographe. Il dessine, il représente, il localise avant de décrire. Depuis une génération, le géographe n'est plus nécessairement le producteur des cartes. Elles sont produites en abondance par des organismes comme l'IGN ou l'Insee. Les débuts de la cartographie automatique datent des années 1970-1980 avec des petits logiciels qui permettaient de rentrer de la donnée et de produire de la carte en noir et blanc. Cela s'est développé considérablement.

Le géographe doit produire la carte mais surtout avoir la main sur la donnée et sur la représentation qu'elle produit. Il y a toujours un risque de simplification dans la carte, voire de manipulation. Plus l'image est binaire et simplifiée, plus elle risque de provoquer une appropriation simpliste. Par exemple, en gommant la diversité, l'image d'un territoire peut être faussée.

Quel est le degré d'objectivité d'une carte ?

La grande erreur de la géographie quantitative, qui s'est développée dans les années 1970, c'est d'avoir laissé croire qu'on pouvait tout objectiver et ainsi faire reposer tout raisonnement spatial sur l'utilisation de la statistique et son traitement cartographique. Erreur fondamentale car la donnée est elle-même une production purement subjective. De fait, la cartographie ne représente jamais la réalité. J'oserais dire : la réalité n'existe pas. Et on peut même affirmer que la carte est avant tout une représentation «idéelle» car elle véhicule des idées.

Avec les statistiques, on a un peu régressé dans l'aspect littéraire de la géographie par rapport aux géographes de la fin du XIX^e siècle comme Élisée Reclus. Très proches de la littérature, ils écrivaient avec une part de sensibilité qui a été en grande partie perdue au profit d'autres approches.

Il faudrait pouvoir représenter le monde sensible, sans aller jusqu'à l'expression artistique, qui est autre chose, et en restant dans la dimension scientifique de la géographie. Même si je crois qu'il y a une parenté très étroite entre la géographie et l'art. À l'instar des artistes, nous cherchons à exprimer une pensée sur le monde et sur la manière dont il est organisé.

Avez-vous des rêveries cartographiques ?

D'emblée on peut dire que tout être humain a des pensées cartographiques. Comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, tout être humain fait de la géographie et de la cartographie sans le savoir. Tous les rêves sont localisés. Ils s'expriment au prisme de filtres culturels.

Il me paraît impossible d'avoir des rêves qui ne se passent pas quelque part, même si le lieu est souvent reconfiguré et n'existe pas forcément réellement. Je propose souvent cet exercice aux étudiants : je leur cite un lieu, et je leur demande de choisir trois mots pour qualifier ce qu'ils en pensent. Pas un ne dit la même chose. Si je leur dis « Sibérie »... Et d'ailleurs pourquoi je dis « Sibérie » ? C'est le premier mot qui me vient alors que je n'y suis jamais allé ! Parce que dans mes filtres culturels, dans mes apprentissages, la Sibérie évoque quelque chose, avec la Kolyma par exemple. Mes rêveries cartographiques, c'est aussi un peu ça : des territoires qui restent à parcourir, un monde ouvert, non clos.

Quel intérêt à aller voir les cartes anciennes ?

Le papier, la graphie et la manière de représenter ne sont pas les mêmes. La carte nous met dans une atmosphère d'une autre époque. En observant les cartes du XIX^e ou du début du XX^e siècle, on constate que des choix ont été faits de représenter tel village, tel mot, tel nom ou bien telle activité. Il y a des éléments de comparaison avec aujourd'hui même si les intérêts changent selon les époques.

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui ce qui, dans une carte, pourrait avoir du sens dans cinquante ans. La carte est aussi le reflet d'une époque.

Comment définir la pertinence d'une échelle ?

Toutes les échelles visent à faciliter l'expression d'un phénomène mais peuvent aussi en cacher d'autres. De la planète jusqu'à la maison. Aujourd'hui, les satellites sont capables de montrer des éléments d'une taille inférieure à 50 cm. On peut donc savoir ce qui est semé dans un champ mais aussi voir la Terre dans sa globalité. Détenir cette capacité technologique ne veut pas dire pour autant que l'on sait articuler les échelles. Cela c'est le travail du géographe. Dire quelque chose à l'échelle mondiale ou locale, c'est facile. Mais reste à relier les échelles entre elles. Définir la mondialisation, c'est expliquer l'articulation des mondes différents, sinon on risque de survoler le problème ou bien de se noyer dans les détails. Le vrai travail du cartographe repose sur la pertinence des échelles.

Si l'on prend l'exemple des circuits courts et de l'alimentation, la question de l'échelle est indispensable, car elle doit être posée en termes de politique publique : quelle est la bonne échelle pour mettre en place une

politique de circuits courts ? La carte peut nous aider à trouver des réponses. La bonne échelle est probablement celle de la région et de l'intercommunalité. La carte fait apparaître les complémentarités spatiales.

Il y a un siècle, les géographes représentaient des lieux et des frontières. Aujourd'hui, le débat s'est reporté sur les flux, qu'ils soient ceux des populations ou des marchandises, ce qui est d'ailleurs difficile à représenter. Un lieu est facile à positionner. Pas un lien. Et selon son importance, sa représentation cartographiée varie en fonction de l'échelle utilisée.

La variation d'échelle d'un phénomène quand on le représente peut déboucher sur des discours très différents. Faire varier l'échelle fait varier le sens de l'analyse. La carte est donc nécessaire pour avoir un



point de vue et pour prendre du recul. Elle porte en elle-même l'analyse critique du sujet, à condition de ne pas la prendre comme une fin en soi. La carte n'est pas une vérité, c'est un point de vue humain.

Comment êtes-vous devenu géographe ?

J'ai aimé la géographie dès l'enfance, dans ce qu'on appellerait aujourd'hui un non-lieu, un espace isolé, peu connecté, peut-être justement parce que de ce point de vue spatio-temporel mes questions sur le monde affluaient encore plus. Il faut peu de chose pour aimer la géographie : peut-être simplement regarder autour, sentir, éprouver les lieux en fonction des moments de la nature. Juste faire fonctionner ses sens. Et puis s'il y a un globe terrestre, une feuille de papier, un vieux cahier, on note le nom des pays, les capitales, les fleuves... et l'imaginaire fait le reste. La carte est déjà un voyage. La géographie naît dès l'enfance... ■

Anamorphose PNB, 2005, de Laurie Anne Estaque, broderie sur tissu, 45 x 55 cm. Expression par excellence de la vision du monde dans tous les domaines, l'artiste, qui vit à Felletin, découpe, brode des cartes et propose ses propres mises à jour très critiques.

Renversement des cartes. L'art transforme la cartographie pour questionner notre rapport à l'espace.

Explications avec Julien Béziat.

Entretien Aline Chambras Photo Eugénie Baccot

Territoires de l'imaginaire

Julien Béziat est maître de conférences en arts plastiques à l'université Bordeaux Montaigne. Il s'intéresse notamment aux rapports entre art et cartographie. Il est l'auteur de la *La Carte à l'œuvre. Cartographie, imaginaire, création*, publié en 2014 aux Presses universitaires de Bordeaux.

L'Actualité. – La cartographie relève plus de la géographie que de l'art plastique. Qu'est-ce qui vous a amené à explorer les rapports entre ces deux domaines ?

Julien Béziat. – Ce sont les artistes eux-mêmes, car ils ont depuis longtemps un rapport particulier aux cartes. Il est habituel de considérer les cartes, disons jusqu'au XIX^e siècle, comme le fruit d'une association entre art et science. Les exemples emblématiques de cette relation sont les nombreux peintres et graveurs des Pays-Bas qui, aux XVI^e et XVII^e siècles, réalisent des cartes. Il en est de même, dès la Renaissance italienne, avec la

figure d'un Léonard de Vinci élaborant des cartes au service des princes italiens. C'est le cloisonnement des savoirs au XIX^e siècle qui place la cartographie parmi les sciences et techniques, et laisse moins de place en apparence pour les artistes. Pourtant la cartographie n'a jamais cessé de faire partie du vocabulaire artistique : on en trouve par exemple au début du XX^e siècle dans le mouvement Dada et chez les surréalistes, et elles semblent toujours plus nombreuses dans le champ de l'art contemporain. D'ailleurs, depuis les années 1990, les plus grands musées et centres d'art (MOMA à New York, Centre Pompidou ou Palais de Tokyo à Paris, etc.) ont souvent consacré des expositions à ces pratiques cartographiques.

On peut donner un exemple d'un usage de la cartographie par les artistes. Je pense à une carte «locale», qui cadre le territoire entre Bordeaux et Nantes, avec La Rochelle au centre. Elle est l'œuvre de l'artiste bordelais Nicolas Milhé, intitulée *Côte Ouest*, et présentée la première fois en 2001 à l'occasion de l'exposition *Aller-Retour* au CAPC, le musée d'art contemporain de Bordeaux.

J'aime cette carte car l'intervention de l'artiste est à la fois minime et très déstabilisante. Au premier abord, c'est une carte routière type carte Michelin. Mais très vite, le décalage apparaît entre la reconnaissance des toponymes (Bordeaux...) et des repères spatiaux inhabituels. La carte semble à l'envers, et en même temps elle ne l'est pas, car les noms et pictogrammes sont tous lisibles. En fait, le seul changement est celui de l'orientation, sud vers le haut. Et l'on n'a de cesse de retourner mentalement la carte, pour enfin voir et comprendre les choses dans le «bon» sens. Qui en douterait : de Bordeaux à La Rochelle, on monte, et le chemin inverse se fait en descendant. Et plus qu'un usage de langue, c'est une sensation, ici mise à mal par la carte de Nicolas



Milhé. Mais la sensation la plus troublante encore est la situation de l'océan à droite. Pour qui habite dans le Sud-Ouest, la place de l'océan est un repère aussi essentiel que le nord, il structure notre imaginaire spatial, et donc notre rapport réel au territoire, notre manière de le comprendre et de s'y déplacer. Avec presque rien, un simple changement d'orientation, la carte de l'artiste propose une autre construction imaginaire, mais tout aussi possible, de mon espace de vie.

Utiliser la cartographie dans le champ artistique revient donc à déconstruire ?

C'est souvent le cas, car il est tentant de refaire le monde à l'aide de cartes qui ont toujours été un instrument de pouvoir. On a tous appris que la carte représente le territoire, définit les frontières : l'image a une autorité, elle impose l'existence d'espaces que l'on n'a jamais vus directement. La carte est un regard hors point de vue, presque un regard de dieu, et elle a en même temps l'autorité de la science. Quand elle nous montre la France, c'est quelque chose que l'on ne verra jamais finalement, mais on l'accepte comme tel. Il appartient alors aux artistes de proposer d'autres frontières, d'autres points de vue.

L'avènement de la cartographie numérique, du GPS, est-il selon vous un danger pour la cartographie imaginaire, voire pour l'imaginaire tout court ?

Non, je ne le pense pas. Le GPS est une cartographie pratique, centrée sur un «vous êtes ici» qui se déplace, et qui permet d'aller facilement d'un point A à un point B. Mais ce n'est pas le seul usage possible. Les artistes ont d'ailleurs profité de la démocratisation des systèmes

de navigation pour proposer des œuvres élaborées à l'aide des GPS (Jeremy Wood par exemple). Mais chacun peut inventer ses propres manières d'utiliser ces outils. Je pense ici à un ami qui se sert du GPS paradoxalement pour se perdre : il se déplace au hasard, prend un chemin à droite, à gauche, au fil de ses désirs, et quand il est vraiment perdu, il branche son GPS et retrouve tranquillement son chemin. Un GPS pour pouvoir errer et s'égarer... c'est une manière poétique, on pourrait dire artistique, de penser l'usage de ces technologies. ■



Côte Ouest de
Nicolas Milhé.

Cartographie sensible

Cartographie sensible est un objet dont on devine aussitôt qu'il est inspiré par d'autres desseins que le seul repérage ou la raison pratique. On parle là de cartes tracées par la mémoire, le rêve, la balade, l'émotion, l'envie, par l'expérience positive d'un espace urbain.

À Angoulême, l'association Les Mains Sales, atelier de sérigraphie d'art et Fabrique culturelle (*L'Actualité* n° 116), ouvre un chantier singulier avec des groupes d'habitants de l'agglomération du Grand Angoulême. Il s'agit de collecter des géographies subjectives et d'en faire une transposition graphique : des cartes artistiques dont les contours rassemblés feront œuvre collective et territoriale.

«La carte est un moyen intéressant de s'inscrire dans un territoire, de le connaître... Nous faisons des animations auprès des habitants et ce projet s'inscrit dans une continuité avec la carte pour fil rouge. Nous

allons travailler pendant trois ans avec les quartiers et les communes de l'agglomération, et constituer une collection qui recomposera son territoire...», expliquent Thomas Dervieux et Geoffrey Betouille, fondateurs de la Fabrique Les Mains Sales, aujourd'hui installée à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image.

Éclairée notamment par les travaux de l'artiste-psychologue Catherine Jourdan, praticienne de la carte subjective «qui n'existe que par les mots et les dessins de celui ou celle qui se risque au geste de cartographier selon son vécu» et sensible à l'idée situationniste d'une nécessaire réappropriation de l'espace préformaté par le principe d'utilité, l'association va passer à l'acte dès octobre.

Un premier atelier ouvrira, à La Couronne, aux élèves d'un lycée d'Angoulême et aux résidents d'une maison de retraite, et donnera lieu à une projection originale

d'une parcelle d'agglomération. Début 2018, débutera un autre projet de carte intitulé *De la Cité (quartier) à la Cité* (de la bande dessinée) – *L'aire de Je*, construit avec le Grand Angoulême et la DRAC Nouvelle-Aquitaine. Des publics vivant dans quatre quartiers populaires d'Angoulême seront invités à cheminer vers le cœur de ville en suivant des itinéraires différents. Ils seront guidés par deux artistes – l'illustratrice-anthropologue Morgane Parisi et l'auteur de bande dessinée Olivier Balez – dans la restitution graphique de leurs déambulations.

«L'objectif sera d'arriver à la Cité de la BD. Les personnes apprendront à se situer, à projeter leur déplacement, à s'approprier un territoire commun et pourront imaginer de le transformer en commençant par... dessiner. C'est aussi, à travers le prisme de la carte, un projet sur le déplacement.»

Astrid Deroost



Christophe Herbreteau.

GUIDE DES CHEMINS

Un guide sensible à vos désirs

« **N**ous créons un compagnon de voyage innovant qui propose des parcours personnalisés, exclusifs. Plus les touristes utilisent l'application et plus les points d'intérêt qui leur correspondent leur sont remontés. » Christophe Herbreteau est l'initiateur et l'un des cinq associés de Guide des Chemins, start-up née à Angoulême en 2016 pour développer¹ un guide d'un type nouveau : une application numérique dédiée à l'itinérance touristique, pratiquée en auto, à vélo ou à pied. Cette solution multiplateforme (tablettes, smartphones, etc.), emplit d'images, de cartes, d'infos en tout genre, a pour spécificité d'individualiser les balades et séjours en fonction des désirs de chacun. Et d'en faciliter la préparation.

Pour ses concepteurs, partisans d'une approche émotionnelle, les touristes ne sont pas une cible grossière définie par un supposé goût de mer ou de montagne, à laquelle on vend toujours plus de produits

calibrés. Ce sont au contraire des êtres ou des groupes singuliers en quête d'inédit. « On regarde l'individu, ses émotions, sa façon de fonctionner en groupe ou en famille, son temps de séjour, ses ressources... », détaille Christophe Herbreteau. D'où l'originalité de chaque itinéraire tracé par l'application : envie intime, particulière, qui peut mêler à la demande une page d'histoire, une escale sportive, gastronomique ou une déambulation patrimoniale. « On est davantage dans le sensible que dans le sensationnel », précise Catherine Mallet, associée chargée de la communication.

LA ROUTE DES TONNEAUX ET DES CANONS. La particularité du Guide des Chemins qui célèbre autant la beauté du quotidien que le monument d'exception est d'attirer les touristes hors de sentiers battus et de les faire s'attarder plus que de coutume.

« En France, on a des gros points d'intérêt et des déserts touristiques. Notre application valorise trois cibles : les usagers, le territoire, et les prestataires que l'on tire vers le haut », explique Christophe Herbreteau en soulignant l'importance

des retombées pour les économies locales et l'intérêt informatif, stratégique, de la future application pour les acteurs du tourisme.

En 2018, le Guide des Chemins suivra la Route des tonneaux et des canons. Ce cheminement, réactivé par l'association éponyme, va de la Dordogne à la Charente-Maritime en passant par la Charente et permettra de remonter l'histoire du fleuve à leur guise. Un fil narratif qui vaut symbole pour les créateurs de l'appli installés depuis toujours en terre charentaise ou revenus y créer leur entreprise : « Il y a ici une harmonie, une esthétique et tous les talents qu'il faut. C'est un territoire formidable pour le développement des nouvelles technologies, de nouveaux business... On a envie de le faire connaître. »

1. Avec les compétences des entreprises implantées en Charente : Studio Nyx, SpirOps, The code is green, Modillons SARL. Le CEPE de l'université de Poitiers, centre d'enseignement et de recherche spécialisé dans les nouveaux enjeux du marketing et de la consommation, a travaillé sur la définition des critères émotionnels. Avec le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine, l'agglomération du Grand Angoulême et l'Éducation nationale.

Par **Astrid Deroost**

Photo **Alberto Bocos**



Alexandre Sauderais, Vincent Pellarrey et Ulysse Pignard.

STUDIO EBIM

Voie virtuelle vers les sommets

« **O**n a construit une paroi qui permet d'opter pour le côté ensoleillé ou pour la partie glacée, avec ou sans crevasses, pour l'ascension la plus longue ou la plus dangereuse... À la différence d'autres jeux vidéo, le nôtre permet de choisir sa voie. » Cette liberté accordée à l'alpiniste virtuel n'est pas la moindre des performances réalisées par Vincent Pellarrey, Ulysse Pignard et Alexandre Sauderais, anciens de l'École nationale du jeu et des médias interactifs numériques d'Angoulême et/ou ingénieurs, et fondateurs en 2016 à Angoulême du studio Ebim, autour d'*Ascent Spirit*.

Le jeu qui se situe en 1940, dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale, met aussi et surtout l'utilisateur en totale immersion. Ce dernier se retrouve dans la peau d'un soldat en perte de contrainte d'escalader une montagne tibétaine sacrée, d'où personne n'est jamais revenu. L'objectif du combattant sera d'atteindre

une montgolfière, sa planche de salut, accrochée au sommet à quelque 6 700 mètres d'altitude.

Sensation de vertige, souffle du vent changeant selon les mouvements de tête du gamer, respiration haletante, buée subséquente au froid, paysages grandioses (réalisés à partir des cartes de la NASA) et piolets de fortune : l'expédition, dont l'issue varie selon les alternatives tactiques, est bluffante de vérité. La montagne est, elle, pleine de surprises, semée de grottes et de passages inquiétants de nature à alimenter le suspense.

SOIGNER LE VERTIGE. « On travaille sur *Ascent Spirit* depuis 2014, à partir de ce qui était d'abord un projet d'études, rappelle Vincent Pellarrey. Avec le casque Oculus Rift, on arrive à un degré de qualité technologique enfin suffisant pour que le jeu soit crédible, avec des détails, des interactions, et utilisable sans effets non désirables. » Allusion aux troubles sensorimoteurs (maux de tête, étourdissements, pertes d'équilibre) générés par certains casques. Fort de sa maîtrise avant-gardiste d'un outil dont les gros studios vont logique-

ment s'emparer, le trio Ebim a vu loin dès le développement de son jeu *Ascent Spirit*, d'ailleurs promis à une destinée internationale.

« Pour nous, l'intérêt de cette technologie ne se limite pas au jeu et peut s'appliquer aux domaines médical ou de l'éducation. Nous avons été contactés par un laboratoire pour le traitement des phobies par exposition. Une personne sujette au vertige pourrait être exposée par simulation, poursuit Vincent Pellarrey. En nous contraignant au départ à un standard très élevé, nous avons acquis une expertise que nous pourrions faire valoir et ainsi assurer la pérennité de notre studio. »

Ascent Spirit, en vente en ligne sur ebim-studio.com/ascent et autres plates-formes spécialisées.

Ebim, studio de jeu vidéo centré sur des productions à forte identité et prestataire de services auprès d'autres studios locaux, est la première structure accueillie par l'incubateur de l'École nationale du jeu et des médias interactifs numériques d'Angoulême.

Par **Astrid Deroost**

Photo **Alberto Bocos**



Les éditions de l'Entre-deux-Mers

Chêne à Pessac-sur-Dordogne, crayon, 1889.

La mémoire de papier de Drouyn, l'inlassable arpenteur

Chaque été, depuis 2001, les éditions de l'Entre-deux-Mers, avec la complicité de l'association des Amis de Léo Drouyn, organisent la Fête à Léo, en hommage à cet homme au parcours de vie peu commun, cet artiste-archéologue, qui n'a eu de cesse d'arpenter le territoire aquitain aux environs de 1850 pour en croquer paysages et monuments. Et comme chaque été, célébrer l'artiste revient, surtout, à suivre ses traces, que ce soit à pied, à vélo ou en bateau. Pour cela, la Fête à Léo propose des *promenades archéologiques* baptisées «Sur les pas de Léo Drouyn» dans le cadre des Scènes d'été de Gironde. L'occasion d'allier plaisir de la balade et découverte culturelle mais aussi paysagère. À sa mort, en 1896, Léo Drouyn laisse derrière lui un fonds iconographique exceptionnel : plus de 5000 dessins et 1500 gravures, qui constitue un véritable inventaire patrimonial et paysager

1. *Entre art et science*, Léo Drouyn cet illustre inconnu, Bernard Larrieu, éditions de l'Entre-deux-Mers, 2012.

de la grande Aquitaine. Une œuvre que l'homme a constituée canne, besace et fusains, à la main. «Ah quelles jambes j'avais alors», écrit-il à un ami à la veille de sa mort*.

COMME UN PHOTOGRAPHE. C'est pour la Commission des monuments historiques de la Gironde qu'il réalise ses premières missions. Il s'agit de «répertorier les monuments dignes d'intérêt, de les décrire et d'en conserver le souvenir au moyen d'études pittoresques et géométrales» : une manière pour lui de concilier son rêve de devenir peintre (il a étudié aux Beaux-Arts et fréquenté l'école de Barbizon), sa passion pour l'histoire médiévale et les paysages et son goût pour l'itinérance. À pied, en train, en diligence ou en bateau, il sillonne ainsi la Gironde, parcourt le Périgord, la Charente et, dans une moindre mesure, le Lot-et-Garonne, couvrant ainsi des centaines de kilomètres. À la manière d'un photographe avant l'heure, il fixe dans ses carnets églises romanes, châteaux, prieurés, saisit les détails des frontispices ou des portails. «Hâtons-nous de dessiner,

le marteau du démolisseur n'attend pas», écrivait Léo Drouyn¹, convaincu que la révolution industrielle emporterait avec elle tous les vestiges du passé.

Au-delà de ce travail d'inventaire lui conférant le statut d'archéologue du bâti, il porte aussi sur les territoires qu'il arpente un regard ethnographique et paysagiste : il croque ainsi fermes, villages, maison gabaye ou landaise et représente le bassin d'Arcachon, la forêt usagère de la Teste, les lagunes des landes girondines, etc. Avec une véritable prédilection pour les arbres : silhouette de pins à contre-jour, chênes tauzins, seul ou en masse, au bord d'un chemin ou d'un ruisseau, Léo Drouyn immortalise toutes les essences, tous les feuillages. Il en représentait un chaque jour, comme le musicien fait ses gammes. À l'inverse, il n'a peint qu'une seule fois un paysage de vignes, preuve que cette nature ligotée, ordonnée n'est pas celle qu'il admire.

L'INCONNU RETROUVÉ. À sa mort, son œuvre s'oublie avant d'être vendue aux enchères en 1940 : dispersé, le fonds est considéré comme perdu. Mais dans les

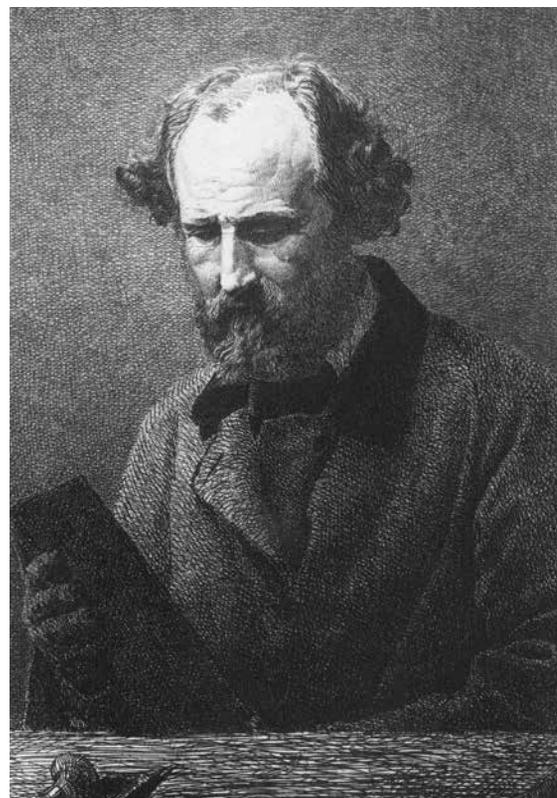
Par **Aline Chambras**

années 1990, Bernard Larrieu, professeur d'histoire dans l'Entre-deux-Mers, mène des recherches sur Léo Drouyn, «cet illustre inconnu» comme il le nomme et se met en quête de ses dessins et gravures : «En 1996, nous avons mis la main sur un premier fonds dans des greniers. De grandes familles bordelaises avaient acheté des lots importants. Peu à peu, nous avons ainsi réussi à retrouver près des trois quarts de son œuvre.» Accompagné d'un autre passionné, Jean-François Duclot, Bernard Larrieu décide d'éditer le travail de Drouyn : un premier album sort en 1997, édité par l'Association historique des Pays de Branne et le Comité de liaison des associations historiques et archéologiques de l'Entre-deux-Mers (Clem). Aujourd'hui, le 22^e recueil est en cours de préparation ! Toutes les éditions sont publiées depuis 2001 aux éditions de l'Entre-deux-Mers. L'idée des promenades sur les pas de Léo Drouyn s'impose très vite en parallèle de

ce travail éditorial : le cheminement étant constitutif de son œuvre. Pour Bernard Larrieu, c'est aussi une manière de rendre hommage au romantisme revendiqué de l'artiste : «Il s'inspirait de la mode romantique du voyage, de ce besoin d'aller où le vent nous pousse en fonction de nos humeurs. Il disait d'ailleurs voyager à la mode töpferienne, en référence à Rodolphe Töpffer, auteur de *Voyages en zigzag* (1842), un livre qui fut une sorte de bible pour les générations romantiques.»

La fête à Léo, du 3 juin au 16 septembre : www.lesamisdeleodrouyn.blogspot.com

Autoportrait de Léo Drouyn à 46 ans, eau-forte, 1862.



Les éditions de l'Entre-deux-Mers

Sentiers vigneronniers sur vos tablettes !

À Ozillac en Charente-Maritime, aux confins de la Petite Champagne et des Fins Bois, Hugues Chapon, producteur de cognac, de pineau et de vin de pays, reçoit en saison estivale entre 300 et 500 clients par mois. Des adeptes du circuit court qui, pour beaucoup, se laissent aussi tenter par le sentier du vigneron estampillé Chai du Rouissoir.

«J'ai la chance d'avoir le vignoble à proximité de la cave, avec autour des paysages très variés, de bois, de petits

chemins, de champs... C'était il y a dix ans, la randonnée était à la mode, on commençait à parler d'œnotourisme, j'ai créé trois sentiers d'abord pour organiser le flux de visiteurs, les faire rester un peu plus longtemps», se souvient le viticulteur, également président des Étapes du cognac, association de promotion du tourisme vitivinicole composée de professionnels. Puis les parcours à effectuer, livrets en main, ont évolué vers le jeu pour devenir une seule randonnée-découverte franchement ludique à faire en famille ou entre amis, équipé d'une tablette numérique. Désormais d'avril à octobre, les petits groupes progressent, en 45 minutes ou une heure, au rythme d'un quizz sur la culture de la vigne, les cépages, les arômes, la végétation... très sérieusement conçu pour deux niveaux, débutant et experts. De façon plus ponctuelle pendant l'été, des déambulations noctambules au fil du conte sont également proposées.

«Ce qui devait avoir une fonction pratique est vite devenu une valeur ajoutée. Les gens ne viennent plus uniquement pour acheter des bouteilles, ils passent un moment agréable, ont des réponses à leurs



Alberto Bocas

questions», souligne Hugues Chapon qui prolonge à volonté les explications pendant la dégustation, au pied de l'alambic.

Astrid Deroost

Chai du Rouissoir, Ozillac,
05 46 48 14 76

Toutes les visites, animations et services proposés par les adhérents (producteurs, restaurateurs, hébergeurs) des Étapes du cognac (Maison des viticulteurs à Cognac, 05 45 36 47 35) sont disponibles sur www.cognacetapes.com.



Alberto Bocas

Le paysage comme théâtre

Un certain Pierre Corneille écrivait et jouait du théâtre populaire
au château de Salbart et ensuite à La Mothe-Saint-Héray.

Par **Alberto Manguel**

Traduit de l'anglais par **Christine Le Bœuf** Photos **Marc Deneyer**

Dire d'une bibliothèque qu'elle est un dépôt de mémoire sociale semble impliquer qu'il s'agit de la mémoire de choses lointaines et anciennes, contemporaines d'Alexandrie. L'idée que ce qui est conservé peut être aussi récent que notre propre enfance ou celles de nos parents ou grands-parents nous échappe : nous préférons penser à la mémoire sociale comme à de l'histoire ancienne. Mais, au contraire, les bibliothèques sont avant tout les dépositaires de nos propres histoires. Le lieu où nous vivons, les gens auxquels nous avons affaire au quotidien ont des histoires documentées, intentionnellement ou non, par des masses de papier et d'encre, portraits dessinés ou photographiés, voix enregistrées sur des disques ou des rouleaux et, bien sûr, à notre époque, par des mots, images et sons électroniquement sauvegardés. Pour une bibliothèque, on pourrait dire qu'il n'y a pas de passé : tout est au présent ou, si l'on préfère, tout, jusqu'à cet instant même, appartient à un passé dans lequel nous existons de manière constante. La région Poitou-Cha-

rentes est particulièrement riche en archives d'une telle mémoire du présent, en tentatives hardies de rendre compte de la personnalité des habitants et de l'aspect de leurs paysages au moyen de fragments de vie quotidienne et de témoignages relatifs aux événements et aux

personnes. De ces archives émerge une identité particulière, laquelle se définit par une intelligence collective, une esthétique commune et une intention humaniste de rechercher dans l'éducation quelque chose comme une vie meilleure pour tous. Dans cet effort se mêlent, curieusement, toutes sortes de tendances politiques, des héritiers de mouvements révolutionnaires à la réaction conservatrice, des anarchistes en quête de liberté à ce caractère invétéré qu'on appelle mentalité paysanne. Si l'on cherchait une caractéristique permettant de définir l'identité Poitou-Charentes (peut-être en opposition à l'attraction centralisatrice et individualiste de Paris), on pourrait la trouver dans cette confiance en la créativité sociale, le partage de la culture et l'éducation

pour tous. Groupes de lecture, centres d'arts et métiers, sociétés musicales et dramatiques dessinent la géographie sociale de la région depuis au moins deux siècles.

L'un de ces dépôts de mémoire sociale est la médiathèque Pierre-Moinot de Niort, qui fut l'une des premières bibliothèques municipales de France. Fon-

dée en 1771 par un prêtre éclairé, Jean-de-Dieu René Bion, la bibliothèque vécut ses premiers temps, avec ses 1 305 volumes, au premier étage de l'hôtel de ville, plaisamment gratifiée de l'aimable assistance d'un maire franc-maçon. Aujourd'hui, la bibliothèque est



Médiathèque Pierre-Moinot à Niort.



installée dans une vaste et moderne médiathèque où les collections d'incunables, de travaux scientifiques et de documents régionaux importants partagent l'espace avec des rubriques plus excentriques, telles que les archives politiques personnelles offertes par un anarchiste militant à la retraite, et de précieux livres scolaires anciens qui constituent le cœur de la bibliothèque du musée de l'éducation de Niort.

VOLUMES FATIGUÉS

Au nombre de ces trésors étranges, on compte les livres et objets divers relevant du Théâtre populaire poitevin fondé en 1897 par le docteur Pierre Corneille Saint-Marc, collection cédée en 1989 par les héritiers de la famille Giraudias de La Mothe-Saint-Héray. Ils côtoient le fonds Henri Clouzot, auteur d'une laborieuse chronique de l'histoire du théâtre en Poitou et dont les archives de travail furent offertes à la ville à sa mort à partir de 1924, et enrichissent quelques autres collections, telles que celles des Amis du Théâtre de Niort, ainsi que les archives du «Livre vivant» (une association nationale qui a mis en scène durant cinquante ans des grands classiques de la littérature pour des publics populaires) et les papiers, trouvés par hasard dans une brocante, de l'un des assistants du docteur Corneille, Georges Baelde. Volumes fatigués, lettres, documents officiels, photographies, imprimés couleur sépia, affiches, dessins coloriés

et, bien sûr, toutes sortes de souvenirs théâtraux remplissent une succession d'étagères dans l'une des salles de la bibliothèque. Ils portent un témoignage émouvant sur l'une des tentatives les plus abouties d'amener l'art au peuple, loin du centre omnivore de Paris.

Les racines de ce théâtre populaire sont anciennes, elles remontent au moins au XV^e siècle. Sur une bandelette de papier manuscrite glissée par une main studieuse à la page 16 du livre d'Henri Clouzot, *L'Ancien théâtre en Poitou* (Niort, L. Clouzot libraire-éditeur, 1901), logé dans le fonds régional de la médiathèque Pierre-Moinot, l'auteur en personne note que «la plus ancienne mention de représentation dramatique nous est fournie par les registres d'assises de Bressuire. Il y eut une telle affluence de spectateurs en 1448, aux jeux de la Passion, que les vivres firent défaut et que le procureur de la Cour fut obligé de sévir contre un boulanger qui avait négligé de faire suffisamment de pain, et contre un marchand qui avait profité de la circonstance pour vendre son vin à un prix excessif.»

Nul doute qu'un intérêt latent pour de tels spectacles publics existait depuis longtemps dans la région des Deux-Sèvres lorsque Pierre Corneille y présenta sa première pièce le 13 juin 1897. L'occasion était le cinquantième anniversaire du poète le plus renommé de Niort, Émile du Tiers, et l'on avait suggéré qu'une «saynète de circonstance écrite en son honneur» puisse

Représentation à La Mothe-Saint-Héray, Louis Giraudias en barde mérovingien Ivanorik. Médiathèque Pierre-Moinot de Niort.

être représentée dans les ruines du château de Salbart, à quelque dix kilomètres au nord de Niort. C'était une pièce brève, en vers, où il était question «d'un paysan, une paysanne et une fée». Pierre Corneille a lui-même décrit l'événement : «Grâce à la majesté du cadre dans lequel ils évoluaient, les acteurs prenaient une importance extraordinaire ; dans le silence de la nature, sous les rayons d'un superbe soleil couchant, le spectacle, qui eût été insignifiant entre les portants d'un théâtre, empruntait une poésie singulière à l'ambiance des alentours. Je compris là, tout à coup, l'énorme parti qu'on peut tirer de la nature au point de vue effet scénique et je me promis de l'utiliser, grâce à un répertoire spécial dont le plan se forma dès lors en mon esprit.»

«L'énorme parti qu'on peut tirer de la nature» : cette révélation fut pour Corneille à l'origine du genre de spectacle qu'il allait offrir. Si les ruines de Salbart furent la première «scène naturelle», Corneille leur préféra ensuite le parc du château de La Mothe-Saint-Héray, où un amphithéâtre allait être construit autour de la grotte en rocaille. Il réunit là, une représentation après l'autre, un public considérable. Ce n'était pas seulement la bourgeoisie cultivée qui assistait aux spectacles, mais aussi les paysans et artisans, les ouvriers et la main d'œuvre agricole, hommes et femmes pareillement. C'était à eux que Corneille adressait ses spectacles dramatiques. Pierre Corneille était le fils d'un médecin de campagne ; il avait toujours aspiré à devenir écrivain. Une photo

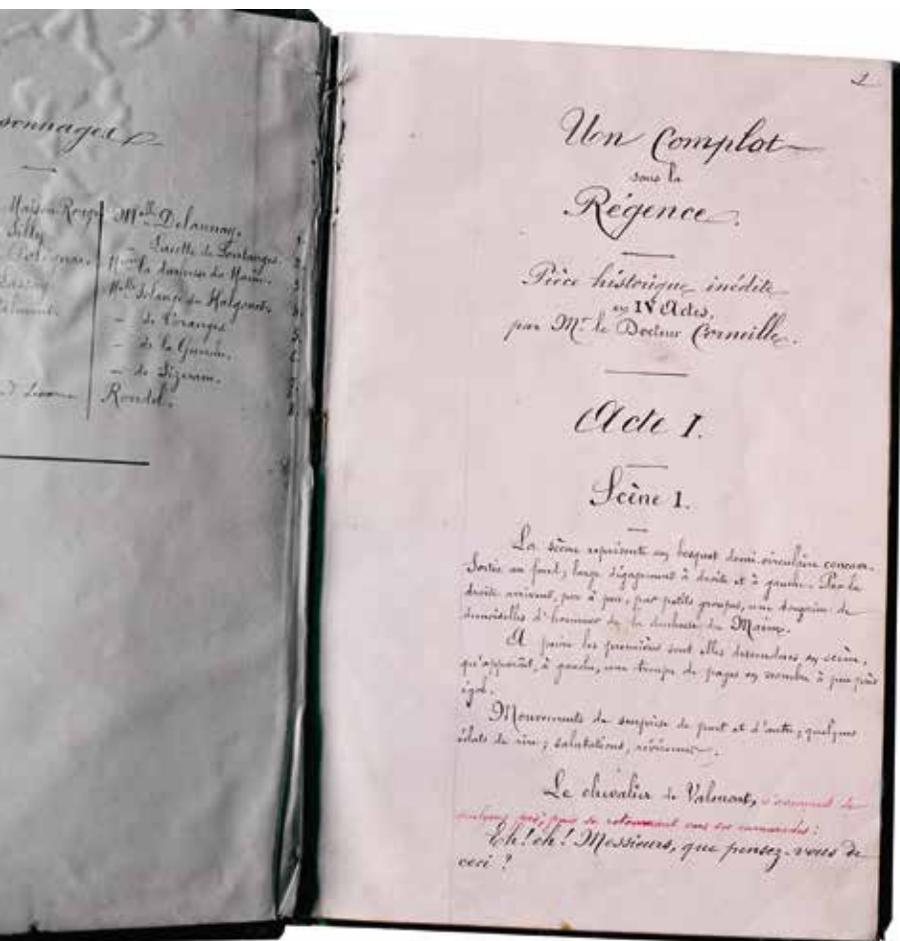
prise entre 1890 et 1900 nous fait voir un homme mince et élégant, dont les moustaches à la gauloise dissimulent un début de sourire ; il tient un monocle dans la main gauche, et affiche sa fierté d'être (disait-il) le descendant du grand Corneille, grâce à qui (expliquait-il) il avait le théâtre dans le sang. Afin de se consacrer tout entier à cet héritage d'ambitions théâtrales, il épousa une femme bien pourvue en relations et en fortune. Encouragé par l'amitié de la famille Giraudias, il décida de s'installer à La Mothe, où il travailla à la création de son Théâtre populaire. Il ne limita pas, toutefois, ses efforts au théâtre de La Mothe, mais encouragea également la formation de plusieurs autres groupes théâtraux locaux. Vers 1912, fidèle à ses convictions de classe, il apporta son soutien à l'Action française dans la région et ensuite, durant la Seconde Guerre mondiale, il sympathisa avec le régime du Maréchal Pétain. Il mourut en 1945.

COULEUR SÉPIA

Corneille avait à l'esprit, ainsi qu'il le déclara explicitement, «un répertoire spécial» pour son théâtre. Bien loin de lui la conception du théâtre populaire que Brecht devait mettre en œuvre quelques décennies plus tard. Bien loin aussi le théâtre populaire d'un genre différent encouragé dans les années 1970 par Pierre Pachet et son Union pour la culture populaire en Poitou-Charentes (UPCP). Pour Corneille, le théâtre populaire était un moyen d'enseigner les valeurs morales et l'obéissance aux lois d'une élite. Ce n'était pas l'éveil de la conscience du peuple qui comptait, pas plus que l'érection d'une scène sur laquelle représenter les conflits sociaux et les efforts des travailleurs, et pas non plus la re-création de la *geste paysanne*. Avec ses notions bourgeoises de responsabilité de classe, Corneille voulait seulement offrir à son public des exemples édifiants de piété religieuse et de comportement civique honorables empruntés aux vies de saints et à une version édulcorée de l'histoire de France officielle. Contes populaires tels que *La bonne fée* ; drames historiques tels qu'*Erinna, prêtresse d'Hésus, Au temps de Charles VII et Richelieu* ; drames sentimentaux tels que *Marie de Magdala, Titania* (inspiré du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare) et l'opérette *Aisha* ; mélodrames sociaux tels que *La grande* (où une sœur aînée se sacrifie pour sa cadette) ou *À chacun sa destinée* (où les jeunes femmes sont encouragées à rester dans leur village, sans se laisser tenter par la vie citadine) – sont autant d'illustrations des intentions moralisatrices de Corneille. Il y a aussi des pièces qui explorent les problèmes des travailleurs : *Les adversaires*, à propos d'une grève dans une fabrique rurale, et *Un précurseur*, sur les possibilités d'une coopérative agricole, qui admettent timidement que tout n'est pas d'or dans un cadre bucolique.

La collection confiée à la médiathèque de Niort comprend des affiches, des partitions de chansons, des

Manuscrit d'une pièce du docteur Corneille. Médiathèque Pierre-Moinot de Niort.



croquis préliminaires de décors et costumes, et une grande partie de l'abondant courrier envoyé par Corneille dans le but d'attirer l'attention sur son Théâtre populaire. Des critiques descendaient de Paris pour donner leur avis sur ses pièces, et jusque d'Allemagne et de Russie – fruit des efforts de Corneille pour donner de la publicité à ses spectacles. Une liste en quatorze points de ce que nous appellerions aujourd'hui une campagne de presse couvrait toutes les questions possibles concernant la production, depuis le moment et la façon d'imprimer les différentes espèces d'affiches et de prospectus jusqu'aux plaques photographiques et «comptes rendus» détaillés, écrits par des auteurs connus, offerts aux journalistes de passage. Corneille allait jusqu'à se préoccuper de la façon de contrebalancer les effets d'une critique négative : «En cas de critique légèrement défavorable ou quelque peu sourcilieuse, envoyer au journal une lettre publique en droit de réponse. Y apporter précisions ou rectificatifs. Ne jamais s'y montrer agressif et surtout ne pas remettre en cause la liberté d'appréciation du critique.»

Le plus émouvant de toute la collection, ce sont sans doute les photographies. Là figurent, dans les traditionnelles teintes sépia, les fantômes de comédiens amateurs en costumes, figés en tableaux vivants exagérés, tel celui qui illustre une «scène comique en patois poitevin, avec audition de vieilles chansons» ou un autre où divers nobles Romaines et Romains entourent une jeune vierge jouant de la harpe, extrait de *Marie de Magdala*. Il y a des portraits d'acteurs décédés depuis longtemps posant pour l'éternité, comme Mademoiselle Pouvreau enveloppée de tulle dans le rôle de *Titania*, ou le vaillant Léonce Perret (qui allait devenir un acteur et un réalisateur de cinéma renommé) dans celui d'un des contestataires de *Blancs et Bleus*, ou encore Louis Giraudias jouant du luth sous le déguisement du barde mérovingien Ivanorik. C'est dans des apparitions de ce genre que de semblables collections justifient leur existence : elles prouvent que notre paysage actuel, en dépit de toutes les transformations, est à son insu hanté par elles, empruntant, comme l'aurait dit Pierre Corneille «une poésie singulière à l'ambiance des alentours». ■

Portrait de
Pierre Corneille.
Médiathèque
Pierre-Moinot
de Niort.



DE MONDION À BUENOS AIRES

Alberto Manguel a quitté Mondion, village de la Vienne qu'il avait adopté en 2000, pour s'installer à New York et finalement être appelé à diriger la bibliothèque nationale d'Argentine, à Buenos Aires, sa ville natale. C'est là qu'il avait rencontré son mentor, Jorge Luis Borges, à qui il faisait la lecture. Il raconte cette expérience fondatrice dans un livre lumineux : *Chez Borges (Actes Sud, 2003)*. Signalons qu'Alberto Manguel a reçu en Espagne le grand prix Formentor des lettres 2017.

LA BIBLIOTHÈQUE, LA NUIT

Inspirée par le livre d'Alberto Manguel, l'exposition présentée à la BnF jusqu'au 13 août a été imaginée et réalisée au Québec par Robert Lepage et sa compagnie Ex Machina. Muni d'un casque 3D et guidé par la voix de l'écrivain, le visiteur s'immerge dans dix bibliothèques du monde, dont certaines imaginaires comme celle du Nautilus. On oublie très vite la technologie. Ici le recours au virtuel sert d'autres desseins que lui-même. La lecture est une expérience à la fois physique et mentale qui sollicite tous nos sens.

EXPLORATEUR PATRIMONIAL

Grâce à un partenariat avec le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, *L'Actualité* a publié une série de textes commandés à Alberto Manguel, illustrés de photographies de Marc Deneyer. L'écrivain a exploré les fonds patrimoniaux de bibliothèques et services d'archives de la région, dans le cadre du plan d'action pour le patrimoine écrit financé par le ministère de la Culture et de la Communication.

Quand les associations d'éducation populaire offraient le meilleur de la création en milieu rural. Récit d'une expérience originale avec Jean-Pierre Angibaud.

Entretien Jean-Luc Terradillos

Photo Marie Monteiro

Jean-Pierre Angibaud

Chemins de traverse, *irrigation culturelle*

Au moment où le Parlement jette les bases de l'acte I de la décentralisation, par le vote des lois Mauroy-Defferre en 1982, une expérience de décentralisation culturelle en milieu rural s'invente en Poitou-Charentes grâce à la Ligue de l'enseignement : Chemins de traverse. L'idée a jailli du cerveau d'un homme de théâtre, Yves Guerre, rapidement appelé à d'autres fonctions. Jean-Pierre Angibaud, qui dirige alors le Théâtre des deux Tours à La Rochelle, va changer de cap et mettre en œuvre le projet. Démonstration qu'il est possible de proposer dans des villages des spectacles de haute tenue, et de construire une diffusion culturelle à long terme. Entre 1982 et 1992, Chemins de traverse c'est 900 représentations, 80 lieux, 120 000 spectateurs. Retour sur une séquence d'histoire culturelle.

L'Actualité. – Dans quelle filiation s'inscrit le projet Chemins de traverse ?

Jean-Pierre Angibaud. – Le fondement de Chemins de traverse remonte au début des années 1970. Dans la région, six troupes de théâtre sont apparues après les grands stages mis en œuvre par le ministère de la Jeunesse et des Sports et les mouvements d'éducation populaire, en particulier la Ligue de l'enseignement. Jean Nazet puis Michel Philippe, respectivement inspecteur et CTP (conseiller technique et pédagogique) Jeunesse et Sports, ont inventé la méthode d'éducation populaire du « Livre vivant ». Il s'agissait de s'emparer d'un livre du patrimoine littéraire et de le mettre en scène dans un village pendant un stage pouvant durer un à deux mois. C'est extrêmement formateur. L'UPCP (Union pour la culture populaire en Poitou-Charentes) s'en est inspirée pour créer *La Geste paysanne*, grand spectacle estival qui a fait date (1974 et 1976). À l'époque, le théâtre amateur ne s'oppose

pas au théâtre professionnel car ce dernier n'existe pas en tant que tel (dans la plupart des régions). Les CTP Jeunesse et Sports ont réalisé un travail magnifique en permettant de faire émerger des talents, de cristalliser des initiatives. Mais en 1973, le ministère arrête tout – sans doute la conséquence directe de 68, car ces troupes étaient plutôt politisées. Livrées à elles-mêmes, elles commencent à organiser des tournées départementales puis régionales. Certaines troupes vont alors se professionnaliser.

C'est alors que naît l'idée de Chemins de traverse ?

Yves Guerre, qui a eu un choc en découvrant *Messe pour le temps présent* de Maurice Béjart et Pierre Henry en 1968, est issu de ce creuset. Il commence en 1966 à Poitiers dans le Groupe Eluard qui devient Compagnie dramatique universitaire (CDU) en 1971, puis il crée le Théâtre du Trèfle en 1976, troupe professionnelle. En 1980, il propose à la structure régionale de la Ligue de l'enseignement, le Crolep (Centre régional des œuvres laïques et d'éducation populaire), d'organiser des tournées pour les compagnies régionales. C'est ainsi qu'il invente Chemins de traverse.

Mais l'autre grand choc d'Yves Guerre c'est la rencontre avec Augusto Boal à Paris, au centre du Théâtre de l'opprimé qu'il va diriger par la suite. Il quitte donc Poitiers pour Paris et me propose de mettre en place Chemins de traverse en 1982. On organise en parallèle ensemble à La Rochelle les rencontres nationales du jeune théâtre professionnel, sur la volonté de la Ligue et grâce à la logistique du Théâtre des deux Tours et de la Maison de la culture dirigée par Bernard Mounier (ancien CTP « arts et traditions populaires » dans la région). Je crois au projet, j'accepte. D'autre part, je sens bien que le statut semi-professionnel est bancal et qu'il faut passer à autre chose. Je connais bien la problématique

de la diffusion culturelle car avec le Tréteau des deux Tours devenu le T2T, grâce au réseau de la Fédération des œuvres laïques (FOL) dont on était adhérent, on pouvait jouer soixante à cent fois par an !

Comment ces tournées sont-elles organisées ?

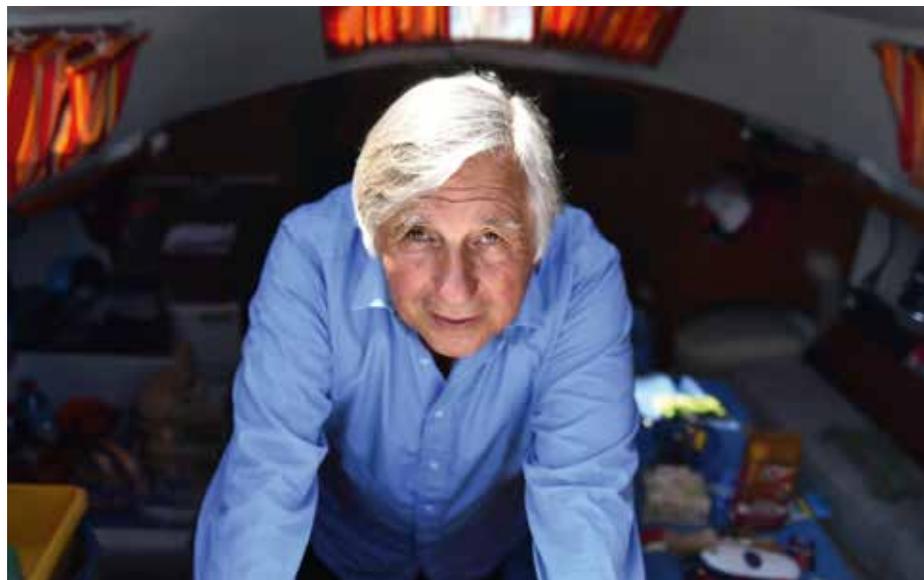
Tout d'abord je fais évoluer le projet initial en conservant des troupes régionales (le Théâtre du Trèfle, le Théâtre de l'Éphémère) pour lesquelles le projet avait été pensé et en ouvrant à des troupes de théâtre implantées hors région et à d'autres formes de spectacle : la danse contemporaine avec le Théâtre du Silence (dirigé à La Rochelle par Jacques Garnier et Brigitte Lefèvre, future directrice de la danse de l'Opéra de Paris), la musique contemporaine avec Ars Nova et Philippe Nahon (installé à La Rochelle), le Théâtre Poitou-Charentes qui vient se créer à Poitiers avec deux metteurs en scène, Robert Gironès et Jean-Louis Hourdin. Avec ce dernier, c'est le début d'un long compagnonnage. Durant la saison 1984-1985, il a porté *Le Songe d'une nuit d'été* dans les petites villes et villages avec sa troupe de 30 comédiens. Signalons que tous ont eu ensuite de belles carrières, certains à la Comédie-Française, mais Chemins de traverse a gravé en eux des souvenirs extraordinaires. Coup de chapeau à tous. Ils ont fait preuve d'un sacré courage car ce n'était pas *a priori* évident de produire en milieu rural sans rien céder sur la qualité artistique. Par économie et pour réduire les défraiements, on jouait cinq soirs par semaine pendant un mois. Le matin, on arrivait dans le gymnase ou la salle polyvalente, «qui sert à tout qui sert à rien» comme le dit Yannick Jaulin, et les régisseurs avaient la journée pour transformer le lieu afin que, le soir, la magie opère. En une journée, on pouvait fabriquer un événement culturel pour le prix d'une place de cinéma.

Quel était le rôle des FOL ?

À cette époque, les FOL avaient un délégué culturel dans chaque département. Sur les 400 à 500 associations fédérées, il y avait environ 300 associations sportives scolaires n'ayant d'autre objet que d'organiser des compétitions entre établissements, mais il en restait bien une centaine de potentiellement vivantes, parmi lesquelles une cinquantaine de solides. C'est parmi celles-ci que nous lui demandions de repérer cinq associations susceptibles de développer une politique culturelle départementale, c'est-à-dire trouver cinq lieux pour une tournée de vingt représentations.

La commune versait une somme (modique) pour chaque représentation (environ 1 000 € de nos jours) et l'association s'engageait à récolter autant en recettes (soit sur la base de 200 spectateurs à 5 €). C'est à partir de ce montant qu'étaient fixées les subventions du département, de la région et de la DRAC. Un montage financier assez complexe mais partant de la base et qui

a bien fonctionné. Des conventions étaient signées pour trois ans. On disait : la première année, on défriche, la deuxième, on installe, la troisième, on voit réellement où on en est. Certaines associations prendront leur autonomie. Ce qui arriva. Chemins de traverse eut bien d'autres effets, par exemple permettre de créer les conditions d'un dialogue entre des municipalités et des associations dévorées par des guerres picrocholines...



Jean-Pierre Angibaud, au port des Minimes à La Rochelle. Il prépare un livre sur l'histoire du Théâtre des deux Tours.

Je quitte la région en 1986, pour la MNAC (Mission nationale d'action culturelle) de la Ligue de l'enseignement et pour favoriser la création de quatorze opérations similaires dans quatorze régions de France et fonder Traverse, première agence de diffusion de spectacles de la Ligue, avec la définition du Littré en tête : «Route particulière, plus courte que le grand chemin, ou menant à un lieu auquel le grand chemin ne mène pas.»

Un souvenir touchant...

Je vais voir le maire de Couhé-Vérac, je lui montre les photos du spectacle du Théâtre du Silence, je lui dis que la compagnie est en tournée en Amérique latine et qu'à son retour la première date est prévue dans sa commune. Une fois la réunion terminée, qui s'est très bien passée, il me demande :

«On n'a pas parlé d'une chose : où est-ce qu'on met le poste de télévision ?

— Excusez-moi, je ne comprends pas ?

— C'est pas le spectacle qui va venir, c'est un film ?»

Je suis parti complètement désarçonné. Il ne voulait pas le croire.

Le matin où les camions du Théâtre du Silence sont arrivés, il n'en croyait pas ses yeux. Il a mal vécu la journée de montage parce qu'il voyait que ça machinait de partout. Il a vu le spectacle. À la fin, il pleurait. Il est venu me dire : «Vous avez pu le comprendre : jamais je n'aurais cru ça possible. Ça s'est fait. Vous avez cassé une barrière dans ma tête.» ■

TÉLÉ MILLEVACHES

35 kilomètres de bande magnétique

Depuis 1986, l'association Télé Millevaches a réalisé 1897 reportages sur la vie du plateau. C'est l'une des premières expériences de télévision locale en France. Dès 2011, commence un travail d'indexation et d'archivage des reportages. Entretien avec Hélène Chaudeau.

L'Actualité. – Comment s'est mis en place le projet d'indexation et de numérisation des émissions de Télé Millevaches ?

Hélène Chaudeau. – En 2011, l'association a pris conscience qu'il fallait préserver et indexer les émissions et reportages. Depuis avril 1986, sortait un journal par mois et à partir de 2014, un journal d'environ une heure tous les deux mois. La moitié du fonds était en cassettes (VHS, U-matic, Betacam, DVCAM) sans aucune numérisation. Les anciens reportages étaient classés par thème dans un cahier ! En 2011, l'indexation a commencé de façon participative avec les habitants de Faux-la-Montagne. Les volontaires venaient récupérer des piles de cassettes et ils remplissaient des fiches. Le projet a évolué, au départ, ils avaient pensé l'indexation mais sans savoir quoi en faire pour la suite. L'enjeu est de préserver et sauvegarder les archives, de sensibiliser les habitants et les communes. Pour financer le projet, l'association a fait une recherche de fonds en 2012, il y a eu un appel à projet par le ministère de la Culture. Le Parc naturel régional a répondu mais également la Fondation du patrimoine sur un principe de mécénat populaire et, enfin, des communes ont été sensibilisées et ont doublé leurs subventions. En 2013, j'ai été employée par l'association pour penser ce projet de numérisation et de valorisation des archives.

Pour la partie numérisation, il y avait une urgence à harmoniser l'ensemble avec l'obsolescence des VHS. Mais le travail le plus long a été de regarder la totalité des journaux, c'est Frédérique Martin qui



Eva Avril

l'a fait, ça lui a pris sept mois pour tout visionner et indexer. Nous avons également repensé le système d'indexation pour qu'il corresponde aux normes des bases de données qui sont celles des catalogues en ligne comme Gallica, par exemple.

Comment avez-vous pensé la valorisation ?

La mise en valeur nous semble très importante car avec trente ans d'existence, Télé Millevaches est un témoin qui a contribué à l'identité du plateau et qui rend compte des évolutions des paysages, des mentalités. Par exemple, plusieurs reportages ont été réalisés sur les bûcherons, il est possible de suivre l'évolution de ce métier ! Notre but est de mettre à disposition ces archives aux habitants, aux chercheurs, aux municipalités pour montrer qu'une archive peut servir un contenu actuel. Par exemple, une commune se posait des questions sur la gestion de l'eau sur le plateau, nous avons pu leur fournir des documents sur cette question afin qu'ils puissent s'en servir comme support pour un débat. Télé Millevaches, c'est une histoire sur le temps long donc nous avons refait par la suite un magazine sur le sujet.

Depuis décembre 2016, un site internet met à disposition tous les numéros et ceux à venir ! C'est un travail qui a été pensé après la numérisation avec l'aide d'un collègue ingénieur en informatique, Franck Galbrun. Il fallait que le site soit simple d'utilisation et que toutes les données

Franck Galbrun, réalisateur, Hélène Chaudeau, chargée de diffusion et archives, Franck Dessommes, administrateur.

soient sauvegardées dans le temps. Nous avons mis des sélections thématiques en ligne comme «Du minitel à internet, le Plateau tisse sa toile» qui montre l'évolution des technologies, ou encore un dossier sur les migrations : «un pays ouvert».

Et comment se bâtit Télé Millevaches maintenant ?

Du côté des archives, il nous reste des heures de concerts filmés à traiter, avis aux passionnés ! Sinon, nous sommes une association qui s'est, en quelque sorte, professionnalisée, or cela nous tient à cœur d'intégrer des volontaires. C'est pour cela que nous animons des ateliers tous les mercredis, de 14 h à 17 h, ouverts à toute personne qui souhaiterait faire un reportage, numériser ses cassettes, mener un projet audiovisuel... Nous accueillons également des personnes en résidence ou encore en stage pour stimuler le Magazine du plateau. Cet ensemble est précieux car cela apporte un regard neuf sur le territoire et la manière de traiter de l'information. Nous avons travaillé avec le collectif de Vidéobus et les habitants de Peyrelevalde en août 2016 à la réalisation de courts métrages. L'aventure Télé Millevaches, c'est celle des habitants du plateau et nous tenons au statut de télévision associative !

INVITATION POUR NOUS SOUVENIR

Le magazine *IPNS* est un journal d'information et de débat du plateau de Millevaches dont le directeur de publication, Michel Lulek, est également à l'origine de Télé Millevaches. Le numéro de mars 2017 revient sur ces trente ans qui ont changé le plateau.

Par Jean-Christophe Temdaoui

LOISIR 2.0

Géocaching, le patrimoine connecté

Et si vous partiez à la recherche d'un trésor sur les traces du patrimoine classique ou insolite avec un GPS, un smartphone et une formule indice à déchiffrer ? Le géocaching a du succès : la densité du patrimoine historique et naturel recompose le territoire récréatif : gratuité, aventure et découverte renouvellent le goût du patrimoine, entre connexion, jeu et savoir. Aperçu en Charente.

VOYAGER DANS LE TEMPS SUR UN MÊME CHEMIN. Le principe est simple : il consiste à retrouver une géocache avec les coordonnées GPS relevées sur une application. En Charente, 642 géocaches attendent leurs aventuriers usant d'indices pour les trouver. Le département en compte autant que le Lot-et-Garonne (608 géocaches), mais bien moins que les 3 634 de Gironde ou les 6 399 des Deux-

Sèvres. Une fois découverte, le joueur signe un *logbook*, dépose un objet en échange de celui récupéré et actualise son profil et son classement en ligne au sein de la communauté des géochercheurs.

Enjeu de revalorisation patrimoniale pour les particuliers et pour les collectivités territoriales, le géocaching est coproduit, son expérience partagée. Tout particulier, soucieux de livrer un morceau d'histoire ou de patrimoine, interroge le lieu pour le mettre en énigme, en aventure : même le chêne dit de François I^{er} a sa géocache.

La forêt de la Braconne abrite une trentaine de caches, sur la piste du fleuve Charente : châteaux, lavoirs, puits et fours à pains, chapelles et traces du chemin de fer. Issus d'un partenariat entre Grand Cognac et Terra Aventura, adepte du story-telling mettant en scène

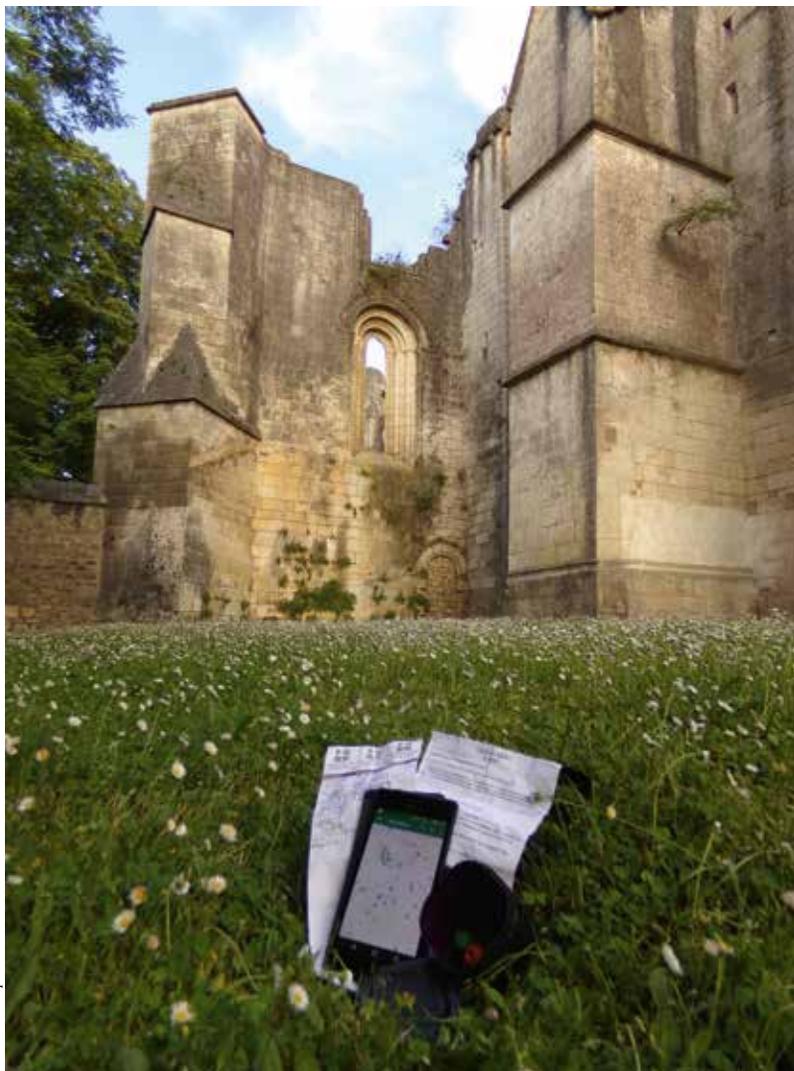
l'histoire par la fiction, quatre parcours chronologico-thématiques ont vu le jour : la préhistoire à Angeac-Charente, le Moyen Âge à l'abbaye de Bassac, la Renaissance à Cognac sous François I^{er} et l'époque contemporaine par les savoir-faire agricole et industriel de la vigne et des eaux-de-vie en Grande Champagne. Ce loisir couvre peu à peu le département : les marges poitevine, limousine et girondine du département sont encore peu conquises.

MUSÉE EN PLEIN AIR. Ce loisir produit un ludoterritoire où interagissent la connexion numérique et l'expérience topographique. Son succès repose sur la recherche, à pied, en voiture, du lieu incontournable, caché ou insolite. Ce patrimoine dispersé crée un musée 2.0. de plein air. La multiplication des « trésors » à découvrir sur des sites variés étend le territoire touristique. Les acteurs du tourisme ont su capter le gain d'attractivité que supposait ce loisir, comme Terra Aventura qui associe des partenaires touristiques à son action. Libre à chacun de créer son parcours, découvrir un patrimoine à ciel ouvert, seulement avec ses baskets et son smartphone.

Jean-Christophe Temadoui est professeur agrégé d'histoire-géographie et doctorant contractuel à l'université de Poitiers, rattaché au Criham. Ses travaux de recherche portent sur les relations entre l'arrière-pays de Saintonge et d'Angoumois et l'Atlantique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

PARCOURIR LES DEUX-SÈVRES

Depuis le 10 juin, il est possible de découvrir six parcours mis en place à la demande du Conseil départemental des Deux-Sèvres par Terra Aventura sur le territoire. Situés aux alentours de Thouars, Pamproux, Melle, Saint-Georges-de-Rex, Argentonay et Parthenay, les géocacheurs peuvent arpenter les sentiers de randonnées à la découverte des paysages et de leur biodiversité.



Jean-Christophe Temadoui

Abbaye de la Couronne en Charente.





Genèse du Tiers paysage

Gilles Clément raconte quels chemins il a emprunté pour forger le concept de Tiers paysage, qui est constitué de l'ensemble des lieux délaissés par l'homme. En arpentant le paysage de la Creuse, sa terre natale.

Entretien **Dominique Truco** Photos **Eva Avril**

Enfant, Gilles Clément s'aventure hors des murs du petit jardin de ses parents et découvre un territoire abandonné, délaissé par l'homme, habité par des papillons. La friche en marge du jardin devient le trésor. Récit d'une expérience décisive qui conduit le jardinier à la découverte *des fragments de paysages indécidés* du *Jardin planétaire*, «un chef-d'œuvre de simplicité», qu'il réunit désormais sous le terme unique de Tiers paysage : territoire de refuge à la diversité. Partout ailleurs celle-ci est chassée.

L'Actualité. – Quels chemins vous ont conduit à la découverte de ce que vous nommez aujourd'hui Tiers paysage ?

Gilles Clément. – Effectivement, je n'en ai jamais parlé. Il faut remonter à l'enfance. J'ai moins de 15 ans. Nous vivons en Limousin, dans la Creuse, où je suis né. Parce que je suis curieux des animaux, des insectes et particulièrement des papillons, je sors au-delà des limites du petit jardin de mes parents. Et là, de l'autre côté de ce qui m'est décrit comme le jardin idéal, je découvre quelque chose d'autre qui me ravit, que je trouve très beau et presque comme étant déjà un jardin, sauf que personne ne l'a fait !

Il est là mon point de départ : cette première expérience d'une forme subjective et sensible de perception de l'espace. Cet espace en friche m'offre une tout autre lecture du jardin qui contrecarre les certitudes qu'on nous infligeait dans une éducation bourgeoise. Cet espace délaissé me convenait.

Nous sommes dans les années 1950-1960, je vois bien apparaître le début de l'énorme déprise agricole dans toute la Creuse. Notamment sur ce qu'on appelait les côtes où les animaux, conduits par une bergère et un chien, ne viennent plus pâturer. Tout se faisait à pied et il m'arrivait de les accompagner.

La deuxième étape arrive vraiment beaucoup plus tard. Lors de mes études d'ingénieur agronome, je trouve l'argument scientifique de la valeur des espaces en déprise. Une valeur fondée sur le constat qu'une grande diversité vient s'installer dans les espaces délaissés. Nos professeurs de botanique nous emmenaient herboriser, loin de toutes activités humaines, dans des falaises calcaires au bord de la Seine. Là, on recensait des plantes magnifiques dont personne ne s'occupait. Je fais alors un constat modeste mais sans théoriser.

Troisième étape : à la campagne, où a priori il y avait tout, j'observe que petit à petit ce tout n'est plus là. Je

constate la disparition de la diversité entomologique. Quand on ne voit plus un papillon voler, on s'inquiète. Et je me suis inquiété. La diversité dans les villes avait, elle, déjà disparu depuis bien longtemps à cause des méthodes d'entretien des directions des espaces verts. Nous sommes dans les années 1970-1980. Je construis la maison à la Vallée en me disant : si je fais un jardin ici ce sera pour préserver la diversité telle que je l'ai connue et si possible l'augmenter. Mais comment faire ? J'ai dû tout réapprendre. La quatrième étape arrive en 2002, dans le cadre d'une commande double du Centre international d'art et du paysage de Vassivière en Limousin – dirigé alors par Guy Tortosa – et du Syndicat mixte de Vassivière (Symiva).

Pourquoi cette commande conjointe du centre d'art et du Symiva, et que génère-t-elle ?

La commande portait sur une analyse du pourtour du lac de Vassivière incluant une vingtaine de communes. Je fais les relevés de la diversité là où elle se trouve. Je constate que cette diversité disparue dans la campagne existe encore mais en situation de refuge dans trois catégories d'endroits : là où l'homme n'intervient pas, là où il n'intervient plus, là où il n'est jamais intervenu. Mes constats sont très concordants. La vie se trouve dans les délaissés. Tous les bords de routes sont riches. C'est là que je trouve trois orchidées. Riches également tous les climax forestiers spontanés très diversifiés, naturellement boisés depuis la déprise des années 1950 que je connais bien.

Mais diversité zéro dans l'ombre des plantations uniformes de douglas acidifiants. Très pauvre diversité dans les prairies d'élevage des vaches. Au-delà de ces deux paysages de l'illusion de la maîtrise, au-delà de la perception binaire ombre et lumière, je me dis qu'il existe donc un autre paysage. C'est celui de la vie, de la diversité et de son expression. Mais alors comment nommer les bords de routes, les tourbières, les sommets de landes climaciques, territoires de diversités complémentaires qui forment ce troisième paysage ? Je le nomme Tiers paysage. Il apparaît comme un trésor ! Je découvre qu'autour du lac de Vassivière les configurations paysagères naturelles conjuguées aux traces oubliées du travail de l'homme peuvent donner lieu à des jardins.

J'avance vers des endroits en déprise, absolument sublimes, où personne n'avait pensé aller. Par exemple, *le jardin des trois ponts*, au nord-ouest du lac. Je l'appelle ainsi car c'est pour moi un jardin réalisé par le travail de la nature riche de plantes sciaphiles autour de trois ponts. Ou encore *le jardin de Vauvais*, extraordinaire avec ses roches glissant vers une tourbière.

Au fil des kilomètres à pied qu'on se partage avec Miguel et Pablo Georgieff de Colocco associés à cette étude, nous repérons une vingtaine de ces «jardins»



en pleine nature. J'observe que très peu reste à faire pour que ces délaissés deviennent des jardins au sens propre. Ils s'imposent...

Aussitôt, en huit jours, j'écris un texte. Cette analyse et cartographie du site est désormais consignée dans *La boîte de Vassivière* déposée au Fonds national d'art contemporain (réponse à la commande du centre d'art) puis un autre document, beaucoup plus long, *Boire l'eau du lac* (réponse à la commande du Symiva).

Votre analyse du paysage a-t-elle contribué à l'évolution des archétypes d'aménagement du territoire ?

J'ai proposé d'utiliser simplement le travail conjoint de l'énergie de la nature mêlé à des traces de l'activité humaine. J'ai préconisé de ne rien construire autour du lac puisqu'il existe là des villages très établis et d'éviter de rapporter quoi que ce soit d'artificiel et d'inutile ! J'attirai l'attention sur une gestion économique du territoire, fondée sur la gratuité, sur un usage de la richesse locale et sur un mode de vie touristique précautionneux, donnant à voir le lac comme un trésor pour sa diversité et pas seulement pour son paysage.

AUTOUR DU LAC DE VASSIVIÈRE

À la recherche du «jardin des trois ponts» au nord-ouest du lac de Vassivière, Eva Avril a tenté de remonter le cours de la Maulde. Le Tiers paysage est partout. La photographie a cadré sur deux éléments, un petit pont de pierre et un muret recouvert de mousse (double page précédente). Voici le commentaire de Gilles Clément : «Un mur en résistance : vestige d'une limite parcellaire où

l'on faisait une culture, un élevage, un verger, certainement pas un bois stérile de douglas industriels. La mousse en mi-ombre a gagné le dessus de la structure. On parle à la légère de muret en pierres sèches : ce sont des pierres bien humides, chargées de l'eau de l'air sans laquelle les jolies bryophytes ne pourraient s'installer pour faire un feutre ouaté d'un bout à l'autre du tracé. Le plus habile des jardiniers peinerait à réussir une telle unité.»

Boire l'eau du lac, étude produite en 2005, sera éditée par le Centre international d'art et du paysage. Elle porte toute la question écologique de la qualité des eaux de ruissellement des exploitations environnantes qui alimentent ce lac et sans laquelle rien ne peut se faire. Objectif : pouvoir boire l'eau du lac si on le voulait.

Comment votre analyse a-t-elle été reçue ?

Mon analyse n'a pas été directement communiquée aux maires des communes qui l'attendaient. L'attention du

Symiva était concentrée sur une autre étude confiée à une agence avec une vision très *Port Grimaud-Center park aquatic...* – étude dont j'ignorais l'existence au départ et qui ne correspond pas à mon approche du paysage.

J'étais parti dans une tout autre direction : faire du lac un lieu d'accroissement de la connaissance du vivant avec un dispositif pédagogique accessible et gratuit.

Comment aujourd'hui remettriez-vous cette commande en action ?

Le politique, sous pression d'obligation d'être rentable, se tient à l'écart des sujets primordiaux. À toutes les échelles, l'accroissement de la connaissance a une répercussion économique sérieuse sur les actions quotidiennes dans tous les domaines.

Pour réactiver cette commande, je solliciterais les maires pour leur expliquer qu'il y a dans leurs communes non seulement un trésor biologique mais aussi des chefs-d'œuvre de simplicité. Tout cela fait une œuvre d'art. Je les emmènerais voir.

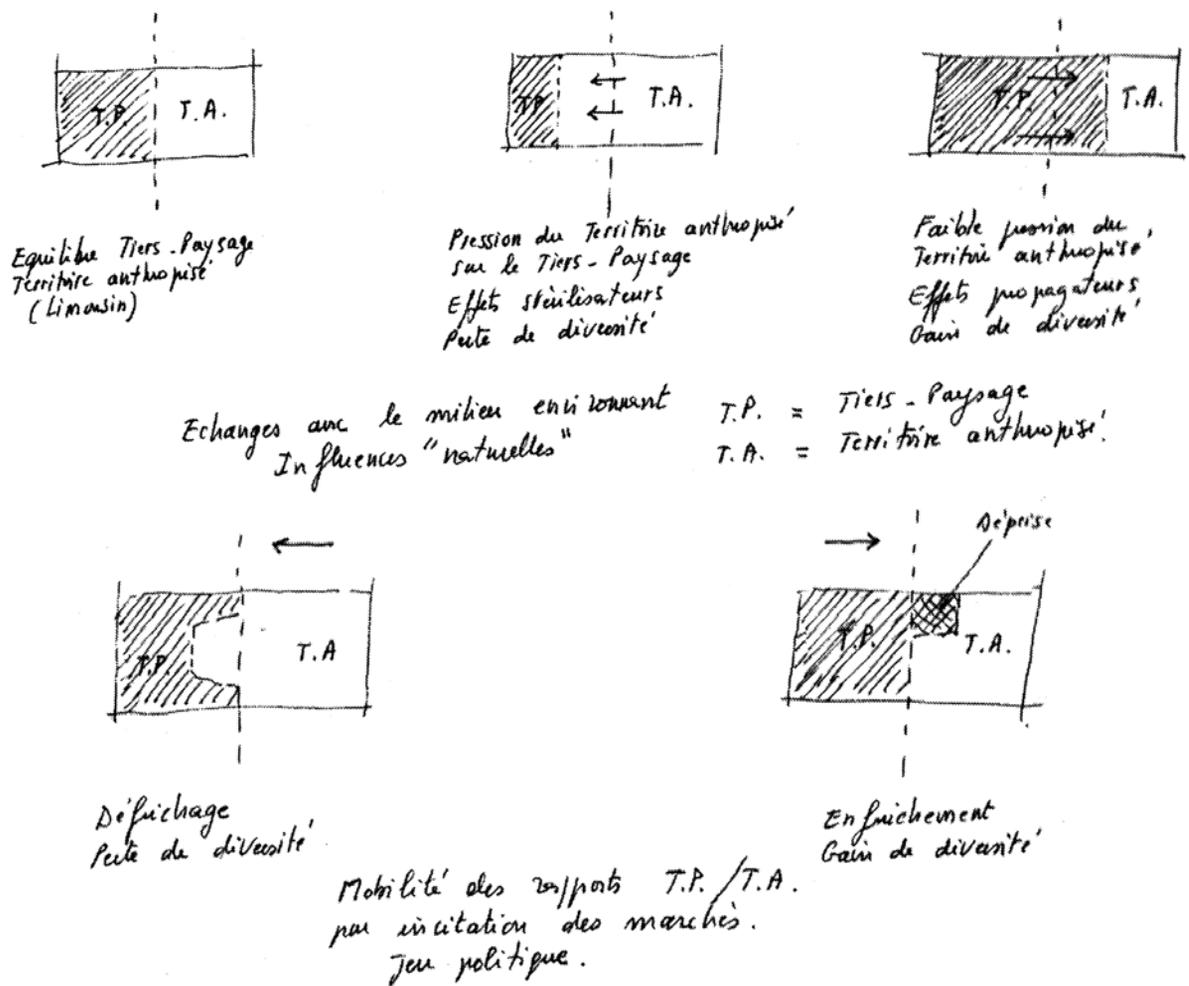
J'associerais aussi les habitants pour écouter ce qu'ils ont à proposer et le faire avec eux. J'exposerais ma vision très différente d'un tourisme industrialisé et montrerais que le lac s'apprécie pour sa diversité du vivant, animal et végétal. Je parlerais à l'occasion du changement climatique, des plantes et des animaux bio-indicateurs du climat qui vivent là et qui bougent :

l'Orchis purpurea, *l'Orchis laxiflora*, la myrtille, le genêt purgatif, les lichens, la petite oseille, les bruyères...
Ce serait un parcours naturaliste d'éducation gratuite : un PNEG !

Comment expliquez-vous l'intérêt en Europe pour vos concepts de Tiers paysage, de jardin planétaire, de brassage planétaire ?

Le Jardin planétaire a été immédiatement traduit en Italie, puis en Allemagne, en Espagne et au Japon. *Le Manifeste du Tiers paysage* a du succès encore plus immédiat un peu partout dans le monde. Mais c'est en Europe qu'il joue un rôle subversif parce que la déprise y est assimilée à une perte de pouvoir et cela est dégradant. Il oblige les dirigeants, les maires, les élus à regarder autrement leurs villes et leurs territoires en déprise.

La lecture politique du Tiers paysage vient du fait que les gens transposent à la société humaine ce que j'ai signifié. Moi je parlais des plantes. Je n'avais pas complètement mesuré cette transposition anthropologique. Aujourd'hui les territoires de migration des humains sont souvent des lieux en déprise. L'autre nous éclaire sur nous-même. On peut travailler avec l'autre, avec nos différences, du moment qu'on les accepte. Tout ce qui se passe dans la nature est comme ça. Nous faisons partie de la nature. Sébastien Thiéry, qui a construit Perou (Pôle d'exploration des ressources urbaines),





La tapisserie du Tiers paysage,
médiathèque de Felletin, 270 x 216 cm.

m'a demandé d'être président de l'association pour ces raisons-là de 2011 à 2016. Perou ne s'occupe que de la condition humaine. C'est une tâche énorme. L'écologie est un lieu d'échange entre les habitats et les habitants de l'habitat. *Oikos*, c'est l'habitat. Le climat change, l'habitat change, les espèces changent. Le Tiers paysage valorise le brassage planétaire.

Le naturaliste et jardinier que vous êtes ne marche jamais indifféremment ?

Je regarde énormément les gens parce qu'ils sont d'une incroyable diversité et beauté d'ailleurs. J'écoute, je photographie. Ce qui me distrait c'est ce qui est là sous l'étendue de mon regard. Donc je ne peux pas marcher comme les autres. Je suis en situation d'apprendre tout le temps. C'est un enrichissement.

Le cheminement est d'autant plus intéressant que le chemin n'est pas tracé, que tout bouge et que toujours la vie invente. Alors comment fait-on pour se tenir en équilibre ? Il me fallait un jardin pour ça, pour commencer. Après, les choses se sont faites d'elles-mêmes ! Je n'avais pas d'ambition professionnelle. J'avais une ambition personnelle. Les paysages, les plantes et les animaux me motivent, mais les humains me bouleversent. Je fais partie de cette espèce humaine. ■

LA TAPISSERIE DU TIERS PAYSAGE

«En 2004, raconte Gilles Clément, la directrice du Musée de la tapisserie d'Aubusson et la ville de Felletin me demandent un carton pour une tapisserie. J'avais déjà écrit sur le Tiers paysage. Je me suis penché sur le paysage situé entre Aubusson et Felletin où la tapisserie a été tissée. J'ai fait plein de dessins théoriques pour arriver sur la place de l'occupation humaine et celle de la diversité, le Tiers paysage.

Je me suis mis en position d'oiseau sur la vallée de la Creuse et celle de la Rozeille, son affluent. Les jaunes, les orangés sont les reliefs accentués le long de la Creuse et la Rozeille, les délaissés dispersés sur le territoire. Le reste, en gris, en vibration dans le fond, c'est l'activité humaine : les forêts gérées, les élevages, les pâtures, les cultures. L'agitation en question c'est du pastel gras argenté... En fonction de son exposition à la lumière, ce pastel produit deux reflets. L'un clair, l'autre foncé. En dessinant le

carton, j'ai rempli de gris sans me rendre compte des reflets ! Les liciers ont respecté au millimètre les variations chromatiques. J'étais très admiratif. Je suis allé les voir deux fois. Je ne m'attendais pas du tout à cela.»

Gilles Clément. *Toujours la vie invente*, catalogue Chemins du patrimoine en Finistère, éd. Locus Solus, 2017 ; exposition au domaine de Trévarez jusqu'au 15 octobre.

Un grand jardin, dessins de Vincent Gravé, Cambourakis, 2016.
Abécédaire, de Gilles Clément, Sens & Tonka, 2015.
Manifeste du Tiers paysage, édition augmentée, Sens & Tonka, 2014.
Traité succinct de l'art involontaire, édition augmentée, Sens & Tonka, 2014.
L'Alternative ambiante, Sens & Tonka, 2014.
Jardins, paysage et génie naturel, leçon inaugurale de Gilles Clément au Collège de France (accessible en ligne).

Le chemin de l'esperado

La disparition de nombreux chemins ruraux a accompagné la mutation des paysages et des pratiques agricoles. Restent les chemins balisés et les trajets des GPS. Avec les espoirs de l'agroécologie s'inventent les sentiers de demain, que l'on peut s'efforcer de voir en pointillés dès aujourd'hui.

Par **Alexis Pernet** Photos **Marc Deneyer**

En observant les sentiers, puis en écrivant à leur propos, j'ai aimé leur modestie et leur économie : ils ont la largeur du corps, et jamais plus. J'ai aimé leur irrévérence : ils court-circuitent les grandes divisions de l'espace, ils s'affranchissent des délimitations les plus dures. J'ai aimé leur fragilité : ils apparaissent par l'usage et disparaissent par l'absence d'usage (même si le tassement du sol peut fixer leur empreinte pour un long moment).

Et puis les sentiers se dessinent là où, précisément, des usages se télescopent avec de nouvelles formes de paysages. Les bords de ville sont propices aux sentiers, parce qu'à la fois tout neufs et terriblement sectorisés. Dans les paysages ruraux, des sentiers se superposent parfois à la trace d'anciens chemins. Le passage répété des promeneurs s'est substitué à la marque des charrettes. L'ancien chemin rural devient une lisière épaisse entre deux champs, au milieu de laquelle subsiste un passage, humain ou animal.

Ces chemins ruraux, cependant, sont en voie de disparition. C'est un fait établi, chiffré¹, et un constat qui peut sembler un peu trop nostalgique. La densité

des chemins ruraux évoque la supposée stabilité d'un monde paysan, fixée avant sa chute. Leur effacement est douloureux parce qu'au-delà des pratiques présentes, ils forment un «document» des successions d'usages et de populations à la surface de la terre. Avec chaque segment disparu bascule tout un pan d'informations précieuses, en même temps qu'une possibilité, pour tout un chacun, d'investir la maille fine du paysage.

La disparition des chemins ruraux fait proliférer les impasses. Elle cantonne les modes de découverte du territoire à des chemins balisés, oblitérant peu à peu le libre arbitre géographique des individus, déjà mis à mal par les GPS. Elle est aggravée par l'élargissement des routes et la multiplication de dispositifs d'échangeurs, d'ilots directionnels, de voies réservées qui ne simplifient aucunement les usages piétons. Les messages d'intimidation effacent les ambiguïtés permissives : «piste d'exploitation privée – défense d'entrer». De nombreuses régions voient se multiplier ces panneaux.

Se constituent, dans les paysages de grandes cultures, des périmètres spécialisés, soustraits au regard et aux usages non productifs. Tandis que les couronnes périurbaines en croissance viennent frôler ces aires, l'espace réellement accessible pour leurs populations semble se contracter. Apparaissent ainsi des territoires de la désaffection, de l'indifférence et peut-être, à moyen terme, de la dépossession : on peut redouter qu'ils soient bientôt dépendants d'investisseurs fonciers lointains, à qui il serait permis de clore l'accès aux derniers chemins d'exploitation pour achever ce processus de mise à l'écart, de stérilisation et de simplification.

Alexis Pernet est paysagiste, docteur en géographie, maître de conférences à l'École nationale supérieure du paysage à Versailles, membre du comité de rédaction des *Carnets du paysage*. Il a publié *Marges intérieures, notes sur les sentiers*, notes produites en marchant

sur les bords de la région parisienne en 1999 et 2000, éditions Mix, 2005, *Le Grand Paysage en projet*, MétisPresses, 2014. Il a codirigé, avec Sylvie Lardon, *Explorer le territoire par le projet*, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2015.



Des sentiers apparaîtront peut-être alors, traversant ces nouveaux déserts, bravant l'interdit, comme au temps des luttes anglaises contre les *enclosures* et pour les droits de passage².

D'autres chemins apparaissent aujourd'hui, que je voudrais essayer de caractériser. Porteurs d'une refondation, ils se dessinent pour le moment en pointillés discrets (discrets, dans les deux sens du terme : ils sont presque invisibles, et totalement discontinus).

C'est arrivé par la plaine. Dans le Marais poitevin, où j'habite, la densité de chemins de terre et d'eau ne laisse aucune ambiguïté sur l'accessibilité du paysage, à tel point que les naturalistes aimeraient, parfois, ménager plus de zones de *quiétude*. Mais tout autour, dès que l'on grimpe sur les glacis de calcaire jurassique qui bordent le marais, le paysage s'ouvre sur d'immenses étendues cultivées, que certains remembrements ont localement réduites à une quasi abstraction géométrique. Je note dans ces plaines que les rares chemins qui subsistent ont conservé quelque

chose des grandes directions du relief, de ses lignes de fracturation, si caractéristiques de l'Ouest français. Même quand il semble n'y avoir *plus rien*, demeurent encore en germe quelques signes essentiels qui pourraient constituer les lignes d'appui d'un projet à venir.

Ce projet se dessine aujourd'hui, ou plutôt s'incube. Au début, on ne le remarque pas. On peut d'ailleurs ne jamais le voir. Ce projet, ce chemin discret qui traverse les plaines, se fabrique en des endroits très précis, chez certaines personnes. Pour le découvrir, il faut d'abord rencontrer ces personnes, puis se mettre en situation de les écouter. Il faut faire un pas, et il faut qu'elles aussi fassent un pas : en énonçant, en racontant, en guidant. Si elles demeurent silencieuses, rien n'est visible. Le chemin commence par l'énonciation.

Cela s'est passé au Civam³ du marais mouillé. Cela aurait pu se produire dans d'autres Civam, ou dans d'autres réseaux d'agriculteurs qui se développent aujourd'hui. Au Civam du Marais mouillé, il est possible

Matthieu Guillot, paysan maraîchin et son ânesse Anarchie, dans son jardin du chemin des Bouteilles (Arçais, Deux-Sèvres). Il cultive pour la vente directe, en lien avec deux autres maraîchers des bords du marais mouillé.

1. *Sciences & Avenir* fait état de 250 000 km de chemins disparus en quarante ans, soit un quart du linéaire français.

2. Rebecca Solnit, *L'art de marcher*, Actes Sud, 2002.

3. Centre d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le milieu rural. Il existe 140 groupes en France, rassemblant 13 000 adhérents.



Sébastien Rambaud, sur ses prairies du marais mouillé au Vanneau (Deux-Sèvres). L'élevage de vaches charolaises et maraichines est conduit en totale autonomie, principalement à base des fourrages de l'exploitation. Sébastien prépare le chantier de replantation d'arbres en bordure de fossé, en prévision du dépérissement des frênes.

de rencontrer Patrice, Raphaël, Sébastien, Matthieu et d'autres au fil de rencontres mensuelles, lorsqu'un groupe citoyen se réunit au café chez Marinette au Vanneau (Deux-Sèvres). Il s'agit d'un moment de discussion entre des agriculteurs et des non-agriculteurs, hors de toute relation marchande. Chaque mois, un thème est débattu, ou bien une visite de ferme est proposée : les échanges ont alors lieu dans les travées d'une étable, ou bien au coin d'un champ, voire sur le bateau-bétaillère qui dessert les parcelles insulaires du marais mouillé.

Matthieu, Sébastien, Patrice, Raphaël et les autres tracent leur propre chemin en agriculture. Matthieu recombine tous les modes de mise en valeur possible du marais mouillé, du légume à la planche de peuplier, en s'aidant de ses ânes. Il raconte. Son jardin est un monde où semble se croiser, chaque jour, le monde entier. Patrice et sa famille produisent des céréales et pratiquent l'agriculture de conservation des sols : ils ont abandonné le labour il y a près de vingt ans. Les vers

de terre travaillent pour eux. Leurs champs stockent du carbone et la mécanisation réduite de leur système en rejette moins dans l'atmosphère. Le fils de Patrice développe du pâturage ovin sur les couverts végétaux. Raphaël pratique le même système de semis direct ; il introduit des arbres dans ses parcelles, qui travaillent le sol et favorisent l'infiltration de l'eau. Il a délaissé l'irrigation et prépare l'abandon des traitements phytosanitaires. Sébastien élève ses bêtes dans le marais mouillé, dans une totale autonomie fourragère. Il plante des arbres là où il n'y en a plus.

D'autres agriculteurs ont également parcouru ce chemin. Chez l'un d'entre eux, les haies sont installées. Néfliers, robiniers ou érables de Montpellier bravent déjà les saisons de plus en plus sèches, de plus en plus chaudes. Les cultures sont bordées de marges généreuses. Dans un coin, un *mobile home* accueille les visiteurs de passage, des réfugiés aussi : comme si les replis du paysage portaient la promesse de tous les chemins possibles.



Voilà pour moi le chemin de l'espoir, *le chemin de l'esperado*, pour reprendre à Bruno Latour le mot qu'il a lui-même repris à Romain Gary⁴. Certes, une plus grande densité de vers de terre dans le sol ne produit pas un «paysage» en soi, du moins pas un paysage de même nature que ceux que l'on a appris à aimer à partir des images et des tableaux. Mais cela me suffit pour regarder autrement les plaines, y compris là où la terre continue d'être mise à nu, entièrement remuée, chaque année. J'entrevois pour ces étendues un chemin possible : de nouvelles rotations de cultures, des variations de texture et de couleur plus nombreuses, des structures verticales, des agriculteurs attentifs à leurs sols. Je sais aussi qu'arbre après arbre, l'espace se transforme : des mouvements, des accidents se créent et abriteront, tôt ou tard, de nouveaux usages, des opportunités plus nombreuses pour la vie. Les chemins de demain sont là, dans les interstices et les marges que dessinent aujourd'hui ces explorateurs. Longeons discrètement les haies qu'ils installent, et si l'occasion se présente, faisons un bout de chemin ensemble. Conversons. ■

Patrice Baudouin et le chien Héros, à la ferme de Basse Ban (Saint-Georges-de-Rex, Deux-Sèvres). Entre les haies d'ormes et d'érables, les parcelles sont semées sans labour. Mathieu, le fils de Patrice, reprend l'exploitation en superposant aux cultures des parcs à brebis. Celles-ci sont déplacées en fonction de l'état des couverts végétaux ou des chaumes.

Raphaël Gardot, sur la ferme du Lidon (Saint-Georges-de-Rex, Deux-Sèvres). Noyers, alisiers et cormiers s'élancent désormais sur la plaine, engageant le passage de l'exploitation à l'agroforesterie. Le couvert actuel de luzerne en semis direct (sans labour) est propice à l'outarde canepetière, oiseau des plaines menacé.



4. Bruno Latour, *Face à Gaïa, huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Les empêcheurs de tourner en rond / La Découverte, 2015, p. 22 ; Romain Gary, *Les Racines du ciel*, Gallimard, 1956.

De Niort à La Rhune, l'herbier peint de Marie Corneille Saint-Marc

Récemment exhumé du fonds ancien de la bibliothèque universitaire de Poitiers, l'herbier peint dit de mademoiselle Corneille révèle ses secrets. Anne-Sophie Traineau-Durozoy, conservatrice du fonds, a intelligemment choisi de le montrer sans attendre d'identifier son auteur, une certaine Marie Corneille, qui aurait vécu «à Poitiers, ou non loin de cette ville. Mais nous n'en savons guère plus sur cette personne. Les ouvrages de référence consultés ne citent pas non plus son frère, que son homonymie avec le célèbre dramaturge n'aide pas à identifier.» Une feuille collée sur la première chemise de l'herbier – qui compte 456 planches – indique en effet qu'il a été offert à l'université de Poitiers par le docteur Pierre Corneille. Celui-ci est évidemment Pierre Urbain Corneille Saint-Marc, né le 15 juillet 1862 à Coulonges-sur-l'Autize, fondateur du Théâtre Populaire Poitevin. Ses prétentions littéraires le conduisent à s'installer à Paris, rue Saint-Louis-en-l'Île, sous le nom de Pierre Corneille. Marie est sa sœur aînée. Née à Niort le 11 août 1858, elle fut prénommée Marie Georgette comme sa mère, Marie Georgette Victorine Loiseau, âgée de 19

ans à sa naissance. Son père, le docteur Urbain Corneille Saint-Marc, de dix ans plus âgé, disparaît dès 1867. Sa mère meurt en 1914 à Lusignan. Restée célibataire, Marie s'était éteinte trois ans plus tôt dans sa demeure, le 28 août 1911 à l'âge de 53 ans. Le recensement de la population nous apprend qu'elle résida jusqu'à sa mort à Lusignan au Fon-de-Cé avec sa mère et ses deux servantes. On ne sait pas en revanche si l'herbier figure dans son testament, déposé au rang des minutes de M^e Mayet en date du 21 avril 1911 et toujours conservé chez le notaire de Lusignan.

HERBORISER SUR LES CHEMINS.

Réunis avec l'aide d'amis archivistes, Roseline de Saint-Ours et Sébastien Jeaud, ces éléments biographiques expliquent non seulement pourquoi son frère ne fait pas le don au nom de Saint-Marc, comme son père signe l'acte de naissance, mais aussi la localisation d'un grand nombre de planches : ruines de Sanxay (avril 1888), Lusignan et ses environs de 1881 à 1902, (lande de Crozon, juillet 1881 ; Venours, Cloué et Mongadon, mai et juillet 1888). D'autres furent précédemment peintes à Niort, dans le bois Vachette (mars 1878), le bois Chamaillard (avril-mai 1878), Pied de Fond et le ruisseau le Vivier (mai 1879), le jardin du Fort Foucault (juin 1879), le

jardin public et le donjon (mars et août 1879, juin 1880), le talus du chemin de fer et rue de la Regratterie (juin 1880), le quai de Belle-Île... le «jardin de la route de Limoges» où fut peinte la fleur de *Doronicum plantagineum* en avril 1879 est probablement celui de la demeure familiale, dont l'adresse figure sur l'acte de naissance. À noter que le nom de la plante a été corrigé au crayon rouge.

Certaines planches furent peintes lors de séjours à Port-des-Barques et Meschers (Charente-Inférieure, septembre 1879 et 1889), Sainte-Anne du Porzic (mai 1881), Saint-Jean de Plougastel (mai 1883), chemin d'Eysines à Bordeaux (mai 1885 et juillet 1886), à Tarbes et au Cirque de Gavarnie (août 1885), au Bouscat (octobre 1885), ou encore en Gironde (mai 1886), à Bayonne et dans les Pyrénées (La Rhune, Roncevaux, pic du Midi de Bigorre, août-septembre 1886), à Lourdes (juin 1891) et Campodolcino (juin 1900). Plusieurs collaborateurs participèrent

Par Grégory Vouhé



Potentille ansérine et Fritillaire pintade observées à Porspoder et Saint-Symphorien.

à la constitution de l'herbier, comme mesdemoiselles Rahier à Gouesnon (dans les environs de Brest), madame Testard à Vivonne et Lusignan, Élisabeth, Émile et Jean Bonamy à Porspoder (Finistère, août 1881-octobre 1882), monsieur Blanchard à Lusignan, Brest et aux îles de Glénan (1881-1883), madame Lefèvre à Brest (juillet 1882), certains mettant probablement à profit leur lieu de villégiature pour enrichir l'herbier, tel Pierre Corneille qui séjourne en Bretagne en juillet 1883 (forêt de Landerneau).

TRAVAIL SCIENTIFIQUE DE LONGUE HALEINE. Il ressort de ce rapide survol que Marie Corneille Saint-Marc, pour lui restituer son nom complet, commença à peindre l'herbier à la gouache à 20 ans, comme nombre de jeunes filles de son âge, et qu'elle s'y consacra activement pendant dix ans, jusqu'en 1888, puis qu'elle y fit quelques ajouts jusqu'au début des années 1900. Comme le souligne Anne-Sophie Traineau-Durozoy, «presque toutes les gouaches sont datées et localisées précisément : un nom de ville et un lieu, un type de terrain (“haies”, “champs calcaires”, “landes”, etc.), le mois et l'année de l'observation. Le nom des plantes est le plus souvent donné en latin et dans sa forme vernaculaire. Ce souci de la précision dans

les informations rapportées et du détail dans le dessin, ainsi que le classement des plantes par famille, nous laissent penser que l'entreprise avait un but scientifique, constituer un recueil de botanique ou de pharmacopée, qui s'appuyait sur les connaissances de Marie Corneille.» À noter que l'herbier fut reclassé et corrigé à l'aide de la *Flore de France* de Georges Rouy, éditée entre 1893 et 1913 par la Société des sciences naturelles de Charente-Inférieure : une référence au tome VII, paru en 1901, se trouve notamment sur une planche datée de mai 1883. Un siècle après la disparition de leur auteur, les planches sont restées dans l'état de fraîcheur où elles furent peintes. Souhaitons leur numérisation prochaine !



Marie Corneille Saint-Marc, *Orchis bouc* observée en juin 1879 dans les chemins de Saint-Florent près de Niort, gouache, 32,6 x 25,2 cm, fonds ancien de la bibliothèque universitaire de Poitiers.

Cabinets poitevins d'histoire naturelle

Le 29 mars 2013, passait en vente à l'Hôtel Drouot un ensemble d'aquarelles rehaussées de gouache figurant divers oiseaux (loriot, alouette...) par Hallé, membre de l'Académie royale de peinture de Poitiers. Quatre sont datées entre 1777 (puput – nom vulgaire de la huppe –, bécassine) et 1783 (*Pica græca* – pie-grièche –, râle d'eau). Au Salon de l'École royale académique de Poitiers de 1777, M. Hallé, prêtre, avait exposé huit tableaux représentant des oiseaux du Poitou d'après nature. Il use d'ailleurs du nom poitevin de traie pour désigner la grive draine. S'il montre aussi un Christ peint à l'huile, Hallé est avant tout un animalier, selon le mot qui apparaît au même moment sous la plume de Jean-Jacques Rousseau : la plupart des peintures exposées en 1777 représentent des insectes. Leur description dans le livret du Salon permet de les retrouver presque toutes – telles les chenilles et demoiselles (pl. 4 et 19) – dans un album offert en 1873 à la Société d'histoire naturelle de Toulouse, associées à des papillons peints en 1778 (pl. 17) et 1782 (pl. 6)¹. On apprend surtout que les modèles sont issus de trois cabinets poitevins d'histoire naturelle. De celui du révérend Père Fruchet, cordelier, docteur de Sorbonne et professeur de mathématique, Hallé tire le taureau volant du Brésil (1776, pl. 13), ainsi que des coléoptères et scarabées du Poitou (pl. 3). Le prieur Lorance de



Traie (grive draine) peinte par Hallé, 15,8 x 23,8 cm.

Poitiers lui fournit matière à huit tableaux des «papillons connus du Poitou» (probablement les planches 1, 2, 5, 7, 10, 14, 20), et à un autre figurant des papillons de Cayenne (pl. 8 ou 18 ; le modèle de la pl. 16 est de même provenance).

LES ORIGINAUX DE HUIT AUTRES PLANCHES sont tirés du cabinet montmorillonnais de François Richard de Tussac (1751-1837), l'auteur de la fameuse *Flore des Antilles* publiée à partir de 1808, qui fut directeur sous la Restauration du musée d'Histoire naturelle et du

jardin botanique d'Angers, après avoir séjourné en Martinique puis à Haïti entre 1786 et 1802. Datées 1777, les planches 9, 11 et 12 reproduisent des spécimens de la collection du chevalier de Tussac en provenance de Saint-Domingue ; le dessin des oiseaux de la colonie manque dans ce recueil dédié aux *Coléoptères & papillons peints par Hallé*, aujourd'hui à la bibliothèque universitaire de Toulouse. Hallé lui-même possédait un cabinet, pour lequel Carpentier, professeur de peinture, a notamment fait une *Perdrix sur planche de sapin* exposée en 1777. **Grégory Vouhé**

1. <http://documents.univ-toulouse.fr/150NDG/PPN125069103.pdf>

Médecin, botaniste, météorologue, géologue
et surtout entomologiste, Léon Dufour (1780-1865)
fut un arpenteur des monts pyrénéens à la recherche
des lichens, des araignées, des insectes.

Léon Dufour

Par Héroïse Morel

Des lichens aux labidoures

Fils d'un médecin-naturaliste, Léon Dufour emprunte une voie similaire et quitte son village natal, Saint-Sever dans les Landes, pour aller étudier la médecine à Paris en 1799. C'est à partir des archives familiales que Pascal Duris, professeur en histoire des sciences à l'université de Bordeaux, et Elvire Diaz, professeure en études hispaniques à l'université de Poitiers, ont travaillé pour retracer le parcours atypique de ce naturaliste. Ils livrent un portrait de ce savant qui va de la médecine aux lichens, en passant par les araignées, les Labidoures (perce-oreille), les Orthoptères (sauterelles, grillons), les Hémiptères (punaises)... donnant corps au quotidien d'un entomologiste aux multifonctions.

Léon Dufour faisait de l'interdisciplinarité avant qu'on en dise le nom. Sa riche correspondance met en évidence ses liens, ses fréquentations avec Cuvier par exemple, Gay-Lussac, Latreille, Bory de Saint-Vincent avec lequel il se liera d'amitié, et d'autres naturalistes qui l'aideront à parfaire ses connaissances qu'il tient au préalable de son père.

GRAVIR ET PLONGER

Durant sa vie, Léon Dufour aura plusieurs fois l'occasion de gravir les monts pyrénéens. C'est en 1796, alors âgé de seize ans, que le jeune homme arrive à Bagnères-de-Bigorre pour gravir les 1 593 mètres de la Pene de Lhiéris puis les 2 865 mètres du pic du Midi de Bigorre. C'est au contact d'un ami de son père, le naturaliste Louis-François-Elisabeth Ramond de Carbonnières, qu'il découvre la «*sensation d'entomologie*»... Lors d'une rencontre avec Ramond, c'est l'occasion d'un plongeon, non pas en entomologie mais pour recueillir, dans l'eau glacée du lac d'Escoubous, un *Ranunculus aquatilis* en fleur. Geste dont Ramond

s'attribuera la paternité. Le véritable exploit serait dans les nombreuses ascensions que Léon Dufour effectue tout au long de sa vie, jusqu'à ses 83 ans où il gravit les 2 784 mètres du mont Canigou et le pic du Midi de Bigorre !

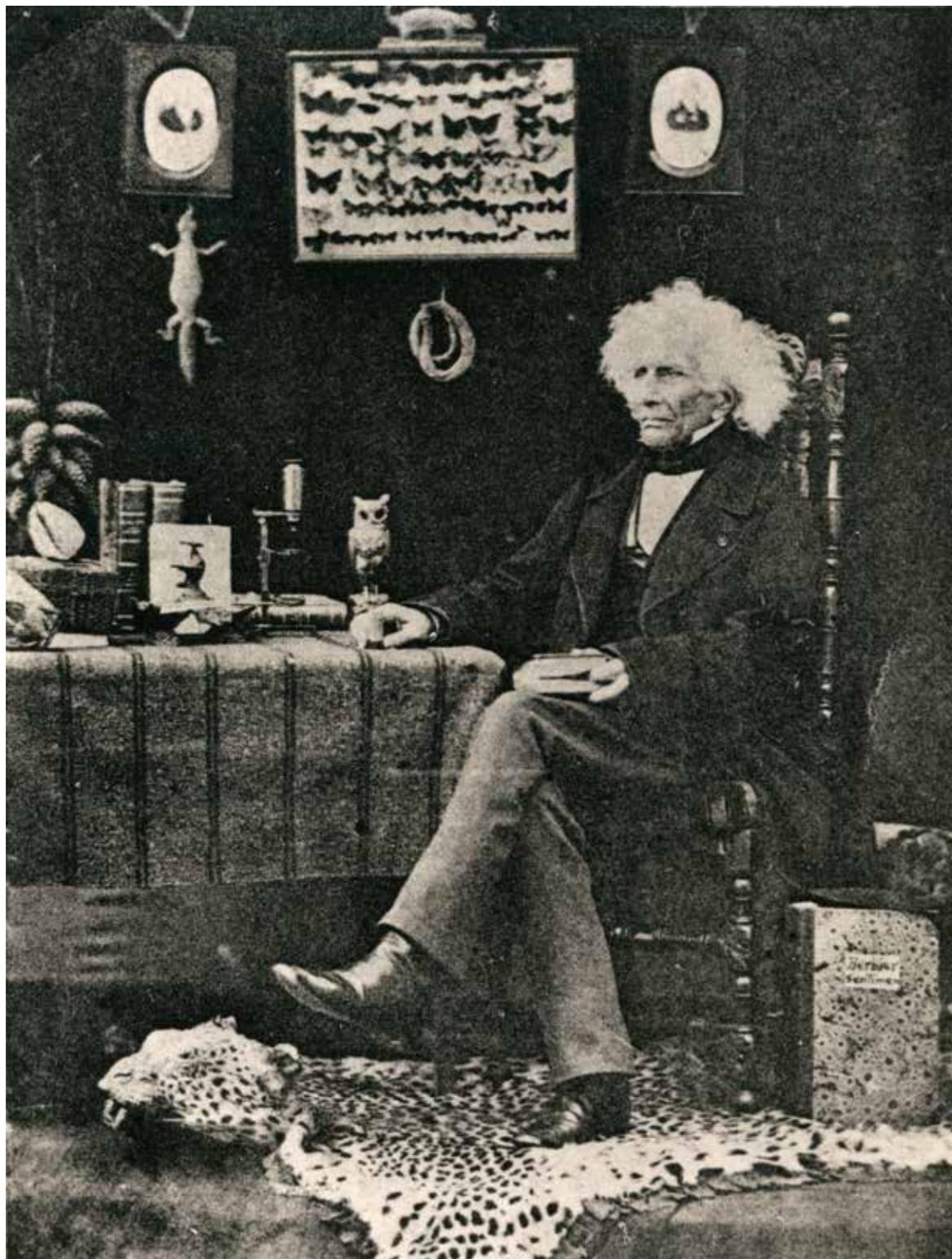
VOYAGEUR INLASSABLE

Fraîchement diplômé médecin à Paris, il quitte la capitale pour rejoindre Saint-Sever en 1806. Occasion d'un périple qui durera cent vingt jours et où, parmi les étapes, il y a Lyon, Avignon, Marseille, Arles... Durant le trajet, Léon Dufour rédige un journal, manuscrit inédit, intitulé *Journal d'un Voyage Depuis Paris jusqu'à... St Sever* dans lequel il relate les mœurs des endroits qu'il traverse, mais également des descriptions des paysages. Son écriture est piquante, parfois malicieuse, en témoigne le manuscrit de la *Punition entomologico-botanique envers les Contrefacteurs* : «*Si quelqu'un s'avise d'avoir la témérité, l'audace, la patience, le courage, le talent, la méchanceté, l'insolence, l'adresse de contrefaire mon livre, je le menace du plus cruel des tourmens, d'un supplice nouveau dont j'emprunte les instrumens à la botanique et à l'entomologie.*» (p. 66).

De retour à Saint-Sever, il ne revient pas seul... 326 insectes et 394 plantes l'accompagnent dans une malle !

CHASSEUR, COLLECTIONNEUR, CHERCHEUR

Pascal Duris et Elvire Diaz parviennent, à l'aide des nombreuses archives, à livrer un portrait complet, précisément renseigné sur les activités de Léon Dufour. Comme son activité de médecin à Saint-Sever puis dans les armées de Napoléon en Espagne à Tudela où l'entomologiste continue ses recherches malgré les



Léon Dufour dans son cabinet de travail vers 1860 (archives Léon Dufour).

La Fabrique de l'entomologie. Léon Dufour (1780-1865), de Pascal Duris et Elvire Diaz, Presses universitaires de Bordeaux, 334 p., 25 € (entretien sur l'histoire de sciences avec Pascal Duris dans *L'Actualité* n° 115)

conflits. En 1807, il écrit à son ami Bory : «*L'entomologie m'offre une carrière plus fertile en objets nouveaux, en observations piquantes, me voilà devenu gobe-mouche.*» (p. 83). S'ensuivent des observations, des publications, des conseils notamment sur les moyens de faire rôtir une araignée pour la conserver avec l'abdomen intact, un mémoire sur l'anatomie de la mouche, des observations sur les larves des libellules et également sur les punaises.

Difficile de qualifier la personnalité de Léon Dufour en un mot, entomologiste, n'étant pas suffisant pour ce médecin-cueilleur, de fleurs, de lichens, d'araignées... ■

LA BOÎTE À OUTILS DE L'ENTOMOLOGISTE

Léon Dufour dirige ses recherches jusque vers Fontainebleau, le 13 août 1804, et il décrit son attirail : «*Je m'étais pourvu des objets suivants : 1° une grande boîte en fer-blanc, placée en sautoir sur mes épaules et destinée à contenir soit des plantes, soit des vipères aspics que je me proposais de rapporter vivantes ; 2° plusieurs boîtes en carton doublées de liège pour y piquer des insectes ; 3° un filet ou canevas pour prendre ces derniers ; 4° un marteau*

de fer pour écorcer les rochers lichénifères ; 5° une pelote garnie d'épingles de toutes les grandeurs ; 6° plusieurs petits flacons remplis d'esprit-de-vin, afin d'y mettre les araignées et les autres insectes morts ; 7° un crayon et un portefeuille pour noter mes observations ; 8° un second portefeuille plus grand destiné à renfermer les cryptogames ou les petits objets qui se seraient abîmés dans la grande boîte de fer-blanc [...] ; 9° un bâton terminé par une vis pour l'emploi du filet ; 10° un couteau et enfin 38 livres.» (p. 40)

Les trois chemins de Stéphane Grasser

Stéphane Grasser n'y va pas par quatre chemins. Trois lui suffisent. Le premier le conduit en Limousin comme fonctionnaire territorial. Le second le transforme en accompagnateur de randonnées. Le troisième en fait le directeur d'une société coopérative. Le lien entre ces trois itinéraires ? L'accueil.

Par **La Navette** Photo **Eva Avril**

En juin 1999, un jeune diplômé de Sciences Po Strasbourg, titulaire d'un DESS d'urbanisme, arrive à Limoges. Il vient d'être embauché par le Conseil régional qui, sous la houlette de Robert Savy, a décidé de faire de l'accueil la priorité n°1 de sa politique. Stéphane Grasser est chargé d'y monter une «cellule accueil» qui deviendra trois ans plus tard un service en tant que tel dont il assurera logiquement la direction.

UNE POLITIQUE PUBLIQUE QUI MARCHAIT

Pendant dix ans, l'Alsacien organise des sessions d'accueil pour des citadins tentés par une aventure rustique, participe à la création de la Foire à l'installation qui réunit à Limoges plusieurs années de suite des territoires ruraux prêts à accueillir les urbains lassés de la ville, et met en place sur l'ensemble de la région des «pôles locaux d'accueil» destinés à servir de portes d'entrée pour les pionniers de l'exode urbain. Le Limousin qui regardait sa population décroître depuis le début du xx^e siècle voit, à partir de 2000, sa courbe démographique se redresser timidement mais significativement. En 2008, la région a regagné près de 30 000 habitants par rapport à son étiage de 1999. «À partir de 2011, regrette Stéphane Grasser, le tableau démographique a tendance à s'inverser avec un solde migratoire qui ne cesse de diminuer et,

au final, une population à nouveau en baisse, estimée à 736 000 habitants en 2014.» Est-ce un hasard si cette baisse est concomitante du démembrement puis de la réorientation vers l'accueil d'entreprises de la politique d'accueil de la région, qui finit du reste par être purement et simplement abandonnée ?

SUR LA MONTAGNE LIMOUSINE

Entre-temps, Stéphane Grasser est allé vivre dans un des lieux où le Limousin bouge : sur le plateau de Millevaches. S'étant mis en disponibilité en 2008, il décide de travailler sur le montage d'une micro-entreprise d'accompagnateur de randonnée. Une manière de lier son plaisir pour la marche et les paysages tout en valorisant un brevet d'État obtenu quelques années auparavant. Depuis, il accompagne sur les chemins des groupes de randonneurs qui pour la plupart viennent découvrir une région qu'ils ne connaissent pas. «*Je conçois mon rôle comme devant être un intermédiaire entre ce qu'on voit et les gens. Le but : expliquer ce qu'on voit, faire toucher du doigt la réalité du territoire qu'on traverse à pied.*» Avec quelques autres accompagnateurs de la région, il crée en 2010 le Bureau des accompagnateurs de la Montagne limousine, puis en 2012 l'Appaat (Association pour la promotion des pratiques alternatives d'accueil touristique au pays de Millevaches), une agence de voyage locale qui permet à ses différents membres, des accompagnateurs et des hébergeurs, de bénéficier de l'agrément tourisme.

PAS DEUX PIEDS DANS LE MÊME SABOT

Parallèlement, une association qui œuvre dans le champ du logement social vient le trouver pour lui proposer un challenge qui le séduit aussitôt : créer une société coopérative d'intérêt collectif (SCIC) appelée à devenir un opérateur de logement et une agence d'urbanisme rural sur le territoire de la Montagne limousine.



Banco ! Stéphane Grasser accepte la proposition : deux ans d'un travail collectif de préfiguration permettent de fédérer plus d'une centaine d'actionnaires pour réunir le capital de la SCIC. *«Le point de départ de cette entreprise, c'est un constat : il y a des gens qui veulent venir s'installer sur le plateau de Millevaches et qui ne trouvent pas de quoi se loger. C'est de la rencontre entre ces "chercheurs de toit" et des habitants qu'est née l'idée de l'Arban, le nom que s'est donné la SCIC en référence au mot occitan qui désigne ces chantiers d'entraide collective qu'on faisait autrefois dans les villages.»* Dans ce cadre, le directeur renoue avec sa formation initiale d'urbaniste pour accompagner des communes dans leurs réflexions sur l'amélioration de l'habitat ou la revitalisation des centres bourgs.

ROUVRIRE DES POSSIBLES

Avec un paysagiste, il met au point une méthode pour travailler avec les habitants des bourgs (*«les habitants, explique-t-il, sont les premiers experts de leur territoire»*). Le premier temps de ces ateliers d'urbanisme participatifs consiste à... marcher : *«Il s'agit de faire une balade pour comprendre l'agencement du bourg, les déplacements qu'on y fait, les problèmes qu'on aimerait résoudre...»* L'un des constats qui ressort souvent de l'exercice, c'est la difficulté d'accéder à

l'espace environnant le bourg. Sentes embroussaillées, chemins privatisés, grignotage des terres agricoles ou forestières sur d'anciens passages... Cela, Stéphane Grasser le constate aussi lorsqu'il prépare ses randonnées, puisqu'il a décidé de conserver sa double activité. *«Je ne fais pas une randonnée sans la repérer avant car si je me fie à la carte, je vais au-devant de mauvaises surprises...»* et de raconter comment il doit parfois nettoyer un tronçon pour rouvrir un cheminement. *«Les chemins sont un des éléments du patrimoine»*, explique-t-il. Sur la Montagne limousine, les visiteurs qu'il emmène avec lui confient souvent qu'ils trouvent le pays un peu trop forestier et, au final, fermé. Ce ne sont pas seulement des morceaux de sentiers qu'il faudrait rouvrir mais aussi des points de vue, des paysages. Stéphane Grasser s'y emploie comme il s'emploie à ouvrir d'autres possibles pour un territoire qui, à ses yeux, n'est pas voué à la monoculture de douglas. L'accueil est une démarche à triple dimension. Pour que tout cela fonctionne, il faut donner envie de venir, envie de rester, puis donner les moyens de s'installer. Quelle que soit sa casquette, Stéphane Grasser en balise les chemins. ■

**Stéphane Grasser
à Faux-la-Montagne.**

www.randonnee-limousin.fr www.l-arban.fr
www.appaat-millevaches.com



Par La Navette Photo P. Westelynck

Du spectacle vivant au détour des chemins

« **B**istrots d'hiver, Saveurs d'automne, Chemins de rencontres » : l'association Pays Sage organise depuis vingt-huit ans des événements culturels sur le plateau de Millevaches en Limousin en s'appuyant sur les ressources humaines (agriculteurs, aubergistes, producteurs locaux...) et naturelles du territoire (chemins, paysages, villages).

HOMME PASSIONNÉ, FÉDÉRATEUR D'ÉNERGIE. Basée à Flayat, village de 340 habitants à 770 mètres d'altitude dans le sud-est de la Creuse, l'association Pays Sage est avant tout née de la volonté d'un homme, Alain Fauriaux, épaulé par de nombreux bénévoles. Figure majeure de l'animation locale, il savait convaincre les plus réticents et aimait par-dessus

tout les gens et sa terre natale. Enfant du pays, désireux de contrer le cliché comme quoi il ne s'y passait rien, il disait : « Mes racines sont très fortes, et je voulais faire quelque chose pour ce coin de terre où j'avais tous mes souvenirs d'enfance. » Enseignant la sociologie à l'université de Clermont-Ferrand, il était avide de rencontres et d'échanges. En 1989, il crée l'association pour que cette campagne, banale de prime abord, redevienne un paysage apprécié de tous.

Féru d'art vivant, il sillonnait les festivals pour trouver des artistes, jeunes ou reconnus, et les programmer. « La fête du chemin » voit ainsi le jour en 1993 : des rando-spectacles qui, à partir de 2002, deviendront les « Chemins de rencontre » ; « Les Bistrots d'hiver » émergent en 2000 :

des rendez-vous culturels dans les auberges avec apéro-débat, repas et spectacles les dimanches de janvier à mars ; « Les saveurs d'automne » suivent en 2002 : une découverte de la gastronomie locale à travers des stages de cuisine animés avec les toques blanches du Limousin (chefs cuisiniers reconnus) mais aussi des balades mycologiques couplées avec des lectures du paysage, des visites de fermes agrémentées de rencontres avec les exploitants et de dégustation de leurs produits, etc.

UNE ASSOCIATION ANCRÉE SUR UN TERRITOIRE. Pays Sage est l'expression de valeurs simples mais fondamentales : créativité, proximité, solidarité, coopération et lien social. Ses objectifs sont multiples : mise en valeur et animation

d'un territoire, de ses habitants, de son patrimoine naturel, vernaculaire, gastronomique, mise en réseau des acteurs locaux... Une équipe de bénévoles et de permanents ultra motivés (d'abord une salariée les premières années puis deux salariés à partir de 2007) met en musique (au sens propre comme au figuré !) ce lien social qui passe par la culture, l'économie, la gastronomie et la convivialité. L'association s'appuie sur la diversité et la richesse du petit patrimoine, sur les associations locales (comité des fêtes, etc.), les acteurs du territoire et les professionnels du spectacle (musique, théâtre, cirque, danse). Paysages, chemins, auberges, villages : tout est propice à la création. «Chez nous, le paysage recèle d'histoires merveilleuses, liées à la douceur des lieux, aux couleurs, aux sources et aux petits villages qui se découvrent au hasard des routes.» Cette Creuse, joliment décrite par Alain Fauriaux, a beaucoup souffert de son déclin économique, de la désertification humaine (10 habitants au km²) et d'une image négative d'être à l'écart de la modernité. Transposer le théâtre de rue à la campagne tout en faisant la promotion des chemins, organiser des randonnées à thèmes étaient, selon lui, un moyen de réconcilier les habitants avec leur environnement et de montrer une image positive du paysage creusois. «Le spectacle, élaboré collectivement mais monté et joué par des professionnels, est donné le long des chemins. Il ne s'agit pas de ruminer un folklore figé. On parle aussi de souffrance, de violence, de guerre», aimait à dire Alain Fauriaux. La programmation, riche et variée, pouvait ainsi séduire tous les publics.

MARCHE ET SPECTACLE VIVANT, UNE ALLIANCE ORIGINALE. La fête du chemin, organisée sur trois jours au cœur de l'été était un événement. À l'origine, l'esprit était de relier des communes entre elles, de développer des solidarités territoriales, d'organiser en amont des ateliers de fabrication (costumes, masques, instruments de musique, land art...) et de découvrir des saynètes artistiques tout au long de la promenade. Quelques bénévoles s'occupaient de choisir l'itinéraire, de négocier avec les agriculteurs pour le passage ou l'ouverture des clôtures, de débroussailler et d'entretenir le parcours, en moyenne entre 12 et 16 km. La nature

devenait décor et les artistes, conteurs, comédiens ou musiciens, surprenaient les marcheurs en jouant des scènes dans des lieux précis choisis pour leur beauté, leur particularité ou leur lien avec l'histoire racontée, chaque séquence étant jouée devant l'ensemble du public. Puis des bénévoles charmaient et accompagnaient les participants, tout en veillant au rythme de la balade. Les premières éditions, autour de Saint-Georges-Nigremont, Sermur, Mérinchal, Saint-Maurice-près-Crocq, Flayat, Magnat l'Étrange, Crocq... ont vu défiler entre 300 et 400 personnes, surtout des touristes, des propriétaires de résidences secondaires, des retraités – souvent anglais ou hollandais – et des néo-ruraux, tous accueillis avec «la réserve des gens d'ici».

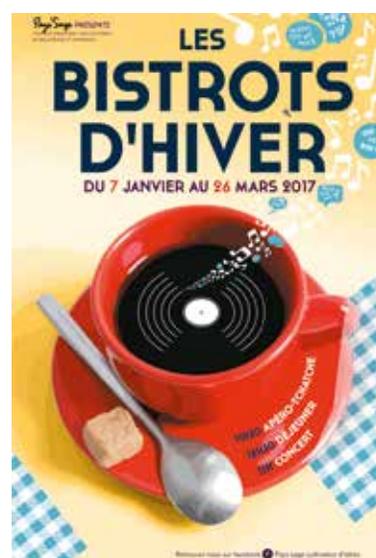
UN ÉTAT D'ESPRIT QUI PERDURERA.

En 2008, le décès brutal d'Alain Fauriaux met un coup d'arrêt à cette manifestation. Mais l'esprit de cet événement se retrouvera dans une création collective originale à laquelle il avait largement contribué. «Créer ensemble un événement culturel et festif ayant une dimension nomade, magnifiant les paysages et le patrimoine, faisant la part belle au local mais dans une vision universelle, référant à la mémoire des lieux mais ne s'enfermant pas dans la nostalgie...», disait-il.

Ce sera «Ligne(s) de partage», une manifestation organisée et coordonnée par le Parc naturel régional de Milleval en Limousin. Trois jours de randonnées spectacles et quatre soirées bivouacs dans les villages du Parc, sur un itinéraire permettant de traverser le territoire, le long de la ligne de partage des eaux en allant d'Eymoutiers (87) à Saint-Georges-Nigremont (23). Pas moins de 20 associations et structures culturelles, dont Pays'Sage, se mobiliseront pour la première édition en 2009 et réitéreront en 2011 dans les Monédières. La même année, les «Chemins de rencontre» réapparaissent, sous une forme plus légère : une seule journée, le 15 août, mais toujours avec des ateliers de pratique artistique. Le nombre de participants est limité à 150/180 personnes (sur réservation) et la balade centrée autour de Flayat, nouveau point d'ancrage des activités de l'association. Depuis 2013, la sélection des artistes se fait par le biais d'un appel à projet auquel répondent en général une dizaine de compagnies professionnelles.

UN CHEMIN TRÈS INCERTAIN. Année après année, Pays'Sage démontre que la culture s'exprime à merveille dans la nature. Les idées et les dynamiques ne manquent pas : participation au festival Concerts d'été de Flayat, à la constitution d'une Scène de musiques actuelles en milieu rural, au mois de l'ESS, etc. «Les Bistrots d'hiver», avec une vingtaine d'auberges partenaires, rayonnent sur la Creuse, la Corrèze et la Haute-Vienne, et ont touché plus de 20000 personnes depuis leurs débuts. Néanmoins, malgré des économies drastiques consenties depuis sept ans, l'association rencontre des difficultés financières.

En 2016, la baisse des subventions l'a même contrainte à lancer un appel au mécénat et au soutien populaire via une



campagne de financement participatif. Pour 2017, le déficit est de 13 574 € et les frais artistiques de «Chemins de rencontres» ont été suspendus. La manifestation aura bien lieu mais uniquement avec les bonnes volontés des bénévoles, des producteurs locaux et d'artistes amateurs. L'engagement populaire reste bel et bien là mais la baisse des engagements financiers assombrit l'avenir. Pour le moment, la Région Nouvelle-Aquitaine maintient son soutien (*a priori* jusqu'en 2020), mais jusqu'à quand Pays'Sage pourra-t-elle poursuivre son chemin ?

Association Pays'Sage
Espace Associatif Alain Fauriaux
23260 Flayat
05 55 67 88 58

Commencer par des promenades en forêt ou le long des écluses vers Bruxelles, jusqu'aux neiges canadiennes, finir à la recherche des sources de la Vienne. Remonter, entendre les murmures des eaux.

Par Marc Deneyer

Jusqu'à la source

La Vienne ne m'était rien. Une eau sans histoire, ocre souvent grisâtre, terne en tous cas au fil des saisons. J'étais tout juste arrivé dans la région lors de la grande crue de 1982. Connaissant le peu de relief du territoire qui la poussait à traîner dans le fond de sa vallée je me gardai de lui reprocher son caractère taciturne. Je n'avais guère d'admiration pour ses chutes d'eau aménagées de moulin en moulin – il y en avait de nombreux – qui *régulaient* son cours et moins d'admiration encore pour telle centrale électrique petite ou grande qui *normalisait* son débit faute de lui laisser vivre sa vie.

Jusqu'au jour où, pour cause de reportage photographique, on me proposa d'en remonter le cours jusqu'à la source et qu'à force de remonter vers elle il avait fallu s'éloigner des routes, des ponts et des vues générales qui se ressemblaient toutes. Une Vienne nouvelle alors, loin des points de vue ordinaires et des agissements apathiques que je lui avais attribués, se découvrit à moi. Les chemins qui la côtoyaient – plus je me rapprochais de la source plus belles étaient leurs surprises – n'eurent aucune peine à éblouir le parcours de leur fantaisie, des couleurs merveilleuses que portait le printemps d'alors et surtout de l'intense nostalgie à laquelle ils me ramenaient.

CONTE D'ENFANT SUR L'ÉCLUSE

Mon père passionné de forêt nous avait fait, enfants, arpenter d'interminables kilomètres de chemins dans la forêt de Soignes aux alentours de Bruxelles. Je passais mon temps à flâner d'un côté puis d'un autre, à m'extasier devant un caillou jugé remarquable par sa taille, ses couleurs ou son éclat, à m'enthousiasmer devant un insecte, une fleur, un morceau de bois, peut-être même à cause de la simple odeur de l'été

ou du manège du soleil brochant d'or les troncs des hêtres à travers l'ombre de leurs feuilles. Les chemins qui longeaient le canal, eux, ne me plaisaient guère. D'infinies promenades où la fatigue l'emportait rapidement sur mon envie de m'émerveiller ! Durant plusieurs heures, sauf à l'abord des écluses, l'eau du canal paressait entre ses berges et seuls quelques reflets irisés dans le sillage des péniches accablées de minerais ou de charbon en brisaient la monotonie. Le début de la promenade me réjouissait pourtant. Le sentier – comme celui d'un conte – suivait un ruisseau irriguant une vallée exiguë, plutôt sombre qui s'ouvrait sur une clairière couverte d'un limon généreux entretenu par d'insaisissables gnomes qui l'avaient quadrillée de potagers tous de verts et de parfums différents. Cerfeuil, persil, carottes, oignons, choux, poireaux, même les épinards tellement détestés à table contribuaient à l'harmonie de cette apparition fantastique. Nous traversions cette contrée magique en file indienne tant étaient étroits les passages entre les planches de légumes... et seul désormais au milieu de cette verdure odorante, en silence, je regagnais le pays de mes rêves.

Il n'y eut pas seulement les chemins de mon enfance...

DEUX CHANSONS DU QUÉBEC

Le chemin. Celui du Québec que chante Raoul Duguay dans son album *Allo Toulmonde : Le chemin et Le voyage* aussi. Deux chansons d'autrefois. Deux chemins.

Une musique qui ne vous quitte plus même si à la réécouter on entend avec elle – peut-être plus fort qu'elle – les années qui ont passé.

Deux chansons d'un ami. D'un temps où les cheveux se portaient longs et les sourires se faisaient facilement



fraternels. La vie était simple. Trop simple sans doute pour le rester. Il faudrait à un moment faire quelque chose de plus ou de *mieux* – de mieux surtout – que de se laisser porter par je ne sais quelle fête permanente. Ce *mieux* ne nous invitait pas à refuser le monde mais à y subtiliser nos réponses, à mettre en doute les certitudes de nos égoïsmes, comme à chaque révolution, une spirale semblant repasser au même endroit s'élève et s'élargit en même temps.

Me reviennent encore les horizons noyés de neige, les amitiés comme des voyages sans retour, les chants d'oiseaux inconnus dans l'écho des forêts, les regards bleus des lacs, les brasiers d'érables dans l'automne des Laurentides, les sourires si doux de Saint-Raymond ou Natashquan et tous les très chers amis dont l'océan qui nous sépare a fait pâlir les visages.

JAILLISSEMENT ENTRE LES PIERRES

Barrés d'herbes folles, de ciel bleu et de fleurs sauvages se courbant sous les soupirs du vent, d'illisibles passages avaient alors succédé aux sentiers et la Vienne, de la largeur d'un grand pas tout à l'heure, ne se lais-

sait plus deviner que par l'étroite obscurité qui sinuait dans l'herbe entre les touffes de cresson des fontaines, d'épilobes hirsutes et de renouée poivre d'eau. Son parcours s'évanouissait à chaque pas pour ne sembler mener nulle part obligeant désormais à prêter l'oreille à son murmure qui seul permettait de le suivre.

La source était là sous mes yeux. Effacée et irremplaçable comme toute chose essentielle. Tout commencement, tout premier pas. Nulle phase du cycle de la rivière quelle qu'en fût la largeur, le débit, la majesté n'avait l'importance de la source. Le lieu où le jaillissement possède toute sa transparence, sa pureté où rien encore ne vient ternir sa candeur. Plus bas seulement, plus loin, plus tard s'accumuleraient les déchets et les humeurs de toutes natures. La source ne serait plus la source perdue ... maintenant dans les eaux ordinaires qui ne feront que s'obscurcir jusqu'à son annexion par le fleuve où commencerait une autre histoire.

Un reflet d'absolu pour qui savait observer – élaboré au sein des abîmes – paisible à la fois et prêt à nous bouleverser, se faufilait entre les pierres et les fougères sauvages... ■

Les sources
de la Vienne
sur le plateau
de Millevaches.

Sur les pas de Pound en pays d'oc

En 1912, Ezra Pound vient à Poitiers pour entreprendre son périple dans le territoire des troubadours. Pour le poète américain, la géographie est la voie d'accès aux poèmes médiévaux.

Par **Pierre-Marie Joris** Photos **Eva Avril**

In principio erat... *Poitiers*. Avec la patine d'orthographe archaïsante qui lui donne une couleur de mythe, la cité est baptisée *the mother city*, la «ville mère»! Car en ses murs, le «chant» s'est «relevé» grâce au comte Guillaume VII, le premier troubadour connu, IX^e duc d'Aquitaine, par qui s'est instaurée une «mode» au rayonnement européen, celle du *trobar*, soit l'invention ou la trouvaille poétique et musicale de l'art d'amour médiéval qu'on dit courtois. Si le voyageur, environné «de partis pris irrationnels [et] émotionnels», ne se montre pas subjugué par le site originaire du *trobar*, il y respire intensément l'air de la poésie et y compose dans l'esprit des grands poètes lyriques du Moyen Âge deux chansons: l'une en très improbable langue d'oc, l'autre, adressée à «sa dame», en anglais maternel : *I have seen my lady...*

«J'ai vu ma dame
à son petit balcon, elle lançait
aux épinoches du Clain
force miettes de pain; et donc elle
semblait tendre et piteuse;
mais moi elle me nourrit
de bien moins que cela.

Et cetera.»

LE TEMPS DE L'AVENTURE

Du train de Paris, Ezra Pound descend à Poitiers le 27 mai 1912 ; il a 27 ans et en est à son deuxième séjour européen prolongé. Homme de lettres, essayiste, traducteur, poète, esthète un peu dandy, il est alors familier des milieux littéraires londoniens. Par ses études américaines (Hamilton College à Clinton et université de Pennsylvanie), il a acquis une formation large en littérature anglaise et langue anglo-saxonne ainsi qu'en langues et littératures romanes – latiniste, il s'est notamment frotté au français, à l'espagnol, à l'italien, à la langue d'oc et aux parlers d'oïl.

Parallèlement à de premières expériences d'enseignant et de conférencier peu concluantes, il publie plusieurs recueils de poésie (*A Lume Spento*, 1908 ; *Personae*, 1909 ; *Exultations*, 1909 ; *Canzoni*, 1911) accueillis de façon plutôt critique ; il «traduit» aussi, en toute fantaisiste liberté, le poète Guido Cavalcanti puis le troubadour Arnaut Daniel, dont il a aussi exhumé la musique de deux textes à l'Ambrosienne de Milan. Même si elle offusque la philologie en tutoyant la poésie, sa sensibilité aux espaces langagiers et littéraires de la Romania lui vaut un début de reconnaissance dans les cercles lettrés, loin encore toutefois de la consécration qu'il ambitionne d'obtenir d'eux. Autant dire que le *Voyage à pied* participe aussi d'un désir de conquête et de réalisation littéraire personnelle.

UN ITINÉRAIRE EN ZIGZAGS

Le périple qu'entreprend Pound, pour partie à pied, pour partie en train, se déroule en deux temps. La route des troubadours qui s'ouvre à Poitiers le conduit d'abord, du 27 mai aux environs du 7 juin, à suivre un premier itinéraire capricant menant à Limoges, par Angoulême,



Claix et Blanzac, Chalais, Aubeterre, Celles et La Tour-Blanche, Mareuil, Périgueux, Hautefort, Châlus et Rochechouart. À Limoges, une lettre en poste restante lui apprend le suicide à Paris de son amie et mécène, la jeune pianiste américaine Margaret Cravens, et lui fait rejoindre la capitale et la tante de la victime.

Dans un second temps, dès le 27 juin, il regagne Uzerche en train pour descendre vers Brive et Souillac, parcourt ensuite la vallée de la Dordogne en passant par Domme et, s'éloignant définitivement des limites de la Nouvelle-Aquitaine, atteint Gourdon, puis, par étapes (que nous ne détaillerons pas) se dirige vers Albi et Toulouse, aborde les Pyrénées, suit la côte languedocienne avant de traverser Arles, Nîmes, Beaucaire et Tarascon, gagne l'Auvergne (Le Puy, Allègre, La Chaise-Dieu) puis l'Allier. De là, il rallie Clermont-Ferrand, le 19 juillet, et prend le train pour Paris avant de regagner Londres.

Il aura ainsi parcouru à pied plus de 200 km à la faveur de son premier itinéraire et 500 km pendant le second. L'énumération des lieux abordés a de quoi donner le tournis. C'est sans compter qu'à la plupart d'entre eux il faut joindre les noms des troubadours qui leur correspondent et convoquer une œuvre poétique diversement abondante.

Le double espace qu'arpente le poète articule topographie et histoire littéraire. Aussi le lecteur ne saurait voyager léger. Au savoir géographique, il lui est requis d'allier un bagage littéraire conséquent.

CARNETS DE ROUTE ET FEUILLES VOLANTES

Les notes manuscrites rassemblées sous l'étiquette *Voyage à pied 1912* [*Walking Tour 1912*] n'ont pas trouvé leur forme du vivant de Pound. Destinées à étoffer le projet mort-né de *Gironde*, un texte consacré aux troubadours, elles n'auront pas rempli la fonction prévue. L'accueil négatif des premières pages de cette œuvre – question de forme et de conduite de la prose – a provoqué l'abandon du texte dès l'automne 1912 et, par là même, la mise en veille des notes du *Voyage* pendant près d'un demi-siècle. Grâce au travail de la mémoire, ces dernières auront toutefois laissé des traces et nourri de loin en loin les *Cantos*. Lorsque Pound tire ces notes de l'ombre en 1958, il confie à sa jeune secrétaire, Marcella Spann, la tâche de les mettre au net. À peine entamé, le travail est abandonné. Il est repris, sans vraiment plus de succès, à la fin des années soixante-

Près de Celles, en Dordogne, à la recherche d'un paysage qui évoquerait la sextine, forme poétique inventée par Arnaut Daniel.

Pierre-Marie Joris est maître de conférences en littérature médiévale au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'université de Poitiers.

dix par Donald Gallup, le conservateur de la Beinecke Library de l'université de Yale où sont déposées les archives de l'écrivain. Après la transcription d'une vingtaine de pages, le savant renonce à son tour tant le dossier lui semble inextricable : demeurent intacts trois carnets autographes originaux – une centaine de pages environ – ainsi qu'une liasse de cent soixante feuilles volantes de notes diverses, réunies sans ordre apparent. Il faut attendre 1992 et la troisième tentative de mise au jour du dossier manuscrit pour voir aboutir la soigneuse édition réalisée par Richard Sieburth.

LE SENS DE LA (DÉ)MARCHÉ

Si les «pages minuscules couvertes de jambages pressés du voyageur» n'ont pas été d'un déchiffrement aisé, la mise en ordre des feuillets et la compréhension du chantier ont donné du fil à retordre à l'éditeur. En ultime recours, ce dernier a dû, avant de mettre ses pas dans ceux du poète pour assurer la lisibilité du texte, se munir de cartes, de guides, dont le Baedeker 1907 sur le Sud de la France, et parcourir l'ouvrage de Justin H. Smith, *The Troubadours at Home : their Lives and Personalities, their Songs and their World* (New York & London, 1899), tous documents consultés par Pound. C'est au prix d'une expérience du terrain et grâce, écrit-

à l'abri de jugements plutôt réservés. Affectation néo-élisabéthaine, inspiration livresque, pesanteur archaïsante, pédantisme préraphaélite, préciosité esthétisante ou encore obscurité fin de siècle comptent parmi les griefs formulés.

En dépit de sa superbe, l'écrivain ne reste pas insensible à la critique ; il tente de s'affranchir des artifices qui marquent ses débuts et s'oriente de façon volontariste vers un style plus moderne et un ton plus contemporain. Il plaide ainsi pour une poésie «austère, directe, libérée du dérapage émotionnel» et prône, loin d'une phraséologie factice, une approche plus objective du monde. Ainsi les troubadours, abordés dans un esprit neuf, seront son bain de jouvence ; leurs traces guideront ses pas et lui permettront de prendre le large. Pound sait déjà, il l'écrira peu après, qu'un «retour aux origines revigore» et que «la tradition» – «une beauté qui dure en nous, et non un jeu de chaînes qui nous lie» – est un tremplin donneur d'élan ainsi qu'une promesse de renouvellement. La poésie tendue des troubadours, portée par le rythme et la musique, ainsi que les *vidas* (pseudo-biographies) et les *razos* (rapides commentaires introducteurs aux poèmes) qui les escortent doivent, dans leur brièveté et leur caractère lapidaire, l'inciter au dépouillement et à une plus immédiate sobriété. Qu'au prix de l'hermétisme, il poussera jusqu'à l'ellipse dans son œuvre majeure, les *Cantos*.



Hautefort, en Dordogne, que Pound nomme Altafort, «se dresse sur une vaste colline en forme de nef, dans une position qui convient bien à son maître, ce grand fier-à-bras de Born».

il, à une «méthode de recherche *pédestre*» qu'au terme d'un «processus de critique péripatéticienne, j'ai eu la surprise de découvrir le récit, tout à fait accessible, d'un voyage à la recherche des voix disparues de la Provence, qui est aussi la chronique d'une découverte : celle que fait Pound de lui-même en tant que poète moderniste, au fil des paysages de la France méridionale.» Loin de l'intransitif textualisme moderne, la mise en ordre des pages et des lignes d'écriture révèle la parfaite adéquation entre syntaxe territoriale et grammaire textuelle. Le génie et la vitalité qu'on reconnaît à la figure du jeune Ezra Pound ne mettent pas sa première poésie

PAYSAGE/LANGAGE

Le cheminement engage le corps et affûte les sens du marcheur. Aléas météorologiques, fatigues et bonheurs du chemin, tribulations diverses ne sont pas occultés : plongée «dans les hautes herbes» ; abri «dans des carrières de pierre» ; avancée «sous une pluie de tous les diables» qui noie tout ; clin d'œil au parapluie à «deux francs cinquante» qui permet de «poursuivre ces inestimables mémoires» et «auquel le lecteur doit [certaines des] pages» qu'il peut lire.

Le *Voyage à pied* oscille entre évocation précise des lieux et assomption poétique des paysages. L'observation procède en même temps d'un regard positif – approche «réaliste» – et d'une vision «sensible» – à caractère «impressionniste». Exactitude du relevé, évocation picturale, élaboration métaphorique et fantaisie drôlatique alternent avec des jumelages hardiment anachroniques : «ponts qui jouent à saute-mouton» ; «collier d'étoiles» ; pour le sentier de Blis-et-Born, «carafe étranglée de trois goulets» ; «arbres tordus qui mènent à Corot [et] plumets des peupliers d'après Hobbema» ; la «Lilith de Rossetti» à une fenêtre d'Uzerche ; ailleurs, «le pays, sous une lumière tamisée, [qui] rappelle un arrière-plan de Léonard» ; l'Isaïe de Souillac «danseur des Ballets russes» ; telles pentes d'un défilé «plus haut que les immeubles de Wall Street» ; ailleurs encore une ville du Middle West, Cincinnati, Saint-Louis, le



Tower Bridge, ou encore Venise et Vérone ; à Poitiers, «le charme de Germantown ou d'Utica»...

Les espaces se lisent aussi, primordialement, au prisme de l'art formel des troubadours. Car pour Pound, la géographie a des vertus herméneutiques ; elle est, curieusement, la voie d'accès aux poèmes médiévaux. Ainsi la dame «imaginaire» de Bertran de Born (la *dompna soiseubuda*), substitut de l'amante perdue, recomposée à la manière d'un puzzle avec la meilleure part de huit autres dames d'élection, cette manière d'artefact féminin donc, se déchiffre en clef territoriale et recouvre des visées géopolitiques. Elle aurait trait à l'organisation stratégique d'un réseau de forteresses ! Pour le moins inattendue, cette fiction théorique, largement rejetée par la critique, a fait long feu. Pound lui-même s'en distancierait mais elle l'aura aiguillonné et lui aura servi de guide en jouant un rôle séminal dans l'idée du *Voyage*, en l'engageant à corréler topologie et poétique. Ainsi, d'emblée, *Poitiers* donne le ton ; en ce que la ville a d'insaisissable, elle incarne le *trobar clus* (style obscur et hermétique) ; les treillages auxquels grimpent ses rosiers représentent l'armature formelle dont se soutiennent les chansons d'amour ; près d'Aubeterre, un jardin s'appréhende comme le verger clos des poèmes, «antithèse de la

cambra» (strophe et chambre d'amour) ; de Ribérac à Celles, la route et les reliefs rappellent le jeu tournant de la sextine inventée par Arnaut Daniel... de Ribérac. Nulle nostalgie, pas le moindre soupçon de passéisme ni d'archéologisme dans ce retour roboratif à un Moyen Age qui se conjugue résolument au présent. En tenant les troubadours pour ses contemporains, soutiens de son «make it new» et stimulants de sa poétique expérimentale, Pound sait que la culture et le passé, en leur profondeur nourricière, sont la condition du futur ; que le regard amont porte l'invention et l'œuvre à venir. ■

Châlus, en Haute-Vienne, «comme un grand canard décapité sur la rotondité de son nid».

Ezra Pound (1885, Hailey, Idaho, USA - 1972, Venise, Italie), immense poète américain, essayiste, surtout connu pour ses déroutants *Cantos*, l'une des œuvres poétiques majeures du xx^e siècle, à quoi il s'est consacré pendant cinq décennies, de 1915 au début des années 1960. D'un voyage en terres occitanes (1912), il a laissé des notes, éditées tardivement par Richard Sieburth – *A Walking Tour in Southern France. Ezra Pound among the Troubadours* (New York, New Directions Books, 1992) – et traduites en français par

Béatrice Dunner – *Sur les pas des troubadours en pays d'oc* (Monaco, éd. du Rocher, 2005). À partir du milieu des années 1920, Ezra Pound montre un intérêt appuyé pour l'économie et la politique avant de donner dans une radicale déraison en faisant, aux côtés de Mussolini, l'apologie du fascisme et de l'antisémitisme. Ce qui lui vaudra, en lieu et place d'une condamnation à mort pour haute trahison, un internement de douze ans dans un hôpital psychiatrique de Washington et un durable horizon de silence.



Cérémonie dans
la nécropole
mérovingienne
de Civaux avec
la femme-cheval.
Photo Pierre Redon
- Les Sons des
Confins.



Pierre Redon, de voies en voix



**Ceci n'est pas un article. C'est une expérience.
Celle de la rencontre d'un individu connu sous l'étiquette
de musicien et artiste plasticien, derrière lequel s'ouvrent
les abysses d'un monde que nous côtoyons sans toujours
oser en franchir les frontières. Attention ! Vertige.**

Par **Michel Lulek / La Navette** Photos **Pierre Redon**

La presse locale qui en parle use, ruse de journaliste, de termes qui, volontairement, ne nous éclairent guère : *insolite, inédit, atypique, polymorphe...* Nous voilà bien peu avancés pour cheminer dans un univers à risque. Celui de se laisser déstabiliser par une recherche qui puise à des sources lointaines et universelles. Il suffit d'entendre cet Indien amazonien que Pierre Redon est allé interviewer en Colombie ou de découvrir les rituels de divination qu'il a collectés au bord du Rio-Nunez en Guinée. Encore ces interlocuteurs que vous risquez de croiser (auditivement ou photographiquement) dans l'œuvre de Pierre Redon sont-ils lointains... Mais la femme-cheval qui officie une curieuse cérémonie mortuaire dans une nécropole mérovingienne à Civaux, l'enfant Indigo qui verse un lait blanc sur les corps nus de Vénus noires au bord de l'Atlantique ou l'artiste qui reproduit sur son propre corps un rituel d'initiation indien dans

la chapelle des morts de l'abbaye de Fontevraud, vous obligent à sortir de l'exotique pour l'ésotérique, à moins que ce ne soit plutôt pour une érotique de la vie et de la mort. Comment expliquer cela ? Cela ne s'explique pas. C'est une expérience à mener.

RETOUR EN ARRIÈRE

Pourtant, tout pourrait être dit plus simplement. Voici un gamin de 8 ans arrivant en 1982, année d'une grande tempête (un signe dira-t-il ?), sur le plateau de Mille-vaches où ses parents viennent reprendre une scierie. Il y grandit, se passionne pour la musique et décide d'orienter sa vie vers celle-ci. L'artiste qu'il se découvre ne lâchera jamais les sons, qu'il ira collecter bien au-delà de ceux que créent les instruments dédiés à cet usage. Son micro enregistre les bruits de la nature, recueille la parole d'habitants des lieux qu'il arpente. C'est ainsi que le jeune homme cherche sa voie. On le qualifie alors d'«*artiste environnemental multimédia*». Voilà qui est bien dans l'air du temps, mais on est loin d'avoir tout dit.

SUIVEZ LE (AUDIO) GUIDE

À force de marcher et de cheminer, le musicien invente un concept, celui des *Marches Sonores* (la majuscule est de mise), déambulations dans un paysage accompagnées d'un bien nommé baladeur qui permet au promeneur d'entendre, là, la voix éraillée d'un vieux du coin, plus loin, le piaillage d'oiseaux ou le bruit du vent, l'ensemble se mêlant aux mélodies travaillées

par l'artiste. On marche ainsi, les oreilles prisonnières d'un casque qui vous conduit sur des cheminements parallèles à ceux qu'empruntent vos pas. On entend ce qu'on ne voit pas. On se laisse (audio) guider. La première de ces Marches est conduite sur les pentes du Markstein (Vosges). C'était en 2007, «*un parcours documentaire, cartographique et sonore autour de l'arnica*». Pierre Redon réédite l'initiative dans son village (Faux-la-Montagne, 400 habitants, sur le plateau de Millevaches) ou à proximité (Felletin, 1700 habitants, en Creuse) où il travaille en étroite relation avec l'association culturelle Quartier Rouge. Il en conduira d'autres, à l'abbaye de Maubuisson (Saint-Ouen-l'Aumône, Val d'Oise), au bois de Haringzelles (Pas-de-Calais) avant de se lancer dans le projet au long cours des *Sons des Confins* tout au long de la Vienne, de la source de l'affluent à l'embouchure de la Loire.

CHEMINS DE MÉMOIRE

Il ne s'agit pourtant pas de reproduire en maints endroits la même recette. Pierre Redon est fasciné par les voix qu'il entend : «*Certaines interviews, dit-il, ont une prosodie, une poésie qui est plus intéressante que leur contenu. En fonction de la matière sonore qui l'entoure, elle prend une couleur encore différente. Et si tu mets une autre musique, tu changes la voix.*» S'éloignant de plus en plus d'une démarche documentaire, il cherche à provoquer chez l'auditeur des résurgences de sa propre mémoire provoquée par les sons qu'il écoute : «*La marche, c'est le moyen de faire apparaître, remonter des mémoires qui sont à l'intérieur de nous.*» Il nous montre la photo d'un homme, les yeux fermés, qui écoute une des quarante et une plages sonores de sa dernière création : «*C'était une interview d'un ancien de la guerre d'Algérie qui parlait de la torture... Or le père de cet auditeur était un ancien colonel. Tu comprends ce qui peut alors se passer ?*» On le devine. Alors Pierre Redon sort

le tarot divinatoire qu'il a créé et qui, avec un livre de photographie, constitue le luxueux coffret issu de l'expérience des *Sons des Confins*. Je tire trois cartes avec, en tête, une question qui me taraude. Les figures désignent des plages sonores qui me sont ainsi personnellement adressées – il faut le prendre pour tel. La naissance de mon second fils, à la maison, y est curieusement évoquée par une sage-femme qui parle de son métier d'accoucheuse à domicile pendant une dizaine de minutes sur les rythmes graves et envoûtants d'une sorte de litanie musicale.

UN SORCIER

C'est à des exercices du même ordre qu'invitent les huit *Marches Sonores* établies tout au long de la Vienne. Celles-ci s'alimentent de manière unique pour chaque visiteur qui tirera lui aussi, mais sur son smartphone, des cartes qui lui attribueront son accompagnement sonore. Celui-ci a été constitué au cours d'une série de cinq cérémonies auxquelles étaient invités des participants, avertis qu'ils n'allaient pas assister à un spectacle, mais être «*pris*» dans un rituel spécifique, qui commence avec un cercle de paroles et se termine par une transe collective, dont Pierre Redon est le médium et l'architecte. Le but : accepter de naviguer en eaux troubles, se laisser envoûter (l'artiste use également de l'hypnose) afin de laisser émerger une parole onirique. Le résultat ? Pierre Redon résume : «*Tu n'es plus un spectateur, tu es un marcheur.*»

On croyait être venu rencontrer un artiste. On est tombé sur un sorcier. ■

DU PLATEAU DE MILLEVACHES À SAINT-NAZAIRE

Les Sons des Confins est une expérience pédestre et spirituelle qui peut se mener en huit étapes. Elle commence aux sources de la Vienne, sur le plateau de Millevaches, se poursuit à Limoges, Lussac-les-Châteaux, Civaux, Le Thoureil, Les Ponts-de-Cé, Nantes et Rezé pour finir à Saint-Nazaire. Chaque halte est marquée par un thème : les Portes, le Chasseur, les Pierres, les Lumières, les Dolmens, les Réminiscences, la Prophétie, l'Œuf et la Cloche. Le marcheur dispose d'une application

smartphone disponible gratuitement sur les plateformes Playstore Android et iTunes qui lui permettent de faire ces Marches. La couleur est annoncée : «*L'univers artistique de Pierre Redon n'est pas toujours adapté aux enfants et adolescents. Certaines séquences sonores ou visuelles peuvent heurter leur sensibilité.*» Une manière de dire qu'il ne s'agit pas là d'un art à l'eau de rose, sucré et suranné. Ces Marches-là sont remuantes, bousculantes, dérangementes. Ce sont des circuits de grandes et étranges randonnées.

<http://www.lessonsdesconfins.com>



L'homme-chien

Par François Bon



PHILIPPE COGNÉE FACE À PAUL REBEYROLLE

Les peintures de Philippe Cognée sont en dialogue avec celles de Paul Rebeyrolle dans l'espace qui lui est dédié à Eymoutiers. Un rapprochement inédit et fécond. «La matière remuée», exposition visible jusqu'au 26 novembre. 05 55 69 58 88



L'homme chien n° 2,
2006-2016, peinture
à la cire sur toile
marouflée sur bois,
89 x 130 cm.

La violence de la peinture de Philippe Cognée est à l'opposé de la conversation qu'on peut avoir avec cet être aiguisé dans la lumière de son atelier et la paix de ses livres. La violence de la peinture de Philippe Cognée traverse et porte l'inquiétude qui sourdement nous saisit aux grands tenseurs de son œuvre : ces structures urbaines, immeubles en assemblages géométriques, grandes tours qui se décomposent, ou cette simple caravane qui suffit à renverser tout le parking sous les étages d'une résidence tranquille. Ou bien quand ça s'approche sourdement aussi de votre corps qui mange, se bichonne, consomme dans ses intérieurs de supermarché. Cognée est un chasseur, il filme les paysages depuis les vitres des trains, ne retient que ces trois arbres et cette ferme au loin, la peinture alors devient récit. Ce qui nous hante, aux toiles de Philippe Cognée, tient aussi à leur mode d'élaboration : dans l'atelier, ces bacs de cire colorée ou blanche, parfumée. C'est elle qu'il applique par à-plats translucides, elle qui sculpte par superposition l'hallucinante sensation de présence. Quand un peintre à l'huile applique son vernis, il a fini. Le travail de Cognée continue encore, dans cette autre phase où il traite, avec des fers à repasser souvent anciens et lourds de fonte, la surface même de la toile, lui donnant sa définitive tectonique. Dans son atelier, elles sont rangées sur une mezzanine, hors de son propre regard : quand il a commencé la peinture, c'est son enfance africaine qui lui donnait sa force, et sa symbolisation. Chimères, animaux, couleurs fauve, il a pris possession de la toile avec ces figures. La peinture est lecture de l'homme, c'est la question sur nous-mêmes qui la tord et la forme. Les visages sont toujours revenus dans l'œuvre de Philippe Cognée : lui-même, série continue d'autoportraits, ses deux fils, des amis. Alors parfois, c'est tout cela, les tours et les chimères, les autoportraits et le fer à repasser sur les épaisseurs de cire translucide, qui s'assemble et donne cette figure effrayante, troublante, celle du chien de Conan Doyle ou de Lovecraft, ou ce que chacun projette dans le compagnonnage domestique d'un animal, quand la question est de savoir quel animal nous sommes. Lui-même, voilà ce qu'il en dit : *La volonté de dire qu'on est animal. Je voulais que mon corps rentre dans un carré. Je me fous un peu de moi-même. Alors à chacun de partir avec. À chacun de savoir quel homme-chien en soi-même on porte.* ■

François Bon a publié *Fictions du corps*, avec des dessins de Philippe Cognée, à L'Atelier contemporain (2016) et contribué au catalogue *Philippe Cognée à Chambord* (2014). Pour *L'Actualité* «Face à la couleur» (n° 109, été 2015), Philippe Cognée a réalisé les portraits de Pierre Bergounioux et de François Bon.

Les madeleines de Saint-Yrieix

Qu'une Madeleine Simonin ait transformé la pâte à beignet, c'est possible. Toutefois, rien ne dit que c'était par erreur. Il semble bien qu'elle ait voulu mettre dans sa recette «le zeste de deux citrons» et de «la liqueur d'Hendaye». Que ce n'était pas pour ajouter à son étourderie ou corriger sa maladresse, mais pour adoucir l'exil du cardinal de Retz avec des petits gâteaux de sa façon.

Cette madeleine viendrait d'une coquille, ce ne serait pas la première erreur à donner naissance à une belle légende. Nombreux sont les petits accidents qui ont conduit à de grandes découvertes scientifiques, les ratés à l'origine de ce que l'on présente aujourd'hui comme des fleurons de notre gastronomie. C'est la sérendipité : la faculté, selon Horace Walpole, de «découvrir, par hasard et sagacité, des choses qu'on ne cherchait pas». Ou autre chose que ce que l'on cherchait.

CHERCHEZ LA MADELEINE, VOUS TROUVEREZ UN BÉBÉ

Un bébé, par exemple, où on cherchait une madeleine. Le premier en Lorraine, en 1755, c'est le nain Ferry, Nicolas Ferry dit «Bébé». Celui qui sait profiter de la vie, qui a une passion pour les desserts (il a déjà inventé le baba !), Stanislas Leszczynski, reçoit. Le banquet vient de commencer, on lui apprend que son intendant et son cuisinier se sont disputés et que ce dernier est parti avec les pâtisseries. Il faut occuper l'assemblée, la divertir le temps que le majordome trouve une issue honorable. Sauve le repas et la face du roi de Pologne et duc de Lorraine (et de Bar). C'est là que «Bébé» intervient. Pour amuser les convives et les faire patienter. On dépose sur la table un énorme pâté ayant la forme d'une

tour. Soudain, le haut du pâté se soulève et «Bébé» en jaillit, habillé en guerrier et armé d'un pistolet. Les invités se régaleront, la plaisanterie est excellente. Ils en reprennent en la racontant, en la commentant. Le dessert peut arriver. Des gâteaux dodus qui tiennent dans la main, encore tièdes. Qui est l'auteur de cette merveille ? Madeleine Paulmier, une servante, cette recette lui vient de sa grand-mère.

«Et comment s'appelle ce gâteau ?

– Il n'a pas de nom, Sire. C'est ce que l'on fait chez moi, à Commercy, les jours de fête.»

Stanislas remercie celle qui a accompli ce miracle et donne au petit gâteau moulé dans une coquille Saint-Jacques le prénom de la magicienne. La madeleine est née. La madeleine de Commercy.

On raconte à peu près la même histoire à Saint-Yrieix-la-Perche. D'une Madeleine qui aurait donné son prénom à ce gâteau moulé dans une coquille Saint-Jacques. Car Saint-Yrieix est une étape sur la route de Saint-Jacques, beaucoup de pèlerins s'y arrêtent pour se reposer et se sustenter. C'est en 1845 que naît la pâtisserie confiserie biscuiterie de détail. La Maison Bijou tire son nom de sa spécialité : les madeleinettes (petites madeleines de couleur dorée, le «bijou» de Saint-Yrieix). On vend aussi des *bébés* à Saint-Yrieix-la-Perche. Chez Bijou. Ces *bébés*, on peut les acheter à Limoges ou sur Internet. Comme les *bijoux* et les *boules d'or*.

Et je ne parle pas de Saint-Maurice-les-Brousses. Où les madeleines Bébé existent depuis 1870.

UN JEU D'ENFANT

L'idée d'associer madeleine et bébé, on le voit, ne date pas d'hier, et elle a plusieurs explications.

La ressemblance, d'abord. L'une et l'autre sont dodus, et même quand elle sort dorée du four, la petite madeleine garde la marque de sa naissance, l'empreinte du moule. De la coquille où elle s'est formée.

La façon de procéder des enfants, par anabases associatives, en rapprochant les paronymes, en jouant de toutes les possibilités du signifiant. De remonter à la

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer



bosse – au nombril, au ventre rond du bébé, à son petit bedon, sa *bodotte* on dit en Lorraine. Où *la Madeleine* existait déjà, bien avant qu'on invente ce gâteau. Où on l'appelle encore ainsi.

Le besoin, enfant et après, de remotiver les noms, de remettre les mots dans la bouche qui est, plus que la coquille, le moule où ils se forment. Ce qui leur donne, plus que le moule qu'on utilise, en métal ou en silicone, leur couleur dorée ou pâle. De regarder les mots comme autant d'onomatopées. De les croquer. De les mâcher. Histoire d'éprouver le moelleux, la texture dense. Ou d'en laisser fondre, si l'on est lecteur de Proust et amateur d'autofictions, les miettes. Dans tous les cas on est dans la jouissance de la langue. De «lalangue dite maternelle», pour citer Lacan.

Une coquille, il en faut plus pour décourager le pèlerin,

pour le dissuader de prendre la route. C'est même ce qui l'incite à reprendre son bâton, à aller chercher, là où on les fabrique, «un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques». *Du côté de chez Swann* ou à Saint-Yrieix-la-Perche.

À Saint-Yrieix-la-Perche, on est sur la bonne voie, la voie de Vézelay, un très ancien itinéraire menant à Saint-Jacques de Compostelle.

De même à Illiers-Combray où les madeleines se vendent par cartons entiers et où une pâtisserie prétend avoir eu pour clients la famille de Proust.

Vos madeleines, où que vous les preniez, vous arracheront joliment à l'arbitraire du signe, vous feront voyager avec Cratyle, vous transporteront sur «l'autre versant du langage» : celui du rêve et de la poésie. ■

**Madeleines au miel
faites maison.**

Françoise Favretto en compagnie de deux auteurs de l'Atelier de l'agneau, l'écrivain Jean Esponde et le peintre Gérard Jaulin, en janvier 2017 à la librairie La belle aventure à Poitiers.



ATELIER DE L'AGNEAU

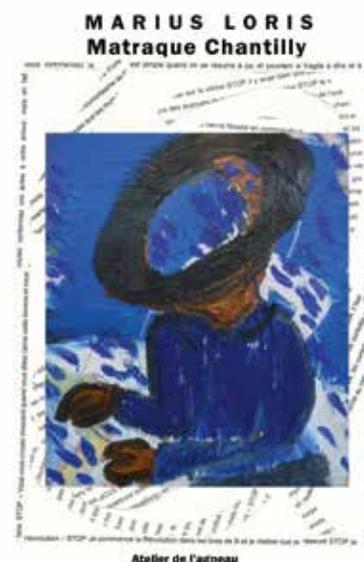
Françoise Favretto ou la ferveur d'être en poésie

Françoise Favretto, éditrice de l'Atelier de l'agneau, est une nomade, et transporte avec elle la poésie, la peinture, la photographie, le dessin, qui font vibrer sa vie dans l'art pour embellir les nôtres, les libérer peut-être. Par là même, elle nous livre un formidable témoignage de sa fidélité à la réalité et à l'amour de l'autre. Aussi n'est-il pas question d'oublier les origines liégeoises de la maison d'édition, aujourd'hui implantée à Saint-Quentin-de-Caplong, en Gironde, depuis 1996.

La maison d'édition naît officiellement en 1974, sous l'impulsion de Jacques Izoard, qui accueille aussitôt le poète liégeois Eugène Savitzkaya. Il s'agit d'abord de publier des livres de bibliophilie avant d'opter pour le choix de l'impression offset, celui de l'édition courante. La fameuse revue *M25* aborde librement des nouveaux rythmes d'écriture, et publiera 152 numéros de 1977 à 1992. Son offre artistique demeure indéniablement marquante : une véritable profusion de dessins

et de poèmes nourrit l'ensemble des pages. Des auteurs français tels Jean-Luc Parant, Yves di Manno, Matthieu Messagier, qui seront lus quelques années plus tard avec la reconnaissance, y publient également. Françoise Favretto rejoint la maison d'édition en 1979. Elle s'adonne à la critique de livres et de revues dans *M25*. Des années d'études littéraires l'y conduisent naturellement.

IL EST COUTUMIER DE DIRE QU'UN ÉDITEUR EST AVANT TOUT UN FERVENT LECTEUR, que chaque livre dévoile un aspect de ses passions littéraires, de ses choix esthétiques, par conséquence de sa sensibilité à la création. À écouter Françoise Favretto, nous sommes plongés dans un appétit encore plus grand. Avec le sourire, on se demande presque à quel traitement est-elle exposée. Ainsi, c'est dans une urgence du désir hors pair que sa soif de vivre paraît effectivement étancher sa soif de lire. Familière de la prise de vue photographique, enseignante de cours d'édition (théorie/pratique), auteure, entre autres, de *Jardins de riens*, *L'arrachoir*, Françoise Favretto a surtout fait sien la chance de pouvoir recevoir, et spécialement dans son métier d'éditrice : l'organisation des rencontres entre auteur, illustrateur ou traducteur est collaborative.



Si Sophie Schulze (par ailleurs écrivain) a proposé la traduction de l'auteur américain Eugène Ostashevsky, *Le pirate qui ne connaissait pas la valeur de Pi*, c'est l'éditrice qui a trouvé l'illustrateur nîmois Jean-Marc Scanreigh. Une publication bilingue. Ouvrir la parole est donc une de ses forces majeures. Sa réponse à la question : «Avez-vous l'impression d'apparaître ou de disparaître derrière l'objet fabriqué ?», est un exemple appréciable de son processus de créativité. D'un ton

Par Laurine Rousselet Photo Sébastien Laval

enlevé, joyeux, quasi rieur, elle répond : «Vous ai-je dit que je cousais ? Oui, évidemment, j'adore la couture ! Je couds mes livres ! Eh bien voilà. La couture, c'est l'image de la fuite du temps. Quand je pique l'aiguille, je la vois apparaître, disparaître. Alors, pour vous répondre, c'est les deux à la fois. C'est un geste très apaisant.» Relisons donc *Les Mains libres* par Man Ray et Paul Éluard. L'une des

EUGÈNE OSTASHEVSKY

Le Pirate Qui Ne Connait Pas la Valeur de Pi
chapitre I



Atelier de l'agneau
bilingue

significations envisageables du motif de la couture demeure la représentation du lien ; lien parfois rompu, caché, étiré, etc. L'Atelier de l'agneau publiée, à raison de dix titres par an, de la poésie contemporaine, retenons les deux noms d'Édith Azam et de Laurent Albarracín, des livres «rehaussés» d'œuvres d'art tels *Totems intérieurs* de Christophe Manon, des livres d'auteurs anciens, *Un grand fleuve* de Victor Segalen, *Le Sentiment de l'existence* de Jean-Jacques Rousseau, des anthologies, des textes d'un genre inclassable. Bi-annuelle depuis 2011, *L'intranquille* est une revue de création, d'actualité littéraire, de traductions, d'histoire littéraire, de journaux intimes, d'arts et de poésie.

LA MAISON D'ÉDITION COMPTE UNE DIZAINE DE COLLECTIONS. Les plus importantes se nomment «Architextes» (textes de poésie expérimentale, parfois avec CD ou DVD), «Transfert» (traductions), «25» (premier livre d'un auteur), «Proses» (courtes nouvelles, récits) et «Archives». Certaines collections telles «Brut», «Dessins», «Nome», n'ont qu'un ou deux titres à leur catalogue. Françoise Favretto insiste particulièrement sur

les deux nouvelles collections : «Que faisons-nous ?» (théorie) avec le livre épatant de Jean-Pierre Bobillot (février 2016) qui s'interroge sur la poésie à travers l'histoire de la poésie sonore et/ou action, suivi d'un «précis de médiopoétique», et «Ethnopoésie» qui étudie autant l'ethnologie qu'elle l'applique en poésie. Citons *Dogons, Emme Wobo* d'André Gache, édité en 2015.

Françoise Favretto a toujours l'impression de traduire une réalité. Tout juste paru, le livre *Matraque Chantilly* du jeune auteur Marius Loris, qui inscrit l'urgent au temps des luttes (mouvement de contestation autour de la loi travail de 2016), est un exemple probant. Parmi des dizaines d'autres titres, mentionnons *Bande de Gaza* de Sylvie Nève (2015), semblable à un oratorio modernisé. Si l'éditrice n'a jamais caché son goût pour le surréalisme, la puissance onirique des textes, sa rêverie est immense, son voyage vers l'ailleurs décliné sous de multiples formes. C'est avec beaucoup d'enthousiasme qu'elle parle de la sortie du livre *E.X.E.R.C.I.C.E.S* (mars 2017) du jeune auteur marocain de 22 ans Khalid El Morabethi, livre illustré par Cyrille Roussat. Et que dire de la découverte de Friederike Mayröcker (née à Vienne en 1924), considérée comme l'une des poétesses de langue allemande les plus renommées de sa génération. Parmi les cinq titres publiés en français (collection «Transfert») : *Métaux voisins* (2003), *Brütt ou les Jardins soupirants* (2008) et *CRUELLEMENT* (2014). Parmi les révélations, l'anthologie *Zabouré Zane. Femmes postmodernes d'Iran en 150 poèmes (1963-2013)* d'Iraj Valipour mérite une mention spéciale.

Françoise Favretto réalise chaque ouvrage dans une grande maîtrise du processus de fabrication. Sa créativité, son ardeur, sa passion de la vie dont l'humour n'est pas absent—«Quelles sont vos nourritures pour travailler ?» «J'assure de ne pas manger de chocolat qui va très mal au papier blanc»—séduisent et, ce n'est pas un secret, l'amitié est partout autour d'elle. Par ailleurs, la présence conséquente des auteurs dans la promotion des livres correspond à son état d'esprit ouvert. Les foulées littéraires sont nombreuses dans les librairies, les salons du livre, les marchés de la poésie. Avec elle, l'édition indépendante «va bien». Un service d'abonnement à des revues, à certains livres est proposé. La création de livres numériques au format epub est en cours. Qui oserait encore dire que la poésie n'est pas vivante ?

PIERRE ALBERT-BIROT

La revue *Europe* a consacré un dossier de 180 pages à Pierre Albert-Birot (1876-1967), dirigé par Carole Aurouet et Marianne Simon-Oikawa (avril 2017, n° 1056, 350 p., 20 €). L'œuvre protéiforme de l'artiste né en Charente est présentée par une quinzaine d'auteurs parmi lesquels Jean-Pierre Bobillot, Julien Blaine, Arlette Albert-Birot, disparue en 2010, dont la revue publie un article introductif paru en 1973. Un entretien donné en 1964 par le poète à la RTB est retranscrit. Cette édition est partagée avec une autre figure singulière, Claude Cahun.

FLAMENCO

«Le flamenco a traversé ma vie comme un fleuve crue», affirme Serge Pey, fils d'immigré espagnol chassé par la guerre civile. Il a rencontré Carmen Gomez, la Joselito, à Toulouse. «Le son de ses pieds, frappant le sol halluciné du flamenco, me renvoie éternellement aux origines des pieds de toute la poésie.»

Flamenco. Les souliers de La Joselito, de Serge Pey, Dernier Télégramme - les Fondateurs de briques, 368 p., 22 €



Tatiana Lisnic

LA FLÛTE ENCHANTÉE

La troisième manifestation d'art lyrique en plein air en France, après Aix-en-Provence et Orange, est au théâtre gallo-romain de Sanxay, dans la Vienne. Au programme cet année, un opéra de Mozart avec Eric Hull à la direction musicale, Stefano Vizioli à la mise en scène, 12 solistes, 60 musiciens, 50 choristes, 15 danseurs. Les 10, 12 et 14 août à 21h30.

PHILIPPE GROSOS

Jusqu'à se savoir exister

À l'occasion de l'exposition Tal Coat (1905-1985) à Royan, Philippe Grosos, professeur de philosophie à l'université de Poitiers, nous parle des relations entre ce peintre et le philosophe Henri Maldiney.

L'Actualité. – Qu'est-ce qui peut pousser un philosophe qui n'est pas un théoricien de l'art à s'intéresser aux artistes plasticiens contemporains ?

Philippe Grosos. – Le rapport de la philosophie à l'art est ancien, si l'on considère que Platon parle déjà de poésie et de musique, même s'il est vrai que nous peinerions à trouver chez lui de quoi nourrir une réflexion sur la sculpture ou la peinture. Toutefois, il me semble qu'il n'existe une véritable « philosophie de l'art » qu'à partir du moment où naît l'idée d'*esthétique*. Or contrairement à une idée reçue, il n'y a pas, si l'on est rigoureux dans l'usage du concept, d'*esthétique* de Platon ni même, d'ailleurs, à l'autre bout de la chaîne historique, d'*esthétique* de Diderot, alors que celui-ci a profondément médité les œuvres picturales de son temps. Je sais bien que mon propos peut paraître surprenant. Toutefois, je souhaite attirer l'attention, d'une part, sur le fait que le

néologisme d'*aesthetica* n'a été forgé qu'autour de 1750 par un métaphysicien allemand, du nom de Baumgarten, pour élaborer une science du sensible et du sensoriel, d'autre part, sur le fait que ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'il a donné naissance à la revendication d'une « philosophie de l'art ». Mais il s'agissait alors de se confronter moins à l'œuvre elle-même qu'au concept d'art et ainsi de méditer les questions relatives à sa provenance (son rapport à l'artisanat), à sa finalité (avec ou sans fin), à la hiérarchie des arts entre eux, à son rapport à la religion, à la culture, etc. Or si passionnantes soient ces questions, elles ont nourri des philosophies qui croyaient pouvoir parler d'art sans véritablement se confronter aux œuvres, ou qui ne cessaient de privilégier le seul art poétique. C'est parce qu'une telle démarche me semble depuis longtemps aporétique qu'à l'inverse, et pour tenter de donner toute sa puissance à ce terme d'*esthétique*, il me semble qu'il n'est possible de parler d'art qu'en se confrontant aux œuvres, et que cette confrontation en passe par une analyse de leur capacité à mettre en forme des émotions.

Un tel propos m'oblige à me tourner vers les artistes afin d'apprendre d'eux et ainsi

à me détourner de toute fausse position de surplomb. Mais ce n'est pas pour renoncer à la conceptualisation propre à la philosophie. Celle-ci est en effet requise, d'une part, par l'analyse de l'idée de « mise en forme », d'autre part, par celle de matière de l'émotion, ou encore par l'étude de son atmosphérisation. Or comme la création artistique ne peut vivre qu'en ne cessant d'inventer de nouvelles formes expressives, les œuvres susceptibles de retenir notre attention ne peuvent être seulement celles des grands maîtres du passé. C'est d'ailleurs là ce qu'avait bien compris Diderot en son temps, lui qui, dans ses *Salons*, pendant plus de vingt ans, a su parler des peintures de ses contemporains.

L'intérêt pour l'œuvre de Pierre Tal Coat vient-il de la rencontre avec le philosophe Henri Maldiney ?

Parmi les philosophes de la seconde moitié du XX^e siècle, nul n'a plus médité la peinture que Maldiney. En un sens on peut dire qu'il a su en parler comme Jankélévitch, au même moment, a su parler de musique : c'est-à-dire en parlant des œuvres elles-mêmes, et non de l'art en général, fût-il pictural ou musical. Or, de même que Liszt ou Fauré sont importants, voire essentiels, pour Jankélévitch, Tal Coat l'est pour Maldiney. Il faut lire une partie des textes qu'il lui a consacrés et qui sont recueillis sous le titre *Aux déserts que l'Histoire accable*, ouvrage que j'ai republié en 2012 aux éditions du Cerf.

Plus que d'autres, Maldiney a compris que si le concept d'*esthétique*, malgré le poids de sa genèse, pouvait encore avoir un sens, celui-ci ne pouvait consister qu'en une méditation de l'expérience du sentir par laquelle nous nous savons, avant toute réflexion, présents au monde. C'est dire qu'une œuvre d'art par laquelle nous sommes saisis engage toujours pour nous ce qu'engage le fait d'exister. Or c'est là ce qu'il voit à l'œuvre dans la peinture de Tal Coat. Aussi cette œuvre, comme lui-même l'écrit, n'est-elle pas composée de signes mais de formes. Ce n'est pas un discours qu'une sémiotique aurait pour charge de décoder, mais la mise en forme d'un rapport sensible au monde.

Est-ce la question signe-forme soulevée par Henri Maldiney qui a orienté votre regard vers l'art paléolithique ?

Assurément. Et, en même temps le désir de ne pas répéter Maldiney, seule façon

Tal Coat,
Aquarium, 1945,
huile sur toile,
38 x 46 cm.





Xavier Demolon - ADACP

Tal Coat,
Écorces, 1948,
huile sur toile,
41 x 34 cm, coll.
particulière.

à mon sens de lui être fidèle, puisque son attention ne s'est jamais portée sur cet art. Deux thèses sont chez lui très stimulantes : celle selon laquelle l'art est l'affaire d'un sentir en lequel le monde est présent et par où mon existence se joue, et celle, à vrai dire concomitante, selon laquelle l'art n'a pas d'histoire. Or dans l'étude de l'art paléolithique, entre 10 000 et 40 000 ans, les concepts dont se servent habituellement les historiens d'art, par exemple ceux d'influence ou de génération, sont privés de pertinence. Même celui, difficile, de «style» a vite ses limites. En outre, comme le sens symbolique, culturel, culturel, etc., du moins s'il existe, de ces œuvres nous est à jamais perdu et inaccessible, il m'a semblé qu'il était grand temps qu'on s'y rapporte à l'analysant à partir de la logique expressive de ses formes. Cela permettait ainsi de le mettre en évidence comme un art véritable, en lequel l'humain affectivement s'éprouve jusqu'à se savoir exister. C'est de cet art-là dont nous sommes toujours les contemporains.

Signe et forme. Philosophie de l'art et art paléolithique, de Philippe Grosos, Cerf, 2017 (entretien sur ce thème dans *L'Actualité* n° 113).

Tal Coat 1940-1952, exposition au Centre d'arts plastiques de Royan, du 2 juillet au 1er octobre, organisée par Jean-Pascal Léger auteur de *Tal Coat. Pierre et front de bois* (Somogy, 2017) et de *L'immobilité battante*, entretiens avec Pierre Tal Coat (*L'Atelier contemporain / Domaine de Kerguéhennec*, 2017).

DANSE

Corps (in)croyables

Suite à deux journées d'études organisées à Poitiers en octobre 2014 et novembre 2016, *Corps (in)croyables* présente les différentes communications où chercheurs, chorégraphes, danseuses et danseurs, acteurs institutionnels se croisent. L'ouvrage interroge le corps de l'amateur en danse contemporaine, figure mise en parallèle avec celle du danseur professionnel et celle du spectateur. Parmi les exemples développés, *Kontakt* de Pina Bausch, pièce reprise par des «dames et messieurs à partir de 65 ans» et par des adolescents.

«Les corps d'amateurs dansants, souvent, ne sont pas des corps "incroyables", ils ne sont ni virtuoses ni exceptionnels, toujours triomphants ou tragiques, surhumains ou

en représentation, ils sont simplement "croyables", ordinaires, directs, quotidiens, humains, présents, vrais. Cependant, sur la scène spectaculaire, ou dans ce qui peut en tenir lieu le temps de la performance, où qu'elle se passe, ils peuvent devenir extraordinaires, comme issus de l'ordinaire et suprêmement originaux et surprenants», écrit Michel Briand, professeur de langue et littérature grecques à l'université de Poitiers et à l'origine de cette publication. **H. M.**

Corps (in)croyables. Pratiques amateur en danse contemporaine, sous la direction de Michel Briand, Centre national de la danse, 2017, 174 p., 19€

Les désenchantés

Après des années 1980 pleines d'allégresse sont venues celles de la «génération désenchantée», selon les mots de Mylène Farmer. Jérôme Pintoux nous invite à prendre le chemin de cette décennie, celle des chanteurs et groupes français des années 1990. Si l'ouvrage est structuré en huit parties répertoriant chanteurs et groupes majeurs en catégories, aucune direction ne nous est imposée. Tous les genres musicaux sont visités. Au cours de notre promenade musicale, l'ancien professeur de français et de latin commente et analyse les paroles de Noir

Désir, Renaud ou encore Manu Chao. Le regard qu'il pose est tantôt critique, tantôt enthousiaste. Jérôme Pintoux réunit les artistes sans nécessairement les accorder. Il est agréable de flâner aux détours de chemins affluents, de sortir des rangs, de passer d'Elmer Food Beat, et leur titre *Le Plastique, c'est fantastique*, à Francis Cabrel. **P.-L. B.**

Chanteurs et groupes français des années 90. Les désenchantés, de Jérôme Pintoux, Camion blanc, 354 p., 30€

POUR L'AMOUR DE ROCHEFORT

Alain Quella-Villéger s'interroge : existe-t-il un bonheur de Rochefort ? Fils de cette ville, l'historien en dessine les silhouettes et les mémoires. Danseur-figurant durant le tournage des *Demoiselles de Rochefort* en 1966 à l'âge de 11 ans, l'auteur évoque un peu son enfance et retrace celles des illustres Rochefortais. Si «le film du bonheur», comme il aime l'appeler, incarne l'image de la ville, le spécialiste de Pierre Loti met en lumière les grandes heures de la cité portuaire mais aussi les figures et les lieux moins connus. **P.-L. B. Pour l'amour de Rochefort, d'Alain Quella-Villéger, Magellan & Cie, 10 €**

DES SORCIÈRES DANS SA FAMILLE

Une affaire de sorcellerie dans l'Ouest, d'aucuns songeraient à Urbain Grandier et aux possédées de Loudun. Sauf qu'elles ont été des milliers à être jugées et condamnées pour sorcellerie. Michel Perradeau avait deux sorcières dans sa famille : Marie Perradeau et sa fille Françoise Métayer condamnées en 1644 à Fontenay-le-Comte. Cet universitaire retrace la vie de ces deux femmes et brosse une fresque de l'histoire de la sorcellerie. **H. M. Deux sorcières en Bas-Poitou, au XVII^e siècle en Deux-Sèvres et en Vendée, de Michel Perradeau, Geste éditions, 280 p., 174 p., 22 €**

FRANCK BOUYSSÉ

Territoire mental centrifugé

Une femme au cerveau siphonné par la maladie qui veut mourir dans un moment de lucidité, un trésor de guerre caché, un habitat dispersé et dépeuplé, rongé principalement par les curiosités malsaines de la nature humaine, voici quelques éléments du roman noir que Franck Bouysse a solidement fiché dans le plateau de Millevaches. Que se passe-t-il ? Rien de spectaculaire. Une atmosphère gluante où règnent le non-dit, la torpeur, le désir contraint, la violence sourde. «Une écume vénéneuse suinte de ces bois.» Presque tout le monde

a fui. «Ce plateau, je l'ai jamais aimé, j'ai toujours fait semblant pour ne pas les décevoir. Tout paraît beau en surface [...]», avoue celui qui est resté planté là, sans rien oser, comme une fatalité. Comme s'il avait un destin !

DES FORCES INCONTRÔLABLES. Mais des intrus vont perturber ce petit monde en décomposition... Il y a notamment «cette femme qui fertilise le granit». On sent que l'auteur aime battre la campagne sur ce «chemin de mots» qui le mènent jusqu'au lyrisme.

Par exemple, un coup de fusil dans la forêt peut provoquer ceci : «Quelque chose vient de percuter la roche-mère, traversant de maigres horizons pour parvenir jusqu'à elle, s'y enfoncer. Chose cosmique consciente de sa puissance, chariot de feu conduit par un aurige, depuis les tréfonds de l'univers à la recherche d'un monde à détruire. En rien le fait du hasard. Cette chose, une graine née de forces incontrôlables, un embryon de pierre froide. Une chose plantée comme un minuscule menhir dérobé à la vue, une dent crachée au fond d'un puits, incrustée dans une gencive de granit. Si loin de son berceau. Une chose sans nom, qui n'en finit pas d'être autre chose.»

Jean-Luc Terradillos

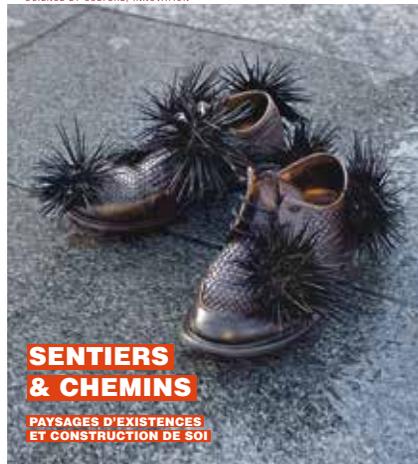


Plateau, de Franck Bouysse, La Manufacture de livres, 2016, Le livre de Poche, 2017. Prix des lecteurs de la Foire du livre de Brive. Ce livre est sélectionné pour le 7^e prix Voix des lecteurs, ainsi que *Le Phare de Babel*, de Yannick Anché, Moire, *Les Serviteurs inutiles*, de Bernard Bonnelle, La Table ronde, *D'ébène et d'or*, de Jean-Louis Lesbordes, La Cheminante, *Cat 215*, d'Antonin Varenne, La Manufacture de livres.

Photographie d'Eva Avril sur le plateau de Millevaches. Dossier de *L'Actualité* n° 115, janvier 2017 : «Dynamique des territoires : éloge de la diversité.»

bulletin d'abonnement

L'actualité
NOUVELLE-AQUITAINE
SCIENCE ET CULTURE, INNOVATION



SENTIERS & CHEMINS

PAYSAGES D'EXISTENCES
ET CONSTRUCTION DE SOI

Pour recevoir chez vous *L'Actualité*, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : *L'Actualité* - Service abonnements - BP 20023 - 86190 Vouillé
Tél. 05 49 51 56 00

- Je désire souscrire un abonnement d'un an à *L'Actualité* au prix de 22 € (étranger 35 €)
- Je désire souscrire un abonnement de deux ans à *L'Actualité* au prix de 40 € (étranger 55 €)
- Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de *L'Actualité*

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____

LA RÉGION,
1^{re} COLLECTIVITÉ
CONTRIBUTRICE
DE LA **LGV**

AVEC LA **LGV** ET LES **TER**
**LA NOUVELLE-
AQUITAINE**
accélère



LA GRANDE
VITESSE, c'est

+ CONFORT

+ MOBILITÉ

+ ATTRACTIVITÉ



DÈS LE
2 JUILLET 2017

2h04

PARIS /
BORDEAUX

1h03

BORDEAUX /
POITIERS

35
mn

BORDEAUX /
ANGOULÊME

36
mn

POITIERS /
ANGOULÊME

POITIERS 25 JUN - 17 SEPTEMBRE 2017

EXPOSITION

Chapelle Saint-Louis - 1 rue Louis Renard



C'est arrivé demain

La BD de science-fiction envahit Poitiers

Épisode 1 : planches, dessins

et objets de collection